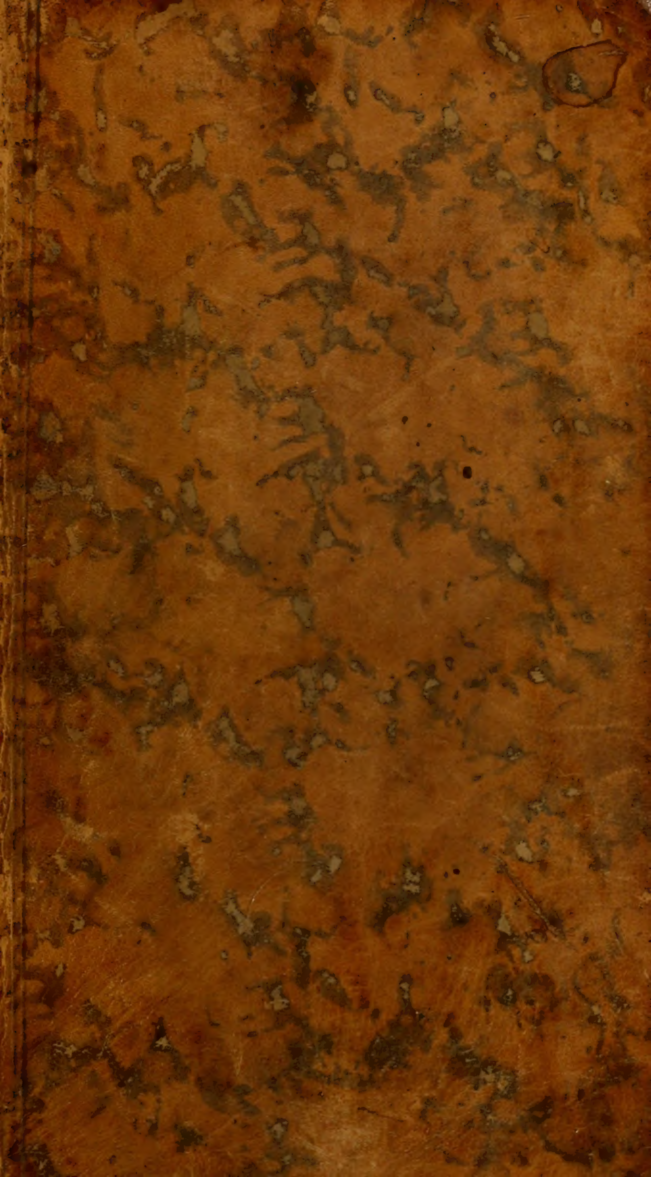
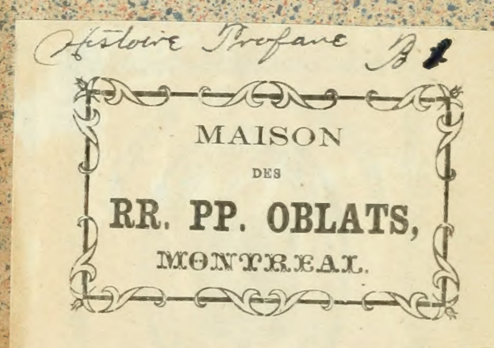
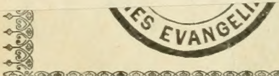
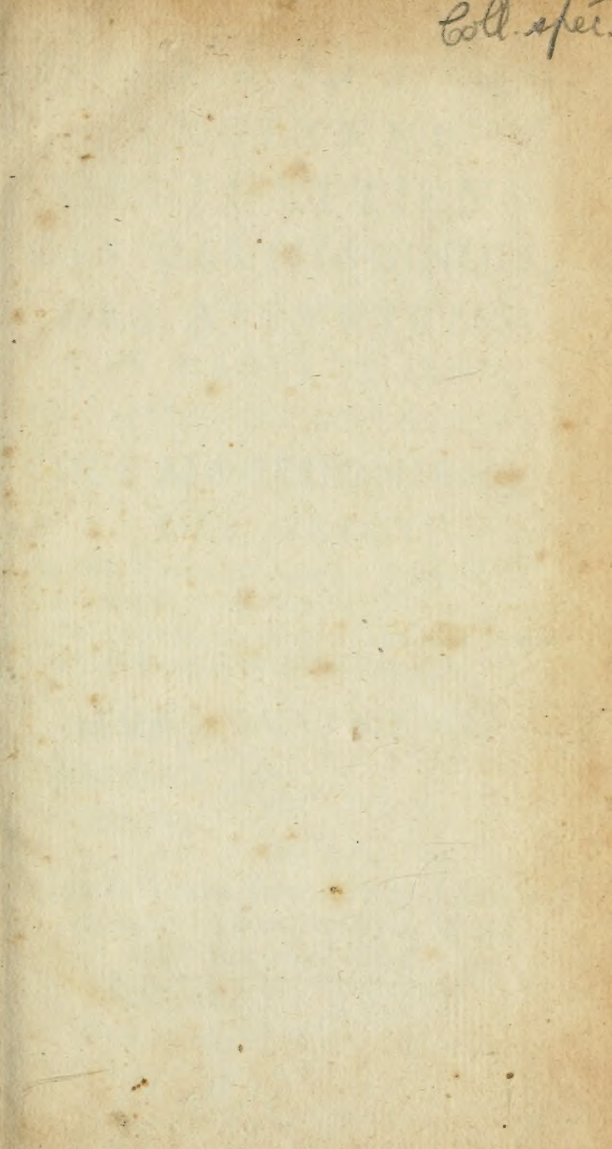
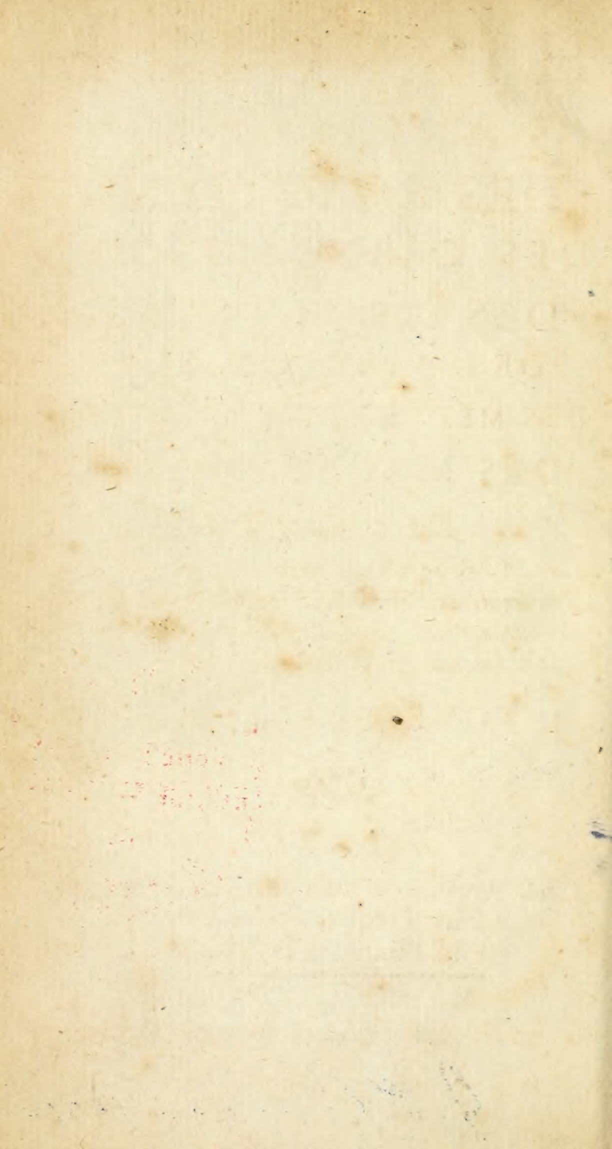



Histoire Profane B 1
MAISON
DES
RR. PP. OBLATS,
MONTREAL.


ES EVANGELI




Coll. spec.



HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME QUATRIE'ME.

A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire, rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

J. L. Bergevin. O.M.I.

AVERTISSEMENT
de l'Auteur.

IL EST bien difficile, dans un Ouvrage d'une auſſi grande étendue qu'eſt celui de l'Hiſtoire ancienne, qu'il n'échape bien des fautes à un Ecrivain, quelque attention & quelque exactitude qu'il tâche d'y apporter. J'en avois déja reconnu pluſieurs par moi-même. Les avis qu'on m'a donnés, ſoit dans des Lettres particuliéres, ſoit dans des Ecrits publics, m'en ont fait encore remarquer d'autres. J'eſpére les corriger toutes dans l'Edition in 4° de mon Hiſtoire que l'on doit bientôt commencer. En attendant, j'ai fait imprimer ſépa-rément une grande partie de ces corrections, afin qu'on puiſſe, ſi l'on veut, les inférer à la fin de chacun des trois Volumes: le Libraire les diſtribuera à ceux qui achéteront le quatriéme. Par ce moien, les premiéres Editions deviendront, à peu de choſes près, auſſi exactes & auſſi complettes que les ſuivantes.

On trouvera auſſi à la fin de ce quatriéme Volume quelques corrections qu'il y faut faire. Mais il y en a une que je croi devoir inſérer ici : elle regarde des dattes. C'eſt à la premiére page. Au lieu de, l'*Hiſtoire de trente ans* ; il faut ſubſtituer, l'*Hiſtoire de vingt huit ans* ; & au lieu de *la cinquiéme année de Darius Nothus, juſqu'à la dix-ſeptiéme année du régne*, &c. il faut lire, *la onziéme année de Darius Nothus, juſqu'à la dix-neuviéme année du régne*, &c.

Quand je ne ferois pas porté par moi-même à profiter des avis qu'on me donne, il me ſemble que l'indulgence, je pourrois preſque dire la complaiſance, que le Public témoigne pour mon Ouvrage, devroit m'engager à faire tous mes efforts pour le rendre le moins défectueux qu'il me ſeroit poſſible. Il eſt bien aiſé de prendre ſon parti, lorſque la critique tombe ſur des fautes marquées & ſenſibles : il ne s'agit alors que de reconnoitre qu'on s'eſt trompé, & de corriger ſes fautes. Mais il eſt une autre ſorte de critique qui

embarraſſe & laiſſe dans l'incertitude, parce qu'elle ne porte pas avec elle une pareille évidence: & c'eſt le cas où je me trouve. J'en apporterai un exemple entre pluſieurs autres.

Quelques perſonnes croient que, dans mon Hiſtoire, les réflexions ſont trop longues & trop fréquentes. Je ſens bien que cette critique n'eſt point ſans fondement, & qu'en cela je me ſuis un peu écarté de la régle que les Hiſtoriens ont coutume de ſuivre, qui eſt de laiſſer pour l'ordinaire au Lecteur le ſoin, & en même tems le plaiſir, de faire lui-même ſes réflexions ſur les faits qu'on lui préſente; au lieu qu'en les lui ſuggérant, il paroit qu'on ſe défie de ſes lumiéres & de ſa pénétration. Ce qui m'a déterminé à en uſer ainſi, c'eſt que mon premier & principal deſſein, quand j'ai entrepris cet Ouvrage, a été de travailler pour les jeunes gens, & de ne rien négliger de ce qui me paroitroit propre à leur former l'eſprit & le cœur. Or c'eſt l'effet que produiſent naturellement les

réflexions; & l'on ſait que la Jeuneſſe en eſt moins capable par elle-même qu'un âge plus avancé, & que pour lui faire tirer de l'étude de l'hiſtoire tout le fruit qu'on a lieu d'en attendre, il n'eſt pas inutile, quand les faits ſont ſinguliers & remarquables, de lui mettre devant les yeux le jugement qu'en ont porté les Auteurs de l'antiquité les plus ſenſés & les plus ſages, afin de lui apprendre à faire par elle-même dans la ſuite de pareilles réflexions, & à juger ſainement de tout.

L'uſage que j'ai vû faire de mon Hiſtoire à des enfans de neuf à dix ans de l'un & de l'autre ſexe qui la liſent avec plaiſir, & le compte exact que je leur ai entendu rendre, non ſeulement des plus beaux événemens, mais de ce qu'il y a de plus ſolide dans les réflexions, m'ont confirmé dans l'opinion où j'étois qu'elles pouvoient leur être de quelque utilité, & qu'elles n'étoient point au-deſſus de leur portée. Si effectivement elles étoient propres à accoutumer les jeunes

gens à saisir dans l'Histoire le vrai, le beau, le juste, l'honnête, ce qui en est le grand fruit, il me semble que cet avantage, ou du moins l'intention que j'ai eue de le leur procurer, pourroit faire excuser la liberté que j'ai prise de m'écarter peut-être un peu trop de la régle ordinaire. Cependant je ne suis point attaché à mon sentiment, & si je m'apercevois qu'il fût contraire à celui du Public, j'y renoncerois sans peine.

Je reviens encore à mes jeunes gens, & il faut qu'on me le pardonne: car [a] j'avoue que je ne puis les perdre de vûe, & que tout ce qui peut contribuer à leur instruction, me touche sensiblement. Il va * paroitre un Livre qui sera de ce genre. Il a pour titre, *le Spectacle de la Nature*, ou *Entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux, & à leur former*

[a] Neque enim me pœnitet ad hoc quoque opus meum, & curam susceptorum semel adolescentium, respicere. *Quintil. lib. 11. cap. 1.*

* *Ce Livre se débitera au premier jour chez la Veuve Estienne rue saint Jacques, & chez Jean Desaint rue saint Jean de Beauvais.*

l'esprit. On y dévelope d'une maniére agréable & ſpirituelle ce qu'il y a de plus curieux dans la nature pour ce qui regarde les animaux terreſtres, les oiſeaux, les inſectes, les poiſſons. S'il m'étoit permis de juger du ſuccès de ce Livre par le plaiſir que la lecture m'en a cauſé, je pourrois aſſurer par avance qu'il ſera grand. C'eſt à ma priére, & ſur mes vives ſollicitations, que l'Auteur a entrepris cet Ouvrage, qui peut être beaucoup augmenté s'il ſe trouve au goût du Public.





HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.

PLAN ET DIVISION DE CE QUATRIEME VOLUME.



E QUATRIEME Volume renferme l'hiſtoire de trente ans, depuis la défaite de Nicias en Sicile, arrivée la dix-neuviéme année de la guerre du Péloponnéſe, & la cinquiéme de Darius Nothus, juſqu'à la dix-ſeptiéme année du régne d'Artaxerxe Mnémon, deux ans après la paix d'Antalcide ; c'eſt-

à-dire depuis l'an du Monde 3591. jusqu'à 3619.

On peut diviser ce Volume en cinq parties.

La premiére, qui contient ce qui s'est passé pendant onze ans, & qui commence immédiatement après la déroute des Athéniens dans la Sicile, comprend le retour glorieux d'Alcibiade à Athénes ; les exploits de Lysandre & de Callicratidas Lacédémoniens ; la prise d'Athénes qui termina la guerre du Péloponnése ; la mort de Darius Nothus ; les troubles domestiques de la cour de Perse au commencement du régne d'Artaxerxe Mnémon ; la mort d'Alcibiade ; le rétablissement de la liberté à Athénes ; & les premiéres années d'Agésilas roi de Sparte.

La seconde représente l'entreprise du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxe, & la fameuse retraite des Dix-mille : ce qui ne dure en tout qu'un peu plus d'un an.

La troisiéme renferme ce qui s'est passé pendant environ 16 ans, depuis le retour des Grecs jusqu'à la paix d'Antalcide ; qui est le tems où ont paru sur tout Agésilas roi de

Sparte, & Conon Général Athénien.

La quatriéme contient un abrégé de la vie de Socrate, de ſa condannation, & de ſa mort.

La cinquiéme explique ce qui regarde les mœurs & les coutumes des peuples de la Gréce, ſur tout des Lacédémoniens & des Athéniens, le gouvernement politique & militaire, la religion, les Fêtes, les Jeux, les Combats ſi célébres dans la Gréce.

Pendant l'intervalle de trente ans que contient ce volume, l'Ecriture Sainte garde un profond ſilence ſur l'hiſtoire des Juifs, & ce vuide durera juſqu'à l'hiſtoire des Maccabées.

Ce qui ſe paſſe de plus conſidérable chez les Romains, eſt le ſiége de Veies, la priſe de Rome par les Gaulois, les victoires de M. Furius Camillus; ce qui s'étend à peu près depuis l'année de la fondation de Rome 350 juſqu'à 380.

CHAPITRE SECOND.

CE CHAPITRE, qui eſt la ſuite du Livre précédent, renferme l'hiſtoire des huit derniéres années de la guerre du Péloponnéſe, pendant

autant d'années de Darius Nothus roi de Perse.

§. I.

Suites de la défaite des Athéniens en Sicile. Revolte des alliés. Alcibiade devient puissant auprès de Tissapherne.

An. M. 3591. Avant J. C. 413. Thucyd. lib. 8. pag. 553.

LA DE'FAITE des Athéniens devant Syracuse, causa de grands mouvemens dans toute la Gréce. Les peuples qui n'avoient point encore pris parti, & qui attendoient que l'événement les déterminât, résolurent de se déclarer contre eux. Les alliés des Lacédémoniens crurent que le tems étoit venu de se délivrer pour toujours des dépenses d'une guerre qui leur étoit fort à charge, en achevant promtement la ruine d'Athénes. Ceux des Athéniens, qui ne les suivoient que par contrainte, n'envisageant dans l'avenir aucune ressource pour cette République après le terrible échec qu'elle venoit de recevoir, crurent devoir profiter d'une conjoncture si favorable pour secouer le joug de la dépendance, & se mettre en liberté. Ces dispositions inspiroient aux Lacédémoniens de grandes vûes, qui

étoient encore soutenues par l'espérance dont ils se flatoient que leurs alliés de Sicile arriveroient au printems avec une armée navale, augmentée des débris de celle d'Athénes. NOTHUS.

Id. pag. 553-558.

En effet, les peuples de l'Eubée, ceux de Chio & de Lesbos, & plusieurs autres, firent savoir aux Lacédémoniens qu'ils étoient prêts à quitter le parti d'Athénes s'ils vouloient les prendre sous leur protection. Il arriva en même tems des députés de la part de Tissapherne & de Pharnabaze. Le premier étoit Gouverneur de la Lydie & de l'Ionie, l'autre de l'Hellespont. Ces deux Vicerois de Darius ne manquoient ni d'application ni de zéle pour les intérêts de leur maître commun. Tissapherne, promettant aux Lacédémoniens de fournir à leurs troupes toute la dépense nécessaire, les pressoit d'armer au plutôt, & de se joindre à lui, parce que la flote des Athéniens l'empêchoit de lever dans son département les contributions ordinaires, & il s'étoit vû hors d'état d'envoier au Roi celles des années précédentes. D'ailleurs il espéroit avec ce puissant secours se rendre maître plus aisément d'un Seigneur

DARIUS

qui s'étoit revolté vers la Carie, & qu'il avoit ordre du Roi d'amener vif ou mort : c'étoit Amorgès, bâtard de Pissuthne. Pharnabaze, en même tems, demandoit des vaisseaux, afin de détacher les villes de l'Hellespont de l'obéissance des Athéniens, qui l'empêchoient aussi de lever les tributs de sa province.

On crut, à Lacédémone, devoir commencer par satisfaire Tissapherne, & le crédit d'Alcibiade contribua beaucoup à faire prendre cette résolution. Il partit avec Calcidée pour Chio, qui se souleva à leur arrivée, & se déclara pour les Lacédémoniens. Sur la nouvelle de cette révolte, il fut résolu à Athénes qu'on tireroit du trésor les mille * talens qui y étoient en réserve depuis le commencement de la guerre, après avoir cassé l'arrêt qui le défendoit. Milet se révolta aussi peu de tems après. Tissapherne, aiant joint ses troupes à celles de Lacédémone, attaqua & prit la ville d'Iase, où s'étoit renfermé Amorgès, qui fut pris vif, & envoié en Perse. Ce Satrape donna un mois de paie à toute l'armée sur le pié d'une dragme, c'est-à-dire de dix sols à chaque soldat par

* Trois millions.

Thucyd. lib. 8. pag. 568.

jour, marquant qu'il avoit ordre de n'en donner à l'avenir que la moitié. NOTHUS.

Ce fut alors que Calcidée, au nom de Lacédémone, fit un traité avec Tissapherne, dont un des principaux articles étoit, que tout le pays qui avoit appartenu au Roi ou à ses prédécesseurs, lui demeureroit. Il fut renouvellé quelque tems après par Théraméne, autre Général des Lacédémoniens, avec quelques légers changemens. Mais quand on vint à examiner ce traité à Lacédémone, on trouva que l'on avoit trop accordé au roi de Perse, en lui cédant tous les lieux qui avoient été tenus par ses ancêtres, ce qui étoit le rendre maître de la plus grande partie de la Gréce, de la Thessalie, de la Locride, de tout le pays jusqu'à la Béotie, sans parler des îles; & qu'il se trouveroit par là que les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Gréce en liberté, l'auroient asservie. Il falut donc y faire encore des changemens. Tissapherne, & les autres Satrapes, eurent bien de la peine à y consentir. On fit un nouveau traité, comme je le marquerai dans la suite. *Thucyd. lib. 8. pag. 561. 571. 572. 576.*

Cependant plusieurs villes d'Ionie se déclarérent pour Lacédémone, &

DARIUS

Thucyd. lib. 8. pag. 577-579.
Plut. in Alcib. pag. 204.
Diod. pag. 164. 165.

Alcibiade y contribuoit beaucoup. Agis, qui étoit déja ſon ennemi à cauſe de l'injure qu'il en avoit reçue, ne pouvoit ſouffrir la gloire qu'il acqueroit. Car rien ne ſe faiſoit que par l'avis d'Alcibiade, & on diſoit communément que c'étoit lui qui faiſoit réuſſir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puiſſans & les plus ambitieux des Spartiates, animés des mêmes ſentimens de jalouſie, le regardoient de mauvais œil ; & enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligerent les principaux Magiſtrats d'écrire en Ionie qu'on le fit mourir. Alcibiade, ſecrettement informé de cet ordre, ne laiſſa pas de rendre encore de bons ſervices aux Lacédémoniens ; mais il ſe tint ſi bien ſur ſes gardes, qu'il évita tous les piéges qu'on lui tendoit.

An. M. 3593. Av. J. C. 411.

Pour plus grande ſûreté, il ſe jetta entre les bras de Tiſſapherne, Satrape du grand Roi à Sardes ; & il ne fut pas lontems ſans ſe voir au premier degré de crédit & d'autorité à la Cour de ce barbare. Car ce Perſan, plein de fraude & de ruſe, grand ami des fourbes & des méchans, & qui ne faiſoit nul cas de la ſimplicité & de la ſincérité, ne ſe laſſoit point d'admirer la

ſoupleſſe d'Alcibiade, la facilité avec laquelle il prenoit toute ſorte de mœurs & de caractéres, & ſa grande habileté dans le maniement des affaires. Auſſi n'y avoit-il point de cœur ſi dur, ni de naturel ſi ſauvage, qui pût tenir contre les graces & les charmes de ſa converſation & de ſon commerce. Ceux même qui le craignoient le plus, & qui lui portoient le plus d'envie, enchantés en quelque ſorte par ſon air affable & ſes maniéres prévenantes, ne pouvoient diſſimuler le plaiſir infini qu'ils ſentoient à le voir & à le fréquenter. NOTHUS.

Tiſſapherne donc, quoique d'ailleurs très féroce, & celui de tous les Perſes qui haïſſoit le plus les Grecs, fut tellement ſéduit par les complaiſances & par les flateries d'Alcibiade, qu'il ſe livra entiérement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, & le flatant encore plus qu'il n'en étoit flaté ; juſques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade à celui de ſes jardins qui étoit le plus beau & le plus délicieux, tant par l'abondance de ſes eaux, & par la fraîcheur des bocages, que par la beauté ſurprenante des retraites & des ſolitudes que l'art & la nature

embelliſſoient à l'envi, & où éclatoit une magnificence roiale.

Alcibiade, qui ne trouvoit plus de ſûreté pour lui dans le parti des Spartiates, & qui craignoit toujours le reſſentiment d'Agis, commença à leur rendre de mauvais offices auprès de Tiſſapherne, pour l'empécher de les ſecourir de toutes ſes forces, & de ruiner entiérement les Athéniens. Il n'eut pas de peine à faire entrer le Satrape dans ſes vûes, qui étoient conformes aux intérêts de ſon maître, & aux ordres qu'il en avoit reçus. Car, depuis le fameux traité conclu ſous Cimon, les Rois de Perſe n'oſant plus attaquer ouvertement les Grecs, travaillerent à les ruiner par une autre voie. Ils chercherent à exciter ſous main parmi eux des diviſions, & à les fomenter par des ſommes conſidérables d'argent qu'ils faiſoient couler tantôt à Athénes, & tantôt à Lacédémone. Ils s'appliquerent à balancer ſi bien les forces des deux Républiques, que l'une ne pût pas opprimer tout-à-fait l'autre. Ils n'accordoient que de légers ſecours & qui n'étoient point décisifs, afin de miner inſenſiblement & de conſu-

mer peu à peu les deux partis, en les affoiblissant l'un par l'autre. NOTHUS.

C'est dans cette sorte de conduite que la politique fait consister l'habileté des Ministres, qui du fond de leur cabinet, sans se donner de grands mouvemens, sans faire de grandes dépenses, sans mettre sur pié des armées nombreuses, parviennent à affoiblir les Etats dont la puissance leur donne de l'ombrage, soit en semant des divisions dans le sein même de ces Etats, soit en entretenant des jalousies parmi les peuples voisins, pour les mettre aux prises les uns contre les autres.

Il faut pourtant avouer que cette politique ne donne pas une idée bien avantageuse des Rois de Perse. Se réduire, puissans comme ils étoient, à ces voies basses, obscures, & détournées, c'étoit avouer leur foiblesse, & l'impuissance où ils se croioient d'attaquer à force ouverte leurs ennemis, & d'en tirer raison par des voies d'honneur. D'ailleurs est-il permis d'emploier de tels moiens à l'égard de peuples contre lesquels on ne forme aucune plainte, qui vivent en paix sous la foi des traités, & dont tout le

crime eſt la crainte qu'on a qu'ils ne puiſſent nuire un jour ? Peut-on, par des corruptions ſecrettes, tendre des piéges à la fidélité des ſujets, & ſe rendre complice de leur trahiſon en armant leurs mains contre leur propre patrie ?

Quel nom, quelle réputation ne ſe ſeroit point acquis un Roi de Perſe, ſi, content des vaſtes & riches Etats que la providence lui avoit donnés, il eût emploié ſes bons offices, ſa puiſſance, ſes richeſſes même, pour concilier entr'eux les peuples voiſins, pour diſſiper leurs jalouſies, pour empécher les injuſtices ; & ſi, redouté & reſpecté de tous, il s'étoit rendu le médiateur de leurs différens, le lien de la paix, & le garand des traités ? Y a-t-il conquête, quelque grande qu'elle ſoit, qui approche de cette gloire ?

Tiſſapherne agiſſoit ſelon d'autres principes, & il ne ſongeoit qu'à mettre les Grecs hors d'état d'attaquer les Perſes leurs ennemis communs. Il entra donc volontiers dans les vûes d'Alcibiade ; & dans le tems même qu'il ſe déclaroit ouvertement pour les Lacédémoniens, il ne laiſſoit pas d'aſſiſter ſous main & par mille voies

détournées les Athéniens, soit en différant le paiement de la flote des Lacédémoniens, soit en retardant l'arrivée de celle de Phénicie qu'il leur faisoit espérer depuis lontems. Il ne perdoit aucune occasion de donner à Alcibiade des marques de son estime & de son amitié ; ce qui rendit ce Général également considérable aux deux partis. Les Athéniens, qui se trouvoient fort mal de s'être attiré sa haine, n'étoient pas à se repentir de la condannation qu'ils avoient prononcée contre lui. Alcibiade aussi de son côté, très fâché de voir les Athéniens dans une si triste situation, commença à craindre que la ville d'Athénes venant à être entiérement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates, qui le haïssoient mortellement.

§. II.

On ménage le retour d'Alcibiade à Athénes, à condition d'y établir l'Aristocratie à la place de la Démocratie. Tissapherne conclud un nouveau traité avec les Lacédémoniens.

CE QUI, actuellement, occupoit le plus les Athéniens, étoit Samos, *Thucyd. lib. 8. pag. 579-587.*

DARIUS

Plut. in Alcib. pag. 204. 205.

où ils avoient toutes leurs forces. De là, avec leur flote, ils remettoient ſous leur obéiſſance les villes qui les avoient abandonnés, retenoient les autres dans le devoir, & ſe trouvoient encore en état de faire tête à leurs ennemis, ſur leſquels ils avoient remporté pluſieurs avantages. Mais ils craignoient Tiſſapherne, & les cent cinquante vaiſſeaux de Phénicie qu'il attendoit inceſſament; & ils voioient bien qu'après la jonction d'une ſi puiſſante flote il n'y avoit plus de ſalut pour leur ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui ſe paſſoit chez eux, envoia ſecrettement à Samos vers les principaux des Athéniens, pour ſonder leurs ſentimens, & pour leur faire entendre qu'il n'étoit pas éloigné de retourner à Athénes, pourvû qu'on donnât l'adminiſtration de la République aux grands & aux puiſſans, & non pas à la vile populace qui l'avoit chaſſé. Quelques-uns des premiers Officiers partirent de Samos dans le deſſein de concerter avec lui les meſures qu'il étoit à propos de prendre pour faire réuſſir cette entrepriſe. Il promit de procurer aux Athéniens, non ſeulement l'amitié de Tiſ-

ſapherne, mais même celle du Roi, NOTHUS.
à condition qu'on aboliroit la Démocratie, c'eſt-à-dire le gouvernement populaire ; parce que le Roi prendroit plus d'aſſurance ſur la parole des Grands, que ſur celle d'un peuple inconſtant & léger.

Les Députés prêterent volontiers l'oreille à ces propoſitions, & conçurent de grandes eſpérances de ſe décharger eux-mêmes d'une partie des impoſitions publiques, parce qu'étant les plus riches, ils étoient auſſi les plus foulés ; & de rendre leur patrie triomphante, après s'être emparés du gouvernement. A leur retour, ils commencerent par gagner ceux qui étoient les plus propres à entrer dans leur deſſein ; puis ils firent répandre parmi les troupes que le Roi paroiſſoit diſpoſé à ſe déclarer en faveur des Athéniens, & à paier l'armée, à condition qu'on rétablît Alcibiade, & qu'on abolît le gouvernement populaire. Cette propoſition étonna d'abord les ſoldats, & trouva de l'oppoſition dans la plupart : mais l'appas du gain, & l'eſpérance d'un changement qui leur ſeroit utile, adoucit bientôt ce qu'elle avoit de

dur & de choquant, & les fit paſſer jusqu'à un deſir violent de rappeller Alcibiade.

Phrynique, l'un des Chefs, jugeant, comme il étoit vrai, qu'Alcibiade ſe ſoucioit auſſi peu de l'Oligarchie que de la Démocratie, & qu'en décriant la conduite du peuple il ne cherchoit qu'à ſe mettre dans les bonnes graces des Nobles pour ſe faire rétablir, eut la hardieſſe de s'oppoſer aux réſolutions qu'on vouloit prendre. Il repréſenta que le changement qu'on méditoit pourroit bien exciter une guerre civile, qui cauſeroit la ruine de l'Etat; qu'il y avoit peu d'apparence que le Roi de Perſe préférât l'alliance des Athéniens à celle des Spartiates qui lui étoit bien plus avantageuſe; que ce changement ne retiendroit pas les alliés dans le devoir, & n'y feroit pas rentrer ceux qui en étoient ſortis, parce qu'ils aimeroient encore mieux leur liberté; que le gouvernement d'un petit nombre d'hommes riches & puiſſans ne ſeroit pas plus favorable aux citoiens ou aux alliés que celui du peuple, parce que c'étoit l'ambition qui cauſoit tous les maux dans une République, & que c'étoient les ri-

ches qui excitoient tous les troubles pour leur aggrandissement ; qu'il se faisoit plus de violences dans un Etat sous la domination des Grands, que sous celle du peuple, dont l'autorité les tenoit en bride, & servoit d'asyle à ceux qu'ils vouloient opprimer ; que les alliés le savoient assez par leur propre expérience, sans qu'il fût besoin qu'on leur fît des leçons sur ce sujet.

Ces remontrances, quelque sages qu'elles fussent, n'eurent aucun effet. Pisandre fut envoié à Athénes avec quelques-uns de la même faction, pour proposer le retour d'Alcibiade, & l'alliance de Tissapherne, avec l'abolition de la Démocratie. Ils firent entendre qu'en changeant de gouvernement, & en rappellant Alcibiade, on tireroit du roi de Perse de puissans secours, qui seroient un moien sûr de triompher de Lacédémone. A cette proposition, le grand nombre se récria, & sur tout les ennemis d'Alcibiade. Ils alléguoient, entre autres raisons, les imprécations & les exécrations prononcées par les Prêtres & par tous les autres ministres de la religion contre Alcibiade, & même contre ceux qui proposeroient de le

DARIUS rappeller. Mais Pisandre s'avançant parmi la foule, leur demanda s'ils savoient quelque autre moien de sauver la République dans le triste état où elle étoit réduite. Et, comme ils avouoient que non, il ajouta qu'il s'agissoit de sauver l'Etat & non pas l'autorité des loix, aux quelles on pourroit pourvoir dans la suite; mais que pour le présent, c'etoit là l'unique voie de parvenir à l'amitié du Roi, & à celle de Tissapherne. Quoique ce changement déplût fort au peuple, il y consentit à la fin, dans l'espérance de rétablir un jour la Démocratie, comme Pisandre le promettoit, & ordonna qu'il iroit, suivi de dix Députés, traiter avec Alcibiade & Tissapherne: & cependant Phrynique fut révoqué, & l'on en nomma un autre à sa place pour commander la flote.

Les Députés ne trouverent pas Tissapherne aussi bien disposé qu'on le leur avoit fait espérer. Il craignoit les Péloponnésiens, mais il ne vouloit pas rendre ceux d'Athénes trop puissans. Sa politique étoit, selon le conseil d'Alcibiade, de laisser les deux partis toujours en guerre pour les affoiblir, & les consumer l'un par l'autre. Il se

rendit donc fort difficile. Il demanda d'abord que les Athéniens lui abandonnassent toute l'Ionie; ensuite qu'ils y ajoutassent les îles voisines: & quand on lui eut accordé ces demandes, il exigea encore, dans une troisiéme entrevûe, qu'on lui permît d'équiper une armée navale, & de courir les mers de la Gréce, ce qui étoit formellement défendu par le célébre traité conclu sous Artaxerxe. Alors on rompit avec colére, & les Députés reconnurent qu'Albiciade les avoit joués.

NOTHUS.

Tissapherne, sans perdre de tems, conclut un nouveau traité avec les Péloponnésiens. On y réforma ce qui avoit déplu dans les deux précédens. L'article, par lequel on cédoit à la Perse généralement tous les pays que Darius actuellement régnant ou ses prédécesseurs avoient possédés, fut restraint aux provinces de l'Asie. Le Roi s'engagea à entretenir sur le pié ordinaire la flote des Lacédémoniens dans l'état où elle étoit actuellement, & cela jusqu'à l'arrivée de celle de Perse: après quoi ils seroient tenus de l'entretenir eux-mêmes, s'ils n'aimoient mieux que le Roi la paiât, à

DARIUS condition qu'ils le rembourseroient après la fin de la guerre. Le traité portoit qu'ils joindroient ensemble leurs forces pour faire la guerre ou la paix d'un commun accord. Tissapherne, pour tenir sa promesse, manda la flote de Phénicie. Ce traité fut fait la treiziéme année du régne de Darius, & la vingtiéme de la guerre du Péloponnése.

§. III.

Quatre cens hommes aiant été revêtus de toute l'autorité à Athénes, en abusent tyranniquement. Ils sont cassés. Alcibiade est rappellé. Après divers accidens, & plusieurs conquêtes considérables, il retourne triomphant à Athénes, & est nommé Généralissime. Il fait célébrer les grands mysteres, & part avec la flote.

Thucyd. lib. 8. pag. 590-594.
Plut. in Alcib. pag. 105.

PISANDRE, de retour à Athénes, trouva les choses bien avancées pour le changement qu'il avoit proposé en partant, & il y mit bientôt la derniére main. Pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, il fit nommer dix Commissaires avec un pouvoir absolu, qui devoient pourtant,

dans un tems marqué, rendre compte au peuple de ce qu'ils auroient fait. Quand ce tems fut expiré, ils convoquerent l'aſſemblée. On commença par ſtatuer qu'il ſeroit permis à chacun de propoſer ce qu'il lui plairoit, ſans qu'on pût l'accuſer d'avoir violé les loix, ni lui faire rien ſouffrir en conſequence. Enſuite il fut arrété qu'on formeroit un nouveau Conſeil, qui ſeroit maître des affaires, & qui éliroit de nouveaux Magiſtrats. Pour cet effet, on établit cinq Préſidens, qui nommérent cent hommes dont ils faiſoient partie; & chacun d'eux en choiſit & en aſſocia trois à ſa volonté, ce qui faiſoit en tout quatre cens, auxquels on donna un pouvoir abſolu. Mais pour amuſer le peuple, & le conſoler par une ombre de gouvernement populaire pendant qu'ils établiſſoient une véritable Oligarchie, il fut dit que ces quatre cens appelleroient au Conſeil cinq mille citoiens, quand ils le jugeroient à propos. Le Conſeil, & les aſſemblées du peuple, ſe tenoient à l'ordinaire; mais rien ne ſe faiſoit pourtant que par l'ordre des Quatre-cens. C'eſt ainſi que le peuple d'Athénes fut dépouillé de ſa liberté, dont il

DARIUS jouïssoit depuis près de cent ans qu'il avoit aboli la tyrannie des Pisistratides.

Après que ce décret fut passé sans contradiction, & que l'assemblée fut séparée, les Quatre-cens, armés de poignards, & accompagnés de six-vingts jeunes hommes, dont ils se servoient lorsqu'il faloit faire quelque exécution, entrerent dans le Sénat, & contraignirent les Sénateurs de se retirer, après leur avoir paié ce qui leur étoit dû de leurs appointemens. Ils nommerent de nouveaux Magistrats, tirés de leur corps, observant dans ce choix les cérémonies ordinaires. Ils ne jugerent pas à propos de rappeller les bannis, pour n'être point obligés de faire revenir Alcibiade, dont ils redoutoient l'esprit de domination, & qui se seroit bientôt rendu maître du peuple. Usant tyranniquement de leur pouvoir, ils tuoient les uns, bannissoient les autres, & confisquoient impunément leurs biens. Tous ceux qui osoient s'opposer à ce changement, ou même s'en plaindre, étoient égorgés sous quelque faux prétexte, & on auroit été mal reçu à demander justice des meurtriers. Les Quatre-

cens ; aussitôt après leur établissement, envoierent dix Députés à Samos, pour le faire agréer à l'armée. NOTHUS.

On y avoit déja appris tout ce qui s'étoit passé à Athénes, & sur cette nouvelle les soldats étoient entrés en fureur. Ils déposerent sur le champ plusieurs des Chefs qui leur étoient suspects, & en mirent d'autres en leur place, dont Thrasyle & Thrasybule étoient les principaux & les plus accrédités. Alcibiade fut rappellé, & choisi par toute l'armée pour Généralissime. Ils vouloient dans le moment même faire voile vers le Pyrée, & aller attaquer les Tyrans. Mais il s'y opposa, représentant qu'il faloit auparavant qu'il eût une entrevûe avec Tissapherne, & que puisqu'on l'avoit élu Général, on pouvoit se reposer sur lui des soins de la guerre. Il partit sur le champ, pour se rendre à Milet. Son principal dessein étoit de se faire voir à ce Satrape avec toute la puissance dont on l'avoit revêtu, & de lui montrer qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Aussi arriva-t-il de là, que comme il avoit tenu en bride les Athéniens par Tissapherne, il tint

Thucyd. lib. 8. pag. 595-604.
Plut. in Alcib. pag. 205.
Diod. p. 165.

aussi en respect Tissapherne par les Athéniens ; & la suite fera voir que cette entrevûe ne fut pas inutile.

Alcibiade de retour à Samos, y trouva les esprits encore plus échaufés qu'auparavant. Les Députés des Quatre-cens y étoient arrivés pendant son absence, & avoient entrepris en vain de justifier devant les soldats le changement qui s'étoit fait à Athénes. Leur discours, qui fut souvent interrompu par des cris tumultueux, ne servit qu'à les irriter de plus en plus, & ils demandoient avec instance que sur le champ on les menât contre les Tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occasion ce qu'auroit fait tout autre que lui qui se seroit vû élevé à une si haute dignité par la faveur du peuple. Car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout & ne rien refuser à ceux qui, de fugitif & de banni qu'il étoit, l'avoient fait Capitaine général d'une flote de tant de vaisseaux, & d'une armée si nombreuse & si formidable : mais, en homme d'Etat & en grand politique, il se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle qui alloit les précipiter dans un danger évident, & de les empécher de com-

mettre

NOTHUS.

mettre une faute qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur entiére ruine. Cette ſage fermeté ſauva la ville d'Athénes. Car, s'ils euſſent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis ſe ſeroient rendu maîtres ſans réſiſtance de l'Ionie, de l'Helleſpont, & de toutes les Iſles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient conſumé toutes leurs forces les uns contre les autres. Il empécha qu'on ne maltraitât les Députés, & les renvoia, en diſant qu'il ne s'oppoſoit pas à ce que les Cinq-mille citoiens euſſent la ſouveraine autorité dans la République : mais qu'il faloit dépoſer les Quatre-cens, & rétablir le Sénat.

Thucyd. 604-606.

Pendant tous ces mouvemens, la flote de Phénicie, que les Lacédémoniens attendoient avec impatience, approchoit, & l'on apprit qu'elle étoit arrivée à * Aſpende. Tiſſapherne partit pour aller au-devant, ſans qu'on pût deviner au juſte la cauſe de ce voiage. Il avoit d'abord mandé cette flote pour flater les Péloponnéſiens de l'eſpérance de ce puiſſant ſecours, & pour arréter leurs progrès en la leur faiſant attendre. On croit qu'il partit

** Ville de Pamphylie.*

DARIUS pour la même raiſon, afin qu'ils ne fiſſent rien en ſon abſence, & que leurs ſoldats & leurs matelots ſe débandaſſent faute de paie. Quoi qu'il en ſoit, il ne l'amena point, ſans doute pour tenir toujours la balance égale, ce qui étoit l'intérêt du Roi de Perſe, & pour conſumer les uns & les autres par la longueur de la guerre. Car il lui eût été bien facile de la terminer par le ſecours de cette nouvelle flote, puiſque celle du Péloponnéſe étoit déja auſſi forte toute ſeule que celle d'Athénes. L'excuſe frivole qu'il allégua de ne l'avoir pas amenée parce qu'elle n'étoit pas complette, marque aſſez qu'il avoit eu une autre raiſon.

Thucyd. pag. 607-614. Plut. in Alcib. pag. 206-210. Diod. p. 171. 17.. & 175-177. & 189-192.

Le retour infructueux des Députés qu'on avoit envoiés à Samos, & la réponſe d'Alcibiade, excitérent de nouveaux troubles dans la ville, & portérent un coup mortel à l'autorité des Quatre-cens. Le tumulte augmenta encore infiniment, quand on eut appris que les ennemis, après avoir battu la flote que les Quatre-cens avoient envoiée au ſecours de l'Eubée, s'étoient rendu maîtres de l'Iſle. Cette nouvelle répandit la terreur & le découragement dans Athénes. Car ni la

défaite de Sicile, ni aucune autre des précédentes, n'étoit aussi considérable que la perte de cette île, dont la ville recevoit des secours considérables, & d'où elle tiroit presque toutes ses provisions. Si, dans la confusion où étoit alors Athénes partagée en deux factions, la flote victorieuse étoit venu fondre dans le port comme elle le pouvoit, l'armée de Samos n'auroit pu se dispenser d'accourir au secours de sa patrie. Et pour lors il ne fût resté à la République de tout son empire que la ville d'Athénes. Car l'Hellespont, l'Ionie, & toutes les îles se voiant abandonnées, auroient été contraintes de prendre parti, & de passer du côté des Péloponnésiens. Mais les ennemis ne furent pas capables d'un si haut dessein: & ce n'est pas la premiére fois qu'on a remarqué que les Lacédémoniens ont perdu leurs avantages par leur lenteur naturelle.

On n'hésita plus dans Athénes à déposer les Quatre-cens, comme auteurs des troubles & des divisions qui la déchiroient. Alcibiade fut rappellé d'un commun consentement, & on le pressa d'accourir promtement au

ſecours de la ville. Mais lui, jugeant que s'il retournoit ſur le champ à Athénes, il ne devroit ſon rappel qu'à la compaſſion & à la faveur du peuple, il voulut, pour rendre ſon retour glorieux & triomphant, mériter ce rappel par quelque exploit conſi-

AN M. 3595. AV. J.C. 409.

dérable. C'eſt pourquoi, étant parti de Samos avec un petit nombre de vaiſſeaux, il croiſoit autour des îles de Cos & de Cnide: & aiant appris que Mindare, Amiral de Sparte, navigeoit vers l'Helleſpont avec toute ſa flote, & que les Athéniens le pourſuivoient, il tourna de ce côté-là avec une extrême diligence pour ſecourir les Athéniens; & heureuſement il arriva avec ſes dix-huit vaiſſeaux dans le tems que les deux flotes étoient engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura juſqu'à la nuit, & dans lequel chacune étoit battue d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre. Son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates qui le croioient encore ami, & abbattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant ſur ſon bord Amiral les enſeignes Athéniennes, fondit ſur les Lacédémoniens, qui étoient les plus

forts, & qui pourſuivoient vivement l'ennemi, les mit en fuite, les pouſſa contre la terre; & animé par ce ſuccès, il briſa leurs vaiſſeaux, & fit un grand carnage des ſoldats qui s'étoient jettés dans l'eau pour ſe ſauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes il ſe fût avancé ſur le rivage pour favoriſer leur fuite, & pour ſauver leurs vaiſſeaux. Enfin les Athéniens, s'étant rendu maîtres de trente de leurs navires, & aiant repris ceux qu'ils avoient perdus, érigérent un trophée. NOTHUS.

Alcibiade, enflé de ce grand ſuccès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tiſſapherne dans ce triomphant appareil, & de lui faire des préſens fort riches tant en ſon nom, qu'au nom des Athéniens. Il alla donc le trouver avec un train magnifique, & digne du Général des Athéniens. Mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avoit attendu. Car Tiſſapherne, qui ſe voioit accuſé par les Lacédémoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ſes ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit ar- AN.M.3596. AV.J.C.408.

DARIUS rêter, & l'envoia prisonnier à Sardes, pour se mettre à couvert par cette injustice des accusations des Lacédémoniens.

Trente jours après, Alcibiade, aiant trouvé moien d'avoir un cheval, échapa à ses gardes, s'enfuit à Clazoméne ; & pour se venger de Tissapherne, il sema le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. De Clazoméne il se rendit à la flote des Athéniens, où Théraméne le joignit avec vingt vaisseaux de Macédoine, & Thrasybule avec vingt autres de Thasos. Il fit voile à Parium dans la Propontide. Tous ses vaisseaux, au nombre de quatre-vingts six, y étant arrivés, il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconnése, petite île vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaze qui y avoit son armée de terre. Il se reposa tout le jour à Proconnése. Le lendemain il harangua ses soldats, & leur représenta la nécessité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de se rendre maîtres de Cyzique, leur faisant voir que si leur victoire n'étoit entiére & complette, ils ne trouveroient ni vi-

vres ni argent. Sa grande attention avoit été que les ennemis ne pussent être avertis de son approche. Par bonheur pour lui, une grosse pluie, accompagnée de furieux tonnerres, & suivie d'une épaisse obscurité, lui servit si bien à cacher son entreprise, que non seulement les ennemis ne s'aperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athéniens mêmes, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne sentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis.

Quand l'obscurité fut dissipée, on aperçut les vaisseaux du Péloponnése, qui aiant pris un peu le large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignit que les ennemis, voiant le grand nombre des vaisseaux qui le suivoient, ne gagnassent la rade, ordonna aux Capitaines de demeurer un peu derriére, & de ne le suivre que de loin; & prenant seulement quarante vaisseaux, il va se présenter aux ennemis, & leur offre la bataille. Les ennemis trompés par ce stratagéme, & méprisant son petit nombre, s'avancent contre lui, & engagent le combat. Mais voiant arriver les autres vaisseaux Athéniens, ils perdent

DARIUS courage tout d'un coup, & prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit vivement les fuiards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts : il tue le premier qui combattoit avec une valeur surprenante, & met l'autre en fuite.

Les Athéniens, par cette victoire qui les rendoit maîtres des morts, des armes, des dépouilles, & généralement de tous les vaisseaux, & par la prise de Cyzique, s'assurérent non seulement la domination de l'Hellespont, mais chassérent encore les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres, par lesquelles ces derniers, avec une précision fort Laconique, donnoient avis aux Ephores du grand échec qu'ils avoient reçu. Elles étoient écrites en ces termes : *La fleur de votre armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, & nous ne savons que faire ni que devenir.*

Diod. lib. 13. *pag.* 177-179.

Autant que la nouvelle du gain de cette bataille répandit de joie à Athénes, autant les Lacédémoniens en fu-

NOTHUS.

rent consternés. Ils envoiérent sur le champ des ambassadeurs, pour demander qu'on mît fin à une guerre également funeste aux deux peuples, & qu'on fît à des conditions raisonnables une paix qui rétablît entre eux l'ancienne concorde & l'ancienne amitié, dont on avoit senti pendant plusieurs années des effets si salutaires. Tout ce qu'il y avoit de citoiens sages & sensés à Athénes, étoient d'avis de profiter d'une conjoncture si favorable, & de travailler à conclure un Traité qui finît toutes les jalousies, qui appaisât tous les ressentimens, & qui guérît toutes les défiances. Mais ceux qui trouvoient leur avantage dans les troubles de l'Etat, empéchérent l'effet d'une si heureuse disposition. Cléophon entre autres, le plus accrédité des Orateurs de ce tems, étant monté sur la Tribune aux harangues, anima le peuple par un discours violent & séditieux, lui faisant entendre que par une secrette intelligence avec les Lacédémoniens on trahissoit ses intérêts, qu'on vouloit lui faire perdre tout le fruit de l'importante victoire qu'il venoit de remporter, & lui ôter pour toujours l'occasion de

Æsch. in orat. de fals. legat.

ſe venger pleinement de tous les torts & de tous les maux que Sparte lui avoit fait ſouffrir. Ce Cléophon étoit un homme de rien, un ouvrier d'inſtrumens de muſique, qu'on prétend même qui avoit été eſclave, & qui s'étoit fait inſcrire par fraude dans le Régître des citoiens. Il porta l'audace & la fureur juſqu'à menacer d'enfoncer ſon poignard dans la gorge de quiconque parleroit de paix. Les Athéniens, enivrés de leur proſpérité préſente, oubliant tous les maux paſſés, ſe promettant tout du courage & du bonheur d'Alcibiade, rejettérent avec hauteur toute propoſition d'accommodement, ſans faire réflexion qu'il n'y a rien de ſi journalier ni de ſi incertain que le ſuccès des armes. Les ambaſſadeurs ſe retirérent ſans avoir pu rien obtenir. Un tel enivrement, un orgueil ſi déraiſonnable, ſont les avant-coureurs ordinaires de quelque grand deſaſtre.

Alcibiade ſut bien profiter de la victoire qu'il avoit remportée. Il alla ſur le champ aſſiéger Calcédoine, qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, & qui avoit reçu garniſon de Lacédémone. Pendant ce ſiége il prit une

autre ville, nommée Sélymbrie. Pharnabase, effraié de la rapidité de ses conquêtes, fit un traité avec les Athéniens, qui portoit, « Que « Pharnabaze leur compteroit une « certaine somme ; que les Calcédo- « niens rentreroient dans l'obéissance « & dans la dépendance des Athé- « niens, & leur paieroient tribut ; & « que les Athéniens ne commettroient « aucun acte d'hostilité sur les terres « de Pharnabaze, qui s'engageoit de « faire conduire en toute sûreté leurs « ambassadeurs au grand Roi. « Byzance, & plusieurs autres villes, se soumirent aux Athéniens. NOTHUS.

Alcibiade, qui souhaitoit avec une passion demesurée de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses citoiens après tant de victoires qu'il avoit remportées sur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athénes. Tous ses vaisseaux étoient bordés de boucliers & de toutes sortes de dépouilles en forme de trophées ; & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enseignes & les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés, & qui étoient en plus grand nom- AN. M. 3597. AV. J.C. 407.

DARIUS bre, car les uns & les autres faiſoient environ deux cens vaiſſeaux. On remarque, que dans le ſouvenir de tout ce qui avoit été fait contre lui, en s'approchant du port il fut ſaiſi de quelque mouvement de crainte, & qu'il n'oſa débarquer qu'après qu'il eut vû du haut du tillac un grand nombre de ſes parens & de ſes amis, qui étoient venus ſur le rivage pour le recevoir, & qui le preſſoient de deſcendre.

Le peuple étoit ſorti en foule de la ville pour aller à ſa rencontre. Dès qu'il parut, ce furent de tous côtés des cris de joie incroiables. Au milieu de ce nombre infini d'Officiers & de ſoldats, tous les yeux étoient uniquement arrétés ſur lui comme s'il eût été ſeul, & on le regardoit comme deſcendu du ciel, & comme la Victoire même. Tous, s'empreſſant autour de lui, le careſſoient, le béniſſoient, & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, ne ſe laſſoient point de le contempler de loin; & les vieillards le montroient à leurs enfans. On raportoit avec éloge toutes les belles actions qu'il avoit faites pour ſa patrie, & l'on ne

pouvoit refuser son admiration à celles même qu'il avoit faites contre elle pendant son exil, dont ils s'imputoient la faute à eux seuls. Cette allégresse publique étoit mélée de regrets & de larmes, qu'arrachoit le souvenir de leurs maux passés, qu'ils ne pouvoient s'empécher de comparer avec leur félicité présente. « Jamais, di- « soient-ils, ils n'auroient manqué la « conquête de la Sicile; jamais toutes « les autres espérances qu'ils avoient « conçues n'auroient avorté, s'ils « avoient remis toutes leurs affaires « & toutes leurs forces entre les mains « d'Alcibiade seul. En quel état se « trouvoit Athénes, quand il en avoit « pris la protection & la défense! « Non seulement elle avoit perdu la « domination presque entiére de la « mer, mais elle étoit à peine de- « meurée maitresse de ses fauxbourgs; « &, pour surcroit de malheur, elle « se voioit encore déchirée par une « horrible guerre civile. Il l'avoit « pourtant relevée & tirée de ses rui- « nes; & non content de l'avoir re- « mise en possession de l'empire de la « mer, il l'avoit aussi rendu par tout « victorieuse sur la terre ferme, «

» comme ſi le ſort d'Athénes eût été
» entre les mains de cet homme ſeul,
» ſoit pour ſa ruine, ſoit pour ſon
» rétabliſſement, & que la victoire
» fût attachée à ſa perſonne, & prît
» ſes ordres.

Ce favorable accueil qu'on venoit de faire à Alcibiade, ne l'empécha pas de demander une aſſemblée du peuple, afin qu'on l'entendît dans ſes juſtifications, ſentant bien la néceſſité qu'il y avoit pour ſa ſûreté, qu'il fût abſous dans les formes. Il comparut donc, & après avoir déploré ſes malheurs, dont il n'accuſa que fort légérement le peuple, & qu'il rejetta entiérement ſur ſa mauvaiſe fortune, & ſur quelque démon envieux de ſa proſpérité, il les entretint des deſſeins de leurs ennemis, & les exhorta à ne concevoir que de grandes eſperances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernérent des couronnes d'or, le nommérent Général ſur terre & ſur mer ſans donner des bornes à ſa puiſſance, lui rendirent tous ſes biens, & ordonnérent aux * Eumolpides & aux Hérauts de l'abſoudre des malédictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple, s'efforçant

* *On appelloit ainſi les Prêtres de Cérès.*

de réparer l'injure & la honte de ſon exil par la gloire de ſon rappel, & d'effacer le ſouvenir des anathêmes qu'eux-mêmes avoient ordonnés, par les vœux & les priéres qu'ils faiſoient en ſa faveur. Tous les Eumolpides & les Hérauts étant occupés à révoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Théodore, eut le courage de dire, *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la ville;* inſinuant par cette parole hardie, que les malédictions, étant conditionnelles, ne pouvoient ni tomber ſur la tête des innocens, ni être détournées de celle des coupables.

NOTHUS.

Au milieu de cette gloire & de cette proſpérité brillante d'Albiciade, la plus grande partie du peuple ne laiſſoit pas d'être troublée quand on conſidéroit le tems de ſon retour. Car il étoit arrivé juſtement le jour où les Athéniens célébroient une fête en l'honneur de Minerve, adorée ſous le nom d'*Agraule*. Les Prêtres ôtoient à la ſtatue de la déeſſe tous ſes ornemens pour la laver, ce qui fit appeller cette fête *Plunteria*, & la couvroient enſuite; & ce jour étoit regardé comme un des plus funeſtes &

des plus malheureux. C'étoit le 25 du mois Thargélion, qui répond au second jour de notre mois de Juillet. Cette circonstance déplut à ce peuple superstitieux, parce qu'il sembloit que la déesse patrone & protectrice d'Athénes ne recevoit pas Alcibiade agréablement & avec un visage serein, puisqu'elle se couvroit & se cachoit, comme pour le repousser & l'éloigner d'elle.

Plut. in Alcib. pag. 210.

Toutes choses lui aiant pourtant réussi selon ses desirs, & les cent vaisseaux qu'il devoit commander étant prêts, il différa son départ par une louable ambition de célébrer les grands Mystéres : car depuis le jour que les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, & occupé tous les chemins qui ménent d'Athénes à Eleusine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute sa pompe, & on avoit été obligé de conduire la procession par mer. On peut voir à la fin de ce Volume toutes les cérémonies particuliéres de cette solemnité.

Alcibiade crut que ce seroit une très belle action, qui lui attireroit les bénédictions des dieux & les louanges des hommes, s'il rendoit à cette fête

tout son lustre & toute sa solemnité en conduisant la procession par terre, & en la faisant escorter par ses troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car ou Agis la laisseroit passer tranquillement malgré les nombreuses troupes qu'il avoit à Décélie, ce qui diminueroit considérablement la réputation de ce Roi, & terniroit sa gloire ; ou, s'il prenoit le parti de l'attaquer, & de s'opposer à sa marche, il auroit alors la satisfaction de livrer un saint combat, un combat agréable aux dieux, pour le plus grand & le plus vénérable de tous leurs mystéres, sous les yeux de sa patrie & de ses propres citoiens, qui seroient les témoins de son courage, & de son respect pour les dieux. Il y a beaucoup d'apparence, que dans cet acte public & extérieur de religion, qui frape d'une maniére sensible les yeux du peuple, & qui est extrêmement de son goût, le principal dessein d'Alcibiade étoit d'effacer entiérement des esprits les soupçons d'impiété que la mutilation des statues & la profanation des mystéres y avoient fait naître.

NOTHUS.

Cette résolution prise, il avertit les

Eumolpides & les Hérauts de ſe pré-
parer, envoie des ſentinelles ſur les hauteurs, détache quelques coureurs dès la pointe du jour, & prénant les Prêtres, les Initiés, & les Confreres avec ceux qui les initioient, & les couvrant de ſon armée, il conduit toute cette pompe avec un ordre merveilleux, & dans un très grand ſilence. Jamais il n'y eut, dit Plutarque, de ſpectacle plus auguſte, ni plus digne de la majeſté des dieux, que cette proceſſion guerriére & cette expédition religieuſe, où ceux qui ne portoient point d'envie à la gloire d'Alcibiade, étoient obligés d'avouer qu'il ne réuſſiſſoit pas moins à faire les fonctions de Grand-Prêtre, que celle de Général. Aucun des ennemis n'oſa paroître, ni troubler cette pompeuſe marche; & Alcibiade ramena la ſacrée troupe dans Athénes avec une entiére ſûreté. Ce ſuccès lui éleva encore plus le courage, & augmenta ſi fort la fierté & l'audace de ſon armée, qu'elle ſe regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Il gagna tellement l'affection des pauvres & de tout le bas peuple, qu'ils ſouhaitoient avec une paſſion démé-

ſurée de l'avoir pour Roi. Pluſieurs s'en expliquoient hautement, & il y en eut qui s'adreſſant à lui-même l'exhortérent à ſe mettre au deſſus de l'envie, à ne s'embarraſſer ni des loix, ni des décrets, ni des ſuffrages, à écarter les brouillons qui troubloient l'Etat par leurs vains diſcours, & à ſe rendre entiérement maître des affaires pour gouverner avec une pleine autorité, ſans craindre les délateurs. Pour lui, on ne ſauroit dire quelle étoit ſa penſée ſur la tyrannie, ni quel étoit ſon deſſein : mais les plus puiſſans, craignant un embraſement dont ils voioient déja des étincelles, le preſſérent de partir ſans différer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, & en lui donnant pour collégues les Généraux qui lui étoient les plus agréables. Il mit donc à la voile avec cent vaiſſeaux, & dirigea ſa courſe vers l'île d'Andros qui s'étoit révoltée. Sa haute réputation,& le bonheur qu'il avoit toujours eu dans toutes ſes entrepriſes, faiſoient qu'on n'attendoit rien de lui que de grand & d'extraordinaire.

§. IV.

Les Lacédémoniens nomment pour Amiral Lysandre. Il devient fort puissant auprès du jeune Cyrus qui commandoit en Asie. Il bat près d'Ephése la flote des Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. On ôte le commandement à celui-ci, & l'on nomme dix Généraux à sa place. Callicratidas succéde à Lysandre.

Xenoph. Hellen. lib. 1. p. 440-442. Plut. in Lys. p. 434. 435. Diod. l. 13. p. 192-197.

LES LACEDEMONIENS, justement allarmés du retour & des heureux succès d'Albiciade, comprirent qu'un tel ennemi demandoit qu'on lui opposât un habile Général, capable de lui tenir tête. Dans ce dessein ils choisirent Lysandre, & lui donnérent le commandement de la flote. Quand il fut arrivé à Ephése, il trouva la ville très favorablement disposée pour lui, & très affectionnée pour Sparte, mais d'ailleurs dans une triste situation. Car elle étoit en danger de devenir barbare en prenant les mœurs & les coutumes des Perses, qui y avoient un grand commerce tant à cause du voisinage de la Lydie, que parce que les Généraux du Roi y passoient pour l'ordi-

naire leurs quartiers d'hiver. Cette vie oisive & voluptueuse, pleine de luxe & de faste, ne pouvoit pas manquer de déplaire infiniment à un homme tel que Lysandre, élevé dès son enfance dans la simplicité, la pauvreté, & les durs exercices qui étoient en usage à Sparte. Aiant conduit son armée à Ephése, il commanda qu'on y assemblât de tous côtés des vaisseaux de charge, y fit un arsenal pour la construction des galéres, en ouvrit les ports aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit tous les arts en mouvement & en honneur ; & par ce moien il remplit la ville de richesses, & jetta dès lors les fondemens de cette grandeur & de cette magnificence qu'on y vit dans la suite: tant l'industrie & l'habileté d'un homme seul est capable d'apporter de changement dans une ville & dans un Etat ! NOTHUS.

Pendant qu'il donnoit ces ordres, il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du Roi, étoit arrivé à Sardes : ce Prince ne pouvoit alors avoir plus de seize ans, étant né depuis l'avénement de son pere à la couronne, qui étoit dans la dix-septiéme année de

DARIUS son régne. Parysatis sa mere en étoit idolâtre, & elle pouvoit tout sur l'esprit de son mari. Ce fut elle qui lui fit donner le Gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie Mineure : commandement, qui soumettoit à ses ordres tous les Gouverneurs particuliers de la partie la plus importante de l'Empire. La vûe de Parysatis étoit, sans doute, de mettre ce jeune Prince en état de disputer la couronne à son frere après la mort du Roi, comme on verra qu'il le fit effectivement. Une des principales instructions que lui donna son Pere en l'envoiant dans son Gouvernement, fut d'accorder des secours effectifs aux Lacédémoniens contre ceux d'Athénes : ordre bien opposé à la politique qu'avoient suivi jusques-là Tissapherne & les autres Gouverneurs de ces provinces. Leur maxime avoit été constamment, d'aider tantôt un parti & tantôt l'autre, pour balancer si bien leurs forces, que l'un ne pût jamais accabler tout-à-fait l'autre: d'où il arrivoit qu'ils s'affoiblissoient tous deux par la guerre, & que jamais l'un des partis ne se trouvoit en état de former des entreprises contre l'Empire des Perses.

Lyſandre aiant donc appris que Cyrus étoit arrivé à Sardes, partit d'Ephéſe pour aller le ſaluer, & pour ſe plaindre des longueurs & de la mauvaiſe foi de Tiſſapherne, qui malgré les ordres qu'il avoit reçus de ſoutenir les Lacédémoniens, & de chaſſer les Athéniens de la mer, avoit toujours ſous main favoriſé les derniers par conſidération pour Alcibiade à qui il s'étoit livré, & avoit été ſeul la cauſe de la perte de la flote par le peu de proviſions qu'il lui fourniſſoit. Ce diſcours fit plaiſir à Cyrus, qui regardoit Tiſſapherne comme un fort méchant homme, & comme ſon ennemi particulier. Il répondit qu'il avoit ordre du Roi de ſecourir puiſſamment les Lacédémoniens, & qu'il avoit reçu pour cela cinq cens talens. Lyſandre, contre le caractére ordinaire des Spartiates, étoit ſouple, pliant, plein de complaiſance pour les Grands, toujours diſpoſé à leur faire ſa cour, & ſupportant, pour le bien des affaires, tout le poids de leur orgueil & de leur faſte avec une patience incroiable: en quoi pluſieurs font conſiſter la plus grande habileté & le plus grand mérite d'un Courtiſan.

Cinq cens mille écus.

DARIUS

Il ne s'oublia pas dans cette occasion-ci, & mettant en œuvre tout ce que l'induſtrie & la ſoupleſſe d'un habile courtiſan lui pouvoit ſuggérer de maniéres flateuſes & inſinuantes, il gagna parfaitement les bonnes graces du jeune Prince. Après l'avoir loué de ſa générosité, de ſa magnificence, & de ſon zêle pour les Lacédémoniens, il le pria de donner une dragme par jour à chaque ſoldat ou matelot, pour débaucher par ce moien ceux des ennemis, & mettre ainſi plutôt fin à la guerre. Cyrus approuva fort ſon projet, mais il dit qu'il ne pouvoit pas changer l'ordre du Roi, & que le traité qu'on avoit fait avec eux ne portoit qu'un demi-talent par mois pour chaque galére. Cependant le Prince, à la fin d'un repas qu'il lui donna avant ſon départ, bûvant à ſa ſanté, & le preſſant de lui demander quelque grace, Lyſandre le pria de vouloir ajouter une * obole à la paie qu'on donnoit chaque jour aux matelots. Il le fit: leur donna quatre oboles au lieu

Dix ſols.

Quinze cens livres.

* *La dragme étoit composée de six oboles, & est évaluée à dix ſols de notre monnoie. Une obole fait un ſol huit deniers. Ainſi les quatre oboles faiſoient ſix ſols huit deniers par jour, au lieu de cinq ſols que valoient les trois oboles.*

lieu de trois qu'ils recevoient auparavant, leur paia tous les arrérages qui leur étoient dûs & un mois d'avance, & pour cela fit compter ſur le champ à Lyſandre dix mille * Dariques, c'eſt-à-dire cens mille francs.

* *Le Darique valoit une piſtole.*

Cette largeſſe remplit de joie & d'ardeur toute la flote, & rendit preſque vuides toutes les galéres des ennemis, la plupart des matelots accourant où la paie étoit la plus forte. Les Athéniens, au déſeſpoir de cette nouvelle, tentérent de ſe concilier Cyrus par l'entremiſe de Tiſſapherne : mais il ne voulut pas les écouter, quoique ce Satrape lui repréſentât que l'intérêt du Roi étoit, non d'aggrandir les Lacédémoniens, mais de balancer la puiſſance des uns par celle des autres, pour perpétuer la guerre, & les ruiner par leurs diviſions.

Quoique Lyſandre eût fort affoibli les ennemis par la nouvelle augmentation de paie pour les matelots, & que par là il eût fort incommodé leur marine, il n'oſoit hazarder contre eux un combat naval, redoutant ſur tout Alcibiade, qui étoit homme d'exécution, qui avoit un plus grand nombre de vaiſſeaux, & qui juſqu'à ce

DARIUS jour n'avoit jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné ſur terre ou ſur mer. Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée dans l'Ionie ramaſſer de l'argent, dont il avoit beſoin pour paier ſes troupes, & qu'il eut laiſſé le commandement de ſa flote à Antiochus avec défenſe expreſſe de combattre en ſon abſence, & d'attaquer les ennemis; ce nouveau Commandant, pour faire parade de courage, & pour braver Lyſandre, entra dans le port d'Ephéſe avec deux galéres, & après avoir fait grand bruit & de grandes riſées, il ſe retira avec un air de mépris & d'inſulte. Lyſandre, indigné de cet affront, détacha promtement quelques galéres, & ſe mit à le pourſuivre. Mais comme les Athéniens venoient au ſecours d'Antiochus, il fit venir auſſi de ſon côté d'autres galéres, & peu à peu tous leurs vaiſſeaux étant arrivés pour les ſoutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lyſandre remporta la victoire, & aiant pris quinze galéres des Athéniens, il dreſſa un trophée. Alcibiade de retour à Samos, alla lui préſenter la bataille juſques dans le port: mais Lyſandre, con-

tent de sa victoire, ne jugea pas à propos de l'accepter. Ainsi il se retira sans avoir rien fait.

An.M. 3598.
Av.J.C. 506.

En même tems Thrasybule, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans son armée, partit du camp, & alla l'accuser à Athénes. Pour enflammer encore davantage les ennemis qu'il avoit dans la ville, il dit au peuple en pleine assemblée, « qu'Albiciade avoit « entiérement ruiné les affaires, & « perdu la marine des Athéniens par « la licence qu'il y avoit introduite : « qu'il s'étoit absolument livré à des * « hommes décriés par leurs débau- « ches & leurs ivrogneries, qui par « là de simples matelots étoient par- « venus à avoir tout crédit auprès de « lui: qu'il leur abandonnoit toute son « autorité pour aller s'enrichir à son « aise dans les provinces, & pour s'y « plonger dans la crapule & dans tou- « tes sortes d'infamies qui deshono- « roient Athénes, pendant qu'il lais- « soit sa flote en présence de celle des « ennemis. «

On tiroit un autre chef d'accusation

* *Il veut désigner par là Antiochus, homme de néant & fort déréglé, qui avoit gagné les bonnes graces d'Alcibiade en lui raportant une caille qu'il avoit laissé échaper.*

DARIUS contre lui des forts qu'il avoit bâtis près de la ville de Byzance, pour se préparer un asyle & une retraite, comme ne pouvant ou ne voulant plus vivre dans sa patrie. Les Athéniens, peuple léger & inconstant, ajoutérent foi à toutes ces accusations. La perte de la derniére bataille, & le peu de succès qu'il avoit eu depuis son départ d'Athénes, au lieu qu'on attendoit de lui des actions grandes & merveilleuses, le décriérent entiérement; & l'on peut dire que ce furent sa propre gloire & sa réputation qui le ruinérent. Car on le soupçonnoit de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait, & l'on refusoit de croire qu'il ne l'eût pas pu, parce que l'on étoit fortement persuadé que rien de tout ce qu'il vouloit ne lui étoit impossible. Ils faisoient un crime à Alcibiade de ce que la rapidité de ses victoires ne répondoit point à celle de leur imagination, sans considérer que manquant d'argent, il faisoit la guerre à des peuples qui avoient le grand Roi pour trésorier, & qu'il étoit très souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher de quoi fournir à la paie & à la subsistance de ses troupes. Quoi

qu'il en ſoit, Alcibiade fut dépoſé, & l'on nomma à ſa place dix Généraux. Quand il en eut appris la nouvelle, il ſe retira ſur ſa galére vers quelques châteaux qu'il avoit dans la Cherſonnéſe de Thrace. NOTHUS.

Vers ce tems mourut Pliſtonax, l'un des rois de Lacédémone : il eut pour ſucceſſeur Pauſanias, qui régna quatorze ans. Ce dernier fit une belle réponſe à un homme qui lui demandoit pourquoi à Sparte il n'étoit point permis de rien changer des anciennes coutumes : [a] *C'eſt qu'à Sparte*, dit-il, *les loix commandent aux hommes, & non les hommes aux loix.* *Diod. pag. 196.*

Lyſandre, qui ſongeoit à établir dans toutes les villes le gouvernement des Nobles, pour avoir toujours en ſa diſpoſition ces Gouverneurs qu'il auroit choiſis, & qu'il auroit affranchis de la dépendance de leurs peuples, fit venir à Ephéſe ceux d'entre les principaux des villes qu'il connoiſſoit plus hardis, plus entreprenans, plus ambitieux que les autres. Il les mettoit à la tête des affaires, les pouſſoit aux *Xenoph. Hellen. lib. 1. p. 442-444. Plut. in Lyſ. p. 435. 436. Diod. pag. 197. 1, 8.*

a Ὅτι τοὺς νόμους τῶν ἀνδρῶν, οὐ τοὺς ἄνδρας τῶν νόμων κυρίους εἶναι δεῖ. *Plut. in Apophtheg. pag. 230.*

DARIUS grands honneurs, les élevoit aux premiers emplois de l'armée, se rendant par là, dit Plutarque, le complice de toutes leurs injustices & de toutes leurs fautes, pour les avancer & pour les enrichir. Aussi lui furent-ils toujours très attachés, & ils le regretérent infiniment, lorsque Callicratidas vint pour lui succéder, & pour prendre le commandement de la flote. Il ne le cédoit point à Lysandre pour le courage & la science militaire, mais l'emportoit infiniment sur lui du côté des mœurs. Sévére à lui-même comme aux autres, inaccessible à la flaterie & à la mollesse, ennemi déclaré du luxe, il avoit conservé la modestie, la tempérance, l'austérité des premiers Spartiates, vertus qui commençoient à se faire remarquer pour n'être plus si communes. C'étoit un homme d'une probité & d'une justice à l'épreuve de tout, d'une simplicité & d'une droiture ennemie de tout mensonge & de toute fraude, & en même tems d'une noblesse & d'une grandeur d'ame véritablement Spartaine. Les nobles & les puissans ne pouvoient s'empécher d'admirer sa vertu, mais ils se seroient mieux accommodés de la facilité & de

la condeſcendance de ſon prédéceſ-ſeur, qui fermoit les yeux ſur toutes les injuſtices & les violences qu'ils commettoient.

Ce ne fut point ſans dépit & ſans jalouſie que Lyſandre le vit arriver à Ephéſe pour remplir ſa place, & par une lâcheté & une trahiſon criminelle, aſſez ordinaire à ceux qui, peu touchés du bien public, n'écoutent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais ſervices qu'il put. Des dix mille Dariques que Cyrus lui avoit donnés pour l'augmentation de la paie des matelots, il renvoia à Sardes ce qui lui en reſtoit, diſant à Callicratidas qu'il pouvoit s'adreſ-ſer au Roi pour lui demander cette ſomme, & que c'étoit à lui à chercher des moiens de faire ſubſiſter ſon armée. Cette réponſe le jetta dans un extrême embarras, & dans une fâcheuſe extrémité. Car il n'avoit point apporté d'argent de Lacédémone, & il ne pouvoit ſe réſoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déja trop foulées.

Dans ce preſſant beſoin un particulier lui aiant offert cinquante talens (c'eſt-à-dire cinquante mille écus)

Plut. in Apophtheg. p. 222.

DARIUS pour obtenir de lui une grace injuſte, il les refuſa. » Je les accepterois, lui » dit Cléandre l'un de ſes Officiers, ſi » j'étois à votre place. Et moi de mê» me, répliqua le Général, ſi j'étois » à la vôtre.

Il ne lui reſtoit donc d'autre reſſource que d'aller à la porte des Généraux & des Lieutenans du Roi leur en demander, comme avoit fait Lyſandre. Or c'eſt à quoi il étoit moins propre qu'aucun homme du monde. Nourri & élevé dans l'amour de la liberté, plein de grands & de nobles ſentimens, infiniment éloigné de toute flaterie & de toute baſſeſſe, il étoit convaincu dans le fond du cœur qu'il ſeroit moins triſte & moins deshonorant pour les Grecs d'être battus par les Grecs, que d'aller faire honteuſement la Cour & mendier à la porte de ces barbares, qui n'avoient d'autre mérite que leur or & leur argent. En effet toute la nation étoit flétrie & deshonorée par une ſi lâche proſtitution.

Cicéron, dans ſes Offices, peint deux caractéres bien différens de perſonnes emploiées dans le gouvernement, & en fait l'application aux

deux Généraux dont nous parlons ici. Les uns, dit-il, [a] amateurs zélés de la verité, & ennemis déclarés de toute fraude, se piquent de simplicité & de candeur, & ne croient pas qu'il convienne jamais à un homme de bien de tendre des piéges, ni d'user d'artifice. D'autres, préparés à tout faire & à tout souffrir, ne rougissent pas des derniéres bassesses, pourvû que, par ces moiens indignes, ils puissent espérer venir à bout de leurs desseins. Cicéron met dans le premier rang Callicratidas, & il range dans le second Lysandre, à qui il donne deux épithétes qui ne lui sont pas beaucoup d'honneur, & qui ne conviennent guéres à un Spartiate, en l'appellant *très rusé & très patient*, ou plutôt *très complaisant*.

Cependant Callicratidas, forcé par la nécessité, alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus, & pria qu'on dît à ce Prince que l'A-

a Sunt his alii multum dispares, simplices & aperti; qui nihil ex occulto, nihil ex insidiis agendum putant; veritatis cultores, fraudis inimici: itemque alii, qui quidvis perpetiantur, cuivis deserviant, dum, quod velint, consequantur. Quo in genere versutissimum & patientissimum Lacedæmonium Lysandrum accepimus, contraque Callicratidam. *Offic. lib.* 1. *n.* 109.

miral de la flote des Grecs étoit venu pour lui parler. On lui dit que Cyrus étoit à table dans une partie * de plaisir. Il répondit d'un ton & d'un air modeste qu'il n'étoit point pressé, & qu'il attendroit que le Prince fût sorti. Les Gardes se mirent à rire, admirant la simplicité de ce bon étranger qui avoit peu les airs du monde ; & il fut obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, & fut refusé de même. Pour lors il s'en retourna à Ephése, chargeant d'imprécations & de malédictions ceux qui les premiers avoient fait la Cour aux barbares, & qui par leurs flateries & leurs bassesses leur avoient appris à tirer de leurs richesses un titre & un droit d'insulter au reste des hommes. Et s'adressant à ceux qui étoient auprès de lui, il jura que dès qu'il seroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour réconcilier les Grecs entre eux, afin que desormais ils fussent eux-mêmes redoutables aux barbares, & qu'ils n'eussent plus besoin de leur secours, pour s'attaquer & se ruiner les uns les au-

* *Le Grec, dit à la lettre* qu'il bûvoit. πίνει. *Les Perses se piquoient de boire beaucoup, & c'étoit chez eux une gloire, comme on le verra dans la lettre de Cyrus aux Lacédémoniens.*

tres. Mais ce généreux Spartiate, qui avoit des pensées si nobles & si dignes de Lacédémone, & qui par sa justice, par sa magnanimité, & par son courage, s'étoit rendu comparable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent & de plus parfait, n'eut pas le bonheur de retourner dans sa patrie pour travailler à un si grand ouvrage, & si digne de lui. NOTHUS.

§. V.

Callicratidas est défait par les Athéniens près des Arginuses. Les Athéniens condannent à mort plusieurs de leurs Généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étoient morts dans le combat. Socrate seul a le courage de s'opposer à un jugement si injuste.

CALLICRATIDAS, après avoir remporté plusieurs victoires contre les Athéniens, avoit en dernier lieu poursuivi Conon, l'un de leurs Chefs, dans le port de Mitylène, & l'y tenoit bloqué. C'étoit la vingt-sixiéme année de la guerre du Péloponnése. Conon se voiant assiégé par terre & par mer, sans espérance de secours, & sans vivres, trouva le moien de

Xenoph. Hellan. lib. 1. p. 444-452. Diod. lib. 13. pag. 198-201. & 217-222.

faire ſavoir à Athénes l'extrême danger où il étoit. On fit des efforts extraordinaires pour le dégager, & en moins d'un mois on équipa une flote de cent dix galéres, où l'on embarqua tous ceux qui étoient en état de porter les armes, tant libres qu'eſclaves, avec pluſieurs cavaliers. Quand elle fut arrivée à Samos, quarante galéres des alliés s'y joignirent, & toutes enſemble firent route vers les îles Arginuſes, ſituées entre Mityléne & Cumes. Callicratidas l'aiant appris, laiſſa Etéonice au ſiége avec cinquante galéres, & ſe mit en mer avec les ſix-vingts autres pour faire face à l'ennemi, & empêcher le ſecours. Du côté des Athéniens l'aile droite étoit commandée par Protomaque & Thraſyle, qui avoient chacun quinze galéres: ils étoient ſoutenus par une ſeconde ligne avec pareil nombre de vaiſſeaux, conduits par Lyſias & Ariſtogéne. L'aile gauche, pareille à la premiére, & rangée auſſi ſur deux lignes, étoit commandée par Ariſtocrate & Diomédon, qui étoient ſoutenus par Eraſinide & * Périclès. Le corps de bataille, composé à peu près de trente galéres, parmi les quelles

* C'étoit le Fils du grand Periclès.

étoient les trois Amirales Atheniénes, étoit rangé sur une seule ligne. Ils avoient soutenu chacune de leurs ailes par une seconde ligne pour les fortifier, parce que leurs galéres n'étoient ni si vîtes ni si faciles à manier que celles des ennemis, de sorte qu'il y avoit à craindre qu'ils ne coulassent entre deux. Les Lacédémoniens & leurs alliés, qui se sentoient inférieurs en nombre, se contentérent de se ranger tous sur une même ligne pour égaler le front des ennemis, & pour se conserver une plus grande liberté de glisser entre les galéres des Athéniens, & de tourner légérement au tour d'elles. Le Pilote de Callicratidas, effraié de cette inégalité, lui conseilloit de ne point hazarder le combat, & de se retirer: mais il lui répondit, qu'il ne pouvoit fuir sans honte, & que sa mort importoit peu à la République: *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un seul homme.* Il commandoit l'aile droite, & Thrasondas Thébain la gauche.

C'étoit un grand & terrible spectacle, que de voir la mer couverte de trois cens galéres prêtes à s'entrechoquer. Jamais armées navales des

DARIUS Grecs plus nombreuses que celles-ci n'avoient combattu l'une contre l'autre. L'habileté, l'expérience, & le courage des Chefs qui commandoient les deux flotes ne laissoient rien à desirer. Ainsi l'on avoit tout lieu de croire que le combat qui alloit se donner décideroit du sort des deux peuples, & termineroit la guerre qui duroit depuis si lontems. Dès qu'on eut donné les signaux, les deux armées poussérent de grands cris, & le choc commença. Callicratidas, qui, sur la réponse des augures, s'attendoit à périr dans ce combat, fit des actions extraordinaires de valeur. Il attaqua les ennemis avec un courage & une hardiesse incroiable, coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux, en mit beaucoup d'autres hors d'état de combattre en brisant leurs rames, & leur perçant le flanc avec le bec de sa proue. Enfin il attaqua celui de Périclès, & le perça de mille coups: mais celui-ci l'aiant accroché avec un crampon de fer, il ne lui fut plus possible de se dégager, & il fut dans l'instant environné de plusieurs vaisseaux Athéniens. Le sien fut bientôt rempli d'ennemis, & après un horrible carnage il

tomba mort, plutôt accablé par le nombre que vaincu. L'aile droite qu'il commandoit, aiant perdu son Amiral, fut mise en déroute. La gauche, composée des Béotiens & de ceux de l'Eubée, fit encore une longue & vigoureuse résistance par l'intérêt pressant qu'ils avoient de ne pas tomber entre les mains des Athéniens contre qui ils s'étoient révoltés : mais enfin elle fut obligée de plier, & de se retirer en desordre. Les Athéniens se retirérent aux Arginuses, & y dresférent un trophée. Ils perdirent dans ce combat vingt-cinq galéres, & les ennemis plus de soixante & dix, parmi lesquelles de dix qu'avoient fourni les Lacédémoniens il en périt neuf.

Plutarque égale Callicratidas, Général Lacédémonien, pour sa justice, sa magnanimité, & son courage, à tous ceux qui dans la Gréce s'étoient rendu le plus dignes d'admiration.

Plut. in Lys. pag. 436.

Cependant il le blâme extrêmement d'avoir hazardé mal à propos aux Arginuses le combat naval, & il montre que pour éviter le reproche d'avoir lâchement pris la fuite, il avoit, par ce point d'honneur mal entendu, manqué

Plut. in Pelop. pag. 278.

DARIUS

* C'étoit un Général des Athéniens.

au devoir essentiel de sa charge. En effet, dit Plutarque, si, pour me servir de la comparaison d'Iphicrate *, l'infanterie légére ressemble aux mains, la cavalerie aux piés, le corps de bataille à la poitrine, & si le Général tient lieu de la tête; ce Général qui s'abandonne témérairement à l'impétuosité de son courage, n'expose & ne néglige pas tant sa vie, qu'il expose & néglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien. Notre Commandant Lacédémonien avoit donc tort (c'est toujours Plutarque qui parle) de répondre au Pilote qui l'exhortoit à se retirer, *Sparte ne tient pas à un seul homme.* Car il est bien vrai que Callicratidas, combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, *n'étoit qu'un seul homme:* mais commandant une armée, il rassembloit en lui tous ceux qui lui obéissoient: & celui en la personne du quel tant de milliers d'hommes pouvoient périr, *n'étoit plus un seul homme.* [a] Cicéron, avant Plutarque, avoit

a Inventi multi sunt, qui non modò pecuniam, sed vitam etiam profundere pro patria parati essent, iidem gloriæ jacturam ne minimam quidem facere vellent, ne republica quidem postulante: ut Callicratidas, qui, cùm Lacedæmoniorum dux fuisset Peloponnesiaco bello, multaque

porté le même jugement. Après avoir dit qu'il s'étoit trouvé bien des personnes prêtes à ſacrifier à la patrie leurs biens & même leur vie, mais qui, par une fauſſe délicateſſe de gloire, n'auroient pas voulu pour elle hazarder le moins du monde leur réputation, il cite en exemple Callicratidas, qui répondit à ceux qui l'exhortoient à ſe retirer des Arginuſes, *Que Sparte pouvoit équiper une nouvelle flote ſi celle-ci périſſoit, mais que pour lui il ne pouvoit prendre la fuite ſans ſe couvrir de honte & d'infamie.*

NOTHUS.

Je reviens aux ſuites du combat livré près des Arginuſes. Les Généraux des Athéniens ordonnérent à Théraméne, à Thraſybule, & à quelques autres Officiers, de retourner avec environ cinquante galéres enlever les debris, & les corps morts, pour leur donner la ſépulture, tandis qu'on vogueroit avec le reſte contre Etéonice, qui tenoit Conon aſſiégé devant Mityléne. Mais une rude

feciſſet egregiè, vertit ad extremum omnia, cùm conſilio non paruit eorum, qui claſſem ab Arginuſſis removendam, nec cum Athenienſibus dimicandum putabant. Quibus ille reſpondit, Lacedæmonios, claſſe illa amiſſa, aliam parare poſſe; ſe fugere ſine ſuo dedecore non poſſe. *Cic. de Offic. lib.* 1. *n.* 48.

DARIUS tempête qui survint dans le moment, empécha d'exécuter cet ordre. Etéonice, averti de la défaite, & craignant que cette nouvelle ne jettât l'allarme & le découragement parmi ses troupes, renvoia ceux qui l'avoient apportée, avec ordre de revenir couronnés de chapeaux de fleurs, & de crier que toute la flote d'Athénes avoit péri, & que Callicratidas avoit remporté la victoire. A leur retour, il fit des sacrifices d'action de graces, & aiant fait prendre de la nourriture à ses troupes, il fit partir promtement les galéres, parce que le vent étoit favorable, tandis qu'il gagna Méthymne avec l'armée de terre, après avoir brûlé son camp. Conon, délivré ainsi du blocus, se joignit à la flote victorieuse, qui regagna aussi-tôt Samos.

Cependant, quand on eut appris à Athénes que les morts avoient été laissés sans sépulture, le peuple entra dans une grande colére, & fit tomber tout le poids de son indignation sur ceux qu'il croioit coupables de cette faute. C'en étoit une grande, dans l'esprit des anciens, que de ne pas procurer aux morts la sépulture; & nous voions qu'après toutes les ba-

tailles, le premier ſoin des vaincus, malgré le ſentiment actuel de leurs maux & la vive douleur d'une ſanglante défaite, étoit de demander au vainqueur une ſuſpenſion d'armes, pour rendre à ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille les derniers devoirs, d'où ils étoient perſuadés que dépendoit leur bonheur pour l'autre vie. Ils avoient peu d'idée de la réſurrection des corps. Mais cependant les Paiens, par l'intérêt que l'ame prenoit au corps après le trépas, par le reſpect religieux qu'on lui portoit, par les honneurs ſolennels qu'on s'empreſſoit de lui rendre, marquoient qu'ils en avoient un ſentiment confus, qui ſubſiſtoit parmi toutes les nations, & qui venoit de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne le démêlaſſent pas bien clairement.

Voila ce qui mit en fureur le peuple d'Athénes. Il nomma ſur le champ de nouveaux Généraux, ſans conſerver de tous les anciens que Conon, à qui l'on donna pour collégues Adimante & Philoclès. Des huit autres, deux s'étoient retirés, & ſix ſeulement étoient revenus à Athénes. Théraméne, le dixiéme des Généraux, qui

avoit pris les devans, accusa devant le peuple les autres Chefs, les rendant responsables de n'avoir pas enlevé les morts après le combat; &, pour sa décharge, il lut la lettre qu'ils avoient écrite au Sénat & au peuple, où ils s'excusoient sur la violence de la tempête, sans charger personne. Il y avoit une noirceur détestable dans cette calomnie, d'abuser contre eux du ménagement qu'ils avoient eu de ne le pas nommer dans leur lettre, & de ne pas rejetter sur lui la faute dont il pouvoit paroître plus coupable que tout autre. Les Généraux, n'aiant pu, à leur retour, obtenir autant de tems qu'il en faloit pour se défendre, se contentérent de représenter en peu de mots comment la chose s'étoit passée, & prirent à témoin de ce qu'ils disoient les pilotes, & tous ceux qui étoient alors présens. Le peuple parut recevoir favorablement leurs excuses, & plusieurs particuliers s'offrirent pour cautions: mais on trouva à propos de remettre l'assemblée parce qu'il étoit nuit, & que le peuple aiant accoutumé de donner son suffrage en levant la main, on ne pourroit reconnoître quel avis l'emporteroit; outre que le Conseil

devoit opiner auparavant ſur ce qu'on vouloit propoſer au peuple.

NOTHUS.

La fête des Apaturies étant ſurvenue, où l'on a coutume de s'aſſembler par familles, les parens de Théraméne apoſtérent pluſieurs perſonnes vétues de deuil & raſées, qui ſe dirent alliées de ceux qui étoient morts au combat, & obligérent Callixéne à accuſer les Généraux dans le Sénat. Il fut ordonné que puiſqu'en la derniére aſſemblée on avoit oui l'accuſation & la défenſe, le peuple, diſtingué par Tribus, porteroit ſon ſuffrage, & que ſi les accuſés étoient jugés coupables, ils ſeroient punis de mort, leurs biens confiſqués, & la dixiéme partie conſacrée à la * déeſſe. Quelques Sénateurs s'oppoſérent à ce décret, comme injuſte & contraire aux loix. Mais comme le peuple, excité par Callixéne, menaçoit d'envelopper les Oppoſans dans la même cauſe & dans le même crime que les Généraux, ils eurent la lâcheté de ſe déſiſter de leur oppoſition, & ils ſacrifiérent ces Généraux innocens à leur propre ſûreté, en conſentant au Décret. Socrate, (c'eſt le célébre Philoſophe) ſeul d'entre les Sénateurs demeura ferme, & s'oppoſa

* *C'étoit Minerve.*

DARIUS constamment à un Décret si visiblement injuste, & si contraire à toutes les loix. Le peuple s'assembla. L'Orateur, qui étoit monté sur la Tribune pour prendre la défense des Généraux, » montra qu'ils n'avoient manqué en » rien à leur devoir, puisqu'ils avoient » ordonné qu'on enlevât les corps » morts : que si quelqu'un étoit cou- » pable, c'étoit celui qui étant chargé » de cet ordre, ne l'avoit pas exécuté : » mais qu'il n'accusoit personne, & » que la tempete survenue dans ce » moment-la même, étoit une puis- » sante apologie qui disculpoit pleine- » ment les accusés. Il demanda qu'on » leur accordât un jour entier pour se » défendre, grace qu'on ne refusoit » point même aux plus criminels, » & qu'on les jugeât séparément. » Il représenta que rien ne les obli- » geoit de hâter avec tant de pré- » cipitation un jugement, où il s'agis- » soit de la vie des citoiens les plus il- » lustres : que c'étoit en quelque sorte » s'attaquer aux dieux, que de [a] ren- » dre les hommes responsables de la » violence des vents & de la tempête : » qu'il y avoit une ingratitude & une

a Quem adeo iniquum, ut sceleri assignet, quod venti & fluctus deliquerint ? *Tacit. Annal. lib.* 14. *cap.* 3.

injuftice criante à faire mourir les « Nothus.
vainqueurs que l'on devroit couron- «
ner, & à livrer les défenfeurs de la «
patrie à la rage de leurs envieux: «
que s'ils le faifoient, un jugement fi «
inique feroit fuivi d'un promt mais «
inutile repentir, qui leur laifferoit «
dans le cœur une douleur cuifante, «
& les couvriroit d'une honte éter- «
nelle. « Le peuple d'abord avoit paru
touché de ces raifons : mais, animé
par les accufateurs, il prononça une
fentence de mort contre les huit Généraux, & fix qui étoient préfens, furent arrétés pour être conduits au fupplice. L'un d'eux, c'étoit Diomédon, homme d'une grande réputation pour fon courage & fa probité, demanda d'être entendu. Quand on eut fait filence : » Athéniens, dit-il, je fouhai- «
te que le jugement que vous venez «
de prononcer contre nous, ne tour- «
ne point à la perte de la République; «
mais j'ai une grace à vous demander «
pour mes Collégues & pour moi, «
c'eft de nous acquitter envers les «
dieux des vœux que nous leur avons «
faits pour vous & pour nous, & que «
nous fommes hors d'état d'accom- «
plir : car c'eft à leur protection, in- «

» voquée avant le combat, que nous » reconnoiſſons être redevables de la » victoire que nous avons remportée » ſur les ennemis «. Il n'y eut point de bon citoien qui ne fût attendri juſqu'aux larmes par un diſcours ſi plein de douceur & de religion, & qui n'admirât avec ſurpriſe la modération d'un citoien, qui ſe voiant condanné ſi injuſtement, ne laiſſoit pourtant échaper aucune parole d'aigreur ni même de plainte contre ſes Juges, mais étoit uniquement occupé, en faveur de l'ingrate patrie qui les faiſoit périr, de ce qu'elle & eux devoient aux dieux pour la victoire qu'on venoit de remporter.

A peine les ſix Généraux furent-ils exécutés, que le peuple ouvrit les yeux, & ſentit toute l'horreur de ce jugement : mais ſon répentir ne pouvoit rendre la vie aux morts. Callixéne l'accuſateur fut mis en priſon, & on refuſa de l'écouter. Aiant trouvé le moien de ſe ſauver, il s'enfuit à Décélie vers les ennemis, d'ou il revint quelque tems après à Athénes, & il y mourut de faim, haï & déteſté généralement de tout le monde, comme le devroient être tous les calomniateurs.

Diodore

NOTHUS.

Diodore remarque que le peuple lui-même porta la juſte peine de ſon crime, les dieux l'aiant livré peu de tems après, non à un ſeul maître, mais à trente Tyrans, qui le traitérent avec la derniére cruauté.

Plat. in Axioch. p. 368. 369.

On reconnoit au naturel, dans le récit que je viens de faire, ce que c'eſt qu'un peuple ; & Platon, à l'occaſion de ce même événement, en fait en peu de mots une peinture bien vive & bien reſſemblante. Le [a] peuple, dit-il, eſt un animal inconſtant, ingrat, cruel, jaloux, incapable de ſe laiſſer conduire par la raiſon. Et cela n'eſt pas étonnant, ajoute-t-il, puiſque c'eſt comme la lie d'une ville, & un aſſemblage informe de tout ce qu'on y trouve de plus mauvais.

Ce même récit nous fait connoitre ce que peut la crainte ſur l'eſprit des hommes, même de ceux qui paſſent pour les plus ſages, & combien il y en a peu qui ſoient capables de ſoutenir la vûe d'un danger & d'une diſgrace préſente. Quoique dans le Sénat la juſtice de la cauſe des Généraux accuſés fût clairement connue, du moins par le

a Δῆμος ἀψίκορον, ἀχάριστον, ὠμὸν, βάσκανον, ἀπαίδευτον.

DARIUS plus grand nombre ; dès qu'on parle de colére du peuple, & qu'on fait gronder de terribles menaces, ces graves Sénateurs, dont la plupart avoient commandé les armées, & qui tous s'étoient ſouvent expoſés aux plus grands périls de la guerre, ſe rangent dans le moment du côté de la calomnie prouvée & de l'injuſtice la plus criante qui fut jamais. Preuve éclatante qu'il y a un courage très-rare, & infiniment ſupérieur à celui qui porte tous les jours tant de milliers d'hommes à affronter dans les combats les plus terribles dangers !

Entre tous ces Juges, un ſeul, véritablement digne de ſa réputation, c'eſt le grand Socrate, dans cette trahiſon & cette perfidie générale, demeure ferme & inébranlable; & quoiqu'il ſache que ſon ſuffrage & ſa foible voix ne ſera d'aucun ſecours pour les accuſés, c'eſt un hommage qu'il croit devoir à l'innocence opprimée, & [a] il trouve qu'il eſt indigne d'un homme de bien de ſe livrer par crainte & lâcheté à la fureur d'un peuple aveugle & forcené. Voila juſqu'où la

a Οὐ γὰρ ἐξάνεσέ μοι τιμὴν δήμῳ μαινομένῳ συνεξάρχειν.

justice peut être abandonnée. On juge bien qu'elle ne fut pas mieux défendue devant le peuple. De plus de trois mille citoiens qui composoient l'assemblée, deux seulement en prirent la défense, Euriptolemus & Axiochus : Platon nous en a conservé les noms, & il a donné celui du dernier au dialogue, d'où j'ai tiré une partie de mes réflexions

NOTHUS.

An.M.3598. Av.J.C.406.

La même année que se donna le combat des Arginuses, Denys s'empara de la tyrannie en Sicile. Je différe à en parler dans le Volume suivant, où je rapporterai de suite l'histoire des Tyrans de Syracuse.

§. VI.

Lysandre commande la flote des Lacédémoniens. Cyrus est rappellé à la Cour par son pere. Lysandre remporte près d'Argos-potamos une célébre victoire contre les Athéniens.

Xenoph Hellen lib. 2. p. 454. Plut. in Lys. p. 436. 437. Diod. lib. 13. pag. 223.

An.M.3599. Av.J.C.405.

APRES la défaite des Arginuses, les affaires des Péloponnésiens étant allées en décadence, les alliés, appuiés en cela du crédit de Cyrus, envoiérent une ambassade à Sparte, pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flote à Lysandre,

DARIUS avec promeſſe de ſervir avec plus d'affection & de courage s'il les commandoit. Comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois Amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient faire plaiſir aux alliés, donnérent le titre d'Amiral à un certain Aracus, & envoiérent avec lui Lyſandre, à qui ils ne donnérent en apparênce que le titre de Vice-Amiral, mais qu'ils revétirent en effet de toute l'autorité de l'Amiral même.

Tous ceux qui dans les villes avoient le plus de part au gouvernement, & y étoient le plus en crédit, le virent arriver avec une extrême joie, ſe promettant tout de ſon autorité pour achever de détruire par tout la Démocratie. Son caractére complaiſant pour ſes amis, & indulgent pour toutes leurs fautes, accommodoit bien mieux leurs vûes ambitieuſes & injuſtes, que l'auſtére équité de Callicratidas. Car Lyſandre étoit un homme profondément corrompu, & qui faiſoit gloire de n'avoir nul principe ſur la vertu & ſur les devoirs les plus ſacrés. Il ne faiſoit aucun ſcrupule d'emploier en tout la ruſe & la fourberie. Il n'eſtimoit la juſtice qu'autant qu'el-

le pouvoit lui servir ; & quand elle ne favorisoit point ses intérêts, il lui préféroit sans hésiter l'utile, qui chez lui étoit le seul beau & le seul honnête, persuadé que la vérité n'avoit, par sa nature, nul avantage sur le mensonge, & qu'il faloit mesurer le prix de l'une & de l'autre au profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui représentoient que c'étoit une chose indigne des descendans d'Hercule d'emploier le dol & la fraude, il s'en moquoit ouvertement. *Car*, disoit-il, *par tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

NOTHUS.

On raporte de lui un mot, qui marque bien le peu de compte qu'il faisoit de se parjurer. Il avoit coutume de dire * *qu'on amusoit les enfans avec des osselets, & les hommes avec les sermens*, montrant par une irréligion si déclarée qu'il faisoit encore moins de cas des dieux que de ses ennemis. Car celui qui trompe par un faux serment, déclare ouvertement par là qu'il craint son ennemi,

* *Le texte grec peut recevoir un autre sens, qui n'est peut-être pas moins bon :* Que les enfans pouvoient tromper, user de supercherie (*c'est ce qu'ils appellent* tricher) au jeu des osselets. & les hommes dans les sermens. Ἐκέλευε τὸς μὲν παῖδας ἀςραγάλοις, τὸς δ' ἄνδρας ὅρκοις ἐξαπατᾶν.

mais qu'il méprise Dieu.

Xenoph. Hellen. lib. 2. p. 454.

Ici finit la vingt-sixiéme année de la guerre du Peloponnése. C'est dans cette année que le jeune Cyrus, ébloui de l'éclat du commandement auquel il étoit peu accoutumé, & jaloux des moindres marques d'honneur qui pouvoient relever son rang & son autorité, découvrit par une action éclatante le secret de son cœur. Elevé dès l'enfance dans la maison régnante, nourri à l'ombre du trône parmi les soumissions & les prosternemens des gens de Cour, entretenu de longue main, par les discours d'une mere ambitieuse qui l'idolatroit, dans le desir & l'espérance de la roiauté, il commençoit déja à en exercer les droits & à en exiger les respects avec une hauteur & une rigidité qui étonnent. Deux Perses de la famille roiale, ses cousins germains, & dont la mere étoit sœur de Darius son pere, avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial qui ne s'observoit qu'à l'égard des Rois de Perse. Cyrus, choqué de cette omission comme d'un crime capital, les condanna à mort, & les fit impitoiablement exécuter à

Sardes. Darius, aux piés de qui les parens vinrent ſe jetter pour lui demander juſtice, fut fort touché de la mort tragique de ſes deux neveux, & regarda cette action de ſon fils comme un attentat contre lui-même, à qui ſeul cet honneur étoit dû. Il prit la réſolution de lui ôter ſon gouvernement, & il le manda à la Cour ſous prétexte qu'étant malade il avoit envie de le voir.

Avant que de partir pour s'y rendre, Cyrus fit venir Lyſandre à Sardes, & lui remit en main de groſſes ſommes d'argent pour paier ſa flote, lui en promettant encore davantage pour l'avenir. Et, par une oſtentation de jeune homme, pour lui faire voir combien il avoit envie de lui faire plaiſir, il l'aſſura que quand le Roi ſon pere ne lui fourniroit rien, il lui donneroit plûtôt du ſien propre; & que ſi tout venoit à lui manquer, il feroit fondre ſon trône d'or & d'argent maſſif, ſur lequel il s'aſſeioit pour rendre la juſtice. Enfin, ſur le point de partir, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs & les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ſes provinces, & l'embraſſant il le conjura de ne point donner de bataille

DARIUS en son absence s'il n'étoit supérieur en force, parce que le Roi ni lui ne manquoient pas de pouvoir ni de volonté pour le rendre plus puissant que ses ennemis ; & il lui promit, avec les assurances les plus fortes de son affection, de lui amener grand nombre de vaisseaux de la Phénicie & de la Cilicie.

Xenoph. Hellen. lib. 2. p. 455-458. Plut. in Lys. pag. 437-440. Id. in Alcib. pag. 212. Diod. lib. 13. pag. 225-226.

Après le départ de ce Prince, Lysandre tourna du côté de l'Hellespont, & mit le siége par mer devant Lampsaque. Thorax s'y étant rendu en même tems avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son côté. La ville fut emportée de force, & Lysandre l'abandonna au pillage. Les Athéniens, qui le suivoient de près, mouillérent au port d'Eléonte dans la Chersonnése avec cent quatre-vingts galéres. Mais sur la nouvelle de la prise de Lampsaque, ils allérent promtement à Seste, & après s'y être fournis de vivres, ils firent voile, en remontant le long de la côte, jusqu'à un lieu appellé * *Argos-potamos*, où ils s'arrétérent vis-à-vis des ennemis qui étoient encore à l'ancre devant Lampsaque. L'Hellespont n'a pas dans cet endroit deux mille pas de largeur. Les deux armées se voiant

* *La riviére de la chevre.*

ſi proche, toutes les troupes ne penſérent qu'à ſe repoſer ce jour-là, dans l'eſpérance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille.

Mais Lyſandre rouloit un autre deſſein dans ſon eſprit. Il commanda à ſes matelots & à ſes pilotes de monter ſur leurs galéres, comme ſi effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de ſe tenir là, & d'y attendre ſes ordres dans un profond ſilence. Il commanda de même à ſon armée de terre de ſe tenir tranquillement en bataille ſur la côte en attendant le jour. Le lendemain, dès que le ſoleil fut levé, les Athéniens commencérent à voguer contre eux avec toute leur flote ſur une ligne, & à les défier. Lyſandre, quoique ſes galéres fuſſent bien rangées en bataille les proues tournées contre l'ennemi, ſe tint en repos, & ne fit aucun mouvement. Sur le ſoir les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ſes ſoldats de deſcendre à terre qu'après que deux ou trois galéres, qu'il avoit envoiées à la découverte, furent de retour, & qu'elles eurent raporté qu'elles avoient vû débarquer les ennemis. Le lendemain on fit la même manœu-

vre, le troiſiéme jour encore, & juſqu'au quatriéme. Cette conduite, qui montroit de la réſerve & de la timidité, augmenta extrêmement la confiance & l'audace des Athéniens, & leur inſpira un grand mépris pour une armée, que la crainte, ſelon eux, empéchoit de paroitre & de rien tenter.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui étoit près de là, montant à cheval, vint trouver les Généraux Athéniens, & leur repréſenta qu'ils ſe tenoient ſur une côte fort déſavantageuſe, où ils n'avoient ni ports, ni villes voiſines; qu'ils étoient obligés de faire venir avec beaucoup de peine & de danger leurs proviſions de Seſte; & qu'ils avoient grand tort de ſouffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignaſſent & s'écartaſſent chacun de ſon côté, pendant qu'ils voioient vis-à-vis d'eux une flote ennemie, accoutumée à exécuter avec une promte obéiſſance & au plus léger ſignal les ordres du Général. Il offroit même de venir attaquer par terre les ennemis avec de nombreuſes troupes de Thrace, & de les forcer de combattre. Les Généraux, ſur tout Tydée & Ménandre, jaloux du com-

mandement, ne se contentérent pas NOTHUS.
de refuser ses offres, dans la pensée que si le succès des armes étoit malheureux, tout le blâme en retomberoit sur eux, & que s'il étoit favorable, Alcibiade en auroit tout l'honneur: mais ils rejettérent encore avec insulte ces conseils si sages & si salutaires, comme si un homme disgracié perdoit le sens & l'esprit en perdant la faveur de sa République. Alcibiade se retira.

Le cinquiéme jour, les Athéniens se présentérent encore pour donner la bataille, & se retirérent le soir comme de coutume avec des airs encore plus insultans que les premiers jours. Lysandre détacha à l'ordinaire quelques galéres pour les observer, avec ordre de retourner en toute diligence dès qu'ils auroient vû les Athéniens descendus à terre, & d'élever sur chaque proue un bouclier d'airain quand ils seroient arrivés au milieu du canal. Lui cependant sur sa galére parcouroit toute la ligne, en exhortant les pilotes & les Officiers à tenir les matelots & les soldats prêts à voguer & à combattre au premier signal.

Dès que le bouclier fut élevé sur la proue, & que de la galére Amirale le

DARIUS son de la trompette eut donné le signal, toute la flote en belle ordonnance partit. En même tems l'armée de terre se hâta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le canal qui sépare les deux continens, n'a de largeur qu'environ quinze stades, c'est-à-dire trois quarts de lieue. Cet espace fut bientôt franchi par les efforts & par la diligence des rameurs. Conon, Général des Athéniens, fut le premier qui aperçut de terre cette flote qui venoit l'assaillir en grand appareil. Il se mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saisi de douleur & de trouble, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, & il force les autres de monter sur leurs galéres : mais tous ces efforts & tout cet empressement furent inutiles, les soldats étant dispersés çà & là. Car ils n'étoient pas plutôt descendus sur le rivage, que les uns avoient couru aux vivandiers, les autres étoient allés se promener dans la campagne, ceux-ci s'étoient mis à dormir dans leurs tentes, & ceux-là avoient commencé à préparer leur souper. C'étoit l'effet du peu d'attention & du peu d'expérience de leurs Capitaines, qui ne

2875 pas.

ſoupçonnant pas le moindre danger, se tenoient en repos, & y laiſſoient leurs ſoldats. NOTHUS.

Déja les ennemis ſe portoient ſur eux avec de grands cris & un grand bruit de rames, lorſque Conon ſe dérobant avec neuf galéres, du nombre deſquelles étoit la galére ſacrée nommée la Paralienne, prit la route de Cypre, & s'y retira auprès d'Evagore. Les Péloponnéſiens tombant ſur les autres galéres, enlévent d'abord celles qui ſont vuides, choquent & briſent celles qui commencent à ſe remplir. Les ſoldats, qui accourent au ſecours ſans ordre & ſans armes, ſont tués au pié des galéres où ils veulent monter; ou, prenant la fuite dans les terres, ils ſont taillés en piéces par les ennemis deſcendus pour les pourſuivre. Lyſandre fit trois mille priſonniers, prit tous les Généraux, & ſe rendit maître de toute la flote. Après avoir pillé le camp, & attaché à la poupe de ſes galéres celles des ennemis, il s'en retourna à Lampſaque au ſon des flutes, & parmi les chants de triomphe. Il eut la gloire d'avoir exécuté avec très peu de perte un des plus grands exploits guerriers dont il ſoit

parlé dans l'hiſtoire, & d'avoir terminé dans l'eſpace d'une heure une guerre qui avoit déja duré vingt ſept ans, & qui peutétre, ſans lui, en auroit encore duré davantage. Lyſandre envoia auſſi-tôt porter cette agréable nouvelle à Lacédémone.

Les trois mille priſonniers qu'on avoit faits à cette bataille, aiant été condannés à mort par le Conſeil, Lyſandre appella Philoclès, l'un des Généraux Athéniens. C'étoit lui qui avoit fait précipiter du haut d'un rocher tous les priſonniers de deux galéres priſes ſur les ennemis, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe; & qui avoit autrefois perſuadé au peuple d'Athénes d'ordonner qu'on couperoit le pouce de la main droite à tous les priſonniers de guerre, afin qu'ils fuſſent hors d'état de manier la pique, & qu'ils ne puſſent ſervir qu'à la rame. Lyſandre le fit donc venir, & lui demanda à quoi il ſe condannoit lui-même, pour avoir porté ſes citoiens à donner le cruel Décret dont on vient de parler. Philoclès, ſans rien rabattre de ſa fierté malgré l'extrémité du danger où il ſe trouvoit, lui répondit: » N'accuſe point des gens qui n'ont

point de Juges ; & puiſque tu es « vainqueur, uſe de tes droits, & fai « contre nous ce que nous euſſions « fait contre toi, ſi nous t'avions vain- « cu «. En même tems il alla ſe mettre au bain, prit enſuite un manteau magnifique, & marcha le premier au ſupplice. Tous les priſonniers furent égorgés, à la réſerve d'Adimante, qui s'étoit oppoſé à ce Décret.

NOTHUS.

Après cette expédition, Lyſandre alla avec ſa flote par toutes les villes maritimes ; & il ordonnoit à tous les Athéniensqui s'y trouvoient, de ſe retirer au plutôt dans Athénes, ſans leur permettre de prendre une autre route, & en leur déclarant qu'après un certain tems marqué il puniroit de mort tous ceux qu'il rencontreroit hors de la ville. Ce qu'il faiſoit en habile politique, pour affamer la ville plus promtement, & la mettre hors d'état de ſoutenir un long ſiége. Il s'appliqua enſuite à ruiner dans toutes les villes la Démocratie, & toutes les autres ſortes de gouvernement, & il laiſſa dans chacune un Gouverneur Lacédémonien, appellé *Harmoſte*, & dix Archontes ou Magiſtrats, qu'il tiroit des ſociétés qu'il y avoit établies. Il

DARIUS s'assuroit par là en quelque sorte le gouvernement général & comme la principauté de toute la Gréce, ne mettant en place que des personnes qui lui étoient entiérement attachées.

§. VII.

Athénes, assiégée par Lysandre, capitule, & se rend. Lysandre y change la forme de gouvernement, & y établit trente Commandans. Il envoie devant lui à Sparte Gylippe, avec tout l'or & l'argent qu'il avoit pris sur les ennemis. Décret de Sparte sur l'usage qu'on en doit faire. Ainsi finit la guerre du Péloponnése. Mort de Darius Nothus.

An. M. 3600. Av. J.C. 404. *Xenoph. Hellen. lib. 2. p. 458-462. Plut. in Lys. p. 440. 441.*

QUAND on apprit à Athénes, par un vaisseau qui arriva de nuit dans le Pirée, la défaite entiére de l'armée, la consternation fut générale. On n'entendit qu'un cri de douleur & de désespoir dans toute la ville. Ils croioient déja voir l'ennemi aux portes. Ils se représentoient les maux d'un long siége & d'une cruelle famine, la ruine & l'incendie de la ville, les insultes d'un fier vainqueur, & la honteuse servitude où ils alloient être livrés, plus triste pour eux & plus insupportable

que les plus durs ſupplices & que la mort même. Le lendemain on convoqua l'aſſemblée, & il fut réſolu qu'on boucheroit tous les ports excepté un ſeul, qu'on répareroit les bréches, & qu'on feroit la garde pour ſe préparer à un ſiége. NOTHUS.

En effet Agis & Pauſanias, les deux rois de Lacédémone, s'approchérent d'Athénes avec toutes leurs troupes. Lyſandre, bientôt après, aborda au port de Pirée avec cent cinquante voiles, & empécha qu'aucun navire n'y entrât & n'en ſortît. Les Athéniens aſſiégés par terre & par mer, ſans vivres, ſans vaiſſeaux, ſans eſpérance de ſecours, & ſans aucune reſſource, rétablirent tous ceux qui avoient été flétris par quelque Décret, ſans parler néanmoins de capituler, quoique pluſieurs mouruſſent déja de faim. Mais, quand on n'eut plus de blé, on députa vers Agis pour traiter avec Lacédémone, en conſervant ſeulement la ville & le port, & abandonnant le reſte. Il renvoia à Sparte les Députés, comme n'aiant pas le pouvoir de traiter. Lorſqu'ils furent arrivés à Sellaſie ſur la frontiére de Lacédémone, & qu'ils eurent expoſé leur

DARIUS commiſſion aux Ephores, ils eurent ordre de ſe retirer, & de revenir avec d'autres propoſitions s'ils vouloient avoir la paix. Les Ephores avoient demandé qu'on abbattît douze cens pas de murailles de part & d'autre du Pirée: mais un Athénien, qui oſa le conſeiller, fut mis en priſon, & défenſe fut faite de propoſer déſormais rien de ſemblable.

Les choſes étant dans ce triſte état, Théraméne dit tout haut dans l'aſſemblée, que ſi on vouloit l'envoier vers Lyſandre, il ſauroit ſi la propoſition que faiſoient les Lacédémoniens de démanteler la ville, étoit pour la ruiner plus aiſément, ou pour l'empécher de ſe révolter. Les Athéniens l'aiant député, il fut plus de trois mois ſans revenir, apparemment pour les obliger par l'extrémité de la famine à accepter les conditions qu'on leur propoſeroit quelles qu'elles fuſſent. Il dit à ſon retour que Lyſandre l'avoit arrété tout ce tems-là, & qu'à la fin on lui avoit dit qu'il s'adreſſât aux Ephores. Il fut donc renvoié lui dixiéme à Lacédémone, avec plein pouvoir de traiter. Quand ils y furent arrivés, les Ephores leur donnérent audience dans

NOTHUS.

l'aſſemblée générale, où les Corinthiens, & pluſieurs autres alliés, particuliérement ceux de Thébes, ſoutinrent qu'il faloit détruire abſolument la ville, ſans plus parler de traité. Mais les Lacédémouiens, préférant la gloire & la ſûreté de la Gréce à leur propre grandeur, répondirent qu'il ne leur ſeroit jamais reproché d'avoir détruit une ville qui avoit rendu à toute la Gréce de ſi grands ſervices, dont le ſouvenir devoit faire ſur l'eſprit des alliés une plus forte impreſſion, que le reſſentiment des injures particuliéres qu'ils en avoient reçues. La paix fut donc faite à ces conditions : « Qu'on démoliroit les fortifications du Pirée, avec la longue « muraille qui joignoit le port à la « ville ; que les Athéniens livreroient « toutes leurs galéres à la réſerve de « douze ; qu'ils abandonneroient toutes les villes dont ils s'étoient emparés, & ſe contenteroient de leurs « terres & de leur pays ; qu'ils rappelleroient leurs bannis, & qu'ils feroient ligue offenſive & défenſive « avec les Lacédémoniens, & les ſuivroient par tout où ils les voudroient mener. «

DARIUS

Les Députés étant de retour, furent environnés d'une foule innombrable de peuple, qui appréhendoit qu'on n'eût rien conclu: car on ne pouvoit plus tenir à cause de la multitude de ceux qui mouroient tous les jours de faim. Le lendemain ils rendirent compte de leur négociation: le traité fut ratifié malgré l'opposition de quelques particuliers; & Lysandre, suivi des bannis, entra dans le port. C'étoit le jour même où les Athéniens avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine. Il fit démolir les murailles au son des flutes & des trompettes, avec toutes les marques extérieures d'une joie & d'une allégresse extraordinaire, comme si toute la Gréce eût recouvré ce jour-là sa liberté. Ainsi fut terminée la guerre du Péloponnése, après avoir duré l'espace de vingt-sept ans.

Lysandre, sans donner aux Athéniens le tems de se reconnoitre, changea toute la forme de leur gouvernement, établit dans la ville trente Archontes, ou plutôt trente Tyrans, mit une bonne garnison dans la citadelle, & y laissa pour *Harmoste* ou Gouverneur le Spartiate Callibius.

Agis licentia ſon armée. Lyſandre, avant que de congédier la ſienne, s'avança vers Samos, qu'il preſſa ſi vivement, qu'il l'obligea enfin de capituler. Après y avoir rétabli les anciens habitans, il ſongea à retourner à Sparte avec les galéres des Lacédémoniens, celles du Pirée, & les éperons des autres qu'il avoit priſes.

NOTHUS.

Il avoit envoié devant lui Gylippe, qui avoit commandé l'armée en Sicile, pour porter à Lacédémone l'argent & les dépouilles, qui étoient le fruit de ſes glorieuſes campagnes. L'argent, ſans compter les couronnes d'or ſans nombre que les villes lui avoient données, montoit à quinze cens talens, c'eſt-à-dire à quinze cens mille écus. Gylippe, porteur d'une ſomme ſi conſidérable, ne put réſiſter à la tentation de s'en approprier quelque partie. Les ſacs étoient ſcellés d'un cachet, & ſembloient ne laiſſer aucun lieu au vol. Il les découſit par le fond, & après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, qui montoit à trois cens talens, il les recouſit fort proprement, & ſe crut bien en ſureté. Mais, quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avoit mis dans cha-

Trois cens mille écus.

DARIUS que ſac le décélérent. Pour éviter le ſupplice, il ſe bannit lui-même de Sparte, en portant par tout la honte d'avoir terni par une ſi baſſe & ſi ſordide avarice la gloire de toutes ſes belles actions.

Sur ce fâcheux exemple, les plus ſages & les plus ſenſés des Spartiates, craignant cette force impérieuſe de l'argent, qui ſubjuguoit, non ſeulement les hommes du commun, mais auſſi les plus grands perſonnages, blamérent extrêmement Lyſandre de vouloir donner ainſi atteinte aux loix fondamentales de Sparte, & repréſentérent vivement aux Ephores qu'il étoit de leur devoir a de chaſſer de Sparte tout cet or & tout cet argent, & de le charger de malédictions & d'anathêmes, comme une peſte fatale qui ravageoit tous les autres Etats, & qu'on vouloit introduire dans Sparte pour corrompre la ſaine conſtitution du gouvernement, qui depuis tant de ſiécles l'avoit heureuſement maintenue dans un état de force & de vigueur. Les Ephores, ſur le champ, firent un Décret pour proſcrire cet or

a Ἀποδιοπομπεῖσθαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας ἐπαγωγίμους.

& cet argent, & ordonnérent que l'on continueroit à ne ſe ſervir que de la monnoie reçue, c'eſt-à-dire de la monnoie de fer. Mais les amis de Lyſandre s'étant oppoſés à ce Décret, & aiant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or & cet argent à Sparte, l'affaire fut miſe de nouveau en délibération. Il ſemble que naturellement il n'y avoit que deux partis à propoſer, qui étoient de donner un libre cours aux eſpéces d'or & d'argent, ou de les décrier abſolument & de les proſcrire. Les prudens, les politiques, en trouvérent un troiſiéme, qui, ſelon eux, concilioit les deux autres par un heureux tempérament, en prenant un ſage milieu entre les deux excès vicieux de trop de ſévérité, ou de trop de relâchement. Il fut donc ordonné que la nouvelle monnoie d'or & d'argent ne ſeroit emploiée que par le tréſor public, qu'elle n'auroit cours que pour les ſeules affaires de l'Etat, & que tout particulier qui s'en trouveroit ſaiſi, ſeroit mis à mort ſur l'heure.

Etrange expédient, s'écrie Plutarque! Comme ſi Lycurgue avoit craint les eſpéces d'or & d'argent, & non

pas l'avarice que ces espéces font naître : avarice, que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entiére d'en amasser & de s'en servir. Car il étoit impossible qu'en voiant cette monnoie en honneur & en estime dans le public, on la méprisât en particulier comme inutile, & que chacun regardât comme de nulle valeur pour ses affaires domestiques, ce que la ville estimoit & recherchoit si fort pour les siennes ; les mauvais usages autorisés par les mœurs publiques, étant mille fois plus dangereux pour les particuliers, que les vices des particuliers ne le sont pour le public. Ainsi, dit encore Plutarque, les Lacédémoniens, en infligeant peine de mort contre ceux qui feroient usage en particulier de la nouvelle monnoie, furent assez imprudens & assez aveugles pour croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi & la crainte du supplice, pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer ; pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoiens ouvert à l'admiration & au desir des richesses, & qu'ils

qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande & honorable de devenir riche.

Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponnése que mourut, après un régne de dix-neuf ans, Darius Nothus Roi de Perse. Cyrus étoit arrivé à la Cour avant sa mort; & Parysatis sa mere, dont il étoit l'idole, non contente d'avoir fait sa paix malgré toutes les fautes qu'il avoit commises dans son Gouvernement, pressoit encore le vieux Roi de le déclarer son successeur à l'exemple de Darius premier de ce nom, qui avoit donné la préférence à Xerxès sur tous ses freres, parce qu'il étoit né, comme celui-ci, depuis l'avénement de son pere à la couronne. Mais Darius ne poussa pas jusques-là sa complaisance pour elle. Il donna la couronne à Arsace son aîné, & fils aussi de Parysatis: il est appellé Arsicas dans Plutarque; & ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avoit déja.

AN.M.3600. AV.J.C.404.



LIVRE NEUVIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS,

pendant les quinze premiéres années du régne d'Artaxerxe Mnémon.

CHAPITRE I.

ARTAXERXE MNEMON.

CE CHAPITRE renferme les troubles domestiques de la Cour de Perse : la mort d'Alcibiade : le rétablissement de la liberté à Athénes : les secrets desseins de Lysandre pour se faire Roi.

§. I.

Sacre d'Artaxerxe Mnémon. Cyrus entreprend d'égorger son frere. Il est renvoié dans l'Asie Mineure. Cruelle vengeance de Statira femme d'Artaxerxe sur les auteurs & les complices du meurtre de son frere. Mort d'Alcibiade. Son caractére.

AN.M. 3600. AV.J.C. 404. ARSACE, en montant sur le trône, prit le nom d'Artaxerxe : c'est celui à

qui les Grecs, à cauſe de ſa mémoire prodigieuſe, ont donné le ſurnom de * MNEMON. Etant auprès du lit de ſon pere malade, il lui demanda, un moment avant qu'il expirât, quelle avoit été la régle de ſa conduite pendant un régne auſſi long & auſſi heureux que le ſien, afin de pouvoir l'imiter. *C'a été*, lui répondit-il, *de faire toujours ce que la juſtice & la religion demandoient de moi.* Paroles mémorables, & qui méritent d'être gravées en lettres d'or dans le palais des Rois, pour les faire ſouvenir continuellement de ce qui doit régler toutes leurs actions. Il eſt aſſez ordinaire aux Princes de donner en mourant d'excellentes inſtructions à leurs enfans. Elles ſeroient plus efficaces, ſi l'exemple & la pratique les avoient précédées : ſans cela elles ſont auſſi foibles que le malade qui les donne, & ne lui ſurvivent de guéres.

ARTAXERXE. MNEMON.

* *Ce mot ſignifie en grec un homme qui a une bonne mémoire.*

Athen. lib. 12. pag. 548.

Peu de jours après la mort de Darius, le nouveau Roi partit de ſa capitale, & alla à la ville de * Paſargades pour s'y faire ſacrer, ſelon la coutume, par les Prêtres de Perſe. Il y avoit dans cette ville un temple de la déeſſe qui préſide à la guerre, où ſe faiſoit

Plut. in Artax. p. 1012.

* *Ville de Perſe, bâtie par le grand Cyrus.*

ARTAXERXE

le ſacre des Rois. Il étoit accompagné de cérémonies très ſingulières, qui ſans doute ont un ſens caché, mais Plutarque ne l'explique point. Le Prince qui devoit être ſacré dépouilloit ſa robe dans ce temple, & y prenoit celle que l'ancien Cyrus avoit portée avant que de devenir roi, laquelle y étoit gardée avec beaucoup de vénération. Enſuite, après avoir mangé une figue ſéche, il mâchoit des feuilles de térébinthe, & avaloit un breuvage composé de vinaigre & de lait. Cela ſignifieroit-il que les douceurs qu'on goute dans la roiauté ſont mélées de beaucoup d'amertumes, & que ſi le trône eſt environné de plaiſirs & d'honneurs, il ne l'eſt pas moins de peines & d'inquiétudes ? Il paroit aſſez clair qu'en revétant le nouveau Roi de la robe de Cyrus, on vouloit lui faire entendre qu'il devoit auſſi être revétu de ſes grandes qualités & de ſes rares vertus.

Le jeune Cyrus, dévoré d'ambition, étoit au déſeſpoir d'être fruſtré pour toujours de l'eſpérance du trône que ſa mere lui avoit donnée, & de voir paſſer dans les mains de ſon frere un ſceptre qu'il croioit lui être dû.

Les crimes les plus noirs ne coutent rien à un ambitieux. Celui-ci résolut d'égorger son frere dans le temple même, en présence de toute la Cour, dans le moment qu'il quitteroit sa robe pour prendre celle de Cyrus. Artaxerxe en eut avis par le Prêtre même qui avoit élevé son frere, & à qui ce jeune Prince avoit fait confidence de son dessein. Cyrus fut arrété, & condanné à mort. Sa mere Parysatis étant accourue toute hors d'elle-même, le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, & fit tant par ses cris, par ses larmes, & par ses priéres, qu'elle obtint sa grace, & qu'elle le fit renvoier dans les provinces maritimes dont il avoit le gouvernement. Il y porta une ambition non moins ardente qu'auparavant, animée de plus par le dépit de l'affront qu'il avoit reçu, & par un vif désir de vengeance, & armée d'un pouvoir presque sans bornes. Artaxerxe, dans cette occasion, manqua contre les régles les plus communes de la politique, qui ne permettent pas de [a] nourrir & d'enflammer par des

MNEMON.

a Ne quis mobiles adolescentium animos præmaturis honoribus ad superbiam extolleret. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 17.*

honneurs extraordinaires la fierté d'un jeune Prince hardi & entreprenant comme étoit Cyrus, qui avoit porté la haine personnelle contre son frere jusqu'à vouloir l'assassiner de sa main, & l'ambition de régner jusqu'à mettre en œuvre les moiens les plus criminels pour parvenir à son but.

Ctes. cap. 51-55. Artaxerxe avoit épousé Statira. A peine son mari fut-il monté sur le trône, qu'elle emploia l'empire que sa beauté lui donnoit sur lui, pour tirer vengeance de la mort de son frere Tériteuchme. C'est une des scénes les plus tragiques que fournisse l'histoire, & une complication monstrueuse d'adultéres, d'incestes, & de meurtres; qui après avoir causé de grands désordres dans la famille roiale, eurent enfin l'issue la plus tragique pour tous ceux qui y avoient eu part. Mais il faut reprendre les choses de plus haut, pour mettre le Lecteur au fait.

Hidarne, pere de Statira, Perse de fort grande qualité, étoit Gouverneur d'une des principales provinces de l'Empire. Statira étoit d'une rare beauté, & c'est ce qui engagea Artaxerxe à l'épouser: il portoit alors le

nom d'Arſace. Tériteuchme, frere de Statira, épouſa en même tems Hameſtris ſœur d'Arſace, une des filles de Darius & de Paryſatis : &, en faveur de ce mariage, Tériteuchme, quand ſon pere fut mort, eut ſon Gouvernement. Il y avoit encore dans cette famille une autre ſœur, nommée Roxane, qui n'étoit pas moins belle que Statira, & qui avec cela excelloit dans l'art de tirer de l'arc, & de lancer le dard. Tériteuchme ſon frere conçut pour elle une paſſion criminelle ; &, pour la ſatisfaire, il réſolut de ſe mettre en liberté, & de tuer Hameſtris qu'il avoit épouſée. Darius aiant été informé de ce complot, engagea à force de préſens & de promeſſes Udiaſte, ami intime de Tériteuchme & ſon confident, à prévenir ce funeſte deſſein en l'aſſaſſinant. Il obéit, & eut pour récompenſe le Gouvernement de celui qu'il avoit aſſaſſiné de ſes propres mains.

Parmi les gardes de Tériteuchme il y avoit un fils d'Udiaſte, nommé Mithridate, fort attaché à ſon Maître. Ce jeune Cavalier aiant appris que ſon pere avoit lui-même commis le meurtre, fit contre lui toutes ſortes

d'imprécations, & plein d'horreur pour cette lâche & noire action, il s'empara de la ville de Zaris, & ſe révoltant ouvertement, il voulut rétablir le fils de Tériteuchme. Mais ce jeune homme ne put pas tenir lontems contre Darius. On le renferma dans ſa place avec le fils de Tériteuchme qu'il avoit auprès de lui; & tout le reſte de la famille d'Hidarne fut mis en priſon, & livré à Paryſatis, pour en faire ce qu'il plairoit à cette mere irritée au dernier point du traitement qu'on avoit ou fait ou voulu faire à Hameſtris ſa fille. Cette cruelle Princeſſe commença par faire ſcier en deux Roxane, la cauſe de tout le mal; & ordonna de faire mourir tout le reſte, excepté Statira, qu'elle accorda aux larmes & aux ſollicitations les plus tendres & les plus fortes d'Arſace, à qui l'amour qu'il avoit pour ſa femme fit emploier tout pour la ſauver, quoi que Darius ſon pere crût qu'il convenoit, pour ſon bien même, de l'enveloper dans le ſort du reſte de ſa famille. Voila l'état où étoient les choſes quand Darius vint à mourir.

Plut. in Ar- tax. p. 1012.

Statira, dès que ſon Mari fut ſur le trône, ſe fit livrer Udiaſte. Elle lui fit

arracher la langue, & le fit mourir Mnemon.
dans les tourmens les plus cruels qu'elle put inventer, pour punir la noire action qui avoit causé la ruine de sa famille; & elle donna son Gouvernement à Mithridate pour récompense de l'attachement qu'il avoit eu aux intérêts de sa maison. Parysatis de son côté se vengea sur le fils de Tériteuchme. Elle le fit empoisonner; & l'on verra bientôt venir le tour de Statira.

Voila des exemples bien terribles de la vengeance des femmes, & en général des excès où se portent ceux qui se sentent au-dessus des loix, & qui n'ont d'autre régle de leurs actions que leur volonté & leurs passions.

An.M.3631, Av.J.C.403.

CYRUS aiant résolu de détrôner son frere, se servit de Cléarque Général Lacédémonien pour faire lever un corps d'armée de troupes Grecques, sous prétexte d'une guerre que ce Lacédémonien prétendoit aller faire en Thrace. Je différe à parler de cette fameuse expédition, aussi bien que de la mort de Socrate qui arriva dans le même tems, aiant dessein de traiter ces deux grands événemens avec toute l'étendue qu'ils méritent.

ARTAXERXE

Ce fut ſans doute dans la même vûe que Cyrus fit préſent à Lyſandre d'une galére de deux coudées de long, qui étoit d'ivoire & d'or, pour le féliciter de la victoire navale qu'il avoit remportée. Cette galére fut conſacrée dans le temple de Delphes. Lyſandre, bientôt après, alla le trouver à Sardes, chargé pour lui de préſens magnifiques de la part des alliés.

Plut. in Lyſ. pag. 443.

C'eſt dans cette occaſion que Cyrus eut avec Lyſandre le célébre entretien dont Xénophon nous a laiſſé le récit, & que Cicéron après lui a tant fait valoir. Ce [a] jeune Prince, qui ſe

Xenoph. Oecon. pag. 830.

a Narrat Socrates in eo libro Cyrum minorem, regem Perſarum, præſtantem ingenio atque imperii gloria, cùm Lyſander Lacedæmonius, vir ſummæ virtutis, veniſſet ad eum Sardes, eique dona à ſociis attuliſſet, & ceteris in rebus comem erga Lyſandrum atque humanum fuiſſe, & ei quemdam conſeptum agrum diligenter conſitum oſtendiſſe. Cùm autem admiraretur Lyſander & proceritates arborum, & directos in quincuncem ordines, & humum ſubactam atque puram, & ſuavitatem odorum qui efflarentur è floribus; tum eum dixiſſe, mirari ſe non modò diligentiam, ſed etiam ſolertiam ejus à quo eſſent illa dimenſa atque deſcripta. Et ei Cyrum reſpondiſſe: Atqui ego iſta ſum dimenſus, mei ſunt ordines, mea deſcriptio, multæ etiam iſtarum arborum mea manu ſunt ſatæ. Tum Lyſandrum, intuentem ejus purpuram, & nitorem corporis, ornatumque Perſicum multo auro multiſque gemmis, dixiſſe: Rectè verò te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta eſt. *Cic. de Seneƈt. n.* 59.

piquoit encore plus d'honnêteté & de politeſſe que de nobleſſe & de grandeur, ſe fit un plaiſir de conduire lui-même un hôte ſi illuſtre dans ſes jardins, & de lui en faire remarquer les différentes beautés. Lyſandre, frapé du premier coup d'œil, admiroit la belle diſtribution de toutes les parties du jardin: la hauteur des arbres, la propreté & la diſpoſition des allées dont pluſieurs étoient plantées en quinconx, la richeſſe des vergers où l'on avoit ſû joindre l'agréable à l'utile, l'agrément des parterres, l'éclatante variété des fleurs dont l'odeur les ſuivoit par tout. Tout me charme & m'enleve ici, dit Lyſandre en s'adreſſant à Cyrus: mais ce qui m'occupe le plus, c'eſt le goût exquis & l'ingénieuſe induſtrie de celui qui vous a tracé le plan de toutes ces parties, & qui leur a donné ce bel ordre, ce merveilleux arrangement, & cette heureuſe ſymmétrie, que je ne me laſſe point d'admirer. Cyrus, ravi de ce diſcours: c'eſt moi-même, dit-il, qui ai tracé ce plan, & qui en ai pris tous les alignemens; & il y a pluſieurs de ces arbres que vous voiez, que j'ai plantés de ma main. Quoi, reprit Lyſan-

ARTAXERXE

dre en le considérant depuis la tête jusqu'aux piés, est-il possible qu'avec cette pourpre, ces précieux habillemens, ces colliers & ces brasselets d'or, ces brodequins relevés d'une si riche broderie, ces essences & ces parfums exquis, devenu jardinier vous ayez emploié vos mains roiales à planter des arbres! Cela vous étonne, répliqua Cyrus. Je jure par le dieu * Mithras, que quand la santé me le permet, je ne mêts jamais à table sans avoir pris de la fatigue jusqu'à suer, soit dans les exercices militaires, soit dans les travaux rustiques, soit dans quelque autre occupation pénible, à laquelle je me livre avec plaisir & sans ménagement. Lysandre, hors de lui-même à un tel discours, & lui serrant la main : [a] Vous êtes dit-il, Cyrus, bien digne de votre haute fortune : car en vous elle se trouve accompagnée de la vertu.

Alcibiade démêla sans peine le secret des levées que faisoit Cyrus. Il

* *Les Perses adoroient le soleil sous ce nom, & c'étoit leur premier dieu.*

a Δικαίως, ὦ Κῦρε, εὐδαιμονεῖς· ἀγαθὸς γὰρ ὢν εὐδαιμονεῖς. *Cicéron a traduit ainsi ces mots :* Rectè vero te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta est.

alla dans la province de Pharnabaze, pour ſe rendre de là à la Cour de Perſe, & pour donner avis à Artaxerxe de ce qui ſe tramoit contre lui. S'il eût pu y arriver, une découverte de cette importance lui auroit immanquablement procuré la faveur d'Artaxerxe, & l'aſſiſtance dont il avoit beſoin pour le rétabliſſement de ſa patrie. Mais les partiſans des Lacédémoniens à Athénes, c'eſt-à-dire les trente Tyrans, craignirent les intrigues d'un génie ſupérieur comme le ſien, & avertirent leurs Maîtres que leurs affaires étoient perdues, ſi on ne trouvoit le moien de ſe défaire d'Alcibiade. Les Lacédémoniens en écrivirent à Pharnabaze, &, par une noire lâcheté qui ne peut s'excuſer, & qui montre combien Sparte avoit dégénéré de ſes anciennes mœurs, ils le preſſérent de les délivrer, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi ſi formidable. Le Satrape les ſervit à leur gré. Alcibiade étoit pour lors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec ſa concubine appellée * Timandre. Ceux qu'on en-

* *On prétend que Laïs, cette célébre Courtiſane qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre.*

ARTAXERXE

voia pour le tuer, n'aiant pas eu le courage d'entrer où il étoit, se contentérent d'environner la maison, & d'y mettre le feu. Alcibiade étant sorti à travers les flammes l'épée à la main, les barbares n'osérent l'attendre, ni en venir aux mains avec lui ; mais tous, en fuiant & en reculant, l'accablérent de dards & de fléches : il tomba mort sur la place. Timandre alla ramasser son corps, & l'aiant envelopé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funérailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune présente le permettoit.

Telle fut la fin d'Alcibiade, en qui de grandes vertus étoient étoufées par des vices encore plus grands ; & [a] il n'est pas aisé de dire lesquelles de ses bonnes ou mauvaises qualités furent les plus pernicieuses à sa patrie : car par les unes il trompa ses citoiens, & par les autres il les perdit. Il joignoit à une grande naissance une valeur distinguée. Il étoit beau, bienfait, éloquent, habile dans les affaires, insinuant, & propre à charmer tout

a Cujus nescio utrum bona an vitia patriæ perniciosiora fuerint : illis enim cives suos decepit, his afflixit. *Val. Max. lib.* 3. *cap.* 1.

le monde. Il aimoit la gloire, mais sans préjudice à son penchant pour les plaisirs : comme aussi il n'aimoit pas les plaisirs jusqu'au point d'oublier le soin de sa gloire. Il savoit s'y livrer ou s'y arracher selon la situation où ses affaires se trouvoient. Jamais souplesse d'esprit ne fut égale à la sienne. Il se travestissoit avec une facilité incroiable, comme un Protée, dans toutes les formes les plus contraires, & les soutenoit d'un air aussi aisé, que si chacune lui eût été naturelle. MNEMON.

Ces métamorphoses, par lesquelles il passoit selon les occasions, les coutumes des lieux, & ses intérêts, montroient un cœur sans principes ni pour la vérité, ni pour la justice. Il ne tenoit ni à la religion, ni à la vertu, ni aux loix, ni aux devoirs, ni à la patrie. Il n'avoit pour toute régle que son ambition, à laquelle il raportoit tout le reste. Il cherchoit à plaire aux hommes, à les éblouir, à s'en faire aimer, mais c'étoit pour les asservir en les flatant. Il ne les ménageoit qu'autant qu'ils lui étoient utiles, & il faisoit de la société un trafic, dans lequel il vouloit attirer tout à lui.

ARTAXERXE

Sa vie a été un mélange perpetuel de bien & de mal. Ses saillies pour la vertu étoient mal soutenues, & dégénéroient bientôt en vices & en crimes, qui ont fait peu d'honneur aux instructions qu'un grand Philosophe s'étoit efforcé de lui donner pour le rendre homme de bien. Ses actions ont eu de l'éclat, mais sans régle. Son caractére avoit de l'élévation & du grand, mais sans suite. Il fut successivement l'appui & la terreur des Lacédémoniens & des Perses. Il fit le malheur & la ressource de sa patrie, selon qu'il se déclara pour ou contre elle. Enfin il alluma une guerre funeste dans toute la Gréce par la seule passion de dominer, en portant les Athéniens à assiéger Syracuse, bien moins dans l'espérance de conquerir toute la Sicile, & ensuite l'Afrique, que dans le dessein de tenir Athénes dans sa dependance; persuadé qu'aiant à manier un peuple inconstant, soupçonneux, ingrat, jaloux & ennemi de ceux qui le gouvernent, il faloit l'occuper sans cesse de quelque grande affaire, afin que ses services lui fussent toujours nécessaires, & qu'on n'eût pas le loisir d'examiner, de censurer, de condanner sa conduite.

Il eut le ſort que les perſonnes de ſon caractére éprouvent ordinairement, & dont ils ne peuvent ſe plaindre. Il n'aima jamais perſonne, raportant tout à lui ſeul ; & il ne trouva point d'amis. Il ſe fit un mérite & une gloire de jouer tout le monde ; & perſonne auſſi ne ſe fia & ne s'attacha à lui. Il n'avoit cherché qu'à vivre avec éclat, & à ſe rendre maître de tout ; & il périt miſérablement dans un abandon général, réduit, pour toute reſſource, aux foibles ſecours & au zêle impuiſſant d'une femme, qui ſeule prend ſoin de lui rendre les derniers devoirs.

MNEMON.

C'eſt environ dans ce tems-ci que mourut le philoſophe Démocrite. Il en ſera parlé ailleurs.

§. II.

Les Trente exercent d'affreuſes cruautés à Athénes. Ils font mourir Théraméne un de leurs Collégues. Socrate prend ſa défenſe. Thraſibule attaque les Tyrans, ſe rend maitre d'Athénes, & y rétablit la liberté.

LE CONSEIL des Trente, que Lyſandre avoit établi à Athénes, y

Xenoph. Hiſtor. lib. 2. p. 462-479.

ARTAXERXE

Diod lib. 14. p. 235-238. Justin. lib. 5. cap. 8-10.

exerçoit d'horribles cruautés. Sous prétexte de contenir la multitude dans le devoir, & d'arréter les séditions, ils s'étoient fait donner des gardes, avoient armé trois mille d'entre les citoiens qui leur servoient de satellites, & en même tems avoient ôté les armes à tous les autres. Toute la ville étoit dans l'effroi & le tremblement. Quiconque s'opposoit à leur injustice & a leur violence, en devenoit la victime. Les richesses étoient un crime, & attiroient à leurs maîtres une condannation certaine, qui étoit toujours suivie de la mort, & de la confiscation des biens, que les Trente Tyrans partageoient entre eux. Ils firent mourir, dit Xénophon, plus de gens en huit mois de paix, que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre.

Les deux plus considérables d'entre les Trente étoient Critias & Théraméne, qui d'abord avoient été fort unis ensemble, & avoient toujours agi de concert. Ce dernier avoit de l'honneur, & aimoit sa patrie. Quand il vit les violences & les cruautés où se portoient ses Collégues, il se déclara ouvertement contre eux, & par là s'attira leur haine. Critias devint

ſon plus mortel ennemi, & ſe porta pour ſon délateur devant le Sénat, l'accuſant de troubler l'Etat, & de vouloir renverſer le Gouvernement préſent. Comme il s'aperçut qu'on écoutoit avec ſilence & approbation la défenſe de Théraméne, il craignit que ſi on laiſſoit la choſe à la diſpoſition du Sénat, il ne le renvoiât abſous. Aiant donc fait approcher des barreaux la jeuneſſe qu'il avoit armée de poignards, il dit qu'il croioit que c'étoit le devoir d'un Souverain Magiſtrat d'empécher que la Juſtice ne fût ſurpriſe, & qu'il le vouloit faire en cette rencontre. « Mais, continua-t-il, puiſque la loi ne veut pas « qu'on faſſe mourir ceux qui ſont du « nombre des Trois-mille autrement « que par l'avis du Sénat, j'efface « Théraméne de ce nombre, & le « condanne à mort en vertu de mon « autorité & de celle de mes Collé- « gues. « A ce mot Théraméne ſautant ſur l'autel, « Je demande, dit-il, « Athéniens, que mon procès me ſoit « fait conformément à la loi, & l'on « ne peut me le refuſer ſans injuſtice. « Ce n'eſt pas que je ne voie aſſez que « mon bon droit ne me ſervira de «

» rien, non plus que la franchise des » autels : mais je veux montrer au » moins que mes ennemis ne respe- » ctent ni les dieux ni les hommes. Je » m'étonne seulement que des gens » sages comme vous ne voient point, » qu'il n'est pas plus difficile d'effacer » leur nom du rôle des citoiens, que » celui de Théraméne. » Alors Critias ordonna aux Officiers de la Justice de l'arracher de l'autel. Tout étoit dans le silence & dans la crainte à la vûe des soldats armés qui environnoient le Sénat. De tous les Sénateurs, Socrate seul, dont Théraméne avoit reçu les leçons, prit sa défense, & se mit en devoir de s'opposer aux Officiers de la Justice. Mais ses foibles efforts ne purent délivrer Théraméne, & malgré lui il fut conduit au lieu du supplice à travers une foule de citoiens qui fondoient tous en larmes, & voioient dans le sort d'un homme également considérable par son zèle pour la liberté & par ses grands services, ce qu'ils devoient craindre pour eux-mêmes. Quand on lui eut présenté la ciguë, c'est-à-dire le poison, (c'étoit la maniére dont on faisoit mourir les citoiens à Athénes) il le

prit d'un air intrépide, & après l'avoir bû, il en jetta le reste sur la table de la façon qui s'observoit dans les repas de réjouissance, en disant : *Ceci est pour le beau Critias.* Xénophon raporte cette circonstance, peu considérable en elle-même, pour faire voir, dit-il, quelle étoit la tranquillité de Théraméne dans ce dernier moment. MNEMON.

Les Tyrans, délivrés d'un Collégue, dont la présence seule étoit pour eux un reproche continuel, ne gardérent plus de mesures. Ce ne fut dans toute la ville qu'emprisonnemens & que meurtres.[a] Chacun craignoit pour soi-même ou pour les siens. Nulle ressource dans une désolation si générale, nulle espérance de recouvrer la liberté. Où trouver autant * d'Harmodius, qu'il y avoit alors de Tyrans ? Le découragement avoit saisi

a Poterat-ne civitas illa conquiescere, in qua tot tyranni erant, quot satellites essent ? Ne spes quidem ulla recipiendæ libertatis animis poterat offerri, nec ulli remedio locus apparebat contra tantam vim malorum. Unde enim miseræ civitati tot Harmodios ? Socrates tamen in medio erat, & lugentes patres consolabatur, & desperantes de Rep. exhortabatur... & imitari volentibus magnum circumferebat exemplar, cùm inter triginta dominos liber incederet. *Senec. de tranquill. anim. cap.* 3.

* *Harmodius étoit celui qui avoit délivré Athénes de la tyrannie des Pisistratides.*

ARTAXERXE

tous les esprits. Tout le monde déploroit en secret la perte de la liberté, sans qu'il se trouvât dans la ville aucun citoien assez généreux pour tenter de rompre ses chaines. Il sembloit que le peuple Athénien eût perdu ce courage qui jusques-là l'avoit toujours fait craindre & respecter par ses voisins & par ses ennemis. Ils sembloient même avoir perdu jusqu'a l'usage de la voix, n'osant plus faire entendre les moindres plaintes, de peur qu'on ne leur en fit un crime. Socrate seul demeura intrépide. Il consoloit les Sénateurs affligés, il animoit les citoiens réduits au desespoir, & donnoit a tous un exemple admirable de courage & de fermeté, conservant sa liberté, & marchant téte levée au milieu de trente Tyrans, qui faisoient tout trembler, mais qui ne purent jamais par leurs menaces ébranler la constance de Socrate. Critias, qui avoit été son disciple, fut celui qui se déclara le plus ouvertement contre lui, choqué des discours libres & hardis qu'il tenoit contre le gouvernement des Trente. Il alla jusqu'à lui interdire l'instruction de la jeunesse : mais Socrate, qui ne reconnoissoit point son

Xenoph. Memorab. lib. 1. p. 716. 717.

autorité, & qui n'en redoutoit point les ſuites violentes, n'eut aucun égard à une défenſe ſi injuſte.

Tout ce qu'il y avoit alors à Athénes de citoiens un peu conſidérables, & qui conſervoient encore quelque amour de la liberté, ſortirent d'une ville réduite à une dure & honteuſe ſervitude, & allérent chercher ailleurs un aſyle & un lieu de retraite, où ils puſſent vivre en ſûreté. Ils avoient à leur tête Thraſybule, citoien d'un rare mérite, & qui ſentoit avec une vive douleur les maux de ſa patrie. Les Lacédémoniens eurent l'inhumanité de vouloir ôter cette derniére reſſource à ces malheureux fugitifs. Ils défendirent aux villes de la Gréce, par un Edit public, de leur donner retraite; ordonnérent qu'on les livrât aux Trente Tyrans; & condannérent à une amende de cinq talens quiconque s'oppoſeroit à l'exécution de cet Edit. Deux villes ſeules mépriſérent une ordonnance ſi injuſte, Mégare & Thébes; & cette derniére fit un Edit pour punir quiconque voiant un Athénien attaqué par ſes ennemis, ne lui préteroit pas main forte. Lyſias, orateur de Syracuſe, que les Trente

Cinq mille écus.

ARTAXERXE

avoient exilé, [a] leva à ses dépens cinq cens soldats, & les envoia au secours de la patrie commune de l'éloquence.

Thrasybule ne perdit pas de tems. Après avoir pris Phylé petit fort de l'Attique, il marcha vers le Pirée, & s'en rendit maître. Les Trente y accoururent aussitôt avec leurs troupes. Il se donna un combat qui fut assez rude. Mais comme les soldats combattoient d'un côté avec force & vigueur pour leur propre liberté, & de l'autre avec mollesse & nonchalance pour la domination d'autrui, le succès ne fut pas douteux, & suivit la bonne cause. Les Tyrans furent vaincus. Critias demeura sur la place. Et comme le reste de l'armée prenoit la fuite : » Pourquoi, s'écria Thrasybu- » le, me fuiez-vous comme vain- » queur, plutôt que de m'aider com- » me vengeur de votre liberté ? Vous » voiez ici, non des ennemis, mais » des concitoiens. Ce n'est point à la » ville, mais aux trente Tyrans, que » nous avons déclaré la guerre. » Il

a Quingentos milites, stipendio suo instructos, in auxilium patriæ communis eloquentiæ misit. *Justin. lib. 5. cap. 9.*

les

les fit ſouvenir enſuite qu'ils avoient tous même origine, même patrie, mêmes loix, mêmes ſacrifices : il les exhorta à avoir compaſſion de leurs confreres exilés, à leur reſtituer leur patrie, & à rentrer eux-mêmes en poſſeſſion de leur liberté. Ce diſcours fit impreſſion ſur les eſprits. L'armée de retour à Athénes chaſſa les Trente, qui ſe retirérent à Eleuſis, & ſubſtitua en leur place dix hommes pour gouverner, qui ne ſe conduiſirent pas mieux que les Trente.

Il eſt étonnant qu'une conſpiration contre le bien public ſi ſubite, ſi univerſelle, ſi perſévérante, ſi uniforme, s'empare toujours de ces compagnies qu'on établit pour le gouvernement. On l'a vû dans les Quatre-cens choiſis ci-devant à Athénes : on l'a vû dans les Trente : on le voit dans ces Dix. Ce qui augmente l'étonnement, c'eſt que cette paſſion tyrannique ſaiſiſſe ſi promtement même des Républicains, nés dans le ſein de la liberté, accoutumés à vivre dans l'égalité qui en eſt le fondement, & nourris dans la haine de tout aſſujettiſſement & de toute dépendance. Il faut que d'un côté, il y ait dans le

Vi dominationis convulſus. Tacit.

ARTAXERXE commandement & dans la domination une force bien violente, pour entraîner ainsi tant de personnes, dont plusieurs ne manquoient pas sans doute de sentimens de vertu & d'honneur, & pour les arracher tout d'un coup aux principes & aux mœurs qui faisoient leur caractére naturel : & que de l'autre il y ait dans l'homme un penchant bien furieux à s'assujettir ses égaux, & à les dominer avec empire, pour le porter aux derniers excès de violence & de cruauté, & pour lui faire oublier en même tems toutes les loix & de la nature, & de la religion.

Les Trente, déchus de leur pouvoir & de leurs espérances, députérent à Lacédémone pour demander du secours. Il ne tint pas à Lysandre qui y fut envoié avec des troupes, que les Tyrans ne fussent rétablis. Mais le roi Pausanias, qui marcha aussi contre Athénes, touché de compassion pour l'état pitoiable où étoit réduite cette ville autrefois si florissante, eut la générosité d'en favoriser secrettement les citoiens, & enfin leur procura la paix. Elle fut scellée par le sang des Tyrans, qui, aiant pris les armes pour

ſe rétablir dans leur domination, & en étant venus à un pourparler, furent tous égorgés, & laiſſérent Athénes dans une pleine liberté. Tous les exilés y furent rappellés. Thraſybule alors propoſa cette célébre amniſtie, par laquelle les citoiens s'engagérent avec ſerment à oublier tout le paſſé. On rétablit le gouvernement tel qu'il étoit auparavant, on remit en vigueur les loix anciennes, & l'on nomma des Magiſtrats ſelon la forme ordinaire.

Je ne puis m'empécher de faire remarquer ici la ſageſſe & la modération de Thraſybule, ſi ſalutaire & ſi néceſſaire après de longs troubles domeſtiques. C'eſt un des beaux événemens de l'antiquité, digne de la douceur des Athéniens, & qui a ſervi de modéle aux ſiécles ſuivans dans les bons gouvernemens.

Jamais tyrannie n'avoit été plus cruelle ni plus ſanglante que celle dont Athénes venoit de ſortir. Chaque maiſon étoit en deuil, chaque famille pleuroit la perte de quelque parent. C'avoit été un brigandage public, où la licence & l'impunité avoient fait régner tous les crimes. Les particu-

ARTAXERXE

liers sembloient avoir droit de demander le sang de tous les complices d'une si criante oppression ; & l'intérêt même de l'Etat paroissoit autoriser leurs desirs, pour arrêter à jamais, par l'exemple d'une sévére punition, de pareils attentats. Mais Thrasybule, s'élevant au-dessus de tous ces sentimens par une supériorité d'esprit plus étendu, & par les vûes d'une politique plus éclairée & plus profonde, comprit que de songer à punir les coupables, ce seroit laisser des semences éternelles de division & de haine, affoiblir par ces dissensions domestiques les forces de la République qu'elle avoit intérêt de réunir contre l'ennemi commun, & faire perdre à l'Etat un grand nombre de citoiens qui pouvoient lui rendre d'importans services dans la vûe même de réparer leur premiéres fautes.

Cette conduite, après de grands troubles, a toujours paru aux plus habiles politiques le moien le plus sûr & le plus promt de rétablir la paix & la tranquillité. [a] Cicéron, voiant Rome partagée en deux factions à

[a] In ædem Telluris convocati sumus, in quo templo, quantum in me fuit, jeci fundamenta

l'occasion de la mort de Jule César qui avoit été tué par les Conjurés, rappella le souvenir de cette célébre amnistie, & proposa d'ensevelir, à l'exemple des Athéniens, dans un éternel oubli tout ce qui s'étoit passé. Le Cardinal Mazarin faisoit remarquer à Dom Louis de Haro Premier Ministre d'Espagne, que c'étoit cette conduite de bonté & de douceur qui faisoit qu'en France les troubles & les révoltes n'avoient point de suites funestes, *& que jusques-là elles n'avoient pas encore fait perdre un pouce de terre au Roi*; au lieu que la sévérité inflexible des Espagnols *faisoit que les sujets, qui avoient une fois levé le masque, ne retournoient jamais à l'obéissance que par la force, ainsi qu'il paroit assez*, dit-il, *par l'exemple des Hollandois, qui sont paisibles possesseurs de plusieurs provinces, qui étoient le patrimoine du Roi d'Espagne il n'y a pas encore un siécle.*

Lettre xv du Cardinal Mazarin.

pacis, Atheniensiumque renovavi vetus exemplum, Græcum etiam verbum * usurpavi, quod tum in sedandis discordiis usurpaverat civitas illa; atque omnem memoriam discordiarum oblivione sempiterna delendam censui. *Philip.* 1. *n.* 1.

* *Quelques-uns croient que ce mot est αμνηςία: mais comme ι. ne se trouve point dans les Historiens qui ont raporté ce fait, il y a plus de vraisemblance que c'est μη μνησικακεῖν, qui a le même sens, & dont ils se sont tous servis.*

ARTAXERXE

[a] *Diod. lib. 14. pag. 234.*

Diodore de Sicile, à l'occaſion des trente Tyrans d'Athénes dont l'ambition effrénée ſe porta aux derniers excès contre leurs propres citoiens, fait obſerver quel malheur [a] c'eſt pour ceux qui ſont dans les premiéres places, d'être peu ſenſibles à l'honneur, & de faire peu de cas ſoit de ce qu'on penſe actuellement d'eux, ſoit du jugement qu'en doit porter la poſtérité: car, du mépris de la réputation on paſſe ordinairement à celui de la vertu même. Ils peuvent bien peutêtre, par la terreur de leur puiſſance, étoufer pendant quelque tems la voix publique, & lui impoſer un ſilence forcé. Mais plus elle a été contrainte pendant leur vie, plus après leur mort elle éclate librement en plaintes & en reproches, & plus elle les couvre de honte & d'opprobre. Le pouvoir des Trente, dit-il, a été d'une fort courte durée, mais leur infamie ſera éternelle: leur mémoire ſera en exécration à tous les

a Cetera principibus ſtatim adeſſe: unum inſatiabiliter parandum, proſperam ſui memoriam, nam contemtá fama, contemni virtutes... Quo magis ſocordiam eorum irridere libet, qui præſenti potentia credunt extingui poſſe etiam ſequentis ævi memoriam... ſuum cuique decus poſteritas rependit. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 38. & 35.*

siécles, & l'histoire ne parlera d'eux que pour rendre leur nom odieux, & pour faire détester leurs crimes. Il applique le même principe aux Lacédémoniens, lesquels, après s'être rendu les maîtres de la Gréce par une conduite sage & modérée, sont déchus de cette gloire par la dureté, la hauteur, l'injustice avec laquelle ils traitoient leurs alliés. Il n'y a point de Lecteur sans doute que leur basse & cruelle jalousie à l'égard d'Athénes soumise & humiliée n'ait révolté, & l'on ne reconnoit point ici la grandeur d'ame ni la noble générosité de l'ancienne Sparte, tant le désir de la domination & de la prospérité ont de pouvoir pour corrompre les hommes même vertueux! Diodore finit sa réflexion par une maxime qui est bien vraie, mais bien peu connue. » La grandeur & la majesté des Princes, dit-il, (& il en faut dire autant de toutes les personnes constituées en dignité) « ne peut se soutenir que par la bonté « & la justice à l'égard des sujets : « comme au contraire elle se ruine & « se détruit par un gouvernement dur « & injuste qui leur attire la haine « des peuples.

MNEMON.

§. III.

Lysandre abuse étrangement de son pouvoir. Sur les plaintes de Pharnabaze il est rappellé à Sparte.

Plut. in Lys. p. 443-445.

LYSANDRE avoit eu la plus grande part aux célébres exploits qui avoient si fort relevé la gloire des Lacédémoniens. Aussi étoit-il parvenu à un degré d'autorité & de puissance dont on n'avoit point encore vû d'exemple : mais il se laissa emporter à une présomption & à une vanité plus grandes encore que sa puissance. Il souffrit que les villes Grecques lui consacrassent des autels comme à un Dieu, qu'elles lui fissent des sacrifices, & qu'on chantât des hymnes & des cantiques en son honneur. Les Samiens ordonnérent par un décret public que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette déesse, seroient appellées *les fêtes de Lysandre*. Il avoit toujours autour de lui une foule de poétes, nation vendue souvent à la flaterie, lesquels chantoient à l'envi ses grands exploits, & en étoient richement paiés. La louange est dûe aux belles

actions, mais elle en ternit l'éclat quand elle eſt ou exceſſive, ou mendiée. MNEMON.

Cette ſorte d'ambition & de vanité, s'il en étoit demeuré là, n'auroit nui qu'à lui ſeul, en l'expoſant à l'envie & au mépris: mais, ce qui en étoit une ſuite naturelle, l'arrogance & la hauteur s'y étant jointes par les flateries continuelles de ceux qui l'obſédoient, il pouſſa l'eſprit de domination à un excès inſupportable, & ne garda plus de meſures ni dans les récompenſes, ni dans les punitions. Les gouvernemens abſolus des villes avec un pouvoir tyrannique, étoient le fruit de l'amitié ou des liaiſons d'hoſpitalité qu'on avoit avec lui; & la mort ſeule de ceux qu'il haïſſoit, étoit la fin de ſon reſſentiment & de ſa colére, ſans qu'il fût poſſible de ſe dérober à ſa vengeance. On auroit pu mettre ſur ſon tombeau ce que Sylla fit mettre ſur le ſien: Que jamais perſonne ne l'avoit ſurpaſſé ni à faire du bien à ſes amis, ni à faire du mal à ſes ennemis.

La perfidie & le parjure ne lui coutoient rien pour venir à bout de ſes deſſeins, & il n'étoit pas moins cruel

que vindicatif. Ce qu'il fit à Milet, en eſt une preuve. Craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne lui échapaſſent, & voulant faire ſortir de leur aſyle ceux qui s'étoient cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux ſe fiérent à ce ſerment, & ſe montrérent : mais d'abord il les donna à égorger aux Nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fuſſent pas moins de huit cens. Le nombre de ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes eſt incroiable : car il ne tuoit pas ſeulement pour ſatisfaire ſes reſſentimens particuliers, il ſervoit encore l'inimitié, la haine, & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les aſſouvir par la mort de leurs ennemis.

Il n'y avoit point d'injuſtice & de violence que les peuples ne ſouffriſſent ſous le gouvernement de Lyſandre, ſans que les Lacédémoniens, qui en étoient ſuffiſamment informés, ſe miſſent en devoir d'y remédier. Il eſt aſſez ordinaire à ceux qui ſont en place, d'être peu touchés des vexations des perſonnes foibles & ſans crédit, & de ſe rendre ſourds à leurs

plaintes, quoique l'autorité leur ait été confiée principalement pour la défense des pauvres, qui n'ont point d'autres protecteurs. Mais si ces plaintes viennent de la part d'un grand, d'un puissant, d'un riche, de qui l'on peut avoir à craindre ou à espérer, cette même autorité, qui étoit lente & endormie, devient tout-à-coup vive & agissante ; preuve certaine que ce n'est pas l'amour de la justice qui la met en mouvement. C'est ce qui paroit ici dans la conduite des Magistrats de Lacédémone. Pharnabaze, las d'essuier les injustices de Lysandre qui pilloit & ravageoit les provinces où il commandoit, aiant envoié à Sparte des ambassadeurs pour se plaindre des torts qu'il avoit reçus, les Ephores le rappellérent. Lysandre étoit alors dans l'Hellespont. La lettre des Ephores le jetta dans une grande consternation. Comme il craignoit sur tout les plaintes & les accusations de Pharnabaze, il se hâta de s'expliquer avec lui, dans l'espérance qu'il l'adouciroit, & feroit sa paix. Il alla donc le trouver, & le pria d'écrire aux Ephores une autre lettre, où il marqueroit qu'il étoit content de lui. Mais Ly-

sandre, dit Plutarque, en s'adressant ainsi à Pharnabaze, ignoroit ce * proverbe, *A fourbe fourbe & demi.* Le Satrape lui promit tout ce qu'il voulut. En effet il écrivit devant Lysandre une lettre telle qu'il la pouvoit desirer, mais il en avoit préparé une autre toute contraire. Et quand il falut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de même grandeur & de même figure, il mit adroitement à la place de la premiére celle qu'il avoit écrite en secret, qu'il cacheta, & qu'il lui donna.

Lysandre partit bien content, & étant arrivé à Lacédémone, il alla descendre aux palais où le Sénat étoit assemblé, & rendit aux Ephores la lettre de Pharnabaze. Mais il fut étrangement surpris, quand il en entendit le contenu, & se retira fort troublé. Peu de jours après il revint au Sénat, & dit aux Ephores qu'il étoit obligé d'aller au temple d'Ammon pour s'acquiter des sacrifices qu'il avoit voués à ce Dieu avant ses combats. Ce pélérinage n'étoit qu'un

* *Le proverbe grec est,* Crétois contre Crétois : *fondé sur ce que les Crétois passoient pour les plus grands fourbes & les plus grands menteurs du monde.*

prétexte, qui couvroit la peine qu'il avoit de vivre en ſimple particulier à Sparte, & d'y ſubir le joug de l'obéiſſance, lui qui juſques-là avoit toujours commandé. Accoutumé depuis lontems au commandement des armées, & aux diſtinctions flateuſes d'une eſpéce de ſouveraineté qu'il avoit exercée dans l'Aſie, il ne pouvoit ſouffrir cette égalité humiliante qui le confondoit dans la multitude, ni ſe réduire à la ſimplicité d'une vie privée. Aiant obtenu ſon congé après beaucoup de difficultés, il s'embarqua.

Dès qu'il fut parti, les Rois aiant fait réflexion qu'il tenoit dans ſa dépendance toutes les villes par le moien des Gouverneurs & des Magiſtrats qu'il y avoit établis, & auſquels il avoit donné toute autorité, & que par là il étoit véritablement ſeigneur & maître de toute la Gréce, travaillérent à y rétablir le gouvernement du peuple, & à en chaſſer toutes ſes créatures & tous ſes amis. Ce changement excita d'abord un grand tumulte. C'eſt dans ce tems que Lyſandre, averti que Thraſybule ſongeoit à rétablir la liberté dans ſa patrie, revint en toute

ARTAXERXE

diligence à Sparte, & persuada aux Lacédémoniens de soutenir dans Athénes le parti des Nobles. Nous avons marqué ci-devant comment Pausanias, rempli d'un esprit plus équitable & plus généreux, rendit la paix aux Athéniens, & coupa par ce moien, dit Plutarque, les ailes à l'ambition de Lysandre.

CHAPITRE SECOND.

Le jeune Cyrus, soutenu des troupes Grecques, entreprend de détrôner son frere Artaxerxe. Il est tué dans le combat. Fameuse retraite des Dix-mille.

L'ANTIQUITÉ ne présente guéres d'événemens plus mémorables que ceux dont j'entreprends ici de faire le récit. On voit d'une part un jeune Prince, rempli d'ailleurs d'excellentes qualités, mais dévoré d'ambition, porter au loin la guerre contre son frere & son souverain, & l'aller attaquer presque dans son propre palais, pour lui arracher en même tems le sceptre & la vie : on le voit, dis-je, tomber mort dans le combat aux piés de ce même frere, & termi-

ner par une fin si funeste une entreprise également éclatante & criminelle. De l'autre côté, [a] les Grecs qui l'ont suivi, destitués de tout secours après la perte de leurs Chefs, sans alliés, sans vivres, sans argent, sans cavalerie ni gens de trait, réduits à moins de dix mille hommes, ne trouvant de ressource qu'en eux-mêmes & dans leur courage, soutenus uniquement par le vif désir de conserver leur liberté & de revoir leur patrie : ces Grecs, avec une fiére & intrépide assurance, font leur retraite devant une armée d'un million d'hommes, & victorieuse ; traversent cinq ou six cens lieues, malgré les plus grosses riviéres & des défilés sans nombre ; & arrivent enfin dans leur pays à travers mille nations féroces & barbares, vainqueurs de tous les obstacles qu'ils ont rencontrés sur leur route, & de tous les périls que la perfidie cachée ou la force ouverte leur ont fait essuier.

a Post mortem Cyri, neque armis à tanto exercitu, neque dolo capi potuerunt ; revertentesque inter tot indomitas nationes & barbaras gentes, per tanta itineris spatia virtute se usque terminos patriæ defenderunt. *Justin. lib. 5. cap. 11.*

ARTAXERXE

Cette retraite, ſelon les bons connoiſſeurs & les gens du métier, eſt l'entrepriſe la plus hardie & la plus ſagement conduite que nous fourniſſe l'hiſtoire ancienne, & on l'a regardée comme un modéle parfait dans ce genre. Heureuſement pour nous elle eſt décrite dans le dernier détail par un Hiſtorien, non ſeulement témoin oculaire des faits qu'il raporte, mais qui a été le principal mobile & l'ame de cette grande entrepriſe. Je ne ferai que l'abréger, & comme en cueillir la fleur : mais je ne puis m'empécher d'exhorter les jeunes gens deſtinés à la profeſſion des armes à conſulter eux-mêmes l'original, dont nous avons une bonne traduction, quoique bien éloignée de la beauté du texte primitif. Il eſt difficile qu'ils rencontrent un maitre plus habile que Xénophon pour le métier de la guerre ; & je puis bien lui appliquer ici ce qu'Homére dit de Phénix Gouverneur d'Achille, Qu'il étoit également en état de former ſon Diſciple & pour la parole & pour l'action :

Iliad. I. v. 443.

Μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι, πρηκτῆρά τε ἔργων.


Tom. 4. pag. 136
45
45


Tom. 4 pag. 136
CARTE DE LA RETRAITE DES DIX MILLE
PONT EUXIN OU MER NOIRE
MER CASPIENNE
Salmidesse
Byzance ou Constantinople
Chrysopolis
Heraclée
Sinope
Retour des Grecs
Trebisond
Cerasont
Cotyore
TIBARENIENS
PAPHLAGONIE
COLCHIDE
IBERIE ou GEORGIE
CHALIBES
TAOQUES
ARMENIE
Phase
Arace
ASIE MINEURE ou NATOLIE
Pergame
Parthenie où finit l'expedition
Smyrne
IONIE
Sardes
Ephese
Milet
TURQUIE
PISIDIE
Marche de Cyrus
ASIATIQUE
Pas de Cilicie
Cilicie
ASIE SUPERIEURE
Source de l'Euphrate
ARMENIE
Source du Tigre
Centrites
CARDUQUES
Alexandrette
MESOPOTAMIE ou DIARBEK
Alep
Chalus
Araxe
SYRIE
Tapsaque
Porte Caspienne
MEDIE
Ecbatane
Coene
Tigre
Euphrate fl.
Marche de Cyrus
Bagdad
Opis
Ctesiphon
Cunaxa
Sitace
Babylone
MER MEDITERRANEE
CYPRE
PHŒNICIE
SYRIE
ARABIE DESERTE
TERRE Ste
ASSYRIE BABYLONIE
Suse
ECHELLE
Stades de 700 au degré
500 1000 1500 2000 2500
Parasanges de 23⅓ au degré
25 50 75
Lieues de 25 au degré
25 50 75 100
EGYPTE
ARABIE PETRÉE
Borde fec.
45 50 55 60 65
40 35 30

§. I.

Cyrus leve ſécrettement des troupes contre Artaxerxe ſon frere. Treize mille Grecs ſe joignent à lui. Il part de Sardes. Après une marche de plus de ſix mois, il arrive dans la Babylonie.

NOUS avons déja dit que Cyrus le jeune, fils de Darius Nothus & de Paryſatis, voïoit avec peine ſur le trône Artaxerxe ſon frere aîné; & que dans le moment même que celui-ci étoit près d'en prendre poſſeſſion, il avoit entrepris de lui ôter en même tems le ſceptre & la vie. Artaxerxe ſentit bien ce qu'il avoit à craindre d'un frere hardi, entreprenant, ambitieux : mais il ne put refuſer ſa grace aux priéres & aux larmes de Paryſatis ſa mere, qui aimoit paſſionnément ce cadet. Il le renvoia donc en Aſie dans ſon Gouvernement, en lui confiant, contre toutes les régles de la politique, une autorité abſolue ſur les provinces que le Roi lui avoit laiſſées par ſon teſtament.

Diod. lib. 14. pag. 243. & 249-252. Juſtin. lib. 5. cap. 11. Xenoph. de Expedit. Cyri, lib. 1. p. 243-248.

AN. M. 3600. AV. J. C. 404.

Dès qu'il y fut arrivé, il ſongea ſérieuſement à ſe venger de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu de ſon

AN. M. 3601. AV. J. C. 403.

ARTAXERXE

frere, & à le détrôner. Il recevoit avec bonté & affabilité tous ceux qui venoient de la Cour de son frere, pour les détacher insensiblement du service du Roi, & se les attacher. Il gagnoit aussi le cœur des barbares qui étoient sous sa conduite, se familiarisant avec eux, & se mélant avec le simple soldat, mais sans que la dignité du Commandant en souffrît ; & il les formoit par différens exercices au métier de la guerre. Il s'appliqua sur tout à lever secrettement en divers endroits sous différens prétéxtes des troupes Grecques, sur lesquelles il comptoit beaucoup plus que sur celles des barbares. Cléarque se retira auprès de lui après avoir été banni de Lacédémone, & lui fut d'un grand secours : c'étoit un Capitaine habile, expérimenté, & plein de courage. Dans le même tems plusieurs villes du Gouvernement de Tissapherne s'étant soustraites à son obéissance, se donnérent à Cyrus. Cet incident, qui ne fut point un effet du hazard, mais des intrigues secrettes de Cyrus, alluma la guerre entre eux. Cyrus, sous prétexte d'armer contre Tissapherne, assembla plus ouvertement des troupes ; & pour mieux

AN. M. 3602.
AV. J C. 402.

éblouir la Cour, il y envoia de grandes plaintes au Roi contre ce Gouverneur, & lui demandoit de la maniére la plus humble ſa protection & du ſecours. Axtaxerxe y fut trompé. Il crut que tous les préparatifs de Cyrus ne regardoient que Tiſſapherne, & perſuadé qu'il n'avoit rien à craindre pour lui-même, il demeura tranquille. MNEMON.

Cyrus ſut bien profiter de l'imprudente ſécurité & de la molle nonchalance de ſon frere, laquelle étoit regardée par pluſieurs comme une marque de douceur & d'humanité. En effet, au commencement de ſon régne, il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom. Car il ſe montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient : il honoroit & récompenſoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient mérité par leurs ſervices : quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toujours l'outrage & l'inſulte ; & quand il faiſoit des préſens, c'étoit toujours avec un air gracieux & des maniéres obligeantes, qui en relevoient infiniment le prix, & qui montroient qu'il n'étoit jamais plus content, que quand il pouvoit faire du bien à ſes ſu- *Plut. in Artax. p. 1013.*

jets. A toutes ces rares qualités il auroit dû en ajouter une qui n'eſt pas moins roiale, & qui l'auroit mis en garde contre les entrepriſes d'un frere dont il devoit connoître le caractére : je veux dire une ſage prévoiance, qui pénétre dans l'avenir, & qui rend un Prince attentif à prévenir ou à diſſiper tout ce qui peut troubler le repos de l'Etat.

Les émiſſaires que Cyrus avoit à la Cour, ne ceſſoient de répandre dans le public des diſcours, qui préparoient les eſprits au changement & à la révolte. Ils diſoient que les affaires demandoient un Roi tel que Cyrus, magnifique & libéral, qui aimât la guerre, & qui comblât de bien ſes ſerviteurs ; & que la grandeur de l'Empire avoit beſoin d'un Roi plein d'ambition & de courage, pour en ſoutenir & en augmenter l'éclat.

An.M. 3603.
Av.J.C. 401.

Ce jeune Prince de ſon côté ne perdoit point de tems, & il ſe hâtoit de mettre en exécution ſon grand deſſein. Il n'avoit alors que vingt-trois ans tout au plus. Après les ſervices importans qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, ſervices ſans leſquels ils n'auroient jamais pu gagner les vi-

ctoires qui les avoient rendu maîtres de la Gréce, il crut pouvoir s'ouvrir à eux. Il leur fit donc part de l'état présent de ses affaires, & de ses vûes, persuadé que cette ouverture même les disposeroit encore davantage à le servir.

MNEMON.

Dans la lettre qu'il leur écrivit, il parloit de lui-méme en termes magnifiques. Il disoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus roial que son frere, qu'il étoit plus exercé dans la philosophie & mieux instruit dans la * magie, & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que lui, qualité qui étoit d'un grand mérite parmi les barbares, mais qui ne devoit pas le relever beaucoup dans l'esprit de ceux à qui il écrivoit. Les Lacédémoniens envoiérent ordre à leur flote de joindre incessament celle de ce Prince, & d'obéir en tout à Tamus son Amiral : mais ce fut sans rien dire d'Artaxerxe, & sans qu'il parût en aucune sorte qu'ils fussent du secret. Cette précaution leur parut [a] nécessaire, pour se justifier au-

* *Par la magie chez les Perses on entendoit la science de la religion, & celle du gouvernement.*

a Quærentes apud Cyrum gratiam ; & apud Artaxerxem, si vicisset, veniæ patrocinia, cùm nihil adversùs eum apertè decrevissent. *Justin. lib. 5, cap. 11.*

ARTAXERXE pres d'Artaxerxe en cas que les choſes vinſſent à tourner à ſon avantage.

Voici à quoi montoit l'armée de Cyrus, ſelon la revûe qui en fut faite dans la ſuite. Il avoit treize mille Grecs, qui faiſoient l'élite & la principale force de ſon armée, & cent mille hommes d'autres troupes réglées de nations barbares. Cléarque de Lacédémone commandoit les troupes du Péloponnéſe, excepté les Achéens. Ceux-ci avoient pour Chef Socrate d'Achaïe. Les Béotiens étoient ſous Proxéne de Thébes, & les Theſſaliens ſous Ménon. Les Barbares avoient pour Commandans des Perſes, à la tête deſquels étoit Ariée. La flote étoit compoſée de trente-cinq vaiſſeaux commandés par Pythagore Lacédémonien, & de vingt-cinq commandés par Tamos Egyptien, Amiral de toute la flote. Elle ſuivoit l'armée de terre, en cotoiant les bords de la mer.

Lib. 1. p. 252.

Cyrus ne s'étoit ouvert de ſon deſſein qu'à Cléarque ſeul parmi les Grecs, prévoiant bien que la vûe d'une ſi longue & ſi hardie entrepriſe ne manqueroit pas d'effraier & de rebuter les Officiers auſſi bien que les ſol-

MNEMON.

dats. Il s'appliqua ſeulement à les gagner pendant la marche en les traitant avec bonté & humanité, en ſe familiariſant avec eux, & donnant de bons ordres afin qu'ils ne manquaſſent de rien. Proxéne, dont la famille étoit amie de celle de Xénophon, préſenta ce jeune Athénien à Cyrus, qui le reçut très favorablement, & lui donna de l'emploi dans ſon armée parmi les Grecs. Enfin il partit de Sardes, & marcha vers les hautes provinces de l'Aſie. Les troupes ne ſavoient ni quel étoit le ſujet de la guerre, ni en quel pays on les conduiſoit : Cyrus avoit fait entendre ſeulement qu'il portoit les armes contre les Piſidiens, qui par leurs courſes infeſtoient ſa province.

Xenoph. lib. 3. pag. 294.

Tiſſapherne, jugeant bien que tous ces préparatifs étoient trop grands pour une auſſi petite entrepriſe que celle de la Piſidie, étoit parti en poſte de Milet, pour en donner avis au Roi. Cette nouvelle jetta la Cour dans un grand trouble. Paryſatis, mere d'Artaxerxe & de Cyrus, fut regardée comme la principale cauſe de cette guerre : tous ceux qui étoient attachés à ſon ſervice & à ſes intérêts, furent ſoupçonnés d'entretenir des intelli-

Plut. in Artax. p. 1014.

ARTAXERXE

gences avec Cyrus. Statira ſur tout, qui étoit la Reine régnante, ne ceſſoit de lui faire de violens reproches. » Qu'eſt devenue, lui diſoit-elle, la » foi que vous avez ſi ſouvent donnée » en vous rendant caution pour votre » fils ? Que ſont devenues les arden- » tes priéres dont vous vous êtes ſer- » vie pour arracher à la mort celui qui » avoit conjuré contre le Roi ſon fre- » re ? C'eſt par cette malheureuſe ten- » dreſſe que vous avez allumé cette » guerre, & que vous nous avez pré- » cipités dans cet abyme de maux. » L'antipathie & la haine étoit déja grande entre les deux Reines. De ſi vifs reproches l'allumérent encore plus fortement. Nous verrons quelles en furent les ſuites. Artaxerxe prépara une armée nombreuſe pour recevoir ſon frere.

Xenoph. lib. 1. p. 248-261.

Cyrus s'avançoit toujours à grandes journées. Ce qui l'inquiéta le plus dans ſa marche, fut le pas de la Cilicie. C'étoit un défilé très étroit entre des montagnes fort hautes & fort eſcarpées, qui ne laiſſoient qu'autant d'eſpace qu'il en faut pour un chariot. Synnéſis roi du pays ſe diſpoſoit à lui en diſputer le paſſage ; & il y auroit

infailliblement

infailliblement réussi sans la diversion que fit Tamus avec sa flote jointe à celle des Lacédémoniens. Pour défendre la côte que cette flote menaçoit, Synnésis abandonna ce poste important, où un très petit corps de troupes étoit capable d'arréter la plus grosse armée.

Quand on fut arrivé à Tarse, les Grecs refusérent de passer outre, se doutant bien qu'on les menoit contre le Roi, & criant hautement qu'ils ne s'étoient point enrollés à cette condition. Cléarque qui les commandoit eut besoin de toute son adresse & de toute son habileté pour étoufer ce mouvement dans sa naissance. Il avoit d'abord voulu emploier la voie de l'autorité & de la force, qui lui avoit fort mal réussi. Il cessa de s'opposer de front à leur dessein : il parut même entrer dans leurs vûes, & les appuier de son approbation & de son crédit. Il déclara ouvertement qu'il ne se sépareroit point d'eux, & leur conseilla de députer vers le Prince, pour savoir de lui-même contre qui il prétendoit les mener, afin de le suivre volontairement si le parti leur plaisoit, sinon de lui demander la per-

ARTAXERXE

mission de se retirer. Par ce détour adroit il appaisa le tumulte, & ramena les esprits. Il fut député lui-méme avec quelques Officiers. Cyrus, qu'il avoit averti de tout secrettement, répondit qu'il vouloit aller combattre * Abrocomas son ennemi, qui étoit à douze journées de là sur l'Euphrate. Quand on leur eut raporté cette réponse, quoiqu'ils vissent bien où on les menoit, ils résolurent de marcher, & demandérent seulement qu'on augmentât leur paye. Cyrus, au lieu d'un * Darique qu'il donnoit par mois à chaque soldat, leur en promit un & demi.

* *Le Darique valoit dix livres.*

Quelque tems après on vint dire à Cyrus que deux des principaux Officiers, pour une querelle particuliére qu'ils avoient eue avec Cléarque, s'étoient sauvés sur un vaisseau marchand avec une partie de leur équipage. Plusieurs étoient d'avis qu'on envoiât après eux quelques galéres, ce qui étoit fort facile, & qu'après les avoir ramenés, on en fît un exemple, en les punissant de mort à la vûe de

* *Il n'est point marqué où il commandoit. Il paroît que c'étoit vers l'Euphrate. Il marchoit avec trois cens mille hommes pour se joindre à l'armée du Roi, mais il n'arriva qu'après la bataille.*

toute l'armée. Cyrus, persuadé [a] que les bienfaits étoient la voie la plus sûre pour gagner les cœurs, & que les punitions, non plus que les remédes violens, ne devoient être emploiés que dans l'extrême nécessité, déclara publiquement qu'il ne souffriroit pas qu'on pût dire qu'il eût retenu quelqu'un par force à son service ; & il ajouta qu'il leur renvoieroit leurs femmes & leurs enfans qu'ils lui avoient laissés en otage. Une réponse si sage & si généreuse fit un effet merveilleux sur les esprits, & attacha auprès de lui pour toujours ceux même qui auparavant avoient eu quelque envie de se retirer. C'est ici une grande leçon pour ceux qui gouvernent. Il y a dans les hommes un fonds de générosité naturelle, qu'il faut connoître & ménager. Les menaces les aigrissent & les chatimens les révoltent, quand on veut les porter à leur devoir malgré eux. Ils [b] desirent qu'on s'en fie à eux jusqu'à un certain point, qu'on leur laisse la gloire de s'en acquiter par

a Beneficiis potiùs quàm remediis ingenia experiri placuit. Plin. in Traj.

b Nescio an plus moribus conferat Princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. Plin. ibid.

Plerumque habita fides ipsam obligat fidem. Liv.

ARTAXERXE

leur choix ; & souvent un moien sûr de les rendre fidéles, est de montrer qu'on les suppose tels.

Cyrus leur déclara pour lors qu'il marchoit contre Artaxerxe. A cette parole il s'éleva d'abord quelque murmure, mais qui fit bientôt place aux marques de joie & d'allégresse sur les magnifiques promesses que leur fit le Prince.

Plut. in Artax. p. 1014. Xenoph. lib. 1. pag. 261-266.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi ne songeoit point à combattre sitôt, mais qu'il avoit résolu d'attendre dans le fond de la Perse que toutes ses forces fussent assemblées ; & que pour arréter les ennemis il avoit fait dans une plaine de la Babylonie un fossé qui avoit cinq toises de large sur trois de profondeur, & qui s'étendoit par l'espace de douze * parasanges ou douze lieues, depuis l'Euphrate jusqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate & le fossé on avoit laissé un chemin de vingt piés de large ; & ce fut par là

* *La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses. Elle étoit de trente stades, qui font une lieue commune de France. Je ne lui avois donné jusqu'ici que vingt stades. Je marquerai dans la suite ce qui m'a fait changer de sentiment.*

que Cyrus paſſa avec toute ſon armée, dont il avoit fait la revûe le jour précédent. Le Roi avoit négligé de lui diſputer ce paſſage, & le laiſſoit toujours approcher de Babylone. Ce fut Tiribaſe qui le détermina à ne point fuir ainſi devant un ennemi ſur lequel il avoit des avantages infinis & par le nombre de ſes troupes, & par la valeur de ſes Chefs. Il ſe détermina donc à aller à la rencontre de l'ennemi.

§. II.

La bataille ſe donne à Cunaxa. Les Grecs remportent la victoire de leur côté, Artaxerxe du ſien. Cyrus eſt tué.

LE LIEU où ſe donna la bataille s'appelloit Cunaxa, & étoit à * ſeize lieues environ de Babylone. L'armée de Cyrus étoit compoſée de treize mille Grecs, de cent mille Barbares, & de vingt chariots armés de faux. Celle des ennemis, tant d'infanterie que de cavalerie, devoit monter à douze cens mille hommes ſous quatre Généraux, Tiſſapherne, Gobryas, Arbace, & Abrocomas, ſans compter les ſix mille chevaux d'élite qui combattoient devant le Roi, & ne le quit-

Xenoph. in Expedit. Cyr. lib. 1. p. 265-266.

Diod. lib. 14. pag. 253. 254.

Plut. pag. 1014-1017.

* *Cinq cens ſtades.*

ARTAXERXE

toient point. Mais Abrocomas, qui avoit avec lui trois cens mille hommes, n'arriva que cinq jours après la bataille. Il ne s'y trouva que cent cinquante chariots armés de faux.

Cyrus voiant que l'ennemi n'avoit point défendu le passage du fossé, crut qu'il n'y auroit point de combat: ainsi le lendemain on marcha avec beaucoup de négligence. Mais le troisiéme jour, Cyrus étant sur son char avec peu de soldats rangés devant lui, & les autres marchant confusément, ou faisant porter leurs armes, tout-à-coup sur les neuf heures du matin, un cavalier accourut à toute bride, criant par tout où il passoit que l'ennemi approchoit prêt à combattre. Alors le désordre fut grand, dans la crainte qu'on n'eût pas le loisir de se ranger en bataille. Cyrus, sautant en bas de son char, s'arma en diligence, & monta à cheval ses javelots à la main, criant à chacun qu'il reprît ses armes & son rang; ce qui fut aussitôt exécuté avec tant de promtitude, que les troupes n'eurent pas le tems de prendre leur repas.

Cyrus plaça à la droite mille chevaux Paphlagoniens appuiés à l'Eu-

phrate, avec l'infanterie légére des Grecs : ensuite Cléarque, Proxéne, & les autres Colonels, jusqu'à Ménon, chacun avec leurs troupes. L'aile gauche, composée de Lydiens, de Phrygiens, & d'autres peuples d'Asie, étoit commandée par Ariée, qui avoit aussi mille chevaux. Cyrus se mit au centre, où étoit l'élite des Perses & des autres barbares. Il étoit environné de six cens Cavaliers armés de toutes piéces, & leurs chevaux de chamfreins & de poitral. Le Prince avoit la tête nue, aussi bien que tous les autres Perses, car c'est leur coutume d'aller ainsi au combat : tous ses gens avoient des cotes-d'armes rouges, au lieu que ceux d'Artaxerxe en avoient de blanches.

Un peu avant le combat, Cléarque conseilla à Cyrus de ne point s'engager dans la mélée, & de mettre sa personne en sûreté derriére les bataillons des Grecs. *Que me dis-tu là*, répliqua Cyrus ? *Quoi, tu veux que dans le tems même que je cherche à me faire Roi, je me montre indigne de l'être !* Cette sage & généreuse réponse fait voir qu'il savoit quel est le devoir d'un Géneral d'armée, sur tout dans un jour de ba-

ARTAXERXE

taille. S'il s'étoit retiré, lorſque ſa préſence étoit le plus neceſſaire, il auroit témoigné peu de cœur, & l'auroit ôté aux autres. Il faut, en gardant toujours la différence qui doit être entre le Commandant & les ſoldats, que le péril ſoit commun, & que perſonne ne s'en exempte, ſi l'on veut que les troupes n'en ſoient pas allarmées. Le courage, dans une armée, dépend de l'exemple, du deſir d'être remarqué, de la crainte de ſe deshonorer, de l'impuiſſance de faire autrement que les autres, & de l'égalité du danger. La retraite de Cyrus auroit ruiné ou affoibli tous ces puiſſans motifs, en décourageant les Officiers auſſi bien que les ſoldats. Il crut qu'étant leur Général, il en devoit faire les fonctions, & ſe montrer digne d'être l'ame & le chef de tant de gens de cœur, prêts à répandre leur ſang pour lui.

Il étoit déja midi, & l'ennemi né paroiſſoit point encore. Mais, ſur les trois heures, il ſe leva une grandé pouſſiére comme une nuée blanche, ſuivie quelque tems après d'une noirceur qui couvrit toute la plaine : après quoi l'on vit briller les armes, les lances, & les étendars. Tiſſapherne

commandoit la gauche, qui étoit composée de la cavalerie armée de cuirasses blanches, & de l'infanterie légére : au centre étoit l'infanterie pésamment armée, dont une grande partie avoit des boucliers de bois qui couvroient le soldat tout entier, (c'étoient des Egyptiens.) Le reste de l'infanterie légére & de la cavalerie formoit l'aile droite. Toute l'infanterie étoit rangée par nations, avec autant de profondeur que de front, & formoit ainsi des bataillons quarrés. Le Roi s'étoit mis au corps de bataille avec l'élite de toutes ses troupes, & il avoit autour de lui six mille chevaux, commandés par Artagerse. Quoiqu'il fût au centre, il débordoit l'aile gauche de Cyrus, tant le front de son armée surpassoit en étendue celui de l'armée ennemie. On avoit placé cent cinquante chariots armés de faux à la tête de l'armée à quelque distance les uns des autres. Les faux étoient attachées à l'essieu tant en bas que de travers, pour couper & renverser tout ce qu'ils trouveroient à leur rencontre.

Comme Cyrus comptoit beaucoup sur la valeur & l'expérience des Grecs, il dit à Cléarque, qu'après qu'il auroit

battu les ennemis qui étoient devant lui, il eût soin de se rabbattre sur sa gauche pour tomber sur le centre où étoit le Roi, parce que de là dépendoit tout le succès de la bataille. Mais Cléarque, trouvant beaucoup de difficulté à pouvoir percer un si gros corps de troupes, lui répondit qu'il ne se mît en peine de rien, & qu'il auroit soin de faire ce qu'il faudroit.

Cependant l'armée ennemie s'avançoit au petit pas en bon ordre. Cyrus marchoit entre les deux batailles, quoique plus près de la sienne, & les considéroit attentivement l'une après l'autre. Xénophon l'apercevant piqua droit à lui pour savoir s'il n'avoit point quelque ordre à lui donner. Il lui cria que les sacrifices étoient favorables, & qu'il en informât les troupes. Aussitôt il se mit à parcourir les rangs pour donner ses ordres, & il se montra aux soldats avec une joie sur le visage & une sérénité qui inspiroient le courage, & en même tems avec un air de bonté & de familiarité qui excitoient leur affection & leur zêle. On ne sauroit comprendre ce que peut sur les esprits une parole, un air de bonté, un regard du Général, dans un

jour d'action ; & avec quelle ardeur un homme ordinaire court au péril, quand il croit n'être pas inconnu à son Général, & qu'il pense qu'il lui saura gré de son courage.

Artaxerxe approchoit toujours, quoique lentement, sans bruit & sans confusion. Cette belle ordonnance & cette exacte discipline surprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de desordre & de tumulte dans une si grande multitude, & à entendre des cris confus, comme Cyrus le leur avoit annoncé.

Les armées n'étoient éloignées que de quatre à cinq cens pas, lorsque les Grecs commencérent à chanter l'hymne du combat, & à marcher, lentement d'abord & en silence. Quand ils furent près de l'ennemi, ils jettérent de grands cris, frapant de leurs javelots contre leurs boucliers pour épouventer les chevaux ; & s'ébranlant tous ensemble, ils coururent de toutes leurs forces contre les barbares, qui ne les attendirent pas, mais lâchérent le pié, & s'enfuirent tous, à l'exception de Tissapherne qui demeura avec une petite partie de ses troupes.

ARTAXERXE

Cyrus voioit avec plaisir la déroute des ennemis causée par les Grecs, & ceux qui étoient autour de lui le proclamérent Roi. Mais il ne se livra pas à une vaine joie, & ne se compta point encore vainqueur. Il s'aperçut qu'Artaxerxe faisoit faire un mouvement à sa droite pour le prendre en flanc : il marche droit à lui avec ses six cens chevaux, tue de sa main Artagerse, Commandant des six mille chevaux qui environnoient le Roi, & les met tous en fuite. Découvrant son frere, il s'écrie, les yeux étincelans de feu, *Je le voi*, & pique vers lui, accompagné seulement de ses principaux Officiers : car ses troupes s'étoient débandées en poursuivant les fuiards, ce qui fut une faute essentielle.

Diodor. lib. 14. p. 254.

Alors le combat devint comme singulier entre Artaxerxe & Cyrus ; & l'on vit, dit un Historien, ces deux freres, transportés de fureur & acharnés l'un contre l'autre, chercher, comme autrefois Etéocle & Polynice, a enfoncer chacun le fer dans le sein de son rival, & à s'assurer du trône par sa mort.

Cyrus aiant écarté ceux qui étoient en bataille devant Artaxerxe, le joint,

tue ſon cheval ſous lui, & le fait tomber par terre. Celui-ci s'étant relevé, & aiant monté ſur un autre cheval, Cyrus pouſſe encore à lui, le bleſſe du ſecond coup, & ſe prépare à lui en porter un troiſiéme, qu'il eſpére devoir être le dernier. Le Roi, comme un lion bleſſé par les chaſſeurs qui n'en devient que plus furieux, s'élance avec impétuoſité & pouſſe ſon cheval contre Cyrus, qui, tête baiſſée & ſans aucun ménagement, ſe jettoit au travers d'une grêle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frape de ſa javeline dans le même tems que tous les autres tiroient auſſi ſur lui. Cyrus tombe mort. Les uns diſent que ce fut du coup que le Roi lui donna : les autres aſſurent qu'il fut tué par un ſoldat Carien. Mithridate, jeune Seigneur Perſan, prétendoit lui avoir porté le coup mortel, en lui enfonçant ſa javeline près de l'œil dans la temple avec tant de roideur, qu'il lui perça la tête de part en part. Les plus Grands de ſa Cour, ne pouvant ſe réſoudre de ſurvivre à un ſi bon maître, ſe firent tous tuer auprès de ſon corps; preuve certaine, dit Xénophon, qu'il ſavoit bien choiſir ſes amis, & qu'il

ARTAXERXE

en étoit véritablement aimé. Ariée, qui auroit dû lui être plus attaché que tout autre, s'enfuit avec sa gauche sitôt qu'il eut appris sa mort.

Artaxerxe, après avoir fait couper la tête & la main droite de son frere par l'Eunuque Mésabate, poursuivit les ennemis jusques dans leur camp. Ariée ne s'y étoit pas arrété; mais, l'aiant traversé, il continua sa retraite jusqu'au lieu où l'armée avoit campé le jour précédent, qui étoit éloigné d'environ quatre lieues.

Quatre parasanges.

Tissapherne, après la défaite de la plus grande partie de sa gauche par les Grecs, mena le reste contre l'ennemi, & donna le long du fleuve à travers l'infanterie légére des Grecs, qui s'ouvrit pour lui faire passage, & fit sa décharge sur lui en passant sans perdre un seul homme. Elle étoit commandée par Episthéne d'Amphipolis, qui passoit pour un habile Capitaine. Tissapherne passa outre sans retourner à la charge, parce qu'il se sentoit trop foible, & il s'avança jusqu'au camp de Cyrus, où il trouva le Roi qui le pilloit, mais qui n'avoit pu forcer l'endroit défendu par les Grecs qu'on y avoit laissés pour la garde, & qui sauvérent leur bagage.

Les Grecs de leur côté, & Artaxerxe de l'autre, qui ne ſavoient point ce qui ſe paſſoit ailleurs, comptoient chacun avoir remporté la victoire: les premiers, parce qu'ils avoient mis en fuite & pourſuivi les ennemis; le Roi, parce qu'il avoit tué ſon frere, battu les troupes qui s'étoient préſentées devant lui, & pillé leur camp. Leur ſort fut bientôt éclairci de part & d'autre. Tiſſapherne, en arrivant au camp, apprit au Roi que les Grecs avoient renverſé ſon aile gauche, & la pourſuivoient vivement: & les Grecs, de leur côté, apprirent que le Roi, en pourſuivant la gauche de Cyrus, avoit percé juſqu'au camp. Sur ces avis, le Roi rallia ſes troupes, & ſe mit en marche pour aller chercher l'ennemi; & Cléarque, de ſon côté, revenant de la pourſuite des Perſes, s'avança pour aller au ſecours du camp.

Les deux armées ſe trouvérent bientôt aſſez près l'une de l'autre. Il parut, par un mouvement que fit le Roi, qu'il avoit deſſein d'attaquer les Grecs par la gauche. Ceux-ci, craignant d'être envelopés de toutes parts, firent un quart de converſion, & mirent le

fleuve à leur dos, pour n'être point pris par derriére. Ce que le Roi aiant vû, il fit changer de forme aussi à sa bataille, se vint ranger devant eux, & marcha pour les attaquer. Dès que les Grecs virent qu'ils s'approchoient, ils entonnérent l'hymne du combat, & marchérent à l'ennemi avec plus d'ardeur encore qu'à la premiére action.

Les barbares aussi lâchérent le pié comme la premiére fois, & encore de plus loin, & furent poursuivis jusqu'à un village qui étoit au pié d'une colline, sur laquelle leur cavalerie fit alte. On y remarqua l'étendard du Roi, qui étoit un Aigle d'or au bout d'une pique, les ailes déploiées. Les Grecs se préparant à les y poursuivre, ils abandonnérent aussi la colline, prirent la fuite précipitamment, & toutes les troupes se débandérent. Cléarque, après avoir rangé ses troupes au pié de la colline, y fit monter Lycie de Syracuse avec un autre pour voir ce qui se passoit dans la campagne. Ils raportérent que les ennemis fuioient de tous côtés, & que toute l'armée étoit en déroute.

Comme il étoit presque nuit, les Grecs mirent bas les armes pour se-

repoſer, bien étonnés de ce que Cyrus ne paroiſſoit point, ni perſonne de ſa part, & s'imaginant qu'il s'étoit engagé à la pourſuite des ennemis, ou qu'il ſe hâtoit de ſe rendre maître de quelque place importante, car ils ne ſavoient pas encore ſa mort, ni la défaite du reſte de ſon armée. Ils ſe déterminent à retourner dans leur camp, où ils arrivent à nuit fermée, & trouvent la plupart du bagage pris, avec tous les vivres, & quatre cens chariots chargés de farine & de vin, que Cyrus faiſoit toujours mener pour les Grecs en cas de beſoin & de quelque néceſſité preſſante. Ils paſſérent la nuit dans le camp, la plupart ſans avoir encore pris de nourriture, comptant que Cyrus étoit vivant, & qu'il avoit remporté la victoire.

Le ſuccès du combat que je viens de décrire, montre ce que peuvent la bravoure & la ſcience militaire contre le grand nombre. Le petit corps d'armée des Grecs ne montoit qu'à douze ou treize mille hommes : mais c'étoient des troupes aguerries, diſciplinées, endurcies à la fatigue, accoutumées à affronter les dangers, ſenſibles à la gloire & à la réputation, &

qui pendant la longue guerre du Péloponéſe avoient eu le tems & les moiens de s'inſtruire & de ſe perfectionner dans l'art de combattre. Du côté d'Artaxerxe on comptoit près d'un million d'hommes : mais ce n'étoient point des ſoldats, ils n'en avoient que le nom ; ſans force, ſans courage, ſans diſcipline, ſans expérience, ſans aucun ſentiment d'honneur. Auſſi, dès que les Grecs paroiſſoient, la fraieur & le déſordre ſe mettoient parmi les ennemis ; &, dans la ſeconde action, Artaxerxe lui-même n'oſa pas les attendre, & prit honteuſement la fuite.

Plutarque ici blâme fort Cléarque Commandant des Grecs, & lui impute à lâcheté de n'avoir pas ſuivi l'ordre de Cyrus, qui lui avoit recommandé ſur tout de donner du côté où étoit Artaxerxe. Ce reproche paroit ſans fondement. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment ce Capitaine, qui étoit placé à l'aile droite, pouvoit attaquer d'abord Artaxerxe, qui étant au centre débordoit, comme on l'a dit, toute l'armée ennemie. Il ſemble que Cyrus, comptant comme il faiſoit, & avec beaucoup de raiſon,

ſur le courage des Grecs, & deſirant qu'ils attaquaſſent l'endroit où étoit Artaxerxe, auroit dû les placer à l'aile gauche, qui répondoit directement à cet endroit, c'eſt-à-dire au corps de bataille, & non pas à la droite qui en étoit fort éloignée.

Le reproche qu'on pourroit faire à Cléarque, c'eſt d'avoir pouſſé trop vivement & trop lontems les fuiards. Si, après avoir mis en déſordre l'aile gauche qui lui étoit oppoſée, il eût pris le reſte des ennemis en flanc, & eût pénétré juſqu'au centre où étoit Artaxerxe, il y a très grande apparence qu'il auroit remporté une victoire complette, & qu'il auroit placé Cyrus ſur le trône. Les ſix cens Cavaliers de ce Prince firent la même faute, & pourſuivant avec trop de chaleur le corps de cavalerie qu'ils avoient mis fuite, ils laiſſérent leur Maître preſque ſeul, & l'abandonnérent à la merci des ennemis, ſans penſer qu'ils étoient choiſis ſur toute l'armée pour veiller à la garde du Prince, & pour mettre ſa perſonne en ſûreté. Trop d'ardeur nuit ſouvent dans un combat: il eſt du devoir & de l'habileté d'un Chef de ſavoir la modérer & la conduire.

ARTAXERXE

Cyrus lui-même s'y abandonna trop, & se laissa emporter à un désir aveugle de gloire & de vengeance. Allant tête baissée attaquer son frere, il oublia qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. Il ne devoit s'exposer que comme il convient à un Prince ; comme la tête, & non comme la main ; comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter.

Je ne parle ainsi qu'après les gens du métier, & je ne m'ingére pas d'interposer mon jugement propre sur des matiéres qui ne sont pas de ma compétence.

§. III.

Eloge de Cyrus.

De Expedit. Cyr. lib. 1. p. 266-269.

XENOPHON fait un éloge magnifique de Cyrus ; & ce n'est point simplement sur le raport d'autrui qu'il en parle, mais sur ce qu'il en avoit vû & connu par lui-même. C'étoit, dit-il, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, le Prince, après le Grand Cyrus, le plus digne de commander, & qui avoit l'ame la plus noble & la plus

roiale. Dès ſon enfance, il ſurpaſſoit tous ceux de ſon âge en toute ſorte d'exercice, ſoit qu'il falût manier un cheval, ou tirer de l'arc, ou lancer un javelot, ou ſe diſtinguer à la chaſſe, juſques-là qu'un jour il ſoutint l'attaque d'un ours, & le terraſſa. Ces avantages étoient ſoutenus en lui par un air noble, par une phyſionomie prévenante, & par toutes ces graces de la nature qui ſervent comme de recommandation au mérite.

Quand ſon pere l'eut fait Satrape de la Lydie & des provinces voiſines, ſon grand ſoin fut de bien faire entendre aux peuples qu'il n'avoit rien tant à cœur que de tenir inviolablement ſa parole ſoit pour les traités publics, ſoit même pour de ſimples promeſſes: qualité bien rare dans les Princes, & qui eſt néanmoins la baſe de tout bon gouvernement, & la ſource du bonheur des Rois & des peuples. Non ſeulement les villes ſoumiſes à ſon autorité, mais les ennemis même prenoient en lui une pleine confiance.

La grande Phrygie & la Cappadoce.

Soit qu'on lui fît du mal ou du bien, il le vouloit rendre au double, & ne ſouhaitoit de vivre, diſoit-il, que juſqu'à ce qu'il eût ſurmonté en bienfaits

ARTAXERXE

ou en vengeance ſes amis & ſes ennemis. (Il y auroit eu plus de gloire à vaincre ceux-ci même à force de bienfaits.) Auſſi n'y eut-il jamais de Prince que l'on craignît davantage d'offenſer, ni pour qui l'on fût plus prêt à expoſer ſes biens, ſa fortune, & ſa vie.

Moins occupé du ſoin de ſe faire craindre que de celui de ſe faire aimer, il s'étudioit à ne montrer ſa grandeur que par le côté qui la faiſoit paroître utile & avantageuſe, & à éteindre tous les autres ſentimens par celui de la reconnoiſſance & de l'amour. Il étoit attentif à toutes les occaſions de faire du bien, de placer à propos une grace de montrer qu'il ne ſe croioit puiſſant, riche, heureux, qu'autant qu'il pouvoit le faire ſentir aux autres par ſes bienfaits. Mais il évitoit d'en tarir la ſource par une profuſion indiſcrette. Il [a] ne prodiguoit pas les graces, il les diſtribuoit. Il vouloit que ſes libéralités fuſſent des récompenſes, & non de pures faveurs; & qu'elles ſerviſſent à aider la vertu, &

[a] Habebit ſinum facilem, non perforatum: ex quo multa exeant, nihil excidat. *Senec. de beat. vit. cap.* 23.

non pas à entretenir la molle oiſiveté du vice. MNEMON.

Il aimoit ſur tout à faire du bien aux vaillans hommes : les gouvernemens & les récompenſes n'étoient que pour ceux qui s'étoient diſtingués dans l'occaſion. Il n'accordoit jamais les honneurs & les dignités à la brigue ni à la faveur, mais au mérite ſeul, ce qui fait, non ſeulement la gloire, mais le ſuccès du gouvernement. Par là il mit bientôt la vertu en honneur, & rendit le vice mépriſable. Les provinces, animées d'une noble émulation, lui fournirent en peu de tems un nombre conſidérable d'exccellens ſujets en tout genre, qui, ſous un autre gouvernement, ſeroient demeurés inconnus & inutiles.

Perſonne n'a jamais ſu obliger de meilleure grace, ni mieux poſſédé l'art de gagner par des maniéres prévenantes le cœur de ceux qui pouvoient lui rendre ſervice. Comme il ſentoit bien qu'il avoit beſoin du ſecours des autres pour exécuter ſes deſſeins, il jugeoit que l'équité & la reconnoiſſance demandoient qu'il rendît à ceux qui s'attachoient à ſa

ARTAXERXE

perſonne tous les ſervices qui dépendoient de lui. Tous les préſens qu'on lui faiſoit ſoit d'armes éclatantes, ſoit de riches étofes, il les diſtribuoit à ſes amis conſultant le goût ou le beſoin de chacun d'eux ; & il avoit coutume de dire que le plus bel ornement & la plus grande richeſſe d'un Prince, étoit d'orner & d'enrichir ceux qui le ſervoient bien. En effet, dit Xénophon, de faire du bien à ſes amis, & de les vaincre en libéralité, je ne trouve pas que ce ſoit une choſe ſi admirable dans une ſi haute fortune : mais de les vaincre par la bonté du cœur, & par les ſentimens d'affection & d'amitié, & de trouver plus de plaiſir à les obliger qu'eux à recevoir des graces, c'eſt en quoi je trouve Cyrus véritablement digne d'eſtime & d'admiration. Le premier de ces avantages, il le tire de ſon rang, & l'autre de ſon propre fonds.

C'eſt par ces rares qualités qu'il s'acquit généralement l'eſtime & l'amour tant des Grecs que des Barbares. Une grande preuve de ce que dit ici Xénophon, c'eſt qu'on ne quitta jamais le ſervice de Cyrus pour celui du Roi ; au lieu qu'il en paſſoit tous les jours

jours une infinité du parti du Roi au ſien depuis que la guerre fut déclarée, & même de ceux qui avoient le plus de crédit à la Cour, parce qu'ils étoient tous perſuadés que Cyrus ſauroit mieux reconnoitre leurs ſervices.

On ne peut pas douter certainement que le jeune Cyrus n'eût de grandes vertus, & un mérite ſupérieur : mais je ſuis ſurpris que Xénophon, en traçant ſon portrait, n'emploie que des traits brillans & propres à le faire admirer, & ne diſe pas un ſeul mot de ſes défauts, & ſur tout de cette ambition démeſurée, qui fut l'ame de toutes ſes actions; & qui enfin lui mit les armes à la main contre ſon frere aîné, & contre ſon Roi. Eſt-il permis à un hiſtorien, dont le principal devoir eſt de peindre les vertus & les vices avec les couleurs qui leur conviennent, de décrire fort au long une telle entrepriſe, ſans laiſſer entrevoir aucune marque d'improbation ? Mais chez les payens, l'ambition, loin d'être regardée comme un vice, paſſoit ſouvent pour une vertu.

§. IV.

Le Roi veut contraindre les Grecs à livrer leurs armes. Ils prennent la résolution de mourir plutôt que de se rendre. On fait un traité avec eux. Tissapherne se charge de les conduire jusques dans leur patrie. Il arréte par trahison Cléarque & quatre autres Officiers, qui sont tous mis à mort.

Xenoph. in Expedit. Cyr. lib. 2 p. 272-292. Diod. lib. 14. pag. 255-257.

LES GRECS aiant appris le lendemain de la bataille que Cyrus étoit mort, députérent vers Ariée Général des Barbares, qui s'étoit retiré avec ses troupes au lieu d'où ils étoient partis la veille de l'action, pour lui offrir, comme vainqueurs, la couronne de Perse à la place de Cyrus. Dans le même tems arrivérent des Hérauts d'armes Persans de la part du Roi, pour les sommer de rendre les armes. Ils répondirent fiérement qu'on ne parloit point ainsi à des vainqueurs. Que, si le Roi souhaitoit avoir leurs armes, il vînt lui-même les leur arracher : mais qu'ils mourroient plutôt que de les livrer. Que s'il vouloit les recevoir au nombre de ses alliés, ils le serviroient avec fidélité & courage :

MNEMON.

mais, [a] s'il ſongeoit à les réduire en eſclavage comme vaincus, qu'il ſût qu'ils avoient en main de quoi ſe défendre, & qu'ils étoient déterminés à perdre la vie plutôt que la liberté. Les Hérauts ajoutérent qu'ils avoient ordre de leur dire, que s'ils demeuroient au lieu où ils les avoient trouvés, il y auroit ſuſpenſion d'armes; que s'ils avançoient ou reculoient, ils ſeroient traités comme ennemis. Les Grecs y conſentirent. Mais lequel dirai-je, reprit le Héraut? Paix en demeurant, & guerre en marchant, repliqua Cléarque, ſans s'expliquer davantage, pour tenir toujours le Roi en incertitude.

La réponſe d'Ariée aux députés des Grecs fut, qu'il y avoit pluſieurs autres Perſes plus conſidérables que lui qui ne le ſouffriroient pas ſur le trône, & qu'il partiroit le lendemain de grand matin pour retourner en Ionie: que s'ils vouloient être de la partie, ils arrivaſſent dans la nuit. Cléarque, aiant pris l'avis des Officiers, ſe prépara au départ. Il commanda toujours

a Sin ut victis ſervitium indiceretur, eſſe ſibi ferrum & juventutem, & promtum libertati aut ad mortem animum. *Tacit. Annal. lib. 4. cap.* 46.

ARTAXERXE

depuis, comme étant le ſeul capable de le faire; car du reſte il n'avoit point été élu.

La nuit venue, Milthocyte Thracien, qui commandoit quarante chevaux & environ trois cens ſoldats de ſon pays, s'alla rendre au Roi ; & le reſte des Grecs partit ſous la conduite de Cléarque, & arriva ſur le minuit au camp d'Ariée. Après qu'ils ſe furent mis en bataille, les Officiers l'allérent trouver dans ſa tente, où ils jurérent alliance ; & les Barbares ajoutérent qu'ils conduiroient l'armée ſans fraude : car les principaux y étoient. Pour confirmation du traité, on égorgea un loup, un bélier, un ſanglier, & un taureau : les Grecs trempoient leurs épées dans le ſang des victimes, & les Barbares la pointe de leurs javelots.

Ariée ne jugea pas à propos de retourner par le chemin par où ils étoient venus, parce que n'y aiant rien trouvé pour leur ſubſiſtance les dix-ſept derniers jours de marche, ils auroient beaucoup plus à y ſouffrir à leur retour. Il prit donc une autre route. Il les exhorta ſeulement à faire d'abord de grandes journées, pour

éviter la poursuite du Roi : mais ils n'y purent réussir. Vers le soir, lorsqu'ils étoient près de certains villages où ils devoient s'arrêter, des coureurs raportérent qu'on voioit quelques équipages, ce qui fit juger que l'ennemi n'étoit pas loin. On l'attendit de pié ferme. Le lendemain au point du jour l'armée se rangea dans le même ordre qu'elle étoit lors de la bataille. Une contenance si hardie épouvanta le Roi. Il envoia des Hérauts, non plus pour demander, comme auparavant, qu'on livrât les armes, mais pour parler de paix & de traité. Cléarque, qu'on avertit de leur arrivée, & qui étoit occupé à ranger ses troupes, leur fit dire d'attendre, & qu'il n'avoit pas encore le loisir de leur parler. Il affectoit exprès un air de fierté & de grandeur, pour marquer son intrépidité ; & d'ailleurs il étoit bien aise de faire paroitre sa phalange en bon état. Quand il se fut avancé avec ce qu'il avoit de plus leste parmi ses Officiers, & qu'il eut entendu la proposition que lui faisoient les Hérauts, il répondit qu'il faloit commencer par se battre, parce que l'armée manquant de vivres ne

MNEMON.

pouvoit pas attendre plus lontems. Les Hérauts étant retournés pour porter cette parole à leur Maître, revinrent fort peu de tems après, ce qui fit connoitre que le Roi, ou celui qui parloit en ſon nom, n'étoit pas éloigné. Ils dirent qu'ils avoient ordre de les conduire dans les villages, où ils trouveroient des vivres en abondance; & ils les y conduiſirent effectivement.

L'armée y ſéjourna trois jours, pendant leſquels Tiſſapherne y arriva de la part du Roi, avec le frere de la Reine, & trois autres Grands de Perſe, ſuivis d'un grand nombre d'Officiers & de domeſtiques. Après avoir ſalué les Chefs des Grecs qui s'avancérent pour le recevoir, il leur dit, par l'entremiſe de ſon truchement, qu'étant voiſin de la Gréce, & les aiant vû engagés dans des périls d'où ils auroient peine à ſe tirer, il avoit interpoſé ſes bons offices auprès du Roi pour obtenir qu'il lui fût permis de les remener dans leur pays, perſuadé que lorſqu'ils y ſeroient arrivés, ni eux ni leurs villes ne perdroient le ſouvenir d'une telle faveur. Que le Roi, ſans s'expliquer encore poſitivement, l'a-

voit chargé de venir ſavoir d'eux pourquoi ils avoient pris les armes contre lui ; & il leur conſeilla de répondre au Roi d'une maniére qui ne lui déplût point, & qui le mît, lui Tiſſapherne, en état de leur rendre ſervice. Les dieux nous ſont témoins, « reprit Cléarque, que nous ne nous « ſommes point enrôlés pour faire la « guerre au Roi, ni pour marcher « contre lui. Cyrus, couvrant ſa mar- « che de divers prétextes, nous a ame- « nés preſque juſqu'ici ſans s'expli- « quer, afin d'être plus en état de « vous ſurprendre. Et lorſque nous « l'avons vû engagé dans les dangers, « nous avons eu honte de l'abandon- « ner après les faveurs que nous en « avions reçues. Mais puiſqu'il eſt « mort, nous ſommes quittes de notre « parole, & nous ne déſirons ni con- « teſter la couronne à Artaxerxe, ni « ravager ſon pays, ni lui faire aucun « déplaiſir, pourvû qu'il ne s'oppoſe « point à notre retour. Que ſi quel- « qu'un nous attaque, nous tâcherons, « avec l'aide des dieux, de nous bien « défendre ; & ne ſerons point ingrats « auſſi à l'égard de ceux qui nous au- « ront rendu quelque ſervice. « Tiſſa-

ARTAXERXE

pherne répondit qu'il porteroit cette parole au Roi, & qu'il leur raporteroit ſa réponſe. Il ne revint pas le lendemain, ce qui mit les Grecs en inquiétude, mais il arriva le troiſiéme jour, & dit qu'il avoit enfin obtenu leur grace après beaucoup de contradiction. Car on avoit repréſenté au Roi qu'il ne devoit pas laiſſer retourner impunément en leur pays des gens qui avoient eu l'inſolence de lui venir faire la guerre. » Enfin, dit-il, » vous pouvez vous aſſurer maintenant qu'on n'apportera aucun obſtacle à votre retour, & qu'on vous fournira des vivres, ou qu'on vous en laiſſera prendre en paiant; & vous jurerez auſſi que vous paſſerez ſans faire aucun deſordre, & que vous prendrez ſeulement ce qui vous ſera néceſſaire, ſi on ne vous le fournit pas ». Ces conditions furent jurées de part & d'autre. Tiſſapherne & le frere de la Reine donnérent la main aux Colonels & aux Capitaines, & reçurent la leur. Enſuite Tiſſapherne ſe retira pour aller donner ordre à ſes affaires, avec promeſſe de revenir au plutôt pour s'en retourner avec eux dans ſon Gouvernement.

Les Grecs l'attendirent plus de vingt Jours, demeurant campés près d'Ariée, qui étoit visité souvent par ses freres & par ses autres parens, & les Officiers de son armée par d'autres Perses, qui les assuroient de la part du Roi qu'il ne se souviendroit plus du passé; de sorte qu'on voioit l'amitié d'Ariée envers les Grecs se refroidir de jour en jour. Ce changement leur donnoit de l'inquiétude. Plusieurs des Officiers vinrent trouver Cléarque & les autres Capitaines, & leur dirent: Que faisons-nous ici plus lontems? « Ne savons-nous pas que le Roi nous « voudroit voir tous périr, pour ins- « pirer de la terreur aux autres? Peut- « être qu'il nous arréte en attendant « qu'il ait rassemblé ses forces disper- « sées, ou envoié saisir les passages « qui sont sur notre route: car il ne « souffrira jamais que nous retour- « nions en Gréce pour y publier notre « gloire & sa honte. « Cléarque répondoit à ceux qui lui tenoient ces discours, que de partir ainsi sans le congé du Roi, c'étoit rompre avec lui, & lui déclarer la guerre en violant le traité; Qu'on demeureroit sans conducteur dans un pays étranger, où

personne ne voudroit fournir des vivres ; Qu'Ariée les quitteroit, & que leur amis même deviendroient leurs ennemis : Qu'il ne ſavoit pas s'il y avoit encore quelque autre fleuve à paſſer, mais que quand il n'y auroit que l'Euphrate, on ne le pouvoit traverſer pour peu qu'on leur diſputât le paſſage : Que s'il faloit combattre, on ſe trouvoit ſans cavalerie contre des ennemis qui en avoient une très nombreuſe & très excellente ; de ſorte que, ſi l'on remportoit la victoire, on n'en tireroit pas grand avantage ; & ſi l'on étoit vaincu, on périroit ſans reſſource. » D'ailleurs, pourquoi le » Roi, qui avoit tant d'autres moiens » de nous perdre, nous auroit-il don» né ſa parole pour la violer, afin de » ſe rendre exécrable devant les dieux » & devant les hommes ?

Cependant Tiſſapherne arriva avec ſes troupes, pour retourner en ſon Gouvernement. Ils partirent donc tous enſemble ſous la conduite de Tiſſapherne, qui leur faiſoit fournir des vivres. Ariée & ſes gens campoient avec les Barbares, & les Grecs ſéparément à quelque diſtance d'eux, ce qui entretenoit toujours les défian-

ces. D'ailleurs il ſurvenoit des quérelles pour le bois ou le fourrage, qui aliénoient de plus en plus les eſprits. Après trois jours de marche on arriva au mur de la Médie, qui a cent piés de haut, vingt de large, & vingt lieues d'étendue; tout bâti de briqués, liées enſemble avec du bitume, comme les murs de Babylone, dont, par une de ſes extrémités, il n'étoit pas fort éloigné. Lorſqu'on l'eut paſſé, on fit huit lieues en deux jours, & l'on vint à la riviére du Tigre, après avoir traverſé deux de ſes canaux, faits de main d'homme pour arroſer le pays. On paſſa enſuite * le Tigre ſur un pont de vingt ſept bateaux près de Sitace, ville fort grande & fort peuplée. Après quatre jours de marche, ils arrivérent à une autre ville, fort puiſſante auſſi, nommée Opis. Ils y rencontrérent un frere bâtard d'Artaxerxe, qui amenoit de Suſe & d'Ecbatane à ſon ſecours un corps de trou-

MNEMON.

20 paraſanges.

* *La marche des Grecs & du reſte de l'armée depuis le lendemain de la bataille juſqu'au paſſage du Tigre, eſt remplie dans le texte de Xénophon de très grandes obſcurités, qui demanderoient, pour être pleinement éclaircies, une longue diſſertation. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans ces ſortes de diſcuſſions : j'en laiſſe le ſoin à des perſonnes plus habiles que moi.*

ARTAXERXE

pes fort conſidérable. Il admira la belle diſpoſition de celles des Grecs. De là, aiant paſſé par les déſerts de la Médie, ils vinrent, après ſix jours de marche, à un endroit appellé les Villages de Pariſatis, dont les revenus appartenoient à cette Princeſſe. Tiſſapherne, pour inſulter à la mémoire de Cyrus qui étoit ſon cher fils, en abandonna le pillage aux Grecs. Avançant toujours dans le deſert le long du Tigre qu'ils avoient à gauche, ils arrivérent à Cœnæ, ville très grande & très riche, & de là au fleuve Zabate.

Les ſujets de défiance augmentoient tous les jours entre les Grecs & les Barbares. Cléarque crut devoir s'éclaircir une bonne fois avec Tiſſapherne. Il commença par lui faire valoir la ſainteteté inviolable des traités qui les lioient enſemble. » Un homme, » lui dit-il, qui ſe ſentiroit coupable » d'un parjure, pourroit-il vivre tran- » quille ? Comment éviteroit-il la » colére des dieux témoins des trai- » tés, & comment ſe deroberoit-il à » leur vengeance, puiſque leur pou- » voir s'étend par tout ? » Il ajouta enſuite, & montra par bien des preu-

yes, que les Grecs étoient obligés par leur propre intérêt à lui demeurer fidéles; & que pour renoncer à son amitié, il faudroit qu'ils eussent renoncé auparavant, non seulement à la religion, mais au bon sens & à toute raison. Tissapherne sembla goûter son discours, & lui parla avec toutes les apparences d'une parfaite sincérité, lui insinuant que quelques personnes lui rendoient de mauvais offices. Si vous voulez amener ici vos Officiers, lui dit-il, je déclarerai ceux qui vous calomnient. Il le retint à souper, & lui témoigna plus d'amitié que jamais.

Le lendemain Cléarque proposa dans l'assemblée de mener chez Tissapherne tous les Commandans des Corps. Il soupçonnoit en particulier Ménon, qu'il savoit avoir eu un entretien secret avec le Satrape en présence d'Ariée; & d'ailleurs ils avoient déja eu quelques différens ensemble. Quelques-uns représentérent qu'il n'étoit pas à propos que tous les Chefs allassent chez Tissapherne, & que la prudence demandoit qu'on ne se fiât pas aveuglément aux paroles d'un Barbare. Mais Cléarque insista tou-

ARTAXERXE

jours, jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'on envoieroit avec lui les quatre autres Colonels & vingt Capitaines, qu'on fit accompagner d'environ deux cens soldats, sous pretexte d'aller acheter des vivres dans le camp des Perses, où il y avoit un marché. Quand ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on fit entrer les cinq Colonels, qui étoient Clearque, Menon, Proxene, Agias, & Socrate; mais les Capitaines demeurerent à la porte. Aussitôt, à un certain signal dont on étoit convenu, ceux de dedans furent arrêtés, & les autres massacrés. Quelques Cavaliers Persans coururent ensuite par la campagne, & tuérent tous les Grecs qu'ils rencontrérent, soit libres ou esclaves. Clearque fut mené avec les autres vers le Roi, qui leur fit trancher la tête. Xenophon marque assez au long le caractere de ces Officiers.

Clearque étoit brave, hardi, intrepide, & propre à former de grandes entreprises. En lui le courage n'étoit point téméraire, mais conduit par la prudence; & au milieu du plus grand danger il conservoit tout son sang froid. Il aimoit les troupes, &

MNEMON.

ne les laissoit manquer de rien. Il savoit se faire obéir, mais par la crainte. Il avoit la mine sevère, la parole rude, le chatiment promt & rigoureux: il s'abandonnoit quelque fois a la colere, mais revenoit bientôt a lui : il punissoit toujours avec justice. Sa grande maxime étoit qu'on ne sauroit rien faire d'une armée sans une sevére discipline ; & c'est de lui qu'on tient ce mot, Qu'un soldat doit plus craindre son Genéral que les ennemis. Les [a] soldats estimoient son courage, & rendoient justice a son merite, mais ils redoutoient son humeur, & n'aimoient point a servir sous lui. En un mot, dit Xenophon, les troupes le craignoient, comme des écoliers craignent un severe pédagogue. On pourroit dire de lui ce que dit Tacite, que par une sevérité outrée il gâtoit même ce qu'il faisoit de bien d'ailleurs : *Cupidine severitatis, in his etiam, quæ rite faceret, acerbus.* Tacit. Annal. lib. cap. 7.

Proxene étoit de Beotie. Dès sa jeunesse il aspira aux grandes choses, & tâcha de s'en rendre capable. Il n'epargna rien pour se faire instruire, &

a Manebat admiratio viri & fama sed oderant. *Tacit. Histor. lib. 2. cap.* 68.

ARTAXERXE.

prit les leçons de Gorgias le Léontin, célébre Rhéteur, qui les vendoit fort cher. Lorſqu'il ſe vit en état de pouvoir commander, & de faire du bien à ſes amis auſſi bien que d'en recevoir, il ſe mit au ſervice de Cyrus, dans l'eſpérance de s'y avancer. Il ne manquoit pas d'ambition, mais il ne vouloit point aller à la gloire par un autre chemin que par celui de la vertu. C'eût été un Capitaine parfait, s'il n'eût eu affaire qu'à des hommes braves & diſciplinés, & s'il n'eût falu que ſe faire aimer. Il craignoit plus d'être mal avec ſes ſoldats, que ſes ſoldats d'être mal avec lui. Il croioit qu'il ſuffiſoit, pour commander, de louer les bonnes actions, ſans châtier les mauvaiſes : c'eſt pourquoi il étoit aimé des honnêtes gens, mais les autres abuſoient de ſa facilité. Il mourut à l'âge de trente ans.

Des deux hommes que nous venons de peindre d'après Xénophon, [a] ſi on eût pu les fondre enſemble, on en eût fait quelque choſe de parfait, en leur ôtant à chacun leurs défauts,

a Egregium Principatus temperamentum, ſi, demptis utriuſque vitiis, ſolæ virtutes miſcerentur. *Tacit. Hiſtor. lib.* 2. *cap.* 5.

& ne leur laissant que leurs vertus. Mais il est bien rare qu'un même homme, [a] comme Tacite le dit d'Agricola, se montre, selon l'occurence des affaires & des tems, tantôt doux, tantôt sévére, sans que ni la douceur diminue rien de l'autorité, ni la sévérité de l'amour qu'on a pour lui.

Ménon étoit de Thessalie, homme avare & ambitieux, mais qui ne se livroit à l'ambition que pour contenter son avarice, & qui ne cherchoit de l'honneur & de l'estime que pour avoir de l'argent. Il briguoit l'amitié des Grands & de ceux qui étoient en crédit, pour être en état de commettre plus impunément des injustices. Pour arriver à ses fins, le mensonge, la fraude, le parjure ne lui coutoient rien: la sincérité & la droiture de cœur n'étoient, selon lui, que foiblesse & bétise. Il n'aimoit personne, & s'il témoignoit de l'amitié, ce n'étoit que pour tromper. Comme on fait gloire de religion, de probité, d'honneur; il faisoit vanité d'injustice, de fourberie, de trahison. Il gagnoit l'amitié

a Pro variis temporibus ac negotiis severus & comis... nec illi, quod est rarissimum, aut facilitas autoritatem, aut severitas amorem deminuit. *Tacit. in Agric. cap. 9.*

ARTAXERXE

des Grands par les faux raports & les calomnies, & celle des ſoldats par la licence & l'impunité. Enfin il cherchoit à ſe rendre terrible par le mal qu'il pouvoit faire, & il l'imputoit comme une faveur à ceux à qui il n'en faiſoit point.

J'avois ſongé à retrancher ces portraits qui rompent le fil de l'hiſtoire. Mais comme les hommes, dans tous les tems, ſont toujours les mêmes, j'ai cru que ces portraits pourroient ne pas déplaire aux Lecteurs.

§. V.

Retraite des dix mille Grecs depuis la province de Babylonie juſqu'à Trébiſonde.

Xenoph. in Exped. Cyr. lib. 3. & 4.

LES COMMANDANS des Grecs aiant été arrêtés, & ceux qui les avoient ſuivis maſſacrés, les Grecs furent dans une grande conſternation. Ils étoient à cinq ou ſix cens lieues de la Gréce, environnés de grands fleuves & de nations ennemies, ſans guide ni conducteur, & ſans que perſonne leur fournît des vivres. Dans l'abbattement général où l'on étoit, on ne ſongeoit point à prendre ni nourriture,

ni repos. Vers le milieu de la nuit, Xénophon, jeune Athénien, mais ſenſé & prudent au-deſſus de ſon âge, va trouver quelques Officiers, & leur répréſente qu'il n'y a point de tems à perdre; qu'il eſt de la derniére conſéquence de prévenir les mauvais deſſeins de leurs ennemis; qu'en quelque petit nombre qu'ils ſoient, ils ſe rendront terribles s'ils montrent de la hardieſſe; que c'eſt le courage, & non la multitude, qui décide de la victoire; qu'avant tout il faut nommer des Commandans, parce qu'une armée ſans Chefs, eſt un corps ſans ame. Sur le champ on tient Conſeil, où ſe trouvent plus de cent Officiers. Xénophon étant prié d'y parler, déduit fort au long les raiſons qu'il n'avoit d'abord touchées que légérement, & ſur ſon avis on nomme des Commandans: ſavoir Timaſion, à la place de Cléarque; pour Socrate, Xanthicle; au lieu d'Agias, Cléanor; Philéſie, pour Ménon; & Xénophon pour Proxéne.

Avant la pointe du jour on aſſembla l'armée. Les Chefs parlérent pour animer les troupes, & entre autres Xénophon. « Camarades, dit-il, «

ARTAXERXE

» il eſt bien triſte pour nous d'avoir
» perdu tant de braves gens par une
» lâche trahiſon, & de nous voir
» abandonnés de nos amis. Mais il ne
» faut point ſuccomber à notre mal-
» heur ; &, ſi nous ne pouvons vain-
» cre, choiſiſſons plutôt de périr glo-
» rieuſement, que de tomber ſous la
» puiſſance des Barbares, qui nous
» feroient ſouffrir les maux les plus
» extrêmes. Souvenons-nous des cé-
» lébres journées de Platée, des Ther-
» mopyles, de Salamine, & de tant
» d'autres, où nos ancêtres, quoi
» qu'en petit nombre, ont terraſſé &
» vaincu des armées innombrables
» des Perſes, & leur ont rendu pour
» toujours formidable le nom ſeul des
» Grecs. C'eſt à leur courage invinci-
» ble que nous ſommes redevables de
» l'honneur que nous avons de ne re-
» connoitre ſur la terre d'autres maî-
» tres que les dieux, ni d'autre bon-
» heur que la liberté. Ils nous ſeront
» favorables ces dieux, vangeurs du
» parjure, & témoins de la perfidie de
» nos ennemis ; & comme c'eſt à eux
» qu'on s'attaque en violant les trai-
» tés, & qu'ils ſe plaiſent à abaiſſer
» les grands, & à élever les petits,

c'eſt eux auſſi qui combattront avec « nous & pour nous. Au reſte, cama- « rades, comme nous n'avons de reſ- « ſource que dans la victoire, qui « nous tiendra lieu de tout, & nous « dédommagera avec uſure de tout ce « que nous aurons pu perdre ; je croi- « rois, ſi c'eſt votre avis, que pour « faire une retraite plus promte & « moins embarraſſée il ſeroit à propos « de nous défaire de tout le bagage « inutile, & de ne garder que celui « dont on ne peut ſe paſſer abſolu- « ment. « Tous les ſoldats dans le moment levérent les mains pour marque d'approbation & de conſentement à tout ce qu'on venoit de dire, & ſans perdre de tems allérent bruler leurs tentes & leurs chariots : ceux qui avoient trop d'équipage en donnérent aux autres, & le reſte fut conſumé.

La réſolution de l'armée étoit de marcher ſans tumulte & ſans violence, ſi l'on ne s'oppoſoit point à ſon retour ; ſinon, de ſe faire un paſſage l'épée à la main à travers les ennemis. Elle ſe mit donc en marche en formant un grand bataillon quarré le bagage au milieu. Chiriſophe Lacédé-

monien étoit à l'avant-garde : deux des plus vieux Colonels commandoient la droite & la gauche du bataillon quarré : Timaſion & Xénophon, comme les plus jeunes, étoient chargés de l'arriére garde. La premiére journée fut rude, parce que n'aiant ni cavalerie, ni frondeurs, ils furent extrêmement harcelés par un détachement qu'on avoit envoié contre eux. On pourvut à cet inconvénient, en ſuivant le conſeil de Xénophon. Parmi les Rhodiens qui étoient dans le camp, on en choiſit deux cens, qu'on arma de frondes, & on augmenta leur paie pour les encourager. Ils tiroient une fois plus loin que les Perſes, parce qu'ils ſe ſervoient de bales de plomb, au lieu que les autres n'uſoient que de gros cailloux. On équipa cinquante cavaliers, en leur donnant des chevaux deſtinés à porter le bagage, à la place deſquels on ſubſtitua des bêtes de ſomme. Moiennant ce ſecours, un ſecond détachement que firent les ennemis, fut fort maltraité.

Après quelques jours de marche Tiſſapherne parut avec toutes ſes forces. Il ſe contenta d'abord de harceler

les Grecs, qui avançoient toujours. Ceux-ci s'étant aperçus que, lorſqu'on veut ſe retirer en préſence de l'ennemi, un bataillon quarré eſt très incommode, par l'inégalité du terrain, les haies, & les autres obſtacles qui peuvent obliger à le rompre, en changérent la forme, en marchant ſur deux colonnes, & plaçant dans l'intervalle le peu de bagage qu'ils avoient. Ils formérent un corps de réſerve de ſix cens hommes d'élite, dont ils firent ſix compagnies, diviſées par cinquantaines & par dizaines, pour pouvoir les remuer plus aiſément. Quand ces colonnes venoient à ſe reſſerrer, ils demeuroient à la queue, ou filoient ſur les flancs de part & d'autre pour éviter l'embarras; & lorſqu'elles s'ouvroient, ils rempliſſoient à l'arriére garde le vuide entre les deux colonnes. Si l'on avoit beſoin de ſecours en quelque endroit, ils y couroient auſſitôt. Les Grecs eſſuiérent pluſieurs attaques, mais peu conſidérables, & ſans beaucoup de perte.

On arriva au fleuve du Tigre. Comme on ne pouvoit le repaſſer à cauſe de ſa profondeur faute de bateaux,

ARTAXERXE

on fut contraint de traverſer les montagnes des Carduques, parce qu'il n'y avoit point d'autre chemin, & que les priſonniers raportoient qu'on entreroit de là dans l'Armenie, où l'on paſſeroit le Tigre à ſa ſource, & enſuite l'Euphrate qui n'en eſt pas fort éloigné. Pour gagner ces défilés avant que l'ennemi s'en pût ſaiſir, on trouva à propos de partir de nuit, afin d'arriver au point du jour au pié des montagnes, comme on fit. Chiriſophe menoit toujours l'avant-garde avec les gens de trait outre ſes troupes ordinaires, & Xénophon l'arriére-garde, ſans avoir avec lui que des ſoldats peſamment armés, parce qu'alors elle n'avoit rien à craindre. Les habitans du pays s'étoient emparés de pluſieurs hauteurs dont il falut les chaſſer, ce qui ne put ſe faire ſans beaucoup de peine & de danger.

Les Officiers aiant tenu un Conſeil de guerre furent d'avis de laiſſer toutes les bêtes de charge qui n'étoient pas abſolument néceſſaires, avec tous les eſclaves qu'on avoit pris nouvellement, parce que les uns & les autres retarderoient trop la marche dans les grands défilés qu'on avoit à paſſer;

à paſſer ; outre qu'il faloit plus de provisions, & que ceux qui avoient ſoin de ces animaux étoient inutiles pour le combat. Ce réglement fut exécuté ſans délai. On continua la marche tantôt en combattant, tantôt en faiſant alte. Le paſſage des montagnes, qui dura ſept jours, fatigua beaucoup les troupes, & on y fit quelque perte. Enfin on arriva à des villages où l'on trouva des vivres en abondance, & où l'armée ſe repoſa quelques jours pour ſe refaire des rudes fatigues qu'elle avoit eſſuiées; en comparaiſon deſquelles tout ce qu'elle avoit ſouffert dans la Perſe n'étoit rien.

Mais ils ſe virent bientôt expoſés à un nouveau danger. Preſque au pié des montagnes ſe trouva une riviére nommée Centritès, large de deux cens piés, qui arréta leur marche. Ils avoient à ſe défendre & des ennemis qui les pourſuivoient par derriére, & des Arméniens, ſoldats du pays, qui bordoient l'autre côté de la riviére. Ils en tentérent inutilement le paſſage par un endroit où ils avoient de l'eau juſques ſous les bras, & étoient emportés par la rapidité du courant, à

ARTAXERXE

laquelle la peſanteur de leurs armes ne leur permettoit pas de réſiſter. Heureuſement ils découvrirent un autre endroit moins profond, par où quelques ſoldats avoient vû paſſer des gens du pays. Il falut emploier beaucoup d'adreſſe, de diligence, & de courage, pour écarter les ennemis de part & d'autre. Enfin l'armée paſſa la riviére ſans beaucoup de perte.

Elle marcha enſuite plus tranquillement, paſſa les ſources du Tigre, & arriva à la petite riviére de Téléboé, qui eſt fort belle, & a pluſieurs villages ſur ſes bords. C'eſt là que commence l'Arménie occidentale : elle étoit ſous le commandement de Tiribaze, Satrape fort aimé du Roi, & qui avoit l'honneur de le * placer ſur le cheval quand il ſe trouvoit auprès de lui. Il offrit de livrer paſſage à l'armée, & de laiſſer prendre aux ſoldats tout ce dont ils auroient beſoin, pourvû qu'on ne fît aucun dégât en paſſant, ce qui fut accepté & exécuté de part & d'autre : Tiribaze cotoioit toujours l'armée à une petite diſtance.

* *Le Traducteur françois a mis*, qu'il lui tenoit l'étrier lorſqu'il montoit à cheval, *ſans faire attention que les anciens ne ſe ſervoient point d'étriers.*

Il tomba une grande quantité de neige, qui incommoda un peu les troupes. On apprit par un priſonnier que Tiribaze avoit deſſein d'attaquer les Grecs au paſſage des montagnes dans un défilé par où il faloit néceſſairement paſſer. Ils le prévinrent, & s'en emparérent, après avoir mis l'ennemi en fuite. Après quelques jours de marche au travers des deſerts, on paſſa l'Euphrate vers ſa ſource, n'aiant pas de l'eau juſqu'à la ceinture.

On eut enſuite beaucoup à ſouffrir d'un vent de biſe qui ſouffloit dans le viſage, & empéchoit la reſpiration : de ſorte qu'on crut devoir ſacrifier au vent, & il parut s'appaiſer. On marchoit dans la neige haute de cinq à ſix piés, ce qui fit mourir pluſieurs valets, & pluſieurs bêtes de ſomme, avec trente ſoldats. On fit du feu toute la nuit, car on trouvoit quantité de bois. Le lendemain on marcha encore tout le jour à travers la neige, où pluſieurs, accablés d'une grande faim, ſuivie de langueur & de défaillance, demeuroient couchés dans les chemins ſans force & ſans vigueur. Quand on leur eut donné à manger, ils reçurent du ſoulagement, & continuérent leur marche.

ARTAXERXE

Ils étoient toujours poursuivis par l'ennemi. Plusieurs, surpris par la nuit, demeuroient dans les chemins sans feu & sans vivres ; de sorte qu'il en mourut quelques-uns, & les ennemis qui les suivoient enlevérent du bagage. Il y demeura aussi des soldats, dont les uns avoient perdu la vûe à cause de la neige, les autres les doigts des piés. Contre le premier mal, il étoit bon de porter quelque chose de noir devant les yeux ; &, contre l'autre, de remuer toujours les jambes, & de se déchausser la nuit. Etant arrivés dans un lieu plus commode, ils se répandirent dans les villages voisins pour s'y rafraîchir & s'y reposer. Les maisons étoient bâties sous terre, avec une ouverture en haut comme un puits, par où l'on y descendoit avec une échelle : mais il y avoit une autre descente pour les bêtes. On y trouva des brebis, des vaches, des chevres, & des poules, avec du froment, de l'orge, & des légumes ; & pour breuvage de la biére, qui étoit bien forte quand on n'y mettoit point d'eau, mais sembloit douce à ceux qui y étoient accoutumés. On bûvoit avec un chalumeau dans les vaisseaux

mêmes où étoit la biére, sur laquelle on voioit nager l'orge. L'hôte, chez qui logeoit Xénophon, le reçut fort bien, & lui découvrit même un endroit où il y avoit du vin caché; & il lui fit présent de quelques chevaux. Il lui enseigna aussi à leur attacher aux piés des espéces de raquettes, & à en faire autant aux bêtes de somme, pour les empécher d'enfoncer dans la neige, sans quoi ils en auroient jusqu'aux sangles. L'armée, après avoir reposé dans ces villages pendant sept jours, se remit en chemin.

Aprés une marche de sept jours, elle arriva au fleuve d'Araxe, appellé aussi le Phase, qui a environ cent piés de large. Deux jours après ils aperçurent les Phasiens, les Calybes, & les Taoques, qui tenoient le passage des montagnes pour les empécher de descendre dans la plaine. On vit bien qu'il faudroit nécessairement en venir à un combat, & l'on résolut de le donner dès le jour même. Xénophon, qui avoit observé que les ennemis ne gardoient que le passage ordinaire, & que la montagne avoit trois lieues d'étendue, proposa d'envoier un détachement pour se saisir des

ARTAXERXE

hauteurs qui dominoient ſur l'ennemi, ce qui ſeroit facile en lui dérobant tout ſoupçon de leur deſſein par une marche de nuit, & faiſant une fauſſe attaque par le grand chemin pour amuſer les barbares. La choſe fut exécutée de la ſorte : ceux-ci furent mis en fuite, & laiſſérent le paſſage libre.

On traverſa le pays des Calybes, qui ſont les plus vaillans des barbares de ces quartiers-là. Quand ils avoient tué quelqu'un, ils lui coupoient la tête, & en faiſoient montre en chantant & danſant. Ils ſe tenoient enfermés dans leurs villes, & lorſque l'armée marchoit, ils venoient fondre ſur l'arriére-garde, après avoir mis tout le bien de la campagne à couvert. Après douze ou quinze jours de marche on arriva à une montagne fort haute, nommée Tecque, d'où l'on voioit la mer. Les premiers qui l'aperçurent jettérent de grands cris de joie pendant un aſſez lontems, ce qui fit croire à Xénophon que l'avant-garde étoit attaquée. Il accourut auſſitôt pour la ſoutenir. Quand on fut plus près, on entendit diſtinctement crier, *Mer*, *Mer*, & alors l'allarme

ſe changea en joie & en allégreſſe ; & quand on fut arrivé au haut, ce ne fut plus qu'un bruit confus de toute l'armée, tous les ſoldats criant enſemble, *Mer, Mer*, & ne pouvant s'empécher de pleurer, & d'embraſſer leurs Colonels & leurs Capitaines. Alors, ſans en avoir reçu l'ordre, ils amaſſérent des pierres, & dreſſérent un trophée de boucliers rompus & d'armes briſées.

De là ils s'avancérent vers les montagnes de la Colchide. Il y en avoit une plus haute que les autres, que ceux du pays avoient occupée. Les Grecs ſe mirent en bataille au pié pour monter, car elle n'étoit pas d'un accès impraticable. Xénophon ne jugea pas qu'il fût à propos de marcher en bataille, mais à la file, parce que les ſoldats ne pourroient garder leur rang à cauſe de l'inégalité du terrain, facile à grimper dans un endroit, & difficile en un autre, ce qui leur feroit perdre courage. Cet avis fut approuvé, & l'on rangea l'armée de la ſorte. Il ſe trouva quatre-vingts files de ſoldats peſamment armés, chacune de cent hommes ou environ, avec dix-huit cens ſoldats

armés à la légére, & partagés en trois corps, dont il y en avoit un à la droite, l'autre à la gauche, & le troisiéme dans le centre. Après qu'il eut encouragé ses troupes en leur représentant que c'étoit là le dernier obstacle qui leur restoit à surmonter, & qu'il eut imploré l'aide des dieux, chacun se mit à monter. Les ennemis ne purent soutenir leur choc, & se dissipérent. Descendus de la montagne, ils vinrent camper dans les villages, où ils trouvérent des vivres en abondance.

Là il leur arriva un accident fort étrange, & qui causa une grande consternation. Car, comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles, les soldats s'étant mis à mangêr du miel, il leur prit un dévoiement par haut & par bas, suivi de rêves : les moins malades ressembloient à des hommes enivrés, & les autres à des personnes furieuses ou moribondes. On voioit la terre jonchée de corps comme après une défaite. Personne néanmoins n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ l'heure qu'il avoit pris. Les soldats se levérent le troisiéme ou le quatriéme jour, mais en l'état où l'on est après une forte médecine.

Deux jours après l'armée arriva près de Trébiſonde, qui eſt une colonie Grecque de Sinopiens, ſituée ſur le Pont Euxin, ou Mer Noire, dans la Colchide. Elle demeura campée en cet endroit-là pendant l'eſpace de trente jours. On s'y acquitta des vœux qu'on avoit faits à Jupiter, à Hercule, & aux autres dieux, pour obtenir un heureux retour dans la patrie. On y célébra auſſi des Jeux de la courſe à pié & à cheval, de la lutte, du pugilat, du pancrace; & le tout ſe paſſa avec beaucoup de joie & de ſolennité. MNEMON.

§. VI.

Les Grecs, après avoir eſſuié beaucoup de fatigues, & ſurmonté beaucoup de dangers, arrivent au bord de la mer vis-à-vis de Byzance. Aiant paſſé le détroit, ils s'engagent au ſervice de Seuthe Prince de Thrace. Enfin Xénophon, aiant repaſſé la mer avec ſes troupes, s'avance juſqu'à Pergame, & ſe joint à Thimbron Général des Lacédémoniens, qui marchoit contre Tiſſapherne & Pharnabaſe.

APRES qu'on eut offert des ſacrifices à différentes divinités, & qu'on *Xenoph. lib. 5.*

ARTAXERXE

eut célébré les Jeux, on délibéra ſur le parti qu'il y avoit à prendre pour le retour. Il fut conclu qu'on retourneroit en Gréce par mer; & pour cet effet, Chiriſophe s'offrit d'aller trouver Anaxibie l'Amiral de Sparte qui étoit de ſes amis, ſe promettant d'obtenir de lui des vaiſſeaux. Il partit ſur le champ. Cependant Xénophon régla l'ordre qu'il faloit faire garder, & les précautions qu'il faloit prendre pour la ſûreté du camp, pour les vivres, pour les fourages. Il jugea à propos auſſi de s'aſſurer de quelques vaiſſeaux, indépendamment de ceux qu'on attendoit. Il ſe fit quelques expéditions contre les peuples voiſins.

Comme on vit que Chiriſophe ne revenoit pas auſſitôt qu'on avoit penſé, & que les vivres commencoient à manquer, on réſolut de s'en retourner par terre, parce qu'on n'avoit pas aſſez de vaiſſeaux pour embarquer toute l'armée; & l'on chargea ſur ceux que la prévoiance de Xénophon avoit procurés, les femmes, les vieillards, & les infirmes, avec tout le bagage inutile. L'armée continua ſa marche. Elle ſéjourna dix jours à * Céraſonte.

* *La ville de Céraſonte eſt devenue célébre par les ceriſiers que Lucullus en remporta le premier en*

MNEMON.

On y fit la revûe générale des troupes, qui se trouvérent monter à huit mille six cens hommes, restés d'environ dix mille, les autres étant morts dans la retraite de fatigue, de maladie, ou de leurs blessures.

Dans le peu de tems que les Grecs demeurérent sur cette côte, il y eut divers mouvemens, tant de la part des habitans du pays, que de celle de quelques Officiers, qui étoient jaloux de l'autorité de Xénophon, & qui tâchérent de le rendre odieux aux troupes. Celui-ci, par sa sagesse & sa modération, arréta tous ces mouvemens, aiant fait entendre aux soldats que leur salut dépendoit de l'union & de la bonne intelligence qu'ils garderoient entre eux, & de l'obéissance qu'ils rendroient à leurs Chefs.

De Cérasonte ils arrivérent à Cotyore, qui n'en étoit pas éloignée. Là ils délibérérent de nouveau sur le parti qu'il faloit prendre pour le retour. Les habitans du pays représentérent qu'il y auroit par terre des difficultés presque insurmontables à cause des défilés & des fleuves qu'il faudroit

Italie, & qui de là se sont répandus dans tout l'Occident. Plut. in vit. Lucull.

passer. Ils offroient de fournir aux Grecs des vaisseaux. Ce parti parut le plus sûr : ainsi l'armée s'embarqua. On arriva le lendemain à Sinope, ville de la Paphlagonie, & colonie des Milésiens. Chirisophe s'y rendit avec des galéres, mais sans argent, quoique les soldats s'y attendissent. Il assura qu'on paieroit l'armée lorsqu'elle seroit hors du Pont Euxin, & que leur retraite étoit célébrée par tout, & faisoit le sujet des discours & de l'admiration de toute la Gréce.

Xenoph. lib. 5. p. 372. &c.

Les soldats se voiant assez près de la Gréce, souhaitoient faire quelque butin avant que d'y arriver ; & dans cette vûe ils résolurent de se nommer un Général qui auroit une pleine autorité, au lieu que jusques-là toutes les affaires se décidoient dans le Conseil de guerre à la pluralité des voix. Ils jettérent les yeux sur Xénophon, & le firent prier de vouloir accepter cette charge. Il n'étoit pas insensible à l'honneur de commander en Chef, mais il en prévoioit les suites : il demanda du tems pour délibérer. Après avoir marqué la vive reconnoissance dont il étoit pénétré pour l'offre avantageuse qu'on lui faisoit, il re-

présenta que, pour éviter la jalousie & la division, le bien des affaires & l'intérêt de l'armée sembloient demander qu'ils choisîssent un Général de Lacédémone, qui se trouvoit actuellement maitresse de la Gréce, & qui, en considération de ce choix, seroit plus disposée à les soutenir. Cette raison ne fut point goutée. Ils se récriérent qu'ils ne prétendoient point dépendre servilement de Sparte, ni s'assujettir à se régler dans leurs entreprises sur ce qui pourroit lui plaire ou non, & ils le presſérent encore plus d'accepter le commandement. Alors, forcé de s'expliquer nettement & sans détour, il déclara qu'aiant consulté les dieux par la voie des sacrifices sur l'offre qu'on lui faisoit, leur volonté s'étoit manifestée par des signes non douteux, & qu'ils avoient paru ne point approuver ce choix. Il est étonnant de voir quelle impression le seul nom des dieux faisoit sur des soldats pleins de passions d'ailleurs, & peu touchés ordinairement des motifs de religion. Le vif empressement des Grecs s'amortit tout-à-coup. On ne répliqua rien, & Chirisophe, quoique Lacédémonien, fut choisi pour Général.

ARTAXERXE

Son autorité ne fut pas de longue durée. La discorde, comme Xénophon l'avoit prévû, se mit parmi les troupes, qui étoient fachées que le Général les empéchât de piller les villes Grecques par où ils passoient. Ce trouble fut excité principalement par ceux du Péloponnése, qui faisoient la moitié de l'armée, & qui voioient avec peine Xénophon Athénien en place. On proposa différens partis. Comme on ne convenoit de rien, les troupes se partagérent en trois corps, dont ceux d'Achaïe & d'Arcadie, c'est-à-dire les Péloponnésiens, faisoient le principal, au nombre de plus de quatre mille cinq cens hommes d'infanterie pesamment armés, qui avoient pour Chefs Lycon & Callimaque. Chirisophe en commanda un autre d'environ quatorze cens, avec sept cens soldats d'infanterie légére. Xénophon eut le troisiéme de presque pareil nombre, dont il y en avoit trois cens légérement armés, & environ quarante chevaux, qui étoit toute la cavalerie de l'armée. Les premiers aiant obtenu des vaisseaux de ceux * d'Héraclée à qui ils en avoient envoié demander, parti-

* *Ville du Pont.*

rent devant les autres pour faire quelque butin, & deſcendirent au port de Calpé. Chiriſophe, qui étoit malade, marcha par terre, mais ſans quitter les côtes. Xénophon aborda avec ſes vaiſſeaux, à Héraclée, & entra dans le milieu du pays.

Il ſe fit divers mouvemens. L'imprudence des ſoldats & des Chefs les engagea dans de mauvais pas, où il en demeura pluſieurs, & d'où l'habileté de Xénophon les tira plus d'une fois. S'étant tous réunis de nouveau après différens ſuccès, ils arrivérent par terre à Chryſopolis de Calcédoine qui étoit vis-à-vis de Byzance, où ils ſe rendirent peu de jours après, aiant paſſé le petit bras de mer qui ſépare les deux continens. Ils étoient prêts de piller cette ville riche & puiſſante pour venger une tromperie & une injure qu'on leur avoit faite, & dans l'eſpérance de s'y enrichir pour toujours. Xénophon y accourut auſſitôt. Il convint que leur vengeance étoit juſte, mais il leur fit ſentir combien les ſuites en ſeroient funeſtes. Après le ſac de la ville, leur dit-il, « & le meurtre des Lacédémoniens « qui y ſont établis, vous deviendrez «

ARTAXERXE

» ennemis mortels de leur Républi-
» que, & de tous leurs alliés. Athénes
» ma patrie, qui avoit quatre cens
» galéres en mer ou dans ses arsenaux
» lorsqu'elle prit les armes contre eux,
» beaucoup d'argent dans son Epar-
» gne, plus de mille talens de revenu;
» & qui étoit maitresse de toutes les
» îles de la Gréce, & de plusieurs
» villes de l'Asie & de l'Europe, dont
» celle-ci étoit une, a pourtant été
» obligée de leur céder, & de se sou-
» mettre à leur empire. Espérez-vous,
» une petite poignée de gens comme
» vous êtes, sans Chefs, sans vivres,
» sans argent, sans alliés, sans aucune
» ressource ni de la part de Tissapher-
» ne qui vous a trahis, ni de celle du
» Roi des Perses que vous avez voulu
» détrôner; espérez-vous, dis-je,
» pouvoir en cet état tenir tête aux
» Lacédémoniens? Demandons qu'on
» nous fasse satisfaction, & ne ven-
» geons pas la faute des Byzantins par
» un crime encore plus grand, & qui
» nous attirera une ruine certaine.
On le crut, & l'affaire s'accommoda.

Xenoph. lib 7. De là il les mena à Salmydesse au service de Seuthe Prince de Thrace,

qui l'avoit déja sollicité auparavant par ses envoiés de lui amener des troupes, & qui songeoit à se rétablir dans les Etats de son pere que ses ennemis lui avoient enlevés. Il avoit fait de grandes promesses à Xénophon pour lui & pour ses troupes: mais quand il en eut tiré le service dont il avoit besoin, loin de tenir sa parole, il ne leur donna pas la paie dont il étoit convenu. Xénophon lui en fit de grands reproches, rejettant cette perfidie sur Héraclide son Ministre, qui croioit faire sa cour à son Maitre en lui épargnant quelques sommes d'argent aux dépens de la droiture & de la bonne foi, qualités qui doivent être les plus cheres à un Prince, & qui contribuent le plus à sa réputation, aussi bien qu'aux succès des affaires & à la sûreté de l'Etat. Mais ce Ministre perfide, persuadé que l'honneur, la probité, la justice ne sont qu'une chimére, & que ce qu'il y a de réel c'est d'avoir bien de l'argent, ne songeoit en effet qu'à s'enrichir par quelque voie que ce fût, & pilloit impunément son Maitre tout le premier, & avec lui tous ses sujets. « Cependant, con- «

ARTAXERXE

» tinua Xénophon, tout homme ſage, » ſur tout s'il eſt en place & qu'il » commande, doit regarder la juſtice, » la probité, la bonne foi, comme » le plus précieux tréſor qu'il puiſſe » poſſéder, & comme une reſſource » aſſurée & un appui inébranlable » dans tous les événemens de la vie. » Héraclide avoit d'autant plus de tort d'en uſer ainſi à l'égard des troupes, qu'il étoit Grec de nation, & non pas Thrace : mais l'avarice avoit étouffé en lui tout ſentiment d'honneur.

Dans le moment même que la diſpute entre Seuthe & Xénophon éclatoit le plus vivement, arrivérent Charmine & Polynice ambaſſadeurs de Lacédémone, qui dirent que la République avoit déclaré la guerre à Tiſſapherne & à Pharnabaze, que Thimbron s'étoit déja embarqué avec des troupes, & qu'il promettoit un Darique par mois à chaque ſoldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels, s'ils vouloient s'engager à ſon ſervice. Xénophon accepta cette offre, & aiant tiré de Seuthe par l'entremiſe des Ambaſſadeurs une partie de la paie qui lui étoit dûe, il ſe rendit par mer à Lampſaque avec l'armée,

qui montoit alors à peu près à ſix mille hommes. De là il avança juſqu'à Pergame ville de la Troade. Aiant rencontré près de Parthénie qui fut le terme de l'expédition des Grecs, un grand Seigneur qui retournoit en Perſe, il le prit, lui, ſa femme, ſes enfans, & tout ſon équipage ; & par là ſe vit en état de faire des libéralités à ſes ſoldats, & de les dédommager avantageuſement de toutes les pertes qu'ils avoient ſouffertes. Enſuite Thimbron arriva, qui prit la conduite des troupes ; & les aiant jointes aux ſiennes, il marcha contre Tiſſapherne & Pharnabaze. MNEMON.

Tel fut le ſuccès de l'entrepriſe de Cyrus. Xénophon compte depuis le départ de l'armée de ce Prince de la ville d'Epheſe juſqu'à ſon arrivée au lieu de la bataille, cinq cens trente cinq paraſanges ou lieues, & quatre-vingts treize jours de marche. Il compte, pour le retour, depuis le lieu de la bataille juſqu'à Cotyore ville ſituée ſur le bord du Pont Euxin ou Mer Noire, ſix cens vingt paraſanges ou lieues, & cent vingt deux jours de marche. Enfin reprenant le tout enſemble, il dit que le chemin, tant à

Xenoph. de Exped. Cyr. lib. 2. p. 276.

Id. lib. 5. pag. 355.

Id. lib. 7. pag. 487.

ARTAXERXE

aller qu'à revenir, fut de onze cens cinquante cinq * parasanges ou lieues, & de deux cens quinze jours de marche : & que le tems que mit l'armée à faire tout ce chemin, en y comptant les séjours fut de quinze mois.

Il paroit par ce calcul que les jours de marche de l'armée de Cyrus étoient en allant, l'un portant l'autre, à peu près de six * * parasanges ou six lieues, & dans le retour de cinq seulement. Il étoit naturel que Cyrus, qui vouloit surprendre son frere, fît le plus de diligence qu'il lui étoit possible.

* *J'ajoute ces* cinq *qui manquent dans le texte, pour faire quadrer le total avec les deux parties.*

* * *La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses, & qui est composée de trente stades. Le stade, mesure propre aux Grecs, est composé, selon la plus commune opinion, de cent vingt cinq pas géométriques : par conséquent il en faut vingt pour faire la lieue commune de France, qui est de* 2500 *pas. C'est le sentiment que j'ai toujours suivi jusqu'ici, selon lequel la parasange est d'une lieue & demie.*

Or j'y voi ici une grande difficulté. Dans cette supposition, il se trouveroit que les marches ordinaires de Cyrus avec une armée de plus de cent mille hommes, auroient été pendant un si long espace de neuf lieues chaque jour l'un portant l'autre, ce qui est, selon les gens du métier, absolument insoutenable. C'est ce qui m'a déterminé à ne compter ici la parasange que pour une lieue, quoique certainement elle fût composée de trente stades. Plusieurs Auteurs ont remarqué, & la chose n'est pas douteuse, que le stade, & toutes les autres mesures itinéraires des anciens, ont beaucoup varié selon les tems & les lieux ; & il en est encore de même des nôtres.

Cette retraite des dix mille Grecs a toujours paſſé parmi les connoiſſeurs, comme je l'ai déja remarqué, pour un modéle parfait dans ce genre, & qui n'a jamais eu rien de pareil. En effet on ne peut pas voir une entrepriſe ni formée avec plus de hardieſſe & de courage, ni conduite avec plus de prudence, ni exécutée avec plus de bonheur. Dix mille hommes, éloignés de leur patrie de cinq ou ſix cens lieues, qui ont perdu leur Général & leurs meilleurs Capitaines, qui ſe trouvent dans le cœur du pays ennemi, entreprennent, à la vûe d'un ennemi victorieux & de ſes nombreuſes armées, de ſe retirer du fond de ſon empire, &, pour ainſi dire, des portes de ſon palais, & de traverſer une vaſte étendue de pays inconnus & preſque tous ennemis, ſans être effraiés par la vûe des obſtacles & des dangers ſans nombre qui pouvoient les arréter à chaque moment: paſſages de riviéres, de montagnes, de défilés; attaques ouvertes, ou embuches cachées, à eſſuier de la part des peuples ſur leur route; la famine preſque aſſurée dans des régions vaſtes & déſertes; plus que tout cela, trahiſons à

ARTAXERXE

craindre de la part des troupes qui ſembloient leur devoir ſervir d'eſcorte, mais qui en effet avoient ordre de les faire périr. Car Artaxerxe, qui ſentoit combien le retour de ces Grecs dans leur pays étoit capable de le couvrir de honte, & de décrier dans l'eſprit des peuples la majeſté de l'empire, n'avoit rien omis pour l'empécher ; & il deſiroit leur perte, dit Plutarque, avec plus de paſſion qu'il n'avoit déſiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conſerver ſes Etats. Cependant ces dix mille hommes, malgré tant d'obſtacles, viennent à bout de leur deſſein, & à travers mille dangers arrivent victorieux & triomphans dans leur patrie. Lontems après, Antoine pourſuivi par les Parthes à peu près dans le même pays, & ſe trouvant dans un pareil danger, s'écria plein d'admiration pour un courage ſi invincible, *O retraite des Dix-mille !*

Plut. in Anton. pag. 937.

Ω μύριοι.

Auſſi fut-ce l'heureux ſuccès de cette fameuſe retraite qui remplit de mépris pour Artaxerxe les peuples de la Gréce, en leur montrant que l'or, l'argent, le luxe, les délices, un nombreux Serrail de femmes, faiſoient

tout le mérite du Grand Roi ; mais que du reste toute son opulence & toute sa puissance si vantée n'étoit que faste & vaine ostentation. C'est ce préjugé, répandu plus que jamais dans toute la Gréce depuis cette célébre expédition, qui donna lieu à ces hardies entreprises des Grecs dont nous parlerons bientôt, qui firent trembler Artaxerxe jusques sur son trône, & qui mirent l'empire des Perses à deux doits de sa perte.

§. VII.

Suite qu'eut la mort de Cyrus à la Cour d'Artaxerxe. Cruauté & jalousie de Parysatis. Empoisonnement de Statira.

JE REVIENS à ce qui se passa après la bataille de Cunaxa à la Cour d'Artaxerxe. Comme il croioit avoir tué Cyrus de sa main, & qu'il regardoit cette action comme la plus glorieuse de sa vie, il vouloit que tout le monde en pensât de même, & c'étoit le blesser par l'endroit le plus délicat que de lui disputer cet honneur, ou de le vouloir partager avec lui. Le soldat Carien dont nous avons parlé, non

Plut. in Artax. p. 1018-1021.

ARTAXER-XE

content des riches préſens dont le Roi l'avoit comblé ſous un autre prétexte, ne ceſſoit de déclarer à quiconque vouloit l'entendre que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, & que le Roi lui faiſoit une grande injuſtice de le priver de la gloire qui lui étoit dûe. Le Prince, quand on l'eut informé de cette inſolence, aiant conçu une jalouſie auſſi baſſe que cruelle, eut la foibleſſe de le livrer à Paryſatis, qui avoit juré la perte de tous ceux qui avoient eu part à la mort de ſon fils. Animée d'une barbare vengeance, elle commanda aux Exécuteurs de prendre ce malheureux, de lui faire ſouffrir les plus vives douleurs pendant dix jours; enſuite, après qu'ils lui auroient arraché les yeux, de lui verſer dans les oreilles de l'airain fondu, juſqu'à ce qu'il expirât dans ce cruel ſupplice : ce qui fut exécuté.

Mithridate de même, s'étant vanté dans un repas, où il avoit la tête échaufée par le vin, que c'étoit lui qui avoit porté le coup mortel à Cyrus, paia bien cher cette ſote & imprudente vanité. Il fut condanné au ſupplice des * auges, l'un des plus

*Voiez la deſcription de ce ſupplice dans le troiſiéme Volume de cette hiſtoire. pag. 347.

cruels

cruels qui aient jamais été inventés ; & après avoir langui dans les tourmens pendant dix-ſept jours, il mourut enfin avec beaucoup de peine.

Il ne reſtoit à Paryſatis, pour exécuter tout ſon projet & aſſouvir pleinement ſa vengeance, que de punir l'Eunuque du Roi, nommé Méſabate, qui par l'ordre de ſon Maître avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Mais, comme il ne donnoit aucune priſe ſur lui, voici le piége que lui tendit Paryſatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui excelloit à un certain jeu des dés. Depuis la guerre elle s'étoit racommodée avec le Roi, jouoit ſouvent avec lui, étoit de toutes ſes parties, avoit pour lui une complaiſance ſans bornes, & loin de le contredire en quoi que ce fût, alloit elle-même au-devant de ſes deſirs, & ne rougiſſoit point de favoriſer ſes paſſions, & de lui en fournir la matiére. Mais ſur tout elle ne le perdoit point de vûe, & ne laiſſoit Statira ſeule avec lui que le moins de tems qu'elle pouvoit, voulant ſe rendre abſolument maitreſſe de l'eſprit de ſon fils.

Un jour, voiant que le Roi étoit

ARTAXERXE

ſans affaires, & qu'il ne penſoit qu'à ſe divertir, elle lui propoſa de jouer aux dés mille * Dariques. Il accepta volontiers la propoſition. Elle ſe laiſſa perdre, & paia les mille Dariques comptant. Mais faiſant ſemblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le preſſa de recommencer, & de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roi, qui ne ſe doutoit de rien, y conſentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de ſon côté cinq de ſes Eunuques les plus chéris & les plus conſidérés; que celui qui gagneroit en prendroit un parmi les autres à ſon choix, & que le perdant ſeroit tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils ſe mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute ſon application, y emploie tout ce qu'elle a de ſcience & d'adreſſe; & favoriſée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choiſit Méſabate, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ſes mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun ſoupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux Exécuteurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher enſuite tout de travers ſur * trois croix,

* *Le Darique valoit dix francs.*

* *Plutarque n'explique pas davantage cette circonſtance.*

& d'étendre sa peau à part sur des pieux dressés tout auprès ; ce qui fut exécuté. Quand le Roi le sut, il en fut très fâché, & entra dans une furieuse colére contre sa mere. Mais elle, sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaisantant : « Vraiment, vous faites bien l'enchéri, « & vous êtes bien délicat, de vous « fâcher pour un méchant décrépit « d'Eunuque ; & moi, qui ai perdu « mille bons Dariques que j'ai paiés « sur le champ, je n'en dis mot, & « je suis contente.

ἡδὺς καὶ μακαριστός.

Toutes ces cruautés n'étoient, ce semble, que des essais & des préparatifs d'un autre crime que méditoit Parysatis. Elle conservoit depuis lontems dans son cœur une haine violente contre la Reine Statira, & l'avoit fait éclater en plusieurs occasions. Elle sentoit bien que le crédit qu'elle avoit auprès du Roi son fils, n'étoit que l'effet du respect & de la considération qu'il avoit pour elle comme pour sa mere, au lieu que celui de Statira étoit fondé sur l'amour & sur la confiance, qui rendoient ce crédit bien plus sûr. De quoi n'est point capable la jalousie d'une femme ambi-

ARTAXERXE

tieuſe ! Celle-ci réſolut de ſe défaire, à quelque prix que ce fût, d'une rivale ſi redoutable.

Pour parvenir plus ſûrement à ſes fins, elle feignit de ſe réconcilier avec ſa belle-fille, & lui donna toutes les marques extérieures d'une ſincére amitié & d'une vraie confiance. Les deux Reines paroiſſant donc avoir oublié leurs anciens ſoupçons & leurs anciennes querelles, vivoient bien enſemble, ſe voioient comme auparavant, & mangeoient l'une chez l'autre. Mais, comme elles connoiſſoient toutes deux le fond qu'il faut faire ſur les amitiés & les careſſes de la Cour, ſur tout parmi les femmes, elles n'étoient point dupes de part ni d'autre ; &, les mêmes craintes ſubſiſtant toujours, elles ſe tenoient ſur leurs gardes, & ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux. Croiroit-on qu'il fût poſſible de tromper une vigilance ſi attentive & ſi précautionnée ? Paryſatis, un jour qu'elle donnoit à manger à ſa belle-fille, prit ſur la table un oiſeau fort rare qu'on y avoit ſervi, le partagea par le milieu, en donna la moitié à Statira, & mangea l'autre. Sta-

tira, bientôt après, ſentit de vives douleurs, & étant ſortie de table, mourut dans des convulſions horribles, après avoir inſpiré au Roi de violens ſoupçons contre ſa mere, dont il connoiſſoit d'ailleurs la cruauté & l'eſprit implacable & vindicatif. Il fit une exacte recherche du crime. Tous les Domeſtiques & les Officiers de ſa mere furent arrétés, & appliqués à la queſtion. Gigis, femme de chambre de Paryſatis, & la confidente de tous ſes ſecrets, avoua tout. Elle avoit fait froter de poiſon un côté du couteau. Ainſi Paryſatis aiant coupé l'oiſeau en deux parts, mit promtement le côté ſain dans ſa bouche, & donna à Statira le côté empoiſonné. Gigis fut miſe à mort. Voici le ſupplice auquel la loi des Perſes condanne les empoiſonneurs. Il y a une grande pierre fort large, ſur laquelle on leur fait mettre la tête; & avec une autre pierre on frape deſſus, juſqu'à ce que la tête ſoit toute écraſée, & qu'il n'en reſte pas la moindre figure. Pour Paryſatis, le Roi ſe contenta de la confiner à Babylone où elle demanda de ſe retirer, & lui dit que tant qu'elle y ſeroit, il n'y mettroit jamais le pié.

CHAPITRE TROISIÉME.

CE CHAPITRE renferme principalement les entreprises des Lacédémoniens dans l'Asie Mineure, leur défaite près de Cnidos, le rétablissement des murailles & de la puissance d'Athénes, la fameuse paix d'Antalcide prescrite aux Grecs par Artaxerxe Mnémon, les guerres de ce Prince contre Evagore roi de Cypre & contre les Cadusiens. Les personnages qui y paroissent le plus, sont Lysandre & Agésilas du côté des Lacédémoniens, & Conon de celui des Athéniens.

§. I.

Les villes Grecques d'Ionie implorent le secours des Lacédémoniens contre Artaxerxe. Rare prudence d'une Dame conservée dans le Gouvernement de son mari après sa mort. Agésilas est élu roi à Sparte. Son caractére.

Xenoph. hist. Grec. lib. 3. p. 479-487.

LES VILLES d'Ionie qui avoient suivi le parti de Cyrus, craignant le ressentiment de Tissapherne, avoient eu recours aux Lacédémoniens comme aux libérateurs de la Gréce, pour

les prier de les maintenir dans la posſeſſion où elles étoient de leur liberté, & d'empécher qu'on ne ravageât leur pays. Nous avons déja dit qu'ils y envoiérent Thimbron, aux troupes duquel Xénophon joignit les ſiennes au retour de la Perſe. Thimbron fut bientôt rappellé pour quelque mécontentement, & on lui donna pour ſucceſſeur Dercyllidas, ſurnommé Siſyphe à cauſe de ſon induſtrie à trouver des reſſources, & de ſon habileté à inventer des machines de guerre, & à en faire uſage. Il prit le commandement de l'armée à Ephéſe. Quand il y fut arrivé, il apprit qu'il y avoit de la diviſion entre les deux Satrapes qui commandoient dans le pays.

MNEMON.

AN.M. 3605.
AV.J.C. 399.

Les provinces de la Monarchie Perſanne, dont pluſieurs, ſituées à l'extrémité de l'Empire, demandoient trop de ſoins pour être gouvernées immédiatement par le Prince, étoient confiées à de grands Seigneurs, appellés communément Satrapes. Ils avoient chacun dans leur département une autorité preſque ſouveraine, & étoient, à proprement parler, comme des Vicerois, tels que nous en voions de nos jours dans

ARTAXERXE

quelques Etats voisins. On leur fournissoit un nombre de troupes suffisant pour la défense du pays. Ils en nommoient tous les Officiers. Ils donnoient les gouvernemens des places. Ils étoient chargés de faire paier les tributs, & de les envoier au Prince. Ils avoient pouvoir de faire de nouvelles levées, de traiter avec les Etats voisins, & même avec les Généraux des ennemis ; en un mot, de faire tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour entretenir le bon ordre & la tranquillité dans leur Gouvernement. Ils étoient indépendans les uns des autres ; & quoiqu'ils servissent un même maître, & qu'ils dussent concourir à la même fin, néanmoins, plus touchés chacun en particulier de l'avantage de leur province, que du bien général de l'Empire, ils avoient souvent des disputes ensemble, formoient des desseins tout différens, refusoient de secourir leurs Collégues dans le besoin, & quelquefois même leur étoient entiérement opposés. L'éloignement de la Cour, & l'absence du Prince, donnoient lieu à ces dissentions ; & peut-être qu'une politique secrette contribuoit à les entretenir, pour dissiper ou

prévenir les conſpirations qu'une trop grande intelligence entre les Gouverneurs auroit pu exciter. MNEMON.

Dercyllidas aiant donc appris que Tiſſapherne & Pharnabaze n'étoient pas bien enſemble, il fit tréve avec le premier, pour ne les avoir pas tous deux en même tems ſur les bras, entra dans la province de Pharnabaze, & s'avança juſques dans l'Eolie.

Zénis Dardanien avoit gouverné cette province ſous l'autorité de ce Satrape; & comme après ſa mort on la vouloit donner à un autre, Mania ſa veuve vint trouver Pharnabaze avec des troupes & des préſens, & lui dit, Qu'étant veuve d'un homme qui lui avoit rendu de grands ſervices, elle le prioit de ne lui point ôter les récompenſes de ſon mari; Qu'elle le ſerviroit avec le même zêle & la même obéiſſance, & que ſi elle y manquoit il lui ſeroit toujours libre de lui ôter ſon Gouvernement. Elle le conſerva donc, & s'y conduiſit avec toute la ſageſſe & toute l'habileté qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus conſommé dans l'art de commander. Aux tributs ordinaires qu'avoit paié ſon mari elle ajoutoit des

ARTAXERXE

présens d'une magnificence extraordinaire ; & lorsque Pharnabaze venoit dans sa province, elle le traitoit plus splendidement que ne faisoient tous les autres Gouverneurs. Elle ne se contenta pas de conserver les places qu'on avoit commises à sa garde, elle en conquit de nouvelles, & prit sur la côte Larisse, Amaxite, & Colone.

Sur les Mysiens & les Pisidiens.

On voit ici que la prudence, le bon esprit, & le courage sont de tout sexe. Elle se trouvoit présente à tout montée sur un char, & ordonnoit elle-même des peines & des récompenses. Il n'y avoit point dans les provinces voisines de plus belle armée que la sienne, & elle y tenoit à sa solde un grand nombre de soldats Grecs. Elle accompagnoit méme Pharnabaze dans toutes ses entreprises, & ne lui étoit pas d'un médiocre secours. Aussi ce Satrape, qui connoissoit tout le prix d'un si rare mérite, faisoit à cette Dame plus d'honneur qu'à tous les autres Gouverneurs, jusqu'à lui donner entrée dans son Conseil ; & il la traitoit avec une distinction qui auroit été capable d'exciter la jalousie, si la modestie & la douceur de cette Dame n'en eussent prévenu les tristes

effets, en jettant pour ainsi dire un voile sur toutes ses vertus qui en amortissoit l'éclat, & ne les laissoit entrevoir que pour les faire admirer. MNEMON.

Elle ne trouva d'ennemis que dans sa propre famille. Midias son gendre, piqué des reproches qu'on lui faisoit de laisser commander une femme en sa place, & abusant de l'entiére confiance qu'elle avoit en lui, & qui lui laissoit les entrées libres en tout tems, l'étrangla avec son fils. Après sa mort, il se saisit de deux places fortes où elle avoit renfermé ses trésors : les autres villes se déclarérent contre lui. Il ne jouit pas lontems du fruit de son crime. Dercyllidas arriva heureusement dans cette conjoncture. Toutes les places de l'Eolie, soit de gré soit de force, se rendirent à lui, & Midias fut dépouillé des biens qu'il avoit si injustement acquis. Le Général Lacédémonien, aiant accordé une tréve à Pharnabaze, alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Bithynie pour n'être point à charge aux alliés.

L'année suivante, le commandement lui aiant été continué, il passa en Thrace, & arriva dans la Chersonnése. Il savoit que les Députés du pays

AN. M. 3606.
AV. J. C. 398.
Xenoph. pag. 487. 488.

ARTAXERXE

avoient été à Sparte pour représenter le besoin qu'il y auroit de fermer l'Isthme d'un bon mur contre les incursions fréquentes des barbares qui empéchoient de cultiver les terres. Aiant pris la mesure de cet espace qui a plus d'une lieue de largeur, il distribua l'ouvrage entre ses soldats, & le mur fut achevé l'autonne de la même année. Dans cet espace étoient enfermées onze villes, plusieurs ports, grand nombre de terres labourables & de vergers, & toutes sortes de paturages. L'ouvrage étant achevé il repassa en Asie; & faisant la revûe des villes, il y trouva tout en bon état.

Plut. in Artax. p. 1021.

Conon Athénien, depuis la bataille qu'il avoit perdue à Ægos-potamos, s'étant condanné lui-même à un exil volontaire, se tenoit dans l'île de Cypre chez le roi Evagore, non seulement pour y être en sûreté de sa personne, mais aussi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme, dit Plutarque, attend le retour de la marée pour s'embarquer. Il avoit toujours en vûe de rétablir la puissance d'Athénes, à laquelle sa défaite avoit porté un coup mortel; & toujours plein de fidélité & de zêle

pour ſa patrie, quoiqu'elle lui fût peu favorable, il cherchoit tous les moiens de relever ſes ruines, & de lui rendre ſon ancienne ſplendeur. MNEMON.

Ce Général Athénien, voiant que les deſſeins qu'il méditoit avoient beſoin, pour réuſſir, d'une grande puiſſance, écrivit à Artaxerxe pour lui expliquer ſes projets, & chargea le porteur de la lettre de s'adreſſer à Ctéſias qui la donneroit au Roi en main propre. Elle fut remiſe en effet à ce Médecin, & l'on dit, quoiqu'il n'en convint pas, qu'à ce que Conon avoit écrit, il ajouta, *qu'il prioit le Roi de lui envoier Ctéſias comme un homme très utile à ſon ſervice, ſur tout pour les affaires de la marine*. Pharnabaze, de concert avec Conon, étoit allé en Cour pour décrier la conduite de Tiſſapherne comme trop déclaré en faveur des Lacédémoniens. Ceux-ci en effet, dégoutés de la paix d'Antalcide qui les décrioit dans l'eſprit de tous les Grecs, ne cherchoient qu'une occaſion de rupture avec les Perſes, & ne ſe cachoient point du deſſein qu'ils avoient de rétablir les Grecs d'Aſie dans leur ancienne liberté; & Tiſſapherne ne leur paroiſſoit point

Diod. lib. 14. pag. 267. Juſtin. lib. 6. cap. 1.

Cinq cens mille écus.

opposé. Sur les vives instances de Pharnabaze, le Roi lui fit compter cinq cens talens pour équiper la flote, avec ordre d'en donner le commandement à Conon. Il envoia aussi Ctésias en Gréce, qui passa à Sparte après avoir visité Cnide sa patrie.

Strab. lib. 14. pag 656 Plut. in Artax. p. 1014. 1017. 1020. Diod. lib. 14. pag. 273. Aristot. de hist. Animal. lib. 8. c. 28. [illegible] LXII.

Ce Ctésias avoit d'abord été à Cyrus, & l'avoit suivi dans son expédition. Il fut fait prisonnier à la bataille où Cyrus fut tué. On se servit de lui pour panser quelques blessures qu'Artaxerxe y avoit reçues ; & il s'en acquita si bien que le Roi le retint à son service, & le fit son premier médecin. Il passa plusieurs années à sa Cour en cette qualité. Pendant qu'il y fut, les Grecs, dans toutes les affaires qu'ils y avoient, s'adressoient à lui, comme fit Conon dans celle-ci. Le long séjour qu'il fit en Perse & à la Cour, lui donna tout le tems & tous les moiens nécessaires pour s'instruire de l'histoire du pays. Il l'écrivit en vingt trois livres. Les six premiers contenoient l'histoire de l'Empire des Assyriens & des Babyloniens, depuis Ninus & Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitoient des affaires de Perse depuis

le commencement du régne de Cyrus jusqu'à la troisiéme année de la XCV. Olympiade, qui tombe sur la CCCXCVIII. avant JESUS-CHRIST. Il avoit aussi écrit une histoire de l'Inde. Photius a donné des extraits de ces deux histoires ; & ces extraits sont tout ce qui nous reste de Ctésias. Il contredit souvent Hérodote, & se trouve aussi quelquefois en opposition avec Xénophon. Les anciens ne l'estimoient pas beaucoup ; & ils en parlent comme d'un homme fort vain, sur la bonne foi de qui l'on ne peut pas compter, & qui a mêlé dans son histoire des fables, & quelquefois même des mensonges.

MNEMON.

Tissapherne & Pharnabaze, quoique secrettement ennemis l'un de l'autre, avoient, sur les ordres du Roi, réuni leurs troupes pour s'opposer aux entreprises de Dercyllidas, qui étoit passé en Carie. Ils le poussérent dans un terrain si désavantageux, qu'il y auroit infailliblement péri, s'ils l'eussent chargé dans le moment sans lui laisser le tems de se reconnoitre ; & c'étoit l'avis de Pharnabaze. Mais Tissapherne, redoutant la valeur des Grecs qui avoient suivi

AN.M. 3607. AV.J.C. 397. *Xenoph. hist. Grec. lib. 3. pag. 489. 490. Diod. lib. 14. pag. 267.*

Cyrus dont il avoit fait épreuve, & aufquels il croioit que tous les autres reffembloient, propofa une entrevûe, qui fut acceptée. Dercyllidas aiant demandé que les villes Grecques demeuraffent libres, & Tiffapherne que l'armée & les Généraux de Lacédémone fe retiraffent, ils firent tréve jufqu'à ce qu'ils puffent avoir réponfe de leurs maîtres.

Xenoph. Ibid. p. 491. 492.

Tandis que ces chofes fe paffoient en Afie, les Lacédémoniens réfolurent de chatier l'infolence des habitans de l'Elide, qui, non contens de s'être alliés avec leurs ennemis dans la guerre du Péloponnéfe, les empéchoient de difputer le prix aux Jeux Olympiques. Sous prétexte d'une amende que Sparte n'avoit pas paiée, ils avoient fait un affront à un de leurs citoiens pendant les Jeux, & empéché Agis de facrifier au temple de Jupiter Olympien. Ce Roi fut chargé de cette expédition, qui ne fut terminée que la troifiéme année après. Il auroit pu prendre Olympie leur ville qui n'étoit point fermée de murailles, il fe contenta de faccager les fauxbourgs & les lieux des exercices qui étoient fort beaux. Ils demandé-

rent la paix, qui leur fut accordée. On leur laissa l'intendance du temple de Jupiter Olympien, où ils n'avoient pas beaucoup de droit : mais ceux qui le leur contestoient, n'étoient pas dignes de cet honneur.

MNEMON.

Agis, à son retour, tomba malade, & mourut en arrivant à Sparte. On lui rendit des honneurs plus qu'humains, & après avoir laissé passer quelques jours selon la coutume, Leotychide & Agésilas, l'un fils & l'autre frere du défunt, se disputérent la Couronne. Celui-ci soutenoit que son concurrent n'étoit point fils d'Agis, & appuioit sa prétention sur le témoignage même de la Reine qui le savoit mieux que personne, & qui l'avoit avoué plusieurs fois aussi bien que son mari. En effet le bruit commun étoit que sa femme l'avoit eu d'Alcibiade, comme je l'ai raporté dans son tems, & que cet Athenien l'avoit corrompue en lui faisant présent de mille * Dariques. Agis, en mourant, protesta du contraire. Léotychide étant venu se jetter à ses piés tout fondant en larmes, il ne put lui refuser la grace qu'il demandoit, & le reconnut pour son fils de-

Xenoph. pag. 493. Plut. in Lys. pag. 445. In Agesil. pag. 597.

Athen. lib. 12. pag. 534.

* *Mille pistoles.*

ARTAXERXE

vant tous ceux qui étoient préſens.

La plupart des Spartiates, charmés de la vertu & du mérite d'Agéſilas, & comptant pour un très grand avantage d'avoir pour Roi un homme nourri avec eux, & qui avoit eſſuié comme eux toute la rigueur de l'éducation Lacédémonienne, l'aidérent de tout leur pouvoir. On faiſoit valoir contre lui un ancien Oracle, qui avertiſſoit Sparte d'éviter avec ſoin *un régne boiteux*. Lyſandre ne fit qu'en plaiſanter, & en détourna le ſens contre Léotychide même, prétendant que comme bâtard il étoit ce roi boiteux dont l'Oracle commandoit de ſe donner de garde. Agéſilas, & par ſes grandes qualités, & par la puiſſante protection de Lyſandre, l'emporta ſur ſon Neveu, & fut déclaré Roi.

Comme par les loix le roiaume appartenoit à Agis, ſon frere Agéſilas, qui paroiſſoit devoir paſſer ſa vie dans l'état de ſimple particulier, avoit été élevé comme les autres enfans dans la diſcipline de Lacédémone, qui étoit très rude pour la maniére de vivre, & pleine d'exercices laborieux, mais auſſi qui en-

ſeignoit * parfaitement aux enfans à obéir. La Loi ne diſpenſoit de cette néceſſité que les enfans qui étoient élevés pour le trône. Ainſi Agéſilas eut cela de particulier qu'il ne parvint pas à commander ſans avoir auparavant parfaitement appris à obéir. De là vint que de tous les Rois de Sparte il fut celui qui ſut le mieux ſe faire eſtimer & aimer de ſes Sujets, parce que [a] ce Prince, aux qualités que lui avoit donné la nature pour le commandement & la roiauté, avoit ajouté par l'éducation l'avantage d'être humain & populaire.

Il eſt étonnant que Sparte, cette ville ſi renommée en matiére d'éducation & de politique, ait cru devoir relâcher quelque choſe de la ſévérité de ſa diſcipline en faveur des Princes qui devoient régner, au lieu que c'eſt eux qui avoient plus beſoin que les autres d'être ſoumis de bonne heure au joug de l'obéiſſance, pour être

* *De là vient que le poéte Simonide appelloit Sparte* la dompteuſe d'hommes, δαμασίμβροτον *comme celle de toutes les villes qui par l'habitude rendoit ſes citoiens les plus ſouples de tous les hommes, & les plus ſoumis aux loix.* ὡς μάλιστα διὰ τῶν ἐθῶν τοὺς πολίτας τοῖς νόμοις πειθηνίους καὶ χειροήθεις ποιοῦσαν.

a Τῷ φύσει ἡγεμονικῷ καὶ βασιλικῷ προσκτησάμενος ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δημότικον καὶ φιλάνθρωπον.

dans la ſuite en état de mieux commander.

In Ageſil. p. 596.

Plutarque obſerve que dès l'enfance on voioit réunies dans Agéſilas des qualités qui ſont pour l'ordinaire incompatibles : une vivacité d'eſprit, une véhémence, une fermeté inſurmontable en apparence, un déſir violent de primer & de l'emporter ſur tous les autres, avec une douceur, une ſoumiſſion, une docilité, qui cédoit au premier mot, & qui le rendoit infiniment ſenſible aux plus légéres réprimandes, de ſorte qu'on obtenoit tout de lui par des motifs d'honneur, & rien par la crainte ni par la violence.

Il étoit boiteux, mais ce défaut étoit couvert par la grace de ſa perſonne, & encore plus par la gaieté avec laquelle il le ſupportoit, & en railloit le premier. On peut dire même que ce vice du corps mettoit dans un plus grand jour ſon courage & ſon ardeur pour la gloire, n'y aiant aucun travail, aucune entrepriſe, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refuſât à cauſe de ſon incommodité.

Plut. in Moral. pag. 55.

Les louanges qui n'avoient point un air de vérité & de ſincérité le bleſ-

soient, loin de lui faire plaisir : & elles n'avoient pour lui ce caractére que quand elles sortoient de la bouche de ceux qui, dans d'autres occasions, lui avoient représenté ses défauts avec liberté. Il ne souffrit point, de son vivant, qu'on tirât son portrait ; & en mourant même il défendit très expressément qu'on fît de lui aucune image, soit en plate peinture, soit en relief. Sa raison étoit, que ses belles actions, s'il en avoit faites, lui tiendroient lieu de monumens ; sans quoi, toutes les statues du monde ne pourroient lui faire aucun honneur. On sait seulement qu'il étoit de petite taille, ce que les Lacédémoniens n'aimoient pas dans leurs Rois ; & Théophraste assure que les Ephores condannérent à une amende leur roi Archidamus, pere de celui dont nous parlons, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite. [a] Car, disoient-ils, *elle ne nous donnera pas des rois, mais des roitelets.*

MNEMON.

Id. pag. 191.

On a remarqué qu'Agésilas, dans sa maniére de vivre avec les autres citoiens, se gouverna mieux envers

Plut. in Agesil. pag. 598.

a Οὐ γὰρ βασιλεῖς, ἔφασαν, ἄμμιν, ἀλλὰ βασιλίδια γεννάσει.

ARTAXERXE

ses ennemis, qu'envers ses amis : car il ne fit jamais a ses ennemis la moindre injustice, & il viola souvent la justice en faveur de ses amis. Il auroit eu honte de ne pas honorer & récompenser ses ennemis quand ils avoient bien fait, & il n'avoit pas la force de reprendre ses amis quand ils avoient fait des fautes. Il alloit même jusqu'a les soutenir, quoi qu'ils eussent tort, & regardoit en ces occasions le zéle pour la justice comme un vain prétexte dont on couvroit le refus de les servir. Et à ce propos l'on raporte un petit billet qu'il écrivit à un Juge en ces termes, en lui recommandant son ami : *Si Nicias n'est pas coupable, déchargez-le de l'accusation à cause de son innocence ; s'il l'est, déchargez-le à ma considération ; de quelque maniére que ce soit, déchargez-le.*

Ibid. p. 603.

C'est bien mal connoitre les droits & les priviléges de l'amitié, que de vouloir ainsi la rendre complice des crimes, & protectrice des actions injustes. La loi fondamentale de l'amitié, dit Cicéron, c'est de ne jamais rien demander à ses amis, & de ne leur jamais rien accorder, qui soit contraire à la justice ou à l'honnêteté.

Hæc prima lex in amicitia ſanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati.

MNEMON.

De Amicit. n. 40.

Agéſilas ne ſe montra pas ſi délicat ſur ce point, du moins dans les commencemens, & il ne négligeoit aucune occaſion de faire plaiſir a ſes amis, & même à ſes ennemis. Par ces manières officieuſes & obligeantes, ſoutenues d'ailleurs d'un grand mérite, il ſe fit un grand crédit, & acquit dans la ville un pouvoir preſque abſolu, qui alla juſqu'à le rendre ſuſpect à ſa patrie. Les Ephores, pour en prévenir les ſuites, & pour amortir ſon ambition, le condannérent à une amende, alléguant pour toute raiſon [a] qu'il s'attachoit à lui ſeul les cœurs de tous les citoiens, qui appartenoient à la République, & ne devoient être poſſédés qu'en commun.

Plut. p. 598.

Quand il eut été déclaré Roi, il fut mis en poſſeſſion de tous les biens de ſon frere Agis, dont Léotychide fut privé comme bâtard. Mais, voiant que les parens de ce Prince du côté de ſa mere Lampito, tous gens de bien, étoient très pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il avoit hérité;

a Ὅτι τοὺς κοινοὺς πολίτας, ἰδίους κτᾶται.

ARTAXERXE

& par cette générosité il acquit une grande réputation, & gagna la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie & de la haine qu'il se seroit attirée par cette succession. Il est beau, mais rare, de faire de ces sortes de sacrifices, & l'on n'en connoit point assez le prix.

Jamais Roi à Sparte ne fut si puissant qu'Agésilas, & ce ne fut, dit Xénophon, qu'en obéissant en tout à sa patrie qu'il s'acquit une si grande autorité : ce qui paroit une espéce de paradoxe, dont Plutarque donne l'explication. La plus grande puissance étoit alors entre les mains des Ephores & du Sénat. Les Ephores n'étoient en charge qu'un an, ils avoient été établis pour modérer le pouvoir trop absolu des Rois, & pour y servir de barriére, comme nous l'avons marqué ailleurs. C'est pourquoi, dès les premiers tems, les Rois de Sparte eurent toujours pour eux une haine comme héréditaire, & leur furent toujours opposés. Agésilas prit un chemin tout contraire. Au lieu de leur faire une guerre continuelle, & de heurter en toute occasion leurs volontés, il prit à tâche de les ménager

nager, eut toujours pour eux beaucoup de considération & de déférence, ne fit jamais la moindre entreprise sans la leur avoir communiquée, & quand il étoit mandé par eux il quittoit tout, & se rendoit au Sénat avec une extréme promtitude. Toutes les fois qu'il étoit assis sur son trône pour rendre la justice, quand les Ephores entroient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Par toutes ces déférences il paroissoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit en effet sa propre puissance sans qu'on s'en aperçût, & ajoutoit à la roiauté une grandeur d'autant plus solide & plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit. Les plus grands Empereurs Romains, comme Auguste, Trajan, Marc Antonin, étoient persuadés que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magistrats, releve d'autant sa puissance & affermit son autorité, qui ne doit & ne peut être fondée que sur la justice.

Tel fut Agésilas, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & dont,

par cette raiſon, il étoit important de faire connoitre par avance le caractére.

§. II.

Agéſilas part pour l'Aſie. Lyſandre ſe brouille avec lui : il retourne à Sparte. Ses deſſeins ambitieux pour changer la ſucceſſion au trône.

An.M.3608. Av.J.C.396. *Xenoph. hiſt. Græc. lib. 3. p. 495. 496. Id. de Ageſil. pag. 652. Plut. in Ageſil. p. 598. & in Lyſ. pag. 446.*

A PEINE Agéſilas étoit-il monté ſur le trône, que des gens qui revenoient d'Aſie raportérent que le Roi de Perſe faiſoit équiper en Phénicie une nombreuſe flote, pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Les lettres de Conon, appuiées des remontrances de Pharnabaze, qui tous deux de concert avoient repréſenté à Artaxerxe la puiſſance de Sparte comme formidable, avoient fait une forte impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince. Depuis ce tems il ſongea ſérieuſement à humilier cette fiére République, en travaillant à relever ſa rivale, & à rétablir par ce moien entre elles l'ancien équilibre, qui ſeul pouvoit faire ſa ſûreté, en les tenant occupées l'une contre l'autre, & les empéchant de réunir leurs forces contre lui.

Lysandre, qui souhaitoit d'être envoié en Asie pour rétablir dans le commandement des places ses créatures & ses amis que Sparte en avoit écartés, porta fortement Agésilas à se charger de cette guerre, & à prévenir le Roi barbare, en allant l'attaquer fort loin de la Gréce avant qu'il eût achevé ses préparatifs. La République lui aiant fait cette proposition, il ne put s'y refuser, & se chargea de l'expédition contre Artaxerxe, à condition qu'on lui donneroit trente Capitaines Spartiates pour l'assister & pour composer son Conseil, deux mille nouveaux citoiens d'élite tirés des Ilotes à qui l'on avoit donné le droit de bourgeoisie, & six mille hommes de troupes des alliés : ce qui lui fut accordé sur le champ. Lysandre fut mis à la tête des trente Spartiates, non seulement à cause de sa grande réputation & de la grande autorité qu'il s'étoit acquise, mais encore à cause de l'amitié particuliére qu'avoit pour lui Agésilas, qui lui étoit redevable & du trône, & de l'honneur qu'on venoit de lui faire en le nommant Généralissime.

Le retour glorieux des Grecs attachés à Cyrus, que toute la puiſſance des Perſes n'avoit pu empécher de revenir dans leur patrie, avoit inſpiré à la Gréce une merveilleuſe confiance en ſes forces, & un ſouverain mépris pour les barbares. Dans cette diſpoſition des eſprits, les Lacédémoniens trouvérent qu'il leur ſeroit honteux de ne pas profiter d'une conjonƈture ſi favorable pour délivrer de la ſervitude de ces barbares les Grecs d'Aſie, & pour faire ceſſer les outrages & les violences dont ils les accabloient continuellement. Ils l'avoient déja tenté par le moien de leur Capitaine Thimbron, puis de Dercyllidas. Tous leurs efforts juſques-là aiant été inutiles, enfin ils remirent la conduite de cette guerre entre les mains d'Agéſilas. Il leur promit, ou de conclure une paix glorieuſe avec les Perſes, ou de leur ſuſciter tant d'affaires, qu'ils n'auroient ni le tems ni l'envie de porter leurs armes dans la Gréce. Ce Roi avoit de grandes vûes, & il ne ſongeoit à rien moins qu'à aller attaquer Artaxerxe dans la Perſe même.

Quand il fut arrivé à Ephéſe, Tiſſapherne lui fit demander quel étoit le

ſujet qui l'avoit attiré en Aſie, & qui lui avoit fait prendre les armes. Il répondit que c'étoit pour ſecourir les Grecs qui y habitoient, & pour les rétablir dans leur ancienne liberté. Le Satrape, qui n'étoit pas encore prêt, ſubſtitua l'artifice à la force, & lui donna parole que ſon Maître laiſſeroit aux villes Grecques de l'Aſie leur liberté, pourvû qu'il ne fît aucun acte d'hoſtilité juſqu'au retour des couriers. Agéſilas y conſentit, & la tréve fut jurée de part & d'autre. Tiſſapherne, qui ne faiſoit pas grand cas du ferment, profita de ce délai pour aſſembler des troupes de tous côtés. Le Général Lacédémonien en fut averti: mais il n'en garda pas moins ſa parole, perſuadé que, dans les affaires d'Etat, la mauvaiſe foi ne peut avoir qu'un ſuccès court & paſſager; au lieu qu'une réputation bien affermie d'une fidélité inviolable à garder ſes engagemens, ſans que la perfidie même de l'autre partie contractante puiſſe l'altérer, établit une confiance également utile & glorieuſe. En effet, Xénophon remarque que cette religieuſe obſervation des traités lui acquit l'eſtime & la confiance des

Xenoph. pag. 496. & 652.

peuples, & qu'une conduite opposée décria entiérement Tissapherne dans leur esprit.

An.M.3609.
Av.J.C.395.

Agésilas mit cet intervalle à profit, en s'occupant à prendre une exacte connoissance des villes, & à en régler l'intérieur. Il y trouva tout dans un grand désordre, le gouvernement n'y étant ni démocratique comme sous les Athéniens, ni aristocratique comme Lysandre l'y avoit établi.

Plut. in Agesil. p. 599. & 600.
In Lys. pag. 446. 447.

Les gens du pays n'avoient nulle habitude avec Agésilas, & ne l'avoient jamais connu : c'est pourquoi ils lui faisoient peu leur cour, comptant qu'il n'avoit que le titre de Général pour la forme seulement, & regardant Lysandre comme celui en qui seul résidoit tout le pouvoir. Comme jamais Gouverneur n'avoit fait ni tant de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis, il n'est pas étonnant qu'il fût tant aimé des uns, & tant redouté des autres. Tous donc s'empressoient à lui rendre leurs hommages, se trouvoient tous les jours en foule à sa porte, lui faisoient un nombreux cortége lorsqu'il sortoit, pendant qu'Agésilas demeuroit presque seul. Une telle conduite ne pou-

voit pas ne point bleſſer un Général & un Roi, extrêmement ſenſible & délicat ſur ce qui regardoit ſon autorité, quoique d'ailleurs il ne fût point jaloux du mérite d'autrui, & qu'au contraire il aimât à le faire valoir. Il ne diſſimula pas ſon mécontentement. Il n'eut plus aucun égard aux recommandations de Lyſandre, & ceſſa de l'emploier lui-même. Lyſandre s'aperçut bientôt du changement arrivé à ſon égard. Il ceſſa de s'emploier auprès du Roi pour ſes amis, & les pria de ne plus venir le viſiter, & de ne plus s'attacher à lui; mais de s'adreſſer directement au Roi, & de rechercher les bonnes graces de ceux qui dans le tems préſent avoient le pouvoir de ſervir & d'avancer leurs créatures. La plupart ceſſérent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne ceſſérent pas de lui faire leur cour. Au contraire, ils ne furent que plus aſſidus auprès de ſa perſonne: ils l'accompagnoient en foule à toutes ſes promenades, & aſſiſtoient réguliérement à tous ſes exercices. Lyſandre, naturellement vain, & accoutumé depuis lontems aux reſpects & aux ſoumiſſions qui accompagnent le

ARTAXERXE

pouvoir abſolu, n'eut pas aſſez de ſoin d'écarter de ſa perſonne la foule empreſſée de ceux qui continuoient à lui rendre leurs hommages avec plus d'aſſiduité que jamais.

Cette ridicule affectation d'autorité & de grandeur aigriſſoit de plus en plus Agéſilas, comme ſi on eût pris à tâche de le braver. Il porta le dépit ſi loin, qu'aiant donné à de ſimples Officiers des commandemens conſidérables & les plus beaux Gouvernemens, il nomma Lyſandre Commiſſaire des vivres & diſtributeur des chairs; & pour inſulter enſuite les Ioniens, & ſe moquer d'eux, il dit: *Qu'ils aillent préſentement faire la cour à mon maître Boucher.*

Lyſandre alors crut devoir lui parler, & en venir avec lui à un éclairciſſement. Leur converſation fut courte & Laconique. *Certes*, dit Lyſandre, *vous ſavez bien, Seigneur, rabaiſſer vos amis. Oui, quand ils veulent s'élever au deſſus de moi: mais quand ils travaillent à relever ma grandeur, je ſai leur en faire part. Mais peutêtre, Seigneur*, répliqua Lyſandre, *vous a-t-on fait de faux raports en m'imputant ce que je n'ai point fait. Je vous prie donc, ſur tout*

à cauſe des étrangers qui tous ont les yeux ſur nous, de me donner dans votre armée un emploi où vous croirez que je pourrai vous déplaire le moins, & vous ſervir le plus utilement.

Le fruit de cette converſation fut la Lieutenance de l'Helleſpont qu'Agéſilas lui donna. Dans cet emploi il conſerva toujours ſon reſſentiment contre lui, ſans pourtant rien négliger de ce qui étoit de ſon devoir, & de ce qui alloit au bien des affaires. Peu de tems après il s'en retourna à Sparte ſans aucune marque d'honneur ni de diſtinction, extrêmement piqué contre Agéſilas, & ſe promettant bien de le lui faire ſentir.

Il faut avouer que la conduite de Lyſandre, telle que nous venons de la repréſenter, montre de ſa part une vanité & une petiteſſe d'eſprit, bien indigne de ſa réputation. Peutêtre qu'Agéſilas porta trop loin la ſenſibilité & la délicateſſe ſur le point d'honneur, & qu'il ne ménagea pas aſſez un bienfaiteur & un ami, que des avertiſſemens ſecrêts, accompagnés d'ouverture de cœur & de marques de bonté, auroient pu rappeller à ſon devoir. Mais quelque éclatant

que fût le mérite de Lysandre, quelque considérables que fussent les services qu'il avoit rendus à Agésilas, tout cela ne le mettoit pas en droit, non seulement de s'égaler à son Général & à son Roi, mais de vouloir même l'emporter sur lui, & en quelque sorte l'effacer. Il devoit se souvenir qu'il n'est jamais permis à un inférieur de s'oublier, ni de sortir des bornes d'une juste subordination.

Plut. in Lys. p. 447. 448. Diod. lib. 14. pag. 244. 245.

Quand il fut de retour à Sparte, il songea réellement à exécuter un projet qu'il rouloit dans son esprit depuis plusieurs années. Il n'y avoit à Sparte que deux familles, ou plutôt deux branches de la postérité d'Hercule, qui eussent le droit de régner. Quand Lysandre fut parvenu à ce haut dégré de puissance que lui avoient acquis ses grandes actions, il commença à voir avec peine qu'une ville, dont il avoit relevé l'éclat par ses grands exploits, fût soumise à des Princes ausquels il ne cédoit ni pour le courage, ni pour la naissance, car il descendoit comme eux d'Hercule. Il chercha donc les moiens d'ôter à ces deux Maisons le droit de succéder seules au roiaume, pour l'étendre à toutes les autres branches

des Héraclides, & même, ſelon quelques-uns, à tous les naturels de Sparte, ſe flatant qu'aucun Spartiate, s'il venoit à bout de ſon deſſein, ne pourroit lui diſputer cet honneur, & qu'il auroit la préférence ſur tous.

Ce projet ambitieux de Lyſandre fait voir que les plus grands Capitaines ſont ſouvent ceux dont on a le plus à craindre dans un Etat Républicain. Ces courages ſi fiers, accoutumés dans les armées à un pouvoir abſolu, raportent avec la victoire un eſprit de hauteur toujours à craindre dans un Etat libre. Sparte, en donnant un pouvoir ſans bornes à Lyſandre, & en le lui laiſſant pendant tant d'années, ne fit pas aſſez réflexion que rien n'eſt plus dangereux que de confier à des hommes d'un mérite ſupérieur des emplois dont l'autorité ſuprême les expoſe à la tentation de ſe rendre les maîtres. Lyſandre y ſuccomba, & entreprit de s'ouvrir un chemin au trône.

L'entrepriſe étoit hardie, & demandoit de longs préparatifs. Il ne crut pas pouvoir y réuſſir, ſi auparavant, par la crainte de la divinité & par les fraieurs de la ſuperſtition,

il n'étonnoit & ne ſubjuguoit ſes citoiens, pour les amener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre : car il ſavoit qu'à Sparte, comme dans toute la Gréce, on ne faiſoit rien, pour peu qu'il fût important, ſans conſulter les oracles. Il tenta, à force de préſens, la fidélité des Prêtres ou Prêtreſſes de Delphes, de Dodone, d'Ammon, mais ce fut inutilement pour lors : ces derniers même envoiérent des ambaſſadeurs à Sparte pour l'accuſer d'impiété & de ſacrilége, mais il ſe tira de cette mauvaiſe affaire par ſon adreſſe & par ſon crédit.

Il falut mettre en œuvre d'autres machines. Une femme, dans le roiaume du Pont, ſe diſant groſſe d'Apollon, étoit accouchée depuis quelques années d'un enfant, à qui l'on donna le nom de Siléne ; & les plus puiſſans du roiaume demandérent avec empreſſement l'honneur de le faire nourrir, & de l'élever. Lyſandre, prenant cette naiſſance pour en faire le commencement & comme le fond de la piéce qu'il méditoit, ſupplée le reſte de lui-même en emploiant bon nombre de gens, & de

gens même considérables, qui débitoient, comme le prologue de la piéce, cette naissance miraculeuse de l'enfant; & qui, sans qu'il parût aucune affectation, disposoient par là les esprits à la croire. Cela fait, ils apportérent de Delphes à Sparte certains discours, qu'ils semoient & répandoient par tout: Que les Prêtres du temple gardoient dans quelques Livres tenus forts secrets des oracles très anciens, dont il n'étoit permis ni à eux, ni à qui que ce fût, de prendre connoissance, mais seulement à un fils d'Apollon qui viendroit dans la suite des tems, & qui, après avoir donné des preuves certaines de sa naissance à ceux qui gardoient les Livres où étoient contenus ces oracles, les prendroit & les emporteroit.

Tout cela étant bien préparé, Siléne devoit venir se présenter aux Prêtres, & demander ces oracles en qualité de fils d'Apollon; & les Prêtres, qui étoient du complot, comme acteurs bien dressés & bien instruits, devoient de leur côté approfondir bien exactement toutes choses & faire en apparence bien des dif-

ARTAXERXE.

ficultés & bien des questions sur cette naissance pour l'éclaircir. Enfin, comme persuadés & convaincus que ce Siléne étoit le véritable fils d'Apollon, ils devoient lui montrer & lui remettre ces livres ; & alors ce fils du dieu liroit en présence de tout le monde toutes ces prophéties, & particuliérement celle pour laquelle seule étoit ourdie toute cette trame. Elle portoit, *Qu'il étoit plus expédient & plus utile aux Spartiates de n'élire désormais pour leurs rois que les plus vertueux de leurs citoiens*. En conséquence Lysandre devoit monter sur la tribune pour haranguer le peuple, & pour le porter à faire ce changement. Cléon d'Halicarnasse, célébre Rhéteur, lui avoit composé sur ce sujet un discours fort éloquent, qu'il avoit appris par cœur.

Siléne devenu grand s'étant rendu en Gréce pour jouer son rôle, Lysandre eut le déplaisir de voir manquer sa piéce par la timidité & la désertion de l'un de ses principaux acteurs, lequel, dans le moment précis de l'exécution, manqua de parole, & disparut. Quoique cette intrigue eût été menée depuis un fort lontems, elle fut con-

duite avec tant de ſecret juſqu'au tems même où elle devoit éclore, qu'on n'en ſut rien pendant la vie de Lyſandre. Ce ne fut qu'après ſa mort qu'elle fut découverte, comme nous le dirons bientôt. Mais il faut revenir à Tiſſapherne.

§. III.

Expéditions d'Agéſilas dans l'Aſie. Diſgrace & mort de Tiſſapherne. Sparte donne à Agéſilas le commandement des troupes de terre & de mer. Il commet Piſandre à ſa place ſur la flote. Entrevûe d'Agéſilas & de Pharnabaze.

QUAND Tiſſapherne eut reçu les troupes que le Roi lui envoioit, & qu'il eut réuni toutes ſes forces, il envoia commander à Agéſilas de ſe retirer de l'Aſie, & lui déclara la guerre en cas de refus. Tous ſes Officiers en furent allarmés, ne croiant pas être en état de réſiſter aux grandes forces du Roi de Perſe. Pour lui, il écouta les hérauts de Tiſſapherne avec un viſage gai & tranquille, & leur ordonna de dire à leur Maître qu'il lui avoit une très grande obligation *de ce que par ſon parjure il avoit rendu les dieux ennemis des Perſes, &*

Xenoph. Hiſt. Græc. lib. 3. p. 497-502. Id. de Ageſil. pag. 652-656. Plut. in Ageſil. pag. 600.

favorables aux Grecs. Il ſe promettoit de grandes choſes de cette expédition, & auroit regardé comme un très grand affront pour lui, que dix mille Grecs, ſous la conduite de Xénophon, fuſſent venus du fond de l'Aſie juſqu'à la mer de Gréce, qu'ils euſſent battu le Roi de Perſe autant de fois qu'il s'étoit préſenté; & que lui, qui commandoit les Lacédémoniens dont l'empire s'étendoit ſur la terre & ſur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucun exploit éclatant & digne de mémoire.

D'abord donc, pour ſe venger de la perfidie de Tiſſapherne par une tromperie juſte & permiſe, il fit ſemblant de mener ſon armée vers la Carie, lieu de la réſidence du Satrape; & dès que le Barbare eut fait marcher toutes ſes troupes de ce côté-là, il tourna tout court, & ſe jetta dans la Phrygie, où il prit pluſieurs villes, & amaſſa d'immenſes richeſſes qu'il diſtribuoit aux Officiers & aux Soldats: faiſant voir à ſes amis, dit Plutarque, que de manquer à un traité & violer un ſerment, c'eſt mépriſer les dieux mêmes; & qu'au contraire, à tromper ſes ennemis par

des ruses de guerre, il y a de la justice, de la gloire, & un plaisir sensible, accompagné d'un très grand profit. MNEMON.

Le printems venu, il rassembla toutes ses forces à Ephése; &, pour exercer ses soldats, il proposa des prix tant à la cavalerie qu'à l'infanterie. Ce léger attrait mit tout en mouvement. Le lieu des exercices étoit toujours plein de troupes de toute sorte, & la ville d'Ephése paroissoit n'être qu'une place d'armes, & une école de guerre. Tout le marché étoit rempli d'armes & de chevaux, & les boutiques de diverses sortes d'équipage. On voioit revenir Agésilas des exercices, suivi d'une foule d'Officiers & de soldats, tous aiant sur leurs têtes des guirlandes qu'ils alloient poser dans le temple de Diane, ce qui donnoit de l'admiration & de la joie à tout le monde. Car, dit Xénophon, où l'on voit fleurir la piété & la discipline, on ne doit concevoir que de belles espérances.

Pour redoubler la valeur des soldats par le mépris des ennemis, voici ce qu'il imagina. Un jour il commanda aux Commissaires qu'il avoit

ARTAXERXE

chargés de la garde du butin, de dépouiller les prisonniers, & de les vendre. Il se présentoit beaucoup de gens pour acheter leurs habits ; mais pour les corps, on les trouvoit si délicats, si tendres, & si blancs, parce qu'ils avoient toujours été nourris & élevés à l'ombre, qu'on s'en moquoit, les regardant comme de nul service & de nul prix. Alors Agésilas s'approchant dit à ses soldats ; en leur montrant les hommes, *Voila contre qui vous combattez* ; & en leur montrant leurs riches dépouilles, *Voila pourquoi vous combattez.*

Quand le tems de se remettre en campagne fut venu, Agésilas dit tout haut qu'il marcheroit en Lydie. Tissapherne, qui n'avoit pas oublié la premiére ruse dont il avoit usé à son égard, & qui ne vouloit pas qu'on le trompât une seconde fois, fit marcher promtement ses troupes vers la Carie, ne doutant point que pour cette fois Agésilas ne tournât ses forces de ce côté-la, d'autant plus qu'il étoit naturel que manquant de cavalerie il s'établît dans un pays rude & difficile, qui rendroit inutile celle des ennemis. Il fut lui-même sa dupe.

Agésilas entra en Lydie, & s'approcha de Sardes. Tissapherne accourut avec sa cavalerie, & hâta sa marche pour venir au secours de cette place. Agésilas, sachant que son infanterie ne pouvoit pas encore être arrivée, crut devoir profiter de cette occasion favorable pour lui livrer bataille avant qu'il eût rassemblé toutes ses troupes. Il rangea son armée sur deux lignes. Il forma la premiére de ses escadrons, dont il remplit les intervalles par des pelotons de gens de pié armés à la légére ; & il leur ordonna de commencer la charge, pendant qu'il les suivroit avec la seconde ligne, composée de son infanterie pesamment armée. Les barbares ne soutinrent pas le premier choc, & prirent d'abord la fuite. Les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leur camp, & y firent un grand carnage, & un plus grand butin encore.

Depuis ce combat les troupes d'Agésilas eurent une entiére liberté de ravager & de piller tout le pays du Roi, & en même tems la satisfaction de voir la punition exemplaire que ce Prince fit de Tissapherne qui étoit un

Xenoph. pag. 501. & 657. Plut. in Artax. p. 1022. & in Agesf. pag. 601. Diod. lib. 14. pag. 299. Polyen Stratag. lib. 7.

ARTAXERXE

très méchant homme, & le plus dangereux ennemi des Grecs. Le Roi avoit déja reçu beaucoup de plaintes de ſa conduite. Ici il fut accuſé de trahiſon, comme n'aiant pas fait ſon devoir dans le combat dont on vient de parler. La Reine Pariſatis, toujours animée de haine & de vengeance contre tous ceux qui avoient eu quelque part à la mort de ſon fils Cyrus, ne contribua pas peu à la mort de Tiſſapherne, en aggravant par ſon crédit les charges qui étoient contre lui : car elle étoit rentrée entiérement dans les bonnes graces du Roi ſon fils.

Comme Tiſſapherne avoit une grande autorité dans l'Aſie, le Roi n'oſa pas l'attaquer ouvertement, mais crut devoir prendre de juſtes précautions pour s'aſſurer d'un Officier ſi puiſſant, & qui pouvoit devenir un ennemi dangereux. Il chargea Tithrauſte de cette importante commiſſion. Il étoit porteur de deux lettres. La premiére étoit pour Tiſſapherne, où le Roi lui donnoit ſes ordres ſur la guerre contre les Grecs, & lui laiſſoit un plein pouvoir. La ſeconde étoit adreſſée à Ariée Gou-

verneur de Lariſſa, par laquelle le Roi lui ordonnoit d'aider de ſon conſeil & de toutes ſes forces Tithrauſte pour arréter Tiſſapherne. Il ne perdit point de tems. Il pria Tiſſapherne de vouloir bien le venir trouver, pour conférer enſemble ſur les expéditions de la campagne prochaine. Tiſſapherne, qui ne ſe doutoit de rien, ſe rendit chez lui, eſcorté ſeulement de trois cens hommes. Pendant qu'il étoit dans le bain, ſans ſabre & ſans armes, il fut arrété, & remis entre les mains de Tithrauſte, qui lui fit couper la tête, laquelle il envoia ſur le champ en Perſe. Le Roi la remit entre les mains de Paryſatis, ſpectacle agréable pour une Princeſſe emportée & vindicative. Quoique la conduite d'Artaxerxe parût ici peu digne d'un Roi, perſonne ne plaignit le ſort de ce Satrape, qui n'avoit nul reſpect pour les dieux, nul égard pour les hommes ; qui comptoit pour rien la probité & l'honneur ; pour qui les ſermens les plus ſacrés étoient un jeu ; & qui faiſoit conſiſter toute l'habileté & toute la politique d'un homme d'Etat à ſavoir tromper les autres par l'hypocriſie, le menſonge, la perfidie, & le parjure.

ARTAXERXE

Xenoph. Hist. Gr. lib. 3. pag. 501.
Plut. in Agesil. pag. 601.

Tithraufte étoit chargé d'une troisiéme lettre du Roi, qui lui donnoit le commandement des armées à la place de Tiſſapherne. Après avoir executé ſa commiſſion, il envoia de grands préſens à Agéſilas, pour le faire entrer plus facilement dans ſes vûes & dans ſes intérêts, & lui fit dire, que la cauſe de la guerre étant ôtée, & l'auteur de tous ces troubles mis à mort, rien n'empéchoit plus l'accommodement: que le Roi de Perſe conſentoit que les villes d'Aſie jouïſſent de leur liberté en lui paiant le tribut ordinaire, pourvû qu'il retirât ſes troupes, & retournât dans la Gréce. Agéſilas répondit qu'il ne pouvoit rien conclure ſans l'ordre de Sparte, de qui ſeule dépendoit la paix: que pour lui, il étoit plus aiſe d'enrichir ſes ſoldats, que de s'enrichir lui-même: que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau & honorable, non de recevoir des préſens, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant, voulant faire en quelque ſorte plaiſir à Tithraufte en déchargeant ſa province, & lui témoigner ſa reconnoiſſance de ce qu'il avoit puni l'ennemi commun des

Grecs, il mena son armée en Phrygie qui étoit le département de Pharnabaze. Tithrauste lui-même le lui avoit proposé, & il lui compta trente talens pour les frais de son voiage.

Trente mille écus.

En chemin il reçut une lettre des Magistrats de Sparte, qui lui ordonnoient de prendre le commandement de l'armée navale, avec pouvoir de mettre en sa place qui il lui plairoit. Par ce nouveau pouvoir il se vit maître absolu de toutes les troupes de terre & de mer que cet Etat avoit en Asie. On prit ce parti-là, afin que toutes les opérations étant dirigées par une seule tête, & les deux armées agissant de concert, le plan qu'on formeroit s'exécutât avec plus d'uniformité, & que tout conspirât au même but. Jamais Sparte, jusques-là, n'avoit fait cet honneur à aucun de ses Généraux, de lui confier en même tems le commandement des armées de terre & de mer. Aussi tout le monde tomboit d'accord que c'étoit le plus grand personnage de son tems, & qui soutenoit le mieux la haute réputation dont il jouissoit. Mais il étoit homme, & il avoit des foiblesses.

ARTAXERXE

La premiere chose qu'il fit, ce fut d'etablir sur la flote Pisandre pour son Lieutenant. En quoi il parut avoir fait une faute considerable, parce qu'aiant auprès de lui plusieurs autres Capitaines plus âgés & plus experimentés, cependant sans aucun egard à ce qui pouvoit être utile à son pays, & pour honorer un allié, & faire plaisir à sa femme qui etoit sœur de ce Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la flote, emploi qui étoit beaucoup au-dessus de ses forces, quoi qu'il ne fût point sans mérite.

C'est la tentation ordinaire de ceux qui sont en place, mais qui croient n'y être que pour eux & pour leur famille: comme si l'avantage de leur appartenir devenoit un titre pour remplir dignement des postes qui demandent de grands talens. Ils ne considerent pas que non seulement ils s'exposent à ruiner les affaires d'un Etat par des vûes particulieres, mais qu'ils sacrifient encore les interêts de leur propre gloire, qui ne peut se soutenir que par des succès qu'ils ne doivent pas attendre des instrumens qu'ils ont si mal choisis.

Agesilas

Agésilas etablit son armée en Phrygie dans les terres du Gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, & amassa de grosses sommes d'argent. De là, s'avançant jusqu'a la Paphlagonie, il fit alliance avec le roi Cotys, qui souhaita passionnément son amitié à cause de sa bonne foi & de sa vertu. Les mèmes motifs avoient déja obligé, quelque tems auparavant, Spithridate, un des principaux Officiers du Roi, a quitter le service de Pharnabaze, & a s'aller rendre à Agésilas; & depuis ce tems-la il lui avoit rendu de grands services, car il avoit beaucoup de troupes & étoit fort brave. Cet Officier étant entré dans la Phrygie, avoit fait le degât dans tout le pays de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même a ses forteresses: mais emportant ce qu'il avoit de plus précieux & de plus cher, il fuioit toujours devant lui, & se retiroit d'un lieu dans un autre, changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate, prenant avec lui le Spartiate Hérippidas avec quelques troupes, (c'étoit le Chef du nouveau Conseil des trente que les Spartiates

An. M. 3610.
Av. J.C. 394.
Xenoph. Hist. Gr. lib. 4. p. 507-510.

avoient envoié la seconde année à Agésilas) l'observa un jour de si près, & l'attaqua si à propos, qu'il se rendit maître de son camp, & de toutes les richesses dont il étoit plein. Mais Hérippidas, s'érigeant mal à propos en controlleur inexorable de tout ce qui avoit été soustrait du butin, força les soldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris; & en les visitant, & faisant ses recherches avec une exactitude & une sévérité hors de saison, il irrita Spithridate au point qu'il se retira sur le champ à Sardes avec ses Paphlagoniens.

On dit que dans toute cette expédition il n'arriva rien à Agésilas qui lui fût si sensible que cette retraite de Spithridate. Car, outre qu'il étoit très fâché d'avoir perdu un si bon Officier & de si bonnes troupes, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit lui faire d'une basse & sordide avarice, défaut également deshonorant pour lui & pour sa patrie, & dont il avoit travaillé pendant toute sa vie à éloigner de lui jusqu'au plus léger soupçon. Il ne croioit pas que le devoir de sa place lui permît de fermer les yeux, par une molle & aveugle

indolence, sur toutes les malversations qui se commettoient sous lui : mais il savoit aussi qu'il y a une exactitude & une sévérité, qui, pour être poussée trop loin, dégénére en petitesse & en vetillerie, & qui, par trop d'affectation de vertu, devient un vice réel & dangereux.

Quelque tems après, Pharnabaze, qui voioit tout son pays ravagé, demanda à avoir une conférence avec Agésilas. Un ami commun ménagea cette entrevûe. Agésilas arriva le premier au rendez-vous avec ses amis, & en attendant Pharnabaze, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur du gazon qui s'y rencontra. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux très douces & à long poil, de riches tapis de diverses couleurs, & de magnifiques coussins. Mais voiant Agésilas assis tout simplement à terre sans appareil, il eut honte de sa mollesse, & s'assit comme lui sur l'herbe nue. Ainsi l'on vit, dans cette occasion, tout le faste Persan venir faire hommage à la simplicité & à la modestie Spartaine.

Xenoph. Hist. Gr. lib. 4. p. 510-512. Plut. in Agesil. pag. 602.

Quand ils se furent salués, Pharnabaze prit la parole, & dit : Qu'il

avoit servi de bonne foi les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnése, combattu pour eux diverses fois, & entretenu leur armée navale, sans qu'on pût lui reprocher ni trahison ni supercherie comme à Tissapherne. Qu'il s'étonnoit qu'ils fussent venus l'attaquer dans son Gouvernement, bruler ses maisons, couper ses arbres, & ravager son pays sans ménagement. Que si c'étoit la coutume des Grecs, qui faisoient profession d'honneur & de vertu, de traiter ainsi leurs amis & leurs bienfaiteurs, il ne savoit plus ce qu'on devoit appeller juste & équitable. Ces plaintes n'étoient point tout-à-fait sans fondement : il les faisoit d'un air & d'un ton modeste, mais touchant : les Spartiates qui accompagnoient Agésilas ne voiant point ce qu'on y pouvoit répondre, tenoient les yeux baissés, & gardoient un profond silence. Agésilas, qui s'en aperçut, répondit à peu près en ces termes : » Seigneur Pharnabaze, vous n'ignorez pas que la » guerre arme quelquefois les meilleurs amis les uns contre les autres » pour la défense de leur patrie. Pendant que nous l'avons été du Roi

votre maître, nous l'avons traité « en ami : maintenant que nous « ſommes devenus ſes ennemis, nous « lui faiſons une guerre ouverte, « comme cela eſt juſte, & nous cher- « chons à lui nuire en vous faiſant du « mal. Mais dès le jour même que, « ſecouant le joug honteux de la ſer- « vitude, vous vous jugerez digne « d'être appellé plutôt l'ami & l'allié « des Grecs, que l'eſclave du Roi « des Perſes, comptez que toutes ces « troupes que vous voiez devant vos « yeux, que toutes ces armes, tous « ces vaiſſeaux, & nous-mêmes tous « tant que nous ſommes, que tout « cela n'eſt ici que pour garder vos « biens, & pour aſſurer votre liberté, « qui eſt de tous les biens le plus « précieux & le plus déſirable. «

Pharnabaze repartit, que ſi le Roi envoioit un autre Général à ſa place, & qu'il le ſoumît à un nouveau-venu, il prendroit volontiers le parti qu'on lui offroit : qu'autrement il ne ſe départiroit point de la fidélité qu'il lui avoit jurée, & ne quitteroit point ſon ſervice. Alors Agéſilas, le prenant par la main, & ſe levant avec lui : « Plaiſe aux dieux, Seigneur «

» Pharnabaze, lui dit-il, qu'avec » de si nobles sentimens vous soyez » plutôt notre ami que notre enne- » mi. « Il promit de sortir de son Gouvernement, & de n'y point rentrer tant qu'il pourroit subsister ailleurs.

§. IV.

Ligue contre les Lacédémoniens. Agésilas, rappellé par les Ephores au secours de sa patrie, obéit sur le champ. Mort de Lysandre. Victoire des Lacédémoniens près de Némée. Leur flote est battue par Conon près de Cnidos. Bataille gagnée par les Lacédémoniens à Coronée.

An M. 3610.
Av. J.C. 394.
Plut. in Agesil. p. 603. 604.
Xenoph. in Agesil. p. 657.

Il y avoit deux ans qu'Agésilas étoit à la tête de l'armée, & déja son nom faisoit trembler les provinces de la haute Asie : tout y retentissoit du bruit de sa grande sagesse, de son désintéressement, de sa modération, de son courage intrépide dans les plus grands dangers, & de son invincible patience pour supporter les plus rudes fatigues. De tant de milliers de soldats qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un seul qui eût une paillasse plus méchante & plus dure que celle sur

laquelle il couchoit. Il étoit si indifférent sur le froid & sur le chaud, [a] qu'il paroissoit seul fait à supporter les saisons les plus rigoureuses, & telles qu'il plaisoit à Dieu de les donner : ce sont les termes mêmes de Plutarque.

Le plus agréable de tous les spectacles pour les Grecs établis en Asie, c'étoit de voir les Lieutenans du grand Roi, ses Satrapes, & autres grands Seigneurs, qui étoient autrefois si fiers & si intraitables, radoucir leur ton devant un homme couvert d'une méchante cape, & à une seule de ses paroles, très courte & très Laconique, changer de langage & de conduite, & se transformer, pour ainsi dire, en d'autres hommes. Il lui arrivoit de tous côtés des Députés, que les peuples lui envoioient pour faire amitié avec lui, & son armée grossissoit tous les jours par les troupes des barbares qui venoient s'y joindre.

Toute l'Asie étoit déja émue, & la plupart des provinces prêtes à se révolter. Agésilas avoit remis l'ordre &

a Ὥσπερ μόνος ἀεὶ χρῆσθαι ταῖς ὑπὸ θεοῦ κεκραμέναις ὥραις πεφυκώς.

ARTAXERXE

le calme dans toutes les villes, leur avoit rendu leur franchise & leur liberté avec les modifications raisonnables, non seulement sans verser de sang, mais sans bannir même un seul homme. Non content de tels progrès, il songeoit à aller attaquer le Roi de Perse dans le cœur de ses Etats, à le faire craindre pour sa propre personne & pour la tranquillité dont il jouissoit dans ses villes d'Ecbatane & de Suse, & à l'embarrasser de tant d'affaires qu'il ne pût plus, du fond de son cabinet, troubler toute la Gréce, en corrompant par ses présens les Orateurs, & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes.

Xenoph. Hist. Gr. lib. 3. p. 502-507. Plut. in Lys. p. 449-451.

Tithrauste, qui commandoit pour le Roi dans l'Asie, voiant où alloient les desseins d'Agésilas, & voulant en prévenir l'effet, avoit envoié dans la Gréce Timocrate de Rhodes avec de grosses sommes, pour corrompre les principaux des villes, & y exciter par leur moien des soulevemens contre Sparte. Il savoit que la fierté des Lacédémoniens, (car tous leurs Commandans ne ressembloient point à Agésilas) & les maniéres impérieuses qu'ils emploioient à l'égard de

leurs alliés & de leurs voisins, sur tout depuis qu'ils se regardoient comme les maîtres de la Gréce, avoient généralement indisposé les esprits, & excité contre eux une jalousie qui n'attendoit qu'une occasion pour éclater. Cette dureté de gouvernement avoit une cause naturelle dans leur éducation. Accoutumés dès l'enfance à obéir sans délai & sans réplique, premiérement aux maîtres, ensuite aux magistrats, ils exigeoient une pareille obéissance des villes qui dépendoient d'eux, s'irritoient aisément des moindres résistances, & par cette exactitude & cette sévérité outrée se rendoient insupportables.

Tithrauste n'eut donc pas de peine à détacher les alliés de leur parti. Thébes, Argos, Corinthe entrérent dans ses vûes : le Député ne se présenta point à Athénes. Ces trois villes, animées par ceux qui les gouvernoient, font ligue contre Lacédémone, qui de son côté se prépare fortement à la guerre. Ceux de Thébes en même tems députent vers les Athéniens, pour implorer leur secours, & les faire entrer dans la ligue. Les Députés, après avoir passé

ARTAXERXE

légérement ſur leurs anciennes diviſions, inſiſtent avec force ſur les ſervices conſidérables qu'ils ont rendus à Athénes, en refuſant de ſe joindre à ſes ennemis dans le tems qu'ils vouloient la ruiner de fond en comble. Ils leur repréſentent l'occaſion favorable qu'ils ont de ſe rétablir dans leur ancien pouvoir, & d'enlever aux Lacédémoniens l'empire de la Gréce. Que tous les alliés de Sparte, ſoit au-dedans ſoit au-dehors de la Gréce, ennuiés de leur dure & injuſte domination, n'attendoient qu'un ſignal pour ſe révolter. Qu'au moment que les Athéniens ſe ſeroient déclarés, toutes les villes ſe réveilleroient au bruit de leurs armes ; & que le Roi de Perſe, qui avoit juré la ruine de Sparte, les aideroit de toutes ſes forces, tant par terre que par mer.

Thraſybule, à qui les Thébains avoient fourni des armes & de l'argent lorſqu'il entreprit de rétablir la liberté à Athénes, appuia fortement leur demande, & le ſecours fut accordé d'une commune voix. Les Lacédémoniens, de leur côté, ſe mirent en campagne ſans perdre de tems, & entrérent dans la Phocide. Lyſandre

écrivit à Pausanias, qui commandoit l'une des deux armées, pour l'avertir de se rendre le lendemain de bonne heure devant Haliarte qu'il vouloit assiéger, & que pour lui il s'y rendroit au point du jour. La lettre fut interceptée. Lysandre l'aiant attendu fort lontems, fut obligé de donner le combat, & il y fut tué. Pausanias apprit cette triste nouvelle en chemin. Il ne laissa pas de continuer sa marche vers Haliarte. On délibéra si l'on donneroit un nouveau combat. Il ne crut pas qu'il fût de la prudence de le hazarder, & se contenta de faire une tréve pour enlever les corps de ceux qui étoient restés sur la place. A son retour à Sparte, il fut cité pour rendre compte de sa conduite : & sur ce qu'il refusa de comparoitre, il fut condanné à mort. Mais il se déroba au supplice par la fuite, & se retira à Tégée, où il passa le reste de ses jours sous la sauve-garde & la protection de Minerve, dont il s'étoit rendu le suppliant ; & il y mourut de maladie.

La pauvreté de Lysandre aiant été reconnue après sa mort, fit beaucoup d'honneur à sa mémoire, quand on

vit que de tant d'or & d'argent qui lui avoit paſſé par les mains, d'une puiſſance ſi grande qu'il avoit eue, de tant de villes qui lui avoient été ſoumiſes & qui lui avoient fait la cour, en un mot de cette eſpéce de roiauté & de ſouveraineté qu'il avoit toujours exercée, il n'en avoit profité en rien pour avancer & pour enrichir ſa maiſon.

Quelques jours avant ſa mort, deux des principaux citoiens de Sparte avoient fiancé ſes deux filles : mais quand ils ſurent l'état où Lyſandre avoit laiſſé ſes affaires, ils refuſérent de les épouſer. La République ne laiſſa point impunie une telle baſſeſſe d'ame, & ne put ſouffrir que la pauvreté de Lyſandre, qui étoit la plus grande preuve de ſa juſtice & de ſa vertu, fût regardée comme un obſtacle qui dût empécher de s'allier dans ſa famille. Ils furent condannés à une amende, couverts de honte, & expoſés au mépris de tous les gens de bien. Car à Sparte il y avoit des peines établies, non ſeulement contre ceux qui refuſoient de ſe marier, ou qui ſe marioient trop tard, mais auſſi contre ceux qui ſe marioient mal. Et

l'on rangeoit dans ce nombre ceux ſur tout qui, au lieu de s'allier dans des maiſons de vertu & de leur parenté, ne cherchoient que les maiſons des riches. Loi admirable, qui ſerviroit à perpétuer dans les familles la probité & l'honneur, qu'un ſang impur vient bientôt à bout d'y altérer !

Il faut avouer qu'un généreux déſintéreſſement, au milieu de tout ce qui peut irriter la cupidité, eſt bien rare, & bien digne d'admiration: mais il étoit accompagné dans Lyſandre de grands défauts qui en terniſſoient tout l'éclat. Sans parler de l'imprudence qu'il eut de faire entrer dans Sparte l'or & l'argent qu'il mépriſoit lui-même, mais qu'il rendit eſtimable à ſes citoiens, ce qui cauſa leur perte : quel cas peut-on faire d'un homme, brave à la vérité, propre à manier les eſprits, intelligent dans les affaires, & habile dans l'art de gouverner & dans ce qu'on appelle politique, mais qui ne compte pour rien la probité & la juſtice ; à qui le menſonge, la fourbe, la perfidie paroiſſent des moiens légitimes pour parvenir à ſes fins ; qui ne craint point, pour avancer ſes amis & ſe faire des créatures,

ARTAXERXE

de commettre les injuſtices & les violences les plus criantes ; enfin qui ne rougit pas de profaner ce que la religion a de plus ſacré, juſqu'à corrompre les Prêtres & ſuppoſer des oracles, pour ſatisfaire la folle ambition qu'il avoit de s'égaler aux Rois, & de monter ſur le trône ?

Xenoph. Hiſt. Gr. lib. 4. p. 513. Id. in Ageſil. pag. 657. Plut. in Ageſil. pag. 603. 604.

Dans le tems même qu'Agéſilas ſe préparoit à mener ſes troupes dans la Perſe, arrive le Spartiate Epicydidas, qui lui annonce que Sparte eſt menacée d'une furieuſe guerre, que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au ſecours de ſon pays. Agéſilas ne délibéra pas un moment, & fit ſur le champ aux Ephores cette réponſe, que Plutarque nous a conſervée. *Agéſilas aux Ephores, ſalut. Nous avons ſoumis une partie de l'Aſie, mis en déroute les barbares, & fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre. Mais, puiſque vous m'ordonnez de retourner, je ſuis de près votre lettre, & je la préviendrois s'il m'étoit poſſible. J'ai reçu le commandement, non pour moi, mais pour ma ville & pour les alliés. Je ſai qu'un Commandant ne mérite & ne remplit véritablement ce nom, que lorſqu'il ſe laiſſe conduire par les Loix & par*

Plut. in Apophthegm. Lacon. p. 211.

les Ephores, & qu'il obéit aux Magistrats. MNEMON.

On a fort admiré & fait valoir cette promte obéiſſance d'Agéſilas ; & ce n'eſt point ſans raiſon. Annibal, déja accablé de malheurs, chaſſé de preſque toute l'Italie, eut beaucoup de peine à obéir à ſes citoiens qui le rappelloient pour délivrer Carthage du malheur dont elle étoit menacée. Ici c'eſt un Roi vainqueur, prêt à entrer dans le pays ennemi & à aller attaquer le Roi des Perſes juſques ſur ſon trône, preſque ſûr de l'heureux ſuccès de ſes armes, qui, au premier ordre des Ephores, renonce à de ſi flateuſes & de ſi magnifiques eſpérances. Il montre bien la vérité de ce qu'on diſoit, *qu'à Sparte c'étoient les loix qui commandoient aux hommes, & non les hommes aux loix.*

En partant il dit, *que trente mille Archers du Roi le chaſſoient d'Aſie*, déſignant par ces mots une monnoie de Perſe qui avoit d'un côté la figure d'un Archer, parce qu'on avoit répandu dans la Gréce trente mille piéces de cette monnoie pour corrompre les Orateurs, & ceux qui avoient le plus de pouvoir dans les villes.

ARTAXERXE

Xenoph. hist. Græc. lib. 4. pag. 513.

Xenoph. de Expedit. Cyr. lib. 5. p. 350.

Agésilas, en quittant l'Asie, où il fut regretté comme le pere commun des peuples, y établit Euxéne pour son Lieutenant, & lui donna quatre mille hommes pour la défense du pays. Xénophon partit avec lui. Il laissa à Ephése chez Mégabyze, qui prenoit soin du temple de Diane, la moitié de l'or qu'il avoit raporté de son expédition en Perse avec Cyrus, pour le lui garder comme un dépôt; &, en cas de mort, pour le consacrer à Diane.

Xenoph. pag. 514-517.

Cependant les Lacédémoniens avoient levé une armée, & l'avoient mise sous le commandement d'Aristodéme, tuteur du roi Agésipolis encore enfant. Leurs ennemis s'assemblérent pour délibérer comment ils devoient faire la guerre. Timolaüs de Corinthe dit, que les Lacédémoniens ressembloient à un fleuve qui grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, ou à un essain d'abeilles qu'on peut bruler aisément dans sa ruche, mais qui se répand bien loin à sa sortie, & se rend redoutable par ses piqûres. Il étoit donc d'avis qu'on les allât attaquer chez eux, &, s'il se pouvoit, jusques dans leur capitale: ce qui fut

approuvé & résolu. Mais les Lacédémoniens ne leur en laissérent pas le tems. Ils se mirent en campagne, & trouvérent l'ennemi près de Némée, ville assez voisine de Corinthe. Il s'y donna un combat fort rude. Les Lacédémoniens eurent l'avantage, qui fut très considérable. Agésilas, aiant reçu cette nouvelle à Amphipolis, comme il accouroit au secours de sa patrie, la manda aussitôt aux villes d'Asie pour leur donner du courage, & leur fit espérer qu'elles le reverroient bientôt si les affaires tournoient bien.

Quand on sut à Sparte qu'Agésilas approchoit, les Lacédémoniens qui étoient restés dans la ville, voulant lui faire honneur à cause de sa promte obéissance à leurs ordres, firent publier à son de trompe que tous les jeunes gens, qui voudroient aller au secours de leur Roi, n'avoient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut pas un seul qui ne vînt se présenter avec joie, & donner son nom. Mais les Ephores en choisirent seulement cinquante des plus braves & des plus robustes qu'ils lui envoiérent, & le firent prier de se rendre le plutôt qu'il pourroit en

Plut. in Agesil. pag. 605.

ARTAXERXE

Béotie, ce qu'il exécuta ſans délai.

Xenoph. hiſt. Gr. lib. 4. p. 518. Diod. lib. 14. pag. 302. Juſtin. lib. 6. cap. 2. & 3.

Dans ce méme tems les deux flotes ennemies ſe rencontrérent près de Cnidos ville de Carie. Celle des Lacédémoniens étoit commandée par Piſandre beau-frere d'Agéſilas, celle des Perſes par Pharnabaze & Conon Athénien. Ce dernier, voiant que les ſecours du Roi de Perſe venoient lentement, & faiſoient manquer bien des occaſions, avoit pris le parti d'aller lui-même en Cour ſolliciter en perſonne l'aſſiſtance du Roi. Comme il ne voulut point ſe proſterner devant lui ſelon la coutume ordinaire, il ne put s'ouvrir & s'expliquer que par des entremetteurs. Il lui repréſenta avec une force & une vivacité qu'on pardonne rarement à ceux qui parlent aux Princes, qu'il étoit bien étonnant & bien honteux, que ſes Miniſtres, contre ſon intention, laiſſaſſent manquer & dépérir ſes affaires par une indigne épargne ; que le plus opulent Roi de la terre le cédât à ſes ennemis par l'endroit même où il leur étoit infiniment ſupérieur, c'eſt-à-dire par les richeſſes ; & que faute d'envoier à ſes Généraux l'argent néceſſaire, il fît avorter tous leurs

desseins. Ces remontrances étoient libres, mais sensées & solides. Le Roi les reçut parfaitement bien, & il montra par son exemple que souvent on pourroit dire la vérité aux Princes avec succès, si on en avoit le courage. Conon obtint tout ce qu'il demanda, & le Roi le fit Amiral de sa flote.

Elle étoit composée de plus de quatre-vingts dix galéres : celle des ennemis étoit un peu inférieure en nombre. Elles vinrent à la vûe l'une de l'autre près de Cnidos, ville maritime de l'Asie Mineure. Conon, qui avoit été cause en quelque sorte de la prise d'Athénes par la perte du combat naval près d'Ægos-potamos, fit ici des efforts extraordinaires pour réparer son malheur, & pour effacer par une victoire éclatante la honte de sa premiére défaite. Il [a] avoit cet avantage, que dans le combat qu'il alloit donner, les Perses en faisoient tous les frais, & en devoient porter seuls toute la perte ; au lieu que tout le fruit de la victoire seroit pour les

[a] Eo speciosiùs, quòd ne ipsorum quidem Atheniensium, sed alieni imperii viribus dimicet, pugnaturus periculo regis, victurus præmio patriæ. *Justin.*

ARTAXERXE

Athéniens ſans qu'ils y hazardaſſent rien du leur. Piſandre avoit auſſi de grands motifs de montrer du courage dans cette occaſion, pour ne pas dégénérer de la gloire de ſon beau-frere, & pour juſtifier le choix qu'il avoit fait de lui en le nommant Amiral de la flote. En effet il fit paroitre beaucoup de valeur, & eut d'abord quelque avantage : mais le combat s'étant échaufé, & les alliés de Sparte aiant pris la fuite, il ne put ſe réſoudre à les ſuivre, & mourut les armes à la main. Conon prit cinquante galéres : le reſte ſe ſauva à Cnidos. La ſuite de cette victoire fut la révolte preſque générale des alliés de Sparte, dont pluſieurs ſe déclarérent pour les Athéniens, & les autres ſe rétablirent dans leur ancienne liberté. Depuis cette bataille, les affaires des Lacédémoniens allérent toujours en déclinant. Toutes leurs actions en Aſie ne furent plus que les foibles efforts d'un pouvoir mourant ; juſqu'à ce que les défaites de Leuctres & de Mantinée achevérent de les accabler.

Iſocr. in Orat. Areopag. pag. 278-280.

Iſocrate fait une réflexion bien ſenſée au ſujet des révolutions de

Sparte & d'Athénes, qui ont toujours eu leur cauſe & leur ſource dans la proſpérité orgueilleuſe de ces deux Républiques. En effet les Lacédémoniens, qui d'abord étoient inconteſtablement reconnus pour les maîtres de la Gréce, ne déchurent de leur autorité que par l'abus énorme qu'ils en firent. Les Athéniens ſuccédérent à leur puiſſance, & en même tems à leur fierté; & nous avons vû dans quel abyme de maux elle les précipita. Sparte, aiant encore repris le deſſus par la défaite des Athéniens en Sicile, & par la priſe de leur ville, ſembloit devoir profiter de la double expérience du paſſé, tant de la ſienne propre, que de celle de ſa rivale qui étoit encore toute récente : mais il eſt rare que les exemples & les événemens les plus frapans faſſent changer de conduite. Sparte devint auſſi fiére & auſſi intraitable qu'auparavant: auſſi éprouva-t-elle encore le même ſort.

C'étoit pour faire éviter ce malheur aux Athéniens, qu'Iſocrate leur rappelloit le ſouvenir du paſſé, leur parlant dans un tems où tout leur réuſſiſſoit. « Vous croiez, leur dit-il, «

» que munis d'une flote nombreuse,
» maîtres absolus de la mer, soutenus
» par de puissans alliés toujours prêts
» à vous secourir, vous n'avez rien à
» craindre, & que vous pouvez jouir
» en repos & en tranquillité du fruit
» de vos victoires, Et moi, souffrez
» que je vous parle avec franchise &
» vérité, je pense tout autrement. Ce
» qui fait le sujet de ma crainte, c'est
» que je voi que la décadence des plus
» grandes villes a toujours commencé
» dans le tems qu'elles se croioient
» les plus puissantes, & que c'est leur
» sécurité même qui a creusé le pré-
» cipice où elles sont tombées. Et la
» raison en est bien claire. La prospé-
» rité & l'adversité ne marchent ja-
» mais seules; mais elles ont chacune
» leur cortége qui produit des effets
» bien différens. La premiére est ac-
» compagnée de faste, d'orgueil, d'in-
» solence, qui aveuglent, & inspirent
» des projets téméraires & insensés:
» au contraire l'adversité a pour com-
» pagnes la modestie, la défiance de
» soi-même, la circonspection, dont
» l'effet naturel est de rendre les
» hommes prudens, & de leur faire
» tirer avantage de leurs propres fau-

tes. De ſorte que l'on ne ſait lequel « de ces deux états l'on doit ſouhaiter « à une ville : puiſque celui qui paroit « malheureux, eſt un acheminement « preſque ſûr à la proſpérité ; & que « celui qui eſt ſi flateur & ſi brillant, « conduit pour l'ordinaire aux plus « grands malheurs «. L'échec reçu par les Lacédémoniens à la journée de Cnidos, en fut une triſte preuve.

Agéſilas étoit en Béotie prêt à donner la bataille, quand il apprit cette facheuſe nouvelle. Dans la crainte qu'elle ne décourageât & n'effraiât ſes troupes qui ſe préparoient au combat, il fit courir le bruit dans l'armée que les Lacédémoniens avoient remporté ſur mer une victoire conſidérable, & lui-même paroiſſant en public couronné d'un chapeau de fleurs, fit un ſacrifice d'action de graces pour cette bonne nouvelle, & envoia aux Officiers des portions du ſacrifice. Les deux armées, à peu près égales en force, ſe trouvérent en préſence dans les plaines de Coronée, & ſe mirent en bataille. Agéſilas donna aux Orchoméniens l'aile gauche, & prit pour lui la droite. De l'autre côté, les Thébains étoient à la droite,

Plut. in Ageſil. p. 605.

Plut. in Ageſil. p. 605. Xenoph. hiſt. Gr. pag. 518-520. & in Ageſil. pag. 659. 660.

& les Argiens à la gauche. Xénophon écrit que ce fut la plus furieuſe de toutes les batailles qui euſſent été données de ſon tems ; & il doit en être cru, car il y étoit, & il combattoit auprès d'Agéſilas, avec lequel il étoit revenu d'Aſie.

La premiére charge ne fut pas fort opiniâtre, & ne dura pas lontems. Les Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoméniens, & Agéſilas renverſa & mit en déroute les Argiens. Mais les uns & les autres aiant ſu que leur aile gauche étoit fort maltraitée & & qu'elle fuioit, ils tournérent incontinent, Agéſilas pour s'oppoſer aux Thébains, & pour leur ravir la victoire ; & les Thébains, pour ſuivre leur aile gauche qui s'étoit retirée vers l'Hélicon. Dans ce moment Agéſilas pouvoit remporter une victoire ſûre, s'il avoit voulu laiſſer paſſer les Thébains pour les charger enſuite en queue : mais emporté par l'ardeur de ſon courage il voulut s'oppoſer à leur paſſage, & les attaquer de front, pour les renverſer de vive force. En quoi, dit Xénophon, il montra plus de valeur que de prudence.

Les

Les Thébains, voiant qu'Agésilas marchoit contre eux, réunirent dans l'instant toute leur infanterie en un seul corps, en formérent un bataillon quarré, & reçurent l'ennemi sans s'étonner. La mélée fut âpre & sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans celui où Agésilas combattoit au milieu des cinquante jeunes Spartiates que la ville lui avoit envoiés. La valeur & l'émulation de ces jeunes gens furent d'un grand secours pour Agésilas, & l'on peut dire qu'ils lui sauvérent la vie, combattant autour de lui avec beaucoup d'ardeur, & s'exposant les premiers pour mettre sa personne en sûreté. Ils ne purent pas néanmoins l'empécher d'être blessé, & il reçut au travers de ses armes plusieurs coups de pique & d'épée. Mais, après de grands efforts, ils l'arrachérent encore vivant aux ennemis, & lui faisant un rempart de leurs corps, ils lui immolérent grand nombre de Thébains, & plusieurs de ces jeunes gens demeurérent aussi sur la place. Enfin, voiant que c'étoit une affaire trop difficile que de renverser de front les Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils

MNEMON.

ARTAXERXE

avoient refusé de faire d'abord. Ils ouvrirent leur phalange pour leur donner passage ; & après qu'ils furent passés, comme ils marchoient avec plus de desordre, ils tombérent sur eux, & les attaquérent par les flancs & par la queue. Ils ne purent pourtant jamais les rompre, ni les mettre en fuite. Ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, & gagnérent l'Hélicon, bien fiers du succès de ce combat, où de leur côté ils s'étoient toujours maintenu invincibles.

Agésilas, quoique très affoibli par le grand nombre de ses blessures, & par la quantité de sang qu'il avoit perdu, ne voulut point se retirer dans sa tente, qu'il ne se fût fait porter au lieu où étoit sa phalange, & qu'il n'eût vû emporter devant lui tous les morts sur leurs armes mêmes. Là, on vint lui dire que plusieurs des ennemis s'étoient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne qui étoit près du lieu où s'étoit donné le combat, & on lui demanda ce qu'il vouloit qu'on en fît. Comme il étoit plein de respect pour les dieux, il ordonna qu'on les laissât aller, & leur

donna même une efcorte, pour les conduire en fûreté où ils voudroient. MNEMON.

Le lendemain matin, Agéfilas voulant éprouver fi les Thébains auroient le courage de recommencer le combat, commanda à fes troupes de fe couronner de chapeaux de fleurs, & à fes fluteurs de jouer de la flute pendant qu'il feroit dreffer & orner un trophée pour monument de fa victoire. Dans ce même moment, les ennemis lui envoiérent des Hérauts pour demander la permiffion d'enterrer les morts. Il la leur accorda avec une tréve,& aiant confirmé fa victoire par cette action de vainqueur, il fe fit porter à Delphes, où l'on célébroit les Jeux Pythiques. Il y fit une proceffion folennelle, qui fut fuivie d'un facrifice, & il confacra au dieu la dixme du butin qu'il avoit fait en Afie, qui montoit à cens talens. Ces grands hommes, encore plus religieux que braves, ne manquoient jamais de marquer aux dieux par des préfens leur reconnoiffance pour les victoires qu'ils avoient remportées, déclarant par cet hommage public qu'ils s'en croioient redevables à leur protection.

Cent mille écus.

§. V.

Agésilas victorieux retourne à Sparte. Il se conserve toujours dans sa simplicité & dans ses mœurs anciennes. Conon rétablit les murailles d'Athénes. Paix honteuse aux Grecs, conclue par Antalcide Lacédémonien.

Plut. in Agesil. p. 606.

APRES la fête, Agésilas s'en retourna par mer à Sparte. Ses citoïens le reçurent avec toutes les marques d'une véritable joie, & le regardérent avec admiration, voiant ses mœurs simples, & sa vie pleine de frugalité & de tempérance. A son retour des pays étrangers où dominoient le faste, la mollesse, l'amour des délices, on ne le vit point infecté des mœurs barbares, comme l'avoient été la plupart des autres Généraux. Il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses bains, ni à l'équipage de sa femme, ni aux ornemens de ses armes, ni aux meubles de sa maison. Au milieu d'une réputation si brillante & des applaudissemens universels, toujours le même, & plus modeste encore qu'auparavant, il ne se distinguoit des autres citoiens que par une plus

grande ſoumiſſion aux loix, & un plus inviolable attachement aux coutumes de ſa patrie, perſuadé qu'il n'étoit Roi que pour en donner l'exemple aux autres. MNEMON.

Il ne faiſoit conſiſter la grandeur que dans la vertu. Un jour qu'on parloit en termes magnifiques du Grand Roi, (c'eſt ainſi que les Rois de Perſe ſe faiſoient appeller) & qu'on relevoit extrêmement ſa puiſſance: « Je [a] ne comprends pas, dit-il, comment il eſt plus grand que moi, s'il n'eſt pas plus vertueux. *Plut. de ſui laude, p. 545.*

Il y avoit à Sparte quelques citoiens, qui, gâtés par le goût dominant de la Gréce, ſe faiſoient un mérite & une gloire d'entretenir beaucoup de chevaux pour les courſes. Il perſuada à ſa ſœur, appellée Cyniſca, de diſputer le prix aux Jeux Olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire qu'on y remportoit, & dont on faiſoit tant de cas, n'étoit pas le fruit du courage & de la valeur, mais des richeſſes & de la dépenſe. Elle fut la premiére des perſonnes de ſon ſexe qui eut part à cet honneur. Il ne portoit pas le même jugement des exer-

a Τί δ' ἐμοῦ γε μείζων ἐκεῖνος, εἰ μὴ καὶ δικαιότερος;

ARTAXERXE

cices qui contribuent à rendre le corps plus robuſte, & qui l'endurciſſent aux travaux & à la fatigue ; & pour les mettre plus en honneur, il les honoroit ſouvent de ſa préſence.

Plut. in Ageſil. p. 606.

Quelque tems après la mort de Lyſandre, il découvrit le complot qu'il avoit formé contre les deux Rois, dont juſques-là on n'avoit point entendu parler, & dont on n'eut connoiſſance que par une eſpéce de hazard. Voici ce qui donna lieu à cette découverte. Sur quelques affaires qui regardoient le gouvernement, on eut beſoin d'aller conſulter les Mémoires que Lyſandre avoit laiſſés, & Agéſilas ſe tranſporta dans ſa maiſon. En parcourant ſes papiers, il tomba ſur le cahier où étoit écrite tout du long la harangue de Cléon, qu'il avoit préparée ſur la nouvelle maniére de procéder à l'élection des Rois. Frapé de cette lecture, il quitta tout, & ſortit bruſquement pour aller communiquer cette harangue à ſes citoiens, & leur faire voir quel homme c'étoit que Lyſandre, & combien on s'étoit trompé à ſon égard. Mais Lacratidas, homme ſage & prudent, & qui étoit le Préſident des Ephores, le

retint en lui disant, « Qu'il ne faloit « pas déterrer Lysandre, mais au con- « traire qu'il faloit enterrer avec lui sa « harangue, comme une piéce très dan- « gereuse par le grand art avec lequel « elle étoit composée, & par la force de « persuasion qui régnoit par tout, & à « laquelle il seroit difficile de résister. « Agésilas le crut, & la harangue demeura ensevelie dans le silence & l'oubli, ce qui étoit le meilleur usage qu'on en pût faire.

Plut. in Agesil. p. 607.

Comme il avoit beaucoup de crédit dans la ville, il fit déclarer Amiral de la flote Téleutias, son frere utérin. Il seroit à souhaiter que l'histoire, pour justifier ce choix, marquât dans ce Commandant d'autres qualités, que celle de proche parent du Roi. Bientôt après Agésilas partit avec son armée de terre, alla mettre le siége devant Corinthe, & prit ce que l'on appelloit les longues murailles, pendant que son frere Téleutias l'assiégeoit par mer. Il fit plusieurs autres exploits particuliers contre les peuples de la Gréce ennemis de Sparte, qui marquent toujours à la vérité beaucoup de valeur & d'expérience de la part de ce Chef, mais qui ne sont

pas fort importans ni décisifs, & que j'ai cru par cette raison pouvoir omettre.

An M. 3611.
Av. J.C. 393.
Xenoph. hist. Græc. lib. 4. p. 534 537.
Diod. lib. 14 pag. 303.
Justin. lib. 6. c. 5.

Dans le même tems, Pharnabaze & Conon, avec la flote du Roi, s'étant rendu maîtres de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie. Ce Satrape, retournant dans son Gouvernement de Phrygie, laissa à Conon le commandement de l'armée navale, avec des sommes fort considérables pour travailler au rétablissement d'Athénes. Conon victorieux & couvert de gloire s'y rendit, & y fut reçu avec un applaudissement général. Le triste spectacle d'une ville, autrefois si florissante, & alors réduite à un triste état, lui causa plus de douleur, qu'il ne ressentit de joie de revoir sa chere patrie après tant d'années. Il ne perdit point de tems, & commença aussitôt l'ouvrage, y emploiant, outre les maçons & les ouvriers ordinaires, les soldats, les matelots, les citoiens, les alliés, en un mot tous ceux qui étoient bien intentionnés pour Athénes, la Providence voulant que cette ville, brulée anciennement par les Perses, fût alors rebâtie de leurs propres mains;

& qu'aiant été démantelée & démolie par les Lacédémoniens, elle fût rétablie de leurs propres deniers, & des dépouilles qu'on avoit prises sur eux. Quelle vicissitude, quel changement! Athénes avoit alors pour alliés, ceux qui avoient été autrefois ses plus cruels ennemis; & pour ennemis, ceux avec qui elle avoit contracté, dans ces premiers tems, une si étroite & si intime alliance. Conon, secondé par le zêle des Thébains, releva en peu de tems les murs d'Athénes, rétablit cette ville dans son ancien éclat, & la rendit plus formidable que jamais à ses ennemis. Après avoir offert aux dieux une véritable hécatombe, c'est-à-dire un sacrifice de cent beufs, en action de graces pour l'heureux rétablissement d'Athénes, il fit un festin à toute la ville, & tous les citoiens généralement y furent invités.

Athen. lib. 1. pag. 3.

Sparte ne put voir sans une extrême douleur un rétablissement si glorieux. Elle regardoit la grandeur & la puissance d'une ville anciennement rivale, & presque toujours ennemie, comme sa propre ruine. C'est ce qui fit prendre aux Lacédémoniens la lâche résolution de se venger en même

Xenoph. hist. grac. lib. 4. p. 537. 538. Plut. in Agesil. p. 608.

tems & d'Athénes, & de Conon son restaurateur, en faisant la paix avec le Roi de Perse. Dans cette vûe ils envoient Antalcide Amiral de leur flote à Téribaze. Sa commission renfermoit deux articles principaux. Le premier étoit d'accuser Conon devant le Satrape d'avoir volé au Roi l'argent qu'il avoit emploié au rétablissement d'Athénes, & d'avoir formé le dessein d'enlever aux Perses l'Eolide & l'Ionie, pour les assujettir de nouveau à la République d'Athénes, de qui elles avoient autrefois dépendu. Par le second, il avoit ordre de faire à Téribaze les propositions les plus avantageuses que son Maître pût souhaiter. Sans se mettre aucunement en peine de ce qui regardoit l'Asie, il stipuloit seulement que toute les îles & les autres villes jouiroient de leur liberté & de leurs loix. Ainsi les Lacédémoniens livroient au Roi avec la derniére injustice, & avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Asie, pour la liberté desquels Agésilas avoit si lontems combattu. Il est vrai que celui-ci n'eut aucune part à une si indigne négociation. Toute la honte en doit tomber sur Antalcide, qui étant l'en-

nemi juré de ce Roi de Sparte, hâtoit cette paix par toutes ſortes de voies, parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire, & la réputation d'Agéſilas. MNEMON.

Les plus conſidérables villes de la Gréce avoient envoié en même tems des Députés à Téribaze, & Conon étoit à la tête de ceux d'Athénes. Tous, d'un commun accord, rejettérent de telles propoſitions. Sans parler de l'intérêt des Grecs d'Aſie qui les touchoit vivement, ils ſe voioient expoſés par ce Traité, les Athéniens à perdre les îles de Lemnos, d'Imbros, & de Sciros; les Thébains, à abandonner les villes de Béotie dont ils étoient maîtres, & qui voudroient rentrer dans leur liberté; les Argiens à renoncer à Corinthe, dont la perte entraîneroit bien-tôt celle d'Argos même. Ainſi les Députés ſe retirérent, ſans avoir rien conclu.

Téribaze arréta Conon, & le fit mettre en priſon. N'oſant pas ſe déclarer ouvertement pour les Lacédémoniens, ſans en avoir reçu un ordre exprès, il ſe contenta de leur fournir ſous main des ſommes con-

ſidérables pour l'équipement d'une flote, afin que les autres villes de la Gréce ne fuſſent point en état de leur réſiſter. Après avoir pris ces précautions, il partit ſur le champ pour la Cour, & alla rendre compte au Roi de l'état de ſa négociation. Le Prince en fut fort content, & le preſſa fort d'y mettre la derniére main. Téribaze lui fit auſſi le raport des accuſations des Lacédémoniens contre Conon. Quelques Auteurs, ſelon le témoignage de Cornélius Népos, ont écrit qu'il fut conduit à Suſe, & qu'il y fut exécuté par ordre du Roi. Le ſilence que Xénophon, qui lui étoit contemporain, garde ſur ſa mort, laiſſe en doute s'il ſe ſauva de la priſon, ou s'il ſubit le dernier ſupplice.

Dans l'intervalle juſqu'à la concluſion du Traité, il ſe paſſa quelques actions peu conſidérables entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Ce fut auſſi pour lors qu'Evagore pouſſa ſes conquêtes dans l'île de Cypre : nous en parlerons bientôt.

An.M.3617. Av J.C. 387. *Xenoph. l. 5. pag. 548-551.*

Enfin Téribaze étant de retour, manda les Députés des villes de Gréce pour leur faire la lecture du Traité,

Il portoit que toutes les villes Grecques de l'Aſie demeureroient ſoumiſes au Roi, & que toutes les autres, tant petites que grandes, conſerveroient leur liberté. Le Roi retenoit, outre cela, la poſſeſſion des îles de Cypre & de Clazoméne, & laiſſoit celles de Scyros, de Lemnos, & d'Imbros aux Athéniens, à qui elles appartenoient depuis lontems. Par ce même Traité il promettoit de ſe joindre aux peuples qui l'accepteroient, pour faire la guerre par terre & par mer à ceux qui refuſeroient d'y entrer. Nous avons déja dit que c'étoit Sparte même qui avoit propoſé de telles conditions. MNEMON.

Toutes les autres villes de la Gréce, ou du moins le plus grand nombre, rejettoient avec horreur un Traité ſi infame. Cependant, comme ces peuples étoient affoiblis par les diviſions domeſtiques qui les avoient épuiſés, & qu'ils étoient hors d'état de ſoutenir la guerre contre un Prince ſi puiſſant qui ménaçoit de tomber avec toutes ſes forces contre quiconque refuſeroit d'entrer dans cet accord, ils furent contraints malgré eux d'y conſentir, excepté les Thébains qui eu-

ARTAXERXE rent le courage de s'y opposer d'abord ouvertement, mais qui furent enfin obligés de l'accepter comme les autres, de qui ils se voioient généralement abandonnés.

Voila quel fut le fruit de la jalousie & des dissensions qui armérent les villes Grecques les unes contre les autres; & quel avoit été le but que s'étoit proposé la politique d'Artaxerxe, en répandant des sommes considérables parmi des peuples, invincibles au fer & aux armes, mais non à l'or & aux présens des Perses, bien éloignés en cela du caractére des anciens Grecs.

Pour bien comprendre combien Sparte & Athénes, dans les tems dont nous parlons, étoient différentes de ce qu'elles avoient été autrefois, il ne faut que comparer les deux Traités de paix conclus entre les Perses & les Grecs, le premier par Cimon Athénien sous Artaxerxe Longue-main plus de soixante ans auparavant, & le dernier par Antalcide Lacédémonien sous Artaxerxe Mnémon. Dans le premier, la Gréce victorieuse & triomphante assure la liberté des Grecs d'Asie, donne la loi aux Perses,

Diod. lib. 12. pag. 74. 75.

leur impose telles conditions qu'il lui plait, leur prescrit des bornes & des limites, en leur défendant de faire approcher de la mer leurs troupes de terre plus près qu'à la distance de trois journées de chémin, & de paroitre avec de longs vaisseaux dans l'étendue des mers qui sont depuis les îles Cyanées jusqu'aux Chélidoniennes, c'est-à-dire depuis le Pont Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphilie. Dans le second au contraire, la Perse, devenue fiére & impérieuse, se plait à humilier ses vainqueurs, en leur enlevant d'un seul trait de plume l'empire qu'ils avoient sur l'Asie Mineure; en les forçant d'abandonner lâchement tous les Grecs établis dans ces riches provinces, & de souscrire à leur servitude; enfin en les resserrant eux-mêmes à son tour dans les bornes étroites de la Gréce.

D'où peut venir un si étrange changement? Ne sont-ce pas de part & d'autre les mêmes villes, les mêmes peuples, les mêmes forces, les mêmes intérêts? Oui sans doute: mais ce ne sont plus les mêmes hommes, ou plutôt ce ne sont plus les mêmes principes de gouvernement. Rap-

pellons-nous ces beaux tems de la Gréce, si glorieux pour Athénes & pour Sparte, où la Perse vint fondre sur ce petit pays avec toutes les forces de l'Orient. Qui rendit ces deux villes invincibles & supérieures à des armées si nombreuses & si formidables ? Leur union & leur bonne intelligence. Nulle dissension entre ces deux peuples, nulle jalousie de commandement, nulle vûe particuliére d'intérêt, enfin nul autre combat entre eux que d'honneur, que de gloire, que d'amour de la patrie.

A cette union si louable se joignit une haine irréconciliable contre les Perses, qui devint comme naturelle aux Grecs, & qui étoit le caractére le plus marqué de la nation. C'étoit un crime capital, & puni de mort, que de faire mention de paix avec eux, & de proposer aucun accommodement; & l'on vit une mére Athénienne jetter la premiére pierre contre son fils qui avoit ôsé le faire, & donner aux autres l'exemple de le lapider.

Isocrat. in Panegyr. pag. 143.

Cette ferme union des deux peuples, & cette haine déclarée contre l'ennemi commun, furent lontems comme deux fortes barriéres, qui

firent leur ſureté, & les rendirent invincibles; & l'on peut dire qu'elles furent la ſource & le principe de tous ces glorieux ſuccès qui ont élevé la Gréce à un ſi haut point de réputation. Mais, par un malheur ordinaire aux Etats les plus floriſſans, ces ſuccès mêmes devinrent la cauſe de ſa perte, & fraiérent le chemin aux diſgraces qui lui arrivérent dans la ſuite.

Ces deux peuples, qui auroient pu porter leurs armes victorieuſes jusques dans le fond de la Perſe, & aller à leur tour attaquer le grand Roi juſques ſur ſon trône même; au lieu de former de concert une telle entrepriſe qui les auroit comblés en même tems & de gloire & de richeſſes, ont la folie de laiſſer en repos l'ennemi commun, de ſe brouiller enſemble pour des pointilleries d'honneur & pour des intérêts de peu d'importance, & de conſumer inutilement contre eux-mêmes des forces qui ne devoient être emploiées que contre les barbares, qui n'auroient pu y réſiſter. Car il eſt remarquable que jamais les Perſes n'ont remporté aucun avantage contre les Athéniens ni contre les Lacédémo-

Ibid. p. 132-137. in Panathen. pag. 524 525.

niens, tant qu'ils ont été unis ensemble, & que ce n'est que par leur division qu'ils ont trouvé le moien de les vaincre alternativement, & toujours les uns par les autres.

Ces divisions les conduisirent à des démarches, dont Sparte & Athénes n'auroient jamais paru capables. On les vit l'une & l'autre se deshonorer par leurs lâches & basses flateries à l'égard, non seulement du Roi de Perse, mais même de ses Satrapes; leur faire la cour, rechercher leurs bonnes graces, ramper devant eux, essuier leur mauvaise humeur, & cela pour obtenir quelques secours de troupes ou d'argent; oubliant que les Perses, fiers & insolens quand on paroissoit les craindre, devenoient eux-mêmes timides & petits à l'égard de ceux qui avoient le courage de les mépriser. Mais enfin que gagnérent-ils par toutes ces bassesses? le Traité qui a donné lieu à ces réflexions, & qui sera à jamais l'opprobre de Sparte & d'Athénes.

§. VII.

Guerre d'Artaxerxe contre Evagore roi de Salamine. Eloge & caractère de ce Prince. Tèribaze accusé faussement: son accusateur puni.

CE QUE JE VIENS de dire sur la facilité avec laquelle les Grecs auroient pu se rendre redoutables à leurs ennemis, devient encore plus sensible, quand on jette les yeux, d'un côté sur la diversité des peuples & l'étendue des contrées qui composoient le vaste empire des Perses, & de l'autre sur la foiblesse du gouvernement, incapable d'animer une si grande masse, & de soutenir le poids de tant d'affaires & de soins. A la Cour tout se conduisoit par les intrigues des femmes, & par les cabales des favoris, dont souvent tout le mérite consistoit à flater le Prince, & à l'entretenir dans ses passions. C'étoit par leur crédit que se faisoit le choix des Officiers, & que se donnoient les premiéres dignités : c'étoit sur leurs avis qu'on jugeoit des services des Généraux d'armée, & qu'on décidoit de leur récompense. La suite fera voir

ARTAXERXE

que c'étoit là la source du mouvement des provinces, de la défiance de la plupart des Gouverneurs, du mécontentement & ensuite de la révolte des meilleurs Officiers, & du mauvais succès de presque toutes les entreprises que l'on formoit.

Artaxerxe, délivré des soins & de l'embarras que lui causoit la guerre contre les Grecs, songea à terminer celle de Cypre qui duroit depuis quelques années, mais qui étoit poussée foiblement, & il tourna le gros de ses forces de ce côté-là.

Isocrat. in Evagor. pag. 380.

Evagore régnoit alors dans Salamine, ville capitale de l'île de Cypre. Il descendoit de Teucer le * Salaminien, qui au retour de la guerre de Troie avoit bâti cette ville, & lui avoit donné le nom de sa patrie. Ses descendans y avoient toujours régné depuis : mais un étranger, venu de Phénicie, aiant dépossédé le Roi légitime, avoit pris sa place ; & pour se maintenir dans son usurpation, il avoit rempli la ville de barbares, & soumis toute l'Ile à la domination du Roi des Perses.

** Ce Teucer étoit de Salamine, petite île près d'Athénes, devenue si célébre par le combat naval qui s'y donna sous Xerxès.*

C'eſt ſous ce Tyran qu'Evagore vint au monde. On prit grand ſoin de ſon éducation. Il ſe diſtingua parmi les jeunes gens par la beauté de ſon viſage, par la force de ſon corps, & encore plus par un air de modeſtie & de pudeur, qui fait le plus grand ornement de cet âge. A meſure qu'il avançoit, on voioit briller en lui les plus grandes vertus, le courage, la ſageſſe, la juſtice. Il porta dès lors ces vertus à un dégré éminent, juſqu'à donner de la jalouſie à ceux qui gouvernoient, qui ſentoient bien qu'un mérite ſi éclatant ne pouvoit pas demeurer dans l'obſcurité d'une condition privée: mais ſa modeſtie, ſa probité, ſa droiture les raſſurérent, & ils eurent en lui une pleine confiance, à laquelle il répondit toujours par une fidélité inviolable, ſans jamais ſonger à les chaſſer du trône par la violence ni par la trahiſon.

Et, qui ornat ætatem, pudor. Cic.

Une voie plus honnête l'y conduiſit, & ce fut la Providence, dit Iſocrate, qui la lui ménagea. Un des principaux citoiens de la ville égorgea celui qui étoit ſur le trône, & ſongea à arrêter Evagore, & à ſe défaire de lui pour s'aſſurer le ſceptre: mais ce-

ARTAXERXE

lui-ci s'étant dérobé à ses poursuites, se retira à Solos ville de Cilicie. Son exil, loin de lui abbatre le courage, lui donna de nouvelles forces. Accompagné seulement de cinquante hommes, déterminés comme lui à vaincre ou à mourir, il revint à Salamine, & chassa du trône celui qui s'en étoit emparé, & qui étoit soutenu par le crédit & la protection du Roi des Perses. Rétabli dans Salamine, il rendit bientôt son petit roiaume très florissant par son application à soulager ses sujets, & à les protéger en toute maniére, à les gouverner avec justice & bonté, à les rendre actifs & laborieux, à leur inspirer du goût pour la culture des terres, la nourriture des troupeaux, le commerce, la marine. Il les forma aussi à la guerre, & en fit d'excellens soldats.

An.M.3599. Av.J.C.405. *Isocrat. in Evag. p. 393-395.*

Il étoit déja fort puissant, & s'étoit acquis une grande réputation, lorsque Conon Général Athénien, après sa défaite près d'Ægos-potamos, se retira chez lui, ne croiant point pouvoir trouver ailleurs ni d'asyle plus sûr pour lui-même, ni de protection plus puissante pour sa patrie. La rei-

ſemblance de caractéres & de ſentimens lia bientôt entre eux une étroite amitié, qui dura toujours depuis, & leur fut également utile à l'un & à l'autre. Conon avoit beaucoup de crédit à la Cour du Roi de Perſe : il s'emploia auprès de ce Prince, par le moien de Ctéſias ſon médecin, pour le réconcilier avec Evagore ſon hôte, & il en vint à bout.

MNEMON.

AN. M. 3605. AV. J. C. 399.

Evagore & Conon, occupés du grand deſſein d'abbattre ou du moins d'affoiblir la puiſſance de Sparte, qui s'étoit rendu formidable à toute la Gréce, concertoient enſemble les moiens de parvenir à leur fin. Ils étoient tous deux citoiens d'Athénes ; le dernier par ſa naiſſance, l'autre par le droit d'adoption que ſes grands ſervices & ſon zêle pour la République lui avoient mérité. Les Satrapes d'Aſie voioient avec peine leur pays ravagé par les Lacédémoniens, & ſe trouvoient dans un grand embarras parce qu'ils n'étoient pas en état de leur tenir tête. Evagore leur remontra que ce n'étoit point par terre qu'il faloit les attaquer, mais par mer ; & il ne contribua pas peu, par le crédit qu'il avoit encore auprès du Roi de

AN. M. 3606. AV. J. C. 398.

ARTAXERXE

AN.M. 3610. AV.J.C. 394.

Perse, à faire nommer Conon Général de sa flote. La célébre victoire remportée près de Cnidos sur les Lacédémoniens en fut la suite, & porta à cette République un coup mortel.

Pausan. lib. 1. pag. 5.

Les Athéniens, pour reconnoitre le service important qu'Evagore & Conon leur avoient rendu auprès d'Artaxerxe, leur érigérent des statues à Athénes.

Evagore de son côté, poussant ses conquêtes de ville en ville, travailloit a se rendre maître de l'Ile entiére.

Diod. lib. 14. pag. 311.

Les Cypriotes eurent recours au Roi de Perse. Ce Prince, allarmé des progrès rapides d'Evagore dont il craignoit les suites, & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de ne point laisser tomber en des mains ennemies une Ile, dont la situation étoit si favorable pour tenir en bride l'Asie Mineure, leur promit un promt & puissant secours, sans se déclarer encore ouvertement contre Evagore.

AN.M. 3614. AV.J.C. 390.

Isocrat. in Paneg. p. 135. 136.

Occupé ailleurs par des soins plus importans, il ne put pas leur tenir parole aussi promtement qu'il l'avoit espéré & promis. Cette guerre de Cypre duroit depuis six ans, & le succès avec lequel Evagore la soute-

noit

noit contre le grand Roi, devoit dissiper dans l'esprit des Grecs la terreur du nom Persan, & les réunir tous contre l'ennemi commun. Il est vrai que les secours qu'Artaxerxe avoit envoiés jusques-là étoient peu considérables, & il en fut de même des deux années suivantes. Pendant tout ce tems ce fut moins une guerre véritable, que des préparatifs à la guerre. Mais quand il fut libre du côté des Grecs, il y donna une sérieuse application, & attaqua Evagore avec toutes ses forces.

MNEMON.

AN.M.3618. AV.J.C.386.

L'armée de terre, commandée par Oronte son gendre, étoit composée de trois cens mille hommes; & la flote de trois cens galéres: elle avoit pour Amiral Téribaze, Persan d'une grande noblesse & d'une grande réputation. Gaos son gendre commandoit sous lui. Evagore de son côté rassembla le plus de troupes & de vaisseaux qu'il lui fut possible, mais c'étoit peu de chose en comparaison du formidable appareil des Perses. Sa flote n'étoit que de quatre-vingts dix galéres, & son armée ne montoit à guéres plus de vingt mille hommes. Comme il avoit beaucoup de frégates légéres,

Diod. lib. 15. pag. 328-333.

il tendit des piéges à celles qui portoient des vivres à l'armée ennemie, en coula à fond un grand nombre, en prit plusieurs, & empécha les autres d'approcher : ce qui mit la famine parmi les Perses, & y excita de violentes séditions, qu'on ne put appaiser qu'en faisant venir de Cilicie de nouveaux convois. Evagore fortifia sa flote de soixante galéres qu'il fit construire, & de cinquante qu'Achoris roi d'Egypte lui envoia, avec tout l'argent & tout le blé dont il pouvoit avoir besoin.

Evagore avec ses troupes de terre attaqua d'abord une partie de l'armée ennemie qui étoit séparée du reste, & la mit entiérement en déroute. Cette premiére action fut suivie de près du combat naval, où les Perses eurent encore du dessous dans le commencement : mais animés par les reproches & les vives remontrances de l'Amiral de la flote, ils reprirent courage, & remportérent une pleine victoire. Salamine aussitôt fut assiégée par terre & par mer. Evagore, aiant laissé la défense de la ville à son fils nommé Pythagore, en sortit de nuit avec dix galéres, & fit voile vers l'E-

gypte pour engager le Roi à le ſoutenir fortement contre l'ennemi commun. Il n'en tira pas tous les ſecours qu'il avoit eſpérés. A ſon retour, il trouva la ville extrêmement preſſée. Se voiant ſans reſſource & ſans eſpérance, il fut contraint de capituler. Les conditions qu'on lui propoſa furent, qu'il abandonneroit toutes les villes de Cypre, excepté Salamine où il ſe contenteroit de régner, qu'il paieroit au Roi un tribut annuel, & qu'il lui demeureroit ſoumis comme un ſerviteur à ſon maître. L'extrémité où il étoit réduit l'obligea d'accepter les autres conditions quelque dures qu'elles fuſſent : mais il ne put jamais ſe réſoudre de conſentir à la derniére, & perſiſta toujours à déclarer qu'il ne pouvoit traiter que de Roi à Roi. Téribaze, qui avoit la conduite du ſiége, ne rabatit rien de ſes prétentions.

Oronte, l'autre Général, jaloux de la gloire de ſon Collégue, avoit écrit ſecrettement contre lui en Cour, l'accuſant, outre pluſieurs autres chefs, de former des deſſeins contre le Roi; & il apportoit pour preuves de cette accuſation l'intelligence ſecrette qu'il

conservoit avec les Lacédémoniens, & l'attention marquée qu'il avoit à s'attacher les Chefs de l'armée & à les gagner par des présens, des promesses, & des maniéres engageantes qui ne lui étoient pas naturelles. Artaxerxe, sur ces lettres, jugea qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, pour étoufer promtement une conspiration prête à éclater. Il expédie un ordre, & charge Oronte d'arréter Téribaze, & de le faire conduire en Cour piés & mains liés : l'ordre est exécuté sur le champ. Téribaze étant arrivé, demande qu'on lui fasse son procès dans les formes, qu'on lui communique les chefs d'accusation, & qu'on produise les preuves & les témoins. Le Roi, occupé d'autres soins, n'eut pas le tems de prendre alors connoissance de cette affaire.

Cependant Oronte, voiant que les assiégés se défendoient vigoureusement, & que les soldats de l'armée, mécontens du départ de Téribaze, se débandoient, & refusoient de lui obéir, craignit que les choses ne tournassent mal pour lui. Il fait parler sous main à Evagore : on reprend la négociation: les offres que ce dernier avoit

faites d'abord ſont acceptées, & l'on retranche la condition humiliante qui avoit empéché la concluſion du traité. Ainſi le ſiége eſt levé: Evagore demeure roi de Salamine ſeulement, & s'engage à paier tous les ans un certain tribut.

MNEMON.

AN.M.3619.
AV.J.C.385.

Il paroit que ce Prince vécut encore douze ou treize ans depuis la concluſion de ce Traité: car on ne place ſa mort qu'à l'an du Monde 3632. Il eut une vieilleſſe heureuſe & tranquille, & qui ne fut jamais troublée par aucune maladie, ſuite ordinaire d'une vie ſobre & tempérante. Nicoclès, ſon fils aîné, lui ſuccéda, & hérita de ſes vertus auſſi bien que de ſon ſceptre. Il lui fit de magnifiques funérailles. Le diſcours intitulé *Evagore*, qu'Iſocrate compoſa pour animer le jeune Roi à marcher ſur les traces de ſon pere, & dont j'ai tiré l'éloge qui ſuit, lui tint lieu d'Oraiſon funébre. Il adreſſa encore à Nicoclès un autre Traité, qui porte ſon nom, où il lui donne d'admirables préceptes pour bien régner. J'aurai peutêtre lieu d'en parler dans le Volume ſuivant.

Eloge & caractére d'Evagore.

QUOIQU'EVAGORE ne fût roi que

Iſocrat. in Evagora.

d'un petit Etat, Isocrate, qui se connoissoit bien en vertu & en mérite, le, compare aux plus puissans Monarques, & le propose comme un modéle parfait d'un bon Roi, persuadé que ce n'est pas l'étendue des provinces, mais l'étendue d'esprit & la grandeur d'ame qui fait les grands Princes. En effet il nous montre en lui plusieurs qualités véritablement roiales, & qui doivent nous en donner une grande idée.

Evagore n'étoit pas du nombre de ces Princes qui croient que pour régner, il suffit d'être de la famille roiale ; & que la naissance qui donne droit à la Couronne, donne aussi le mérite & les talens nécessaires pour la soutenir avec honneur. Il ne concevoit pas qu'on pût s'imaginer, que tout autre état, toute autre condition exigeant nécessairement une espéce d'apprentissage pour y réussir, l'art de régner, le plus difficile & le plus important de tous, n'eût besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avoit apporté en naissant d'heureuses dispositions : un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive & promte à laquelle rien n'échapoit, une solidité de juge-

ment qui saisissoit tout d'un coup le parti qu'il faloit prendre ; qualités qui sembloient pouvoir le dispenser de toute étude & de toute application: & cependant, comme s'il fût né sans talens, & qu'il se fût vû obligé de suppléer par l'étude à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvoit servir à lui orner l'esprit, & [a] il donna un tems considérable à s'instruire, à réfléchir, à méditer, à consulter les gens habiles.

Quand il fut monté sur le trône, son grand soin, sa grande application, fut de connoitre les hommes, en quoi consiste principalement la science d'un Prince, & de ceux qui sont à la tête des affaires. Il s'y étoit sans doute préparé par l'étude de l'histoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, & apprend ce que sont les hommes avec qui l'on a à vivre par ce qu'ont été ceux des autres siécles. Mais on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractére, dans leur conduite, dans leurs démarches. L'a-

[a] Ἐν τῷ ζητεῖν, καὶ φροντίζειν, καὶ βουλεύεσθαι, τὸν πλεῖστον χρόνον διέτριβεν.

ARTAXERXE mour de la République le rendit attentif à tous ceux qui étoient capables de la ſervir ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus ſecrettes inclinations, à découvrir les plus ſecrets reſſorts qui les faiſoient agir, à connoitre leurs différens talens & leurs divers dégrés de capacité, afin de marquer à chaque perſonne ſa place, de donner de l'autorité à proportion du mérite, & de faire concourir le bien particulier au bien public. Ce n'étoit point ſur le raport d'autrui, dit Iſocrate, qu'il récompenſoit ni qu'il puniſſoit ſes ſujets, mais ſur ce qu'il en connoiſſoit par lui-même; & ni la vertu des gens de bien, ni les mauvais deſſeins des méchans, n'échapoient à ſa lumiére & à ſes recherches.

Il avoit une qualité bien rare dans ceux qui occupent les premiéres places, ſur tout lorſqu'ils ſe croient capables de gouverner par eux-mêmes; je veux dire une docilité merveilleuſe, qui naiſſoit de la défiance où il étoit de ſes propres lumiéres. Eclairé comme il étoit, il n'avoit pas, ce ſemble, beſoin d'avoir recours au conſeil des autres; & ce-

pendant il ne prenoit aucune résolution, & ne formoit aucune entreprise, sans avoir consulté les personnes sages qui étoient à sa Cour : au lieu que l'orgueil, qui est le venin secret de la souveraine puissance, porte la plupart de ceux qui sont arrivés au trône, à ne plus demander conseil, ou à ne le plus suivre.

Attentif à étudier dans chaque forme de gouvernement & dans chaque condition particuliére ce qu'elles avoient de plus excellent, il se proposoit d'en réunir en lui toutes les bonnes qualités & tous les avantages : affable & populaire, comme dans un Etat Républicain ; grave & sérieux, comme dans un Conseil de Vieillards & de Sénateurs ; après avoir pris avec maturité un parti, ferme & décidé, comme dans une Monarchie ; profond politique, par l'étendue & la justesse de ses vûes ; homme de guerre accompli, par un courage intrépide dans les combats conduit par une sage modération ; bon pere, bon parent, bon ami ; & ce qui met le comble à son éloge, [a] en

a Τυράννικος δὲ τῷ πᾶσι τούτοις διαφέρειν.

ARTAXERXE

tout cela toujours grand, & toujours roi.

Il ſoutenoit ſa dignité & ſon rang, non par un air de fierté & de hauteur, mais par une ſérénité de viſage & une majeſté douce que donne la vertu & le témoignage d'une bonne conſcience. Il gagnoit ſes amis par ſes libéralités, & ſoumettoit les autres par une grandeur d'ame, à laquelle ils ne pouvoient refuſer leur eſtime & leur admiration.

Mais ce qu'il y avoit de plus roial en lui, & qui lui attiroit pleinement la confiance de ſes ſujets, de ſes voiſins, & même de ſes ennemis, c'eſt ſa ſincérité, ſa bonne foi, ſon reſpect pour les engagemens qu'il avoit pris, ſa haine, ou plutôt la déteſtation qu'il témoignoit pour tout déguiſement, tout menſonge, toute fourberie. Une ſimple parole de ſa part étoit regardée comme un ferment ſacré, & l'on ſavoit que rien n'étoit capable de le porter à y donner la plus légére atteinte.

C'eſt par toutes ces excellentes qualités qu'il vint à bout de réformer la ville de Salamine, & d'en changer entiérement la face en aſſez

peu de tems. Il la trouva groſſiére, féroce, barbare, ennemie des ſavans & des ſciences, ſans goût ni pour les lettres, ni pour le commerce, ni pour les armes. Que ne peut point un Prince qui aime ſon peuple, & qui en eſt aimé; qui ne ſe croit grand & puiſſant que pour le rendre heureux; & qui ſait mettre en honneur le travail, l'induſtrie, le mérite, de quelque genre qu'il ſoit! Aſſez peu d'années après qu'il fut monté ſur le trône, on vit fleurir à Salamine les arts, les ſciences, le commerce, la marine, la guerre; enſorte que cette ville ne le cédoit à aucune des plus opulentes de la Gréce.

Iſocrate répéte bien des fois que dans les louanges qu'il donne à Evagore, dont je n'ai raporté qu'une partie, loin de rien exagérer, il demeure toujours au-deſſous de la vérité. A quoi peut-on attribuer un régne ſi ſage, ſi juſte, ſi modéré, ſi conſtamment emploié à rendre les ſujets heureux, & à procurer le bien public? Il me ſemble que l'état où s'étoit trouvé Evagore avant que de régner, y contribua beaucoup. C'eſt un grand obſtacle à la connoiſſance

ARTAXERXE

& à la pratique des devoirs d'un Prince, que d'être né tel, & que de n'avoir jamais éprouvé d'autre situation que celle de maître & de souverain. Evagore qui étoit né sous un Tyran, avoit lontems obéi avant que de commander. Il avoit senti dans une vie privée & dépendante le joug d'une puissance absolue & despotique. Il s'étoit vû exposé à l'envie & à la calomnie, & avoit été en péril à cause de son mérite & de sa vertu. Il ne faloit dire à un tel Prince, quand il monta sur le trône, que ce qu'on disoit à un grand * Empereur. » [a] Vous n'avez pas toujours été ce » ce que vous êtes devenu. L'adver» sité vous a préparé à user bien de » la souveraine puissance. Vous avez » lontems vécu parmi nous, & com» me nous. Vous avez été en péril » sous de mauvais Princes. Vous avez » tremblé: vous avez sû par votre » expérience comment on traitoit » l'innocence & la vertu. » Ce qu'il avoit souffert, ce qu'il avoit craint pour lui-même ou pour les autres,

* *Trajan.*

a Quàm utile est ad usum secundorum per adversa venisse! Vixisti nobiscum, periclitatus es, timuisti. Quæ tunc erat innocentium vita scis, & expertus es. *Plin. in Panegyr.*

ce qu'il avoit vû d'injuste & de déraisonnable dans la conduite de ses prédécesseurs, lui avoit ouvert les yeux sur toutes ses obligations. Il suffisoit de lui dire ce que l'Empereur Galba disoit à Pison en l'adoptant pour l'associer à l'empire : [a] « Souvenez-vous de ce que vous avez « condanné ou loué dans les Princes « lorsque vous étiez particulier. Il « ne faut que consulter le jugement « que vous en avez porté alors, & « le suivre, pour être instruit, & « pour bien régner. «

MNEMON.

Jugement de Tèribaze.

NOUS avons dit que Téribaze, accusé par Oronte de former une conspiration contre Artaxerxe, avoit été conduit en Cour piés & mains liées. Gaos, Amiral de la flote, qui avoit épousé sa fille, craignant que le Roi ne l'envelopât dans l'affaire de son beau-pere, & ne le fît mourir sur un simple soupçon, ne crut pouvoir trouver de sureté pour lui que dans une révolte ouverte. Il étoit fort aimé

Diod. lib. 15. pag. 334. 335.

a Utilissimus quidem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus, cogitare quid aut nolueris sub alio principe, aut volueris. *Tacit. Hist. lib. 1. cap. 16.*

des soldats, & tous les Officiers de la flote lui étoient particuliérement attachés. Sans perdre de tems, il envoie des Députés au roi d'Egypte Achoris, & conclut avec lui une ligue contre le Roi de Perse. D'un autre côté, il sollicite vivement les Lacédémoniens à entrer dans cette ligue, avec assurance de les rendre maîtres de toute la Gréce, & d'y établir par tout leur maniére de gouverner, à quoi il paroit qu'ils aspiroient depuis lontems. Ils écoutérent favorablement cette proposition, & saisirent avec joie cette occasion de prendre les armes contre Artaxerxe, d'autant plus que la paix qu'ils avoient conclue depuis peu avec lui, par laquelle ils lui abandonnoient tous les Grecs de l'Asie, les avoit couverts de honte.

Aussi-tôt qu'Artaxerxe eut terminé la guerre de * Cypre, il songea à finir aussi l'affaire de Téribaze. Il a l'équité de lui donner pour Commissaires trois des plus grands Seigneurs de Perse d'une probité reconnue,

* *Diodore remet la décision de cette affaire aprés la guerre des Cadusiens dont nous parlerons bientôt, ce qui paroit peu vraisemblable.*

& d'une réputation qui les rendoit reſpectables à toute la Cour. L'affaire eſt donc examinée, & l'on écoute de part & d'autre les parties. Pour un crime auſſi conſidérable que celui d'avoir conſpiré contre la perſonne du Roi, on ne produiſoit d'autres preuves que la lettre d'Oronte, c'eſt-à-dire d'un ennemi déclaré qui cherchoit à ſupplanter ſon rival. Oronte avoit eſpéré de ſon crédit à la Cour, que l'affaire ne ſeroit point diſcutée ſelon les formes ordinaires, & que ſur les Mémoires qu'il avoit envoiés, l'accuſé, ſans autre examen, ſeroit condanné. Mais on n'en uſoit pas ainſi chez les Perſes. Une régle anciennement établie parmi eux, & qui fait partie du droit naturel, étoit de ne condanner jamais perſonne ſans l'avoir entendu, & ſans lui avoir confronté ſes accuſateurs. Téribaze fut donc écouté. Il répond à tous les articles de la lettre. Quant à ſa connivence avec Evagore, le traité même conclu par Oronte fait ſon apologie, puiſqu'il eſt abſolument le même que celui qu'il avoit offert, excepté une condition qui auroit fait honneur à ſon Maître.

Pour son amitié avec les Lacédémoniens, le traité glorieux qu'il leur avoit fait signer, doit faire connoitre si elle avoit pour but ses propres intérêts, ou ceux du Roi. Il ne désavoue pas le crédit qu'il a dans l'armée : mais depuis quand est-ce un crime d'être venu à bout de se faire aimer des Officiers & des soldats ? Enfin il termine sa défense en rappellant le souvenir des longs services qu'il a rendus au Roi avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie, & sur tout du bonheur qu'il a eu de lui sauver la vie dans une chasse où deux lions étoient près de le dévorer. Les trois Commissaires, d'un commun suffrage, déclarérent innocent Téribaze. Le Roi lui rendit son ancienne amitié, & justement irrité du noir complot d'Oronte, il fit tomber sur lui tout le poids de son indignation. Un seul exemple de cette sorte contre les délateurs convaincus de fausseté, fermeroit pour toujours la porte à la calomnie. Que d'innocens opprimés, faute de garder cette régle, que des payens même ont regardée comme la base de toute justice, & la gardienne du repos public !

§. VII.

Expédition d'Artaxerxe contre les Cadusiens. Histoire de Datame Carien.

QUAND Artaxerxe eut terminé la guerre de Cypre, il en commença une nouvelle contre les Cadusiens, qui s'étoient apparemment révoltés, & avoient refusé de paier le tribut ordinaire ; car les Auteurs ne disent rien du sujet de cette guerre. Ces peuples habitoient une partie des montagnes situées entre le Pont Euxin & la mer Caspienne, au Nord de la Médie. Le terroir y est si ingrat, & si peu propre au labourage, qu'on n'y semoit point de blé. Les habitans n'avoient presque pour toute nourriture que des pommes, des poires, & quelques autres fruits de cette espéce. Accoutumés de bonne heure à une vie dure & laborieuse, ils comptoient pour rien les fatigues & les dangers, & par cette raison étoient fort propres au métier de la guerre. Le Roi marcha en personne contre eux à la tête d'une armée de trois cens mille hommes d'infanterie & de dix mille chevaux. Téribaze le suivit dans cette expédition.

Plut. in Artax. p. 1023. 1024.

A peine Artaxerxe fut-il un peu avancé dans le pays, que ſon armée ſouffrit une diſette affreuſe. Les troupes ne trouvoient rien pour ſubſiſter, & il étoit impoſſible de faire venir des vivres d'ailleurs à cauſe des chemins difficiles & impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de ſomme qu'on tuoit; & elles devinrent bientôt ſi rares, que la tête d'un âne y valoit ſoixante dragmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, & il ne reſtoit que peu de chevaux, tous les autres aiant été conſommés.

Trente livres.

Dans cette facheuſe conjoncture, Téribaze ſauva le Roi & l'armée par un ſtratagême dont il s'aviſa. Il y avoit deux Rois des Caduſiens, tous deux campés ſéparément avec leurs troupes. Téribaze, qui s'informoit de tout, avoit appris qu'ils n'étoient pas en bonne intelligence, & que la jalouſie les empêchoit d'agir de concert comme ils devoient. Après avoir communiqué ſon deſſein à Artaxerxe, il s'en va trouver l'un de ces deux Rois, & envoie ſon fils à l'autre. Chacun d'eux fit entendre à celui à qui il parloit que l'autre Roi

envoioit à ſon inſû des Ambaſſadeurs à Artaxerxe pour traiter avec ce Prince, & lui conſeilla de prendre les devans afin de rendre ſes conditions meilleures, promettant de l'aider de tout ſon crédit. La fraude réuſſit. Les [a] payens la croioient permiſe à l'égard des ennemis. Les Ambaſſadeurs partirent chacun de leur côté, les uns avec Téribaze, les autres avec ſon fils.

Comme cette double négociation dura un peu de tems, Artaxerxe commença à entrer en ſoupçon contre Téribaze, & ſes ennemis, profitant de cette occaſion, n'oubliérent rien pour le calomnier, & pour le perdre dans l'eſprit du Roi. Déja même ce Prince ſe repentoit de s'être fié à lui, & par là il donnoit lieu à ſes envieux de répandre leurs calomnies. A quoi tient la fortune des plus fidéles ſujets auprès d'un Prince ſoupçonneux & crédule ! Sur ces entrefaites arrivent Téribaze de ſon côté, & ſon fils de l'autre, chacun avec les Ambaſſadeurs des Caduſiens. Le Traité aiant été conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Téribaze devint plus puiſſant que jamais dans l'eſprit

a Dolus, an virtus, quis in hoſte requirat? *Virgil.*

ARTAXERXE

de ſon Maître, & partit avec lui.

Le Roi dans cette marche, ſe fit beaucoup admirer. Ni l'or dont il étoit couvert, ni ſa robe de pourpre, ni les pierreries qui brilloient ſur ſa perſonne, & qui montoient à la ſomme de trente ſix millions, ne l'empéchoient point de ſe livrer à la fatigue comme le moindre ſoldat. On le voioit, le carquois ſur l'épaule, & le bras chargé de ſon bouclier, laiſſer ſon cheval, & marcher le premier dans ces chemins raboteux & difficiles. Les ſoldats, voiant ſa patience & ſon courage, animés par ſon exemple, devenoient ſi légers qu'il ſembloit qu'ils euſſent des ailes*: il faiſoit chaque jour deux cens ſtades & plus, c'eſt-à-dire plus de ſept lieues. Enfin il arriva à une de ſes maiſons roiales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étendue, & d'autant plus merveilleux que toute la campagne des environs étoit nuë & ſans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'hiver, & qu'il faiſoit un froid exceſſif, il permit à ſes ſoldats de couper du bois dans ſon parc, ſans épargner ſes plus beaux arbres, ni ſes pins, ni ſes cyprès. Mais les ſol-

Douze mille talens.

dats ne pouvant se résoudre à abbattre des arbres dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la coignée lui-même, & commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau & le plus grand : après quoi les soldats ne ménagérent plus rien, coupérent tout le bois qui leur étoit nécessaire, & allumérent tant de feux, qu'ils passérent la nuit sans aucune incommodité. Quand on fait réflexion combien les grands Seigneurs tiennent à leurs jardins & à leurs maisons de plaisance, on doit savoir gré à Artaxerxe du généreux sacrifice qu'il fait ici, qui marquoit en lui un bon cœur, sensible à la peine & aux souffrances de ses soldats. Mais il ne soutint pas toujours ce caractére.

Le Roi avoit perdu dans ce voiage un grand nombre de braves gens, & presque tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le méprisoit à cause de ses grandes pertes, & du mauvais succès de son expédition, il devint de mauvaise humeur contre les Grands de sa Cour, & en fit mourir un grand nombre dans des emportemens de colére, & un plus grand nombre par défiance & par crainte qu'ils n'entre-

ARTAXERXE

prissent quelque chose contre lui. Car la crainte, dans un Prince ombrageux, est une passion très meurtriére & très sanguinaire : au lieu que le véritable courage est doux, humain, & éloigné de tout soupçon.

Cornel. Nep. in vit. Datamis.

Un des principaux Officiers qui périrent dans l'expédition contre les Cadusiens, fut Camisare, Carien de nation, Gouverneur de la Leuco-Syrie, province enclavée entre la Cilicie & la Cappadoce. Son fils Datame lui succéda dans ce Gouvernement, qui lui fut donné en récompense des bons services qu'il avoit aussi rendus au Roi dans cette même expédition. C'étoit le plus grand Capitaine de son tems, & Cornélius Népos, qui nous a donné sa vie, ne met au-dessus de lui parmi les barbares qu'Amilcar & Annibal. Il paroit par cette vie que personne ne l'a jamais surpassé en hardiesse, en valeur, en habileté à inventer des ruses & des stratagémes, en activité pour pousser vivement ses desseins, en présence d'esprit pour prendre son parti sur le champ & pour trouver des ressources dans les occasions les plus desespérées, en un mot dans tout ce

qui regarde la ſcience de la guerre. Il ſemble que pour avoir un nom plus illuſtre, il ne lui a manqué qu'un plus grand théatre, & peutêtre un Hiſtorien qui nous eût marqué ſes actions dans un plus grand détail : car Cornélius Népos, ſelon ſon plan général, n'a pu les raporter que d'une maniére fort ſuccincte.

Il commença à ſe diſtinguer particuliérement dans une commiſſion qui lui fut donnée de réduire Thyus, Prince très puiſſant, & Gouverneur de Paphlagonie, qui s'étoit révolté contre le Roi. Comme il étoit ſon proche parent, il crut devoir emploier d'abord les voies de douceur & de conciliation, qui penſérent lui couter la vie par les embuches que lui dreſſa le perfide Thyus. Echapé d'un ſi grand péril, il l'attaqua à force ouverte, quoiqu'il ſe vît abandonné par Ariobarzane Satrape de la Lydie, de l'Ionie, & de toute la Phrygie, que la jalouſie empécha de le ſecourir. Il ſe ſaiſit de ſon ennemi, & le prit vif avec ſa femme & ſes enfans. Il ſavoit qu'elle joie cette nouvelle cauſeroit au Roi, & il chercha à la lui rendre encore plus ſenſible par le

plaiſir de la ſurpriſe. Il partit avec ſon illuſtre priſonnier ſans en donner avis à la Cour, & marcha à grandes journées pour prévenir le bruit que la renommée pourroit en répandre. Quand il y fut arrivé, il équipa Thyus d'une maniére fort ſinguliére. C'étoit un grand homme, d'une haute taille, d'un viſage hagard & terrible : il avoit le teint noir, les cheveux fort longs, & la barbe de même. Il le revétit d'un habit magnifique, lui mit au col & aux bras un collier & des braſſelets d'or, & lui donna tout l'équipage d'un Roi; & il l'étoit en effet. Pour lui, couvert d'un habit groſſier de payſan, & vétu comme un chaſſeur, la main droite armée d'une maſſue, il conduiſoit de la gauche Thyus en leſſe, comme on méne une bête qu'on a priſe. La nouveauté du ſpectacle attira toute la ville. Mais perſonne ne fut plus ſurpris ni plus content que le Roi, quand il les vit paroître l'un & l'autre devant lui dans ce plaiſant appareil. La rébellion de ce Prince, très puiſſant dans ſon pays, lui avoit cauſé de grandes & de juſtes allarmes. Il ne s'attendoit pas à le voir ſitôt livré entre ſes mains. Une ſi

promte

promte & si heureuse exécution lui fit mieux connoitre que jamais tout le mérite de Datame.

MNEMON.

Pour marquer le cas qu'il en faisoit, il voulut qu'il partageât avec Pharnabaze & Tithrauste, les deux premiers hommes de l'Etat, le commandement de l'armée qu'on destinoit contre l'Egypte ; & même il l'en chargea en chef, quand il eut rappellé Pharnabaze.

Comme il étoit près de partir pour cette expédition, Artaxerxe lui ordonna de marcher promtement contre Aspis, qui avoit fait révolter le pays où il commandoit dans le voisinage de la Cappadoce. La commission étoit peu importante pour un Officier qu'on venoit de nommer Général, & d'ailleurs fort périlleuse, parce qu'il faloit aller chercher l'ennemi dans un pays fort éloigné. Le Roi s'aperçut bientôt qu'il avoit fait une faute, & le contremanda. Mais Datame étoit parti sur le champ avec une poignée de gens, & il avoit marché jour & nuit, comptant que pour surprendre & vaincre l'ennemi il n'avoit besoin que de diligence, & non d'un grand nombre de troupes. Il le

ſurprit en effet, & les couriers que le Roi lui avoit dépéchés rencontrérent en chemin Aſpis, qu'on menoit à Suſes piés & mains liés.

Il n'étoit parlé en Cour que de Datame. On ne ſavoit ce qu'on devoit le plus admirer, ou de ſa promte obéiſſance, ou de ſa courageuſe & ſage hardieſſe, ou de ſon rare bonheur. Une gloire ſi brillante bleſſa ceux des Courtiſans qui gouvernoient. Ennemis en ſecret les uns des autres, & ſéparés par la contrariété d'intérêts & le concours des mêmes prétentions, ils ſe réunirent contre un mérite ſupérieur qui les effaçoit tous, & qui dès là étoit un crime à leur égard. Ils conſpirérent enſemble pour le ruiner dans l'eſprit du Roi, & ils n'y réuſſirent que trop. Comme ils l'obſédoient ſans ceſſe, & qu'il n'étoit point en garde contre des perſonnes qui paroiſſoient affectionnées à ſon ſervice, ils lui inſpirérent de la jalouſie & du ſoupçon contre le plus zélé & le plus fidéle de ſes ſerviteurs.

Un ami intime que Datame avoit à la Cour, & qui étoit dans une des premiéres places, lui donna avis de

ce qui s'y passoit, & de la conspiration qu'on avoit formée contre lui, qui avoit déja indisposé le Roi à son égard. Il [a] lui représentoit que si l'expédition d'Egypte dont on l'avoit chargé venoit à tourner mal, il se trouveroit exposé à un grand danger. Que la coutume des Rois étoit de s'attribuer à eux seuls & à leur bonheur les heureux succès, & d'imputer les mauvais à la faute de leurs Généraux, & de les en rendre responsables au péril de leur tête. Qu'il courroit d'autant plus de risque, que tous ceux qui environnoient le Roi, & qui s'étoient rendu maîtres de son esprit, étoient ses ennemis déclarés, & avoient juré sa perte.

Sur ces avis, Datame se détermine à quitter le service du Roi, sans pourtant rien faire encore qui fût contraire à la fidélité qu'il lui devoit. Il laisse le commandement de l'armée à Man-

a Docet eum magno fore in periculo, si quid illo imperante in Ægypto adversi accidisset. Namque eam esse consuetudinem regum, ut casus adversos hominibus tribuant, secundos fortunæ suæ: quo facilè fieri, ut impellantur ad eorum perniciem, quorum ductu res malè gestæ nuncientur. Illum hoc majore fore in discrimine, quòd, quibus rex maximè obediat, eos habeat inimicissimos. *Cornel. Nep.*

ARTAXERXE

drocle de Magnésie, part avec ses troupes particuliéres pour la Cappadoce, s'empare de la Paphlagonie qui en étoit voisine, s'unit sous main avec Ariobarzane, assemble des troupes, s'assure des places, & y met bonne garnison. Il apprit que ceux de Pisidie armoient contre lui. Il ne les attendit pas, & y fit marcher son armée commandée par son fils puîné, qui eut le malheur d'être tué dans un combat. De quelque vive douleur que fût pénétré ce pere, il céla sa mort, de peur qu'une si fâcheuse nouvelle ne jettât le découragement dans ses troupes. Quand il fut arrivé près de l'ennemi, son premier soin fut d'occuper un poste avantageux. Mithrobarzane son beau-pere, qui commandoit la cavalerie, croiant son gendre absolument perdu, se détermina à passer du côté des ennemis. Datame, sans se troubler ni se déconcerter, fit courir le bruit dans l'armée que c'étoit une feinte concertée entre son beau-pere & lui, & le suivit de près, comme pour se mettre en état d'attaquer en même tems l'ennemi des deux côtés. La ruse eut tout le succès qu'il en attendoit.

Diod. l. 15. pag. 399.

Quand on en vint aux mains, Mithrobarzane fut traité de part & d'autre comme ennemi, & taillé en piéces avec les ſiens. L'armée des Piſidiens prit la fuite, & laiſſa Datame maître du champ de bataille, & de tout le riche butin qui ſe trouva dans le camp des vaincus.

Juſques-là Datame ne s'étoit point encore déclaré ouvertement contre le Roi, les actions dont nous avons parlé n'étant que contre des Gouverneurs avec qui il pouvoit avoir des querelles particuliéres, comme nous avons remarqué ailleurs que cela étoit aſſez ordinaire. Son propre fils aîné (il s'appelloit Sciſmas) ſe rendit ſon accuſateur auprès du Roi, & lui découvrit tous ſes deſſeins. Artaxerxe en fut vraiment effraié. Il connoiſſoit tout le mérite de ce nouvel ennemi. Il ſavoit qu'il ne s'engageoit point dans une entrepriſe ſans en avoir murement peſé toutes les ſuites, & ſans avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour la faire réuſſir; & que juſques-là l'exécution avoit toujours répondu à tous ſes projets. Il envoia contre lui en Cappadoce une armée de près de deux cens mille hommes,

dont il y en avoit vingt mille de cavalerie, le tout ſous la conduite d'Autophradate. Les troupes de Datame n'égaloient pas la vingtiéme partie de celles du Roi. Ainſi toute ſa reſſource étoit en lui-même, dans le courage de ſes ſoldats, & dans l'heureuſe ſituation du poſte qu'il avoit choiſi. Car c'étoit là ſa grande ſcience, & jamais Capitaine ne ſut mieux que lui prendre ſes avantages, ni mieux profiter du terrain, quand il s'agiſſoit de ranger une armée en bataille.

La ſienne, comme je l'ai déja dit, étoit infiniment inférieure à celle des ennemis. Il s'étoit poſté de telle ſorte qu'ils ne pouvoient pas l'enveloper; qu'au moindre mouvement qu'ils faiſoient, il leur tomboit ſur les bras, & les incommodoit conſidérablement; & que s'ils prenoient la réſolution d'en venir aux mains, leur grand nombre leur devenoit abſolument inutile. Autophradate ſentoit bien que ſelon toutes les régles de la guerre il ne faloit point, dans une telle conjoncture, hazarder la bataille : mais il trouvoit auſſi qu'il étoit honteux pour lui, avec une armée ſi nombreuſe, de prendre le parti

de la retraite, ou de demeurer plus lontems dans l'inaction devant une petite poignée de ſoldats. Il donna donc le ſignal. La premiére attaque fut rude : mais les troupes d'Autophradate pliérent bientôt, & furent miſes en déroute. Le vainqueur les pourſuivit pendant quelque tems, & en fit un grand carnage. Il n'y eut que mille hommes de tués du côté de Datame.

Il ſe donna encore pluſieurs combats, ou plutôt pluſieurs eſcarmouches, où celui-ci avoit toujours le deſſus, parce que connoiſſant parfaitement le pays, & réuſſiſſant ſur tout dans les ruſes de la guerre, il ſe poſtoit toujours avantageuſement, & engageoit les ennemis dans des terrains difficiles, d'où ils ne pouvoient ſe tirer ſans perte. Autophradate, voiant tous ſes efforts inutiles & toutes ſes reſſources épuiſées, & déſeſpérant de pouvoir ſoumettre par la force un ennemi ſi ruſé & ſi courageux, parla d'accommodement, & lui propoſa de rentrer en grace avec le Roi à des conditions honorables. Datame comprenoit bien qu'il y avoit peu de ſûreté pour lui dans ce

parti, parce qu'il eſt rare que les Princes ſe réconcilient de bonne foi avec un ſujet qui a manqué à ſon devoir, & à qui ils ſe voient en quelque ſorte obligés de céder. Cependant, comme ce n'étoit que par déſeſpoir qu'il s'étoit précipité dans la révolte, & qu'au fond du cœur il conſervoit toujours pour ſon Prince des ſentimens d'affection & de zéle, il accepta avec joie des offres, qui feroient ceſſer l'état violent où ſon malheur l'avoit engagé, qui lui donneroient moien de rentrer dans ſon devoir, & d'emploier ſes talens au ſervice du Prince à qui ils étoient dùs. Il promit d'envoier des Députés au Roi. Les actes d'hoſtilité ceſſérent, & Autophradate ſe retira dans la Phrygie qui étoit ſon Gouvernement.

Datame ne s'étoit pas trompé. Artaxerxe, outré de dépit contre lui, avoit changé en une haine implacable l'eſtime & l'affection qu'il lui avoit autrefois témoignées. Voiant qu'il ne pouvoit le vaincre par la force & par les armes, il ne rougit point d'emploier l'artifice & la trahiſon pour s'en défaire: moiens indignes de tout homme d'honneur, com-

bien plus d'un Prince ! Il aposta plusieurs meurtriers pour l'assassiner : mais Datame fut assez heureux pour éviter leurs embuches. Enfin Mithridate, fils d'Ariobarzane, à qui le Roi avoit fait de magnifiques promesses s'il pouvoit le délivrer d'un si redoutable ennemi, s'étant insinué dans son amitié, & lui aiant donné, pendant un assez lontems, bien des marques d'une fidélité à toute épreuve pour gagner sa confiance, profita d'un moment favorable où il le trouva seul, & le perça de son épée avant qu'il fût en état de se défendre.

Ainsi [a] périt dans les piéges d'une fausse amitié ce brave Capitaine, qui s'étoit toujours fait honneur de garder une fidélité inviolable à l'égard de ceux qui s'étoient attachés à lui. Heureux, s'il s'étoit toujours piqué d'être aussi fidéle sujet, que bon ami ; & s'il n'avoit pas terni sur la fin de ses jours l'éclat de ses qualités héroïques par le mauvais usage qu'il en fit, & que la crainte des disgraces, l'injustice des envieux, l'ingra-

a Ita vir, qui multos consilio, neminem perfidia ceperat, simulata captus est amicitia. *Corn. Nep.*

ARTAXERXE

titude du Maître pour les services rendus, ni aucun autre prétexte, ne peuvent jamais autoriser !

Je m'étonne que, comparable par ses rares vertus militaires au plus grands hommes de l'antiquité, son mérite soit demeuré comme enseveli dans le silence & l'oubli. Ses actions & ses exploits méritent bien pourtant d'être relevés. Car c'est dans ces petits corps de troupes, tels que ceux de Datame, où tout est nerf, tout est conduit par la prudence, & où le hazard n'a point de lieu, que paroit dans tout son jour l'habileté d'un Commandant.

CHAPITRE QUATRIEME.

Histoire abrégée de Socrate.

COMME la mort de Socrate est un des plus considérables événemens de l'antiquité, j'ai cru devoir traiter ce sujet avec toute l'étendue qu'il mérite. Dans cette vûe je reprendrai les choses d'un peu plus haut, pour donner aux Lecteurs une juste idée du Prince des Philosophes.

Deux Auteurs principalement me fourniront ce que j'ai à dire sur ce

ſujet : Platon & Xénophon, tous deux diſciples de Socrate. C'eſt eux qui ont tranſmis à la poſtérité pluſieurs de ſes entretiens, [a] car ce Philoſophe n'a rien laiſſé par écrit ; & qui nous ont conſervé dans un grand détail toutes les circonſtances de ſa condannation & de ſa mort. Platon en avoit été témoin. Il raconte dans ſon Apologie la maniére dont Socrate fut accuſé & ſe défendit: dans Criton, le refus qu'il fit de ſe ſauver de la priſon: & dans le Phédon, ſon diſcours admirable ſur l'immortalité de l'ame, qui fut auſſitôt ſuivi de ſa mort. Xénophon étoit pour lors abſent, & en chemin pour revenir dans ſa patrie après l'expédition du jeune Cyrus contre ſon frere Artaxerxe. Ainſi il n'a écrit l'Apologie de Socrate que ſur le raport des autres : mais ce qu'il écrit de ſes actions & de ſes diſcours dans ſes quatre livres des choſes mémorables, il le ſavoit par lui-même. Diogéne de Laerce a écrit la vie de Socrate, mais d'une maniére fort ſéche & fort abrégée.

a Socrates, cujus ingenium varioſque ſermones immortalitati ſcriptis ſuis Plato tradidit, literam nullam reliquit. *Cic. de Orat. lib.* 3. *n.*

§. I.

Naiſſance de Socrate. Il s'applique d'abord à la ſculpture ; puis a l'étude des ſciences : les merveilleux progrès qu'il y fait. Son goût pour la morale : ſon caractére : ſes emplois : ce qu'il eut à ſouffrir de la mauvaiſe humeur de ſa femme.

An.M.3533. Av.J.C.471. *Diog. Laert. in Socrat. pag. 100.*

SOCRATE naquit à Athénes la quatriéme année de la ſoixante & dix-ſeptiéme Olympiade. Son pere étoit ſculpteur, & ſe nommoit Sophroniſque : ſa mere étoit ſage-femme, & s'appelloit Phénéréte. On voit ici que la baſſeſſe de la naiſſance n'eſt point un obſtacle au vrai mérite, qui ſeul fait la ſolide gloire & la véritable nobleſſe. Il paroit par les comparaiſons que Socrate emploioit aſſez ſouvent dans ſes diſcours, qu'il ne rougiſſoit point de la profeſſion de ſon pere, ni de celle de ſa mere. Il s'étonnoit qu'un ſculpteur appliquât tout ſon eſprit à faire qu'une pierre brute devînt ſemblable à un homme, & qu'un homme ſe mît ſi peu en peine de n'être pas ſemblable à une pierre brute. Il avoit coutume de dire qu'il

Idem. p. 110.

Plat. in Theætet. pag. 149. &c.

exerçoit la fonction d'accoucheur à l'égard des esprits, en leur faisant produire au dehors toutes leurs pensées; & c'étoit là en effet le rare talent de Socrate. Il traitoit les matiéres dans un ordre si simple, si naturel, si net, qu'il faisoit dire à ceux avec qui il entroit en dispute tout ce qu'il vouloit, & qu'il leur faisoit trouver dans leur propre fonds la réponse à toutes les questions qu'il leur proposoit. Il apprit d'abord le métier de son pere, & s'y rendit fort habile. On voioit encore du tems de Pausanias à Athénes un Mercure & des Graces de sa façon: & il est à présumer que ces ouvrages n'auroient pas trouvé lieu parmi ceux des plus grands maîtres de l'art, s'ils n'en avoient été jugés dignes.

Pausan. lib. 9. pag. 596.

On dit que ce fut Criton qui le retira de la boutique de son pere aiant admiré la beauté de son esprit, & ne jugeant pas raisonnable qu'un jeune homme, capable des plus grandes choses, demeurât perpétuellement attaché sur la pierre le ciseau à la main. Il fut disciple d'Archélaüs, qui le prit fort en affection: celui-ci l'avoit été d'Anaxagore, philosophe

Diogen. pag. 101.

ARTAXERXE

très célébre. Ses premiéres études eurent pour objet la physique & les choses de la nature, le mouvement des cieux & des astres, selon la coutume de ce tems-là, où l'on ne connoissoit encore que cette partie de la philosophie ; & Xénophon nous assure qu'il y étoit très savant. Mais, [a] après avoir connu par sa propre expérience combien ces sortes de connoissances étoient difficiles, abstruses, envelopées par la nature même, & d'ailleurs peu utiles pour le commun des hommes, il fut le premier, comme dit Cicéron, qui s'avisa de faire descendre la philosophie du ciel, de la placer dans les villes, de l'introduire même dans les maisons particuliéres, l'humanisant pour ainsi

Lib. 4. Memorab. p. 710.

a Socrates primus philosophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 5. n. 10.*

Socrates mihi videtur, id quod constat inter omnes, primus à rebus occultis & ab ipsa natura involutis, in quibus omnes ante eum philosophi occupati fuerunt, avocavisse philosophiam, & ad vitam communem adduxisse ; ut de virtutibus & vitiis, omninoque de bonis rebus & malis quæreret ; cœlestia autem vel procul esse à nostra cognitione censeret, vel, si maxime cognita essent, nihil tamen ad bene vivendum conferre. *Cic. Academic. Quæst. lib. 1. n. 15.*

dire & la rendant plus familiére, plus à l'uſage de la vie commune, plus à la portée des hommes, & l'appliquant uniquement à ce qui pouvoit les rendre plus raiſonnables, plus juſtes, & plus vertueux. Il trouvoit qu'il y avoit une eſpéce de folie de conſumer toute la vivacité de ſon eſprit & d'emploier tout ſon tems dans des recherches purement curieuſes, environnées de ténébres impénétrables, abſolument incapables de contribuer au bonheur de l'homme, pendant qu'on négligeoit de s'inſtruire des devoirs communs & ordinaires de la vie, & d'apprendre ce qui eſt conforme ou contraire à la piété, à la juſtice, à l'honnêteté ; en quoi conſiſte la force, la tempérance, la ſageſſe ; quel eſt le but de tout gouvernement, quelles en ſont les régles, quelles qualités ſont néceſſaires pour bien commander & bien gouverner. Nous verrons dans la ſuite l'uſage qu'il fit de cette étude.

Xenoph. Memorab. lib. 1. pag. 710.

Bien loin qu'elle l'empéchât de remplir les devoirs d'un bon citoien, elle ſervit à l'y rendre plus fidéle. Il porta les armes comme le faiſoient tous ceux d'Athénes, mais avec des

ARTAXERXE

motifs plus purs & plus éclairés. Il fit plusieurs campagnes, se trouva à plusieurs actions, & s'y distingua toujours par son courage & sa bravoure. On le vit sur la fin de sa vie, donner dans le Sénat, dont il étoit membre, des preuves éclatantes de son zéle pour la justice, sans que les plus grands dangers pussent l'affoiblir.

Il s'étoit accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, sans laquelle il est rare qu'on soit en état de satisfaire à la plupart des devoirs d'un bon citoien. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richesses, & l'amour de la pauvreté. Il regardoit comme une perfection divine de n'avoir besoin de rien, & il croioit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité, qu'on se passoit de moins de choses. [a] Voiant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans de certaines cérémonies, & la quantité infinie d'or & d'argent qu'on y portoit : » Que de choses, disoit-il, en se fé-

Xenoph. Memorab. lib. 1. pag. 731.

a Socrates in pompa, cùm magna vis auri argentique ferretur : Quàm multa non desidero, inquit! *Cic. Tusc. Quæst. lib. 5. n.*

licitant lui-même sur son état, „ que de choses dont je n'ai pas besoin ! *Quantis non egeo !*

Il avoit hérité de son pere quatre-vingts mines, c'est-à-dire quatre mille livres ; & un de ses amis aiant eu besoin de cette somme, il la lui préta. Mais les affaires de cet ami aiant mal tourné, il perdit tout, & il souffrit cette perte avec tant d'indifférence & de tranquillité, qu'il ne songea pas même à s'en plaindre. On voit dans l'Œconomique de Xénophon que son bien ne montoit en tout qu'à cinq mines, c'est-à-dire à deux cens cinquante livres. Il avoit pour amis les plus riches d'Athénes, qui ne purent jamais gagner sur lui qu'il souffrît qu'ils lui fissent part de leurs richesses. Quand il avoit quelque besoin, il ne rougissoit point de l'avouer. [a] *Si j'avois de l'argent*, dit-il, un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau.* Il ne s'adressa à personne en particulier, il se contenta d'un avis général. Ce fut

Liban. in Apol. Socrat. pag. 640.

Xenoph. in Oecon. p. 822.

a Socrates, amicis audientibus : *Emissem*, inquit, *pallium, si nummos haberem.* Neminem poposcit, omnes admonuit. A quo acciperet, ambitus fuit... Post hoc quisquis properaverit, serò dat : jam Socrati defuit. *Senec. de Benef. lib. 7. cap.* 24.

ARTAXERXE

un combat entre ses disciples à qui lui feroit ce petit présent. C'étoit s'y prendre trop tard, dit Sénéque : leur attention auroit dû prévenir ses besoins & sa demande.

Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.

Il rejetta généreusement les offres & les présens d'Archélaüs roi de Macédoine qui vouloit l'attirer chez lui, ajoutant *qu'il ne vouloit point aller trouver un homme qui pouvoit lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre.* Un autre Philosophe n'approuve pas cette réponse. » Eût-ce donc été rendre à ce » Prince un petit service, dit le mê- » me Sénéque, que de le détromper » de ses fausses idées de grandeur & » de magnificence, de lui inspirer » du mépris pour les richesses, de lui » en montrer le véritable usage, de » l'instruire dans le grand art de ré- » gner, en un mot de lui apprendre » à bien vivre & à bien mourir ? » Veut-on savoir, continue Sénéque, » la véritable raison qui l'empécha de » se rendre à la Cour de ce Prince ? » Il ne crut pas qu'il lui convînt d'al- » ler chercher la servitude, lui qui » sentoit que dans une ville libre on » ne pouvoit souffrir sa liberté. *Noluit ire ad voluntariam servitutem is cujus*

libertatem civitas libera ferre non potuit. MNEMON.

L'austérité dans laquelle il vivoit en particulier, ne le rendoit point sombre ni sauvage, comme cela étoit assez ordinaire pour lors aux philosophes. Dans les compagnies & les conversations, il étoit fort gai & fort enjoué; c'étoit lui qui faisoit la joie & l'agrément des repas. Quoique très pauvre, il se piquoit d'être propre sur soi & dans sa maison; & ne pouvant souffrir la ridicule affectation d'Antisthéne, qui portoit toujours des habits sales & déchirés, il lui disoit qu'à travers les trous de son manteau & ses vieux haillons on entrevoioit beaucoup de vanité.

Xenoph. in Conviv.

Ælian. lib. 4. cap, 11. & lib. 9. c. 35.

Une des qualités les plus marquées de Socrate, étoit une tranquillité d'ame que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoit altérer. Quelques-uns ont cru qu'il étoit naturellement fougueux & emporté, & que la modération à laquelle il étoit parvenu, étoit l'effet de ses réflexions, & des efforts qu'il avoit faits pour se vaincre lui-même & se corriger, ce qui en augmenteroit encore le mérite. Sénéque dit qu'il avoit exigé de ses amis

Senec. de Ira, lib. 3. cap. 15.

de l'avertir quand ils le verroient près de se mettre en colére, & qu'il leur avoit donné ce droit sur lui, comme il l'avoit pris sur eux. [a] En effet, le tems d'appeller du secours contre une passion qui a sur l'homme un empire si puissant & si promt, c'est lorsque nous sommes encore à nous, & de sang froid. Au premier signal, au premier mot d'avis, il baissoit le ton, ou même se taisoit. Se sentant de l'émotion contre un esclave: » Je te » fraperois, dit-il, si je n'étois en colére: *Cæderem te, nisi irascerer.* Aiant reçu un soufflet, il se contenta de dire en riant: *Il est fâcheux de ne savoir pas quand il faut s'armer d'un casque:*

Ibid. lib. 1. cap. 15.

Ibid. lib. 3. cap. 11.

Sans sortir de sa propre maison, il trouva de quoi exercer sa patience dans toute son étendue. Xanthippe sa femme la mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizare, emportée, violente. Il paroit, qu'avant que de la prendre pour sa compagne, il n'avoit pas ignoré son caractére; & il dit lui-même, dans Xénophon, qu'il l'avoit choisie exprès, persuadé que

Xenoph. in Conviv. pag. 876.

a Contra potens malum, & apud nos gratiosum, dum conspicimus, & nostri sumus, advocemus.

s'il venoit à bout de souffrir ses brusqueries, il n'y auroit personne, quelque difficile qu'il fût, avec qui il ne pût vivre. S'il l'avoit épousée dans cette vûe, il dut certainement en être content. Jamais femme ne porta plus loin la bizarerie d'esprit & la mauvaise humeur. Il n'y eut sorte d'outrage ni d'avanie qu'il n'eût à essuier de sa part. Elle en venoit quelquefois jusqu'à cet excès de colere, que de lui arracher son manteau en pleine rue ; & même un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, à la fin elle lui jetta un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, disant *qu'il faloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.*

Diog. in. Socrat. p. 112.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que Socrate épousa une seconde femme, nommée Myrto, qui étoit petite fille d'Aristide le Juste ; & qu'il eut beaucoup à souffrir de ces deux femmes, qui étoient perpétuellement en querelle ensemble, & qui ne se réunissoient que pour le charger d'injures, & lui faire les outrages les plus piquans. Ils prétendent que pendant la guerre du Péloponnése, après que la peste eut emporté une grande

Plut. in vit. Aristid. pag. 335. *Athen. lib.* 13. *pag.* 555. *Diog. Laert. in Socrat. pag.* 105.

partie des Athéniens, il fut rendu à Athénes une Ordonnance, par laquelle, pour réparer plutôt les ruines de la République, il étoit permis à chaque citoien d'avoir deux femmes à la fois, & que Socrate usa du bénéfice de la nouvelle loi. Ces Auteurs étoient fondes uniquement sur un passage d'un traité de la Noblesse attribué à Aristote. Mais, outre que, selon Plutarque même, Panétius, Auteur fort grave, avoit pleinement réfuté cette opinion; ni Platon ni Xenophon, qui étoient bien instruits de ce qui regardoit leur Maître, ne parlent de ce second mariage de Socrate; & d'un autre côté Thucydide, Xénophon, & Diodore de Sicile, qui ont raporté dans un grand détail toutes les particularités de la guerre du Péloponnése, gardent le même silence sur le prétendu Décret d'Athénes qui permettoit la bigamie. On verra dans les premiers Volumes des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres qui paroitront, une Dissertation de Monsieur Hardion sur ce sujet, où il démontre que le second mariage de Socrate, & l'Ordonnance sur la bigamie, sont des faits supposés.

§. II.

Du Démon ou Esprit familier de Socrate.

CE NE SEROIT pas bien connoitre Socrate, que de ne rien savoir du Génie qu'il prétendoit lui avoir servi de conseil & de guide dans la plupart de ses actions. On ne convient pas de ce qu'étoit ce Génie, appellé ordinairement *Le Démon de Socrate*, d'un mot grec, δαιμόνιον, qui signifie quelque chose qui tient du Divin, conçu comme une voix secrette, ou comme un signe, ou comme une inspiration telle qu'en éprouvoient les Devins : Génie, qui le détournoit des entreprises qu'il formoit quand elles devoient lui être préjudiciables, sans jamais le porter à aucune action : *Esse divinum quoddam, quod Socrates dæmonium appellat, cui semper ipse paruerit, nunquam impellenti, sæpe revocanti.* Plutarque, dans un traité qui a pour titre *Du Génie de Socrate*, raporte les différens sentimens des anciens sur l'existence & sur la nature de ce Génie. Je m'en tiens à celui de tous ces sentimens qui me paroit le plus naturel & le plus raisonnable, quoiqu'il y insiste peu.

Cic. de Divin. lib. 1. n. 122.

Pag. 580.

ARTAXERXE

On ſait que la Divinité ſeule a une connoiſſance certaine & claire de l'avenir : que l'homme n'en peut pénétrer les ténébres que par des conjectures incertaines & confuſes : que ceux qui y réuſſiſſent le mieux ſont ceux qui par une comparaiſon plus exacte & plus ſuivie des différentes cauſes qui peuvent influer dans l'événement futur , démêlent d'une vûe plus ferme & plus diſtincte quel ſera le réſultat & l'iſſue du combat de ces diverſes cauſes pour contribuer au ſuccès d'un effet & d'une entrepriſe, ou pour y mettre obſtacle. Cette prévoiance & ce diſcernement tiennent du divin , nous élévent au-deſſus des autres hommes , nous approchent de la Divinité , nous font entrer en quelque ſorte dans ſes conſeils & dans ſes deſſeins , en nous faiſant entrevoir & preſſentir juſqu'à un certain point ce qu'elle a réglé pour l'avenir. Socrate avoit un jugement juſte & pénétrant, & une prudence exquiſe. Il pouvoit appeller ce jugement, cette prudence, *δαιμόνιον , quelque choſe de divin* ; uſant d'une ſorte d'équivoque , pour dire vrai , ſans pourtant s'attribuer à lui-même le mérite de ſa juſteſſe à conjecturer

jećturer ſur l'avenir. Monſieur l'Abbé Fraguier approche de ce ſentiment dans la Diſſertation qu'il nous a laiſſée ſur ce ſujet dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

MNEMON.

Tom. IV. p. 368.

L'effet, ou plutôt la fonćtion de ce Génie, étoit de l'arréter, de l'empécher d'agir, ſans le porter jamais à agir. Il recevoit auſſi le même avertiſſement, lorſque ſes amis alloient s'engager dans quelque mauvaiſe affaire qu'ils lui communiquoient; & on raporte pluſieurs occaſions où ils ſe trouvérent fort mal de ne l'avoir pas cru. Or quelle autre ſignification donner à cela, que de lui faire ſignifier, ſous des paroles myſtérieuſes, un eſprit que ſes propres lumiéres & la connoiſſance des hommes rendent éclairé ſur l'avenir? Et, ſi Socrate n'eût voulu diminuer en ſa perſonne le mérite d'un jugement très ſûr en le raportant à une eſpéce d'inſtinćt; ſi dans le fonds il eût voulu faire entendre autre choſe que ce ſecours général de la ſageſſe divine, qui, dans chaque homme, s'explique par la voix de la raiſon: eut-il évité, dit Xénophon, de paſſer pour un arrogant & un menteur?

Plat. in Theag. p. 128.

Memorabil. lib. I. p. 708.

Dieu m'a toujours empéché de vous parler, dit-il à Alcibiade, tandis que la foiblesse de l'âge eût rendu mes discours inutiles. Mais présentement je croi pouvoir entrer en dispute avec un jeune homme ambitieux, à qui les loix ouvrent le chemin aux honneurs de la République. N'est-ce pas visiblement la prudence qui empéchoit Socrate de traiter sérieusement avec Alcibiade dans un tems où des propos graves & sérieux eussent pu lui donner une sorte de dégoût dont peutêtre ne seroit-il jamais revenu? Et lorsque, dans le dialogue de la République, Socrate rejette sur l'inspiration d'enhaut son éloignement pour les affaires publiques, dit-il autre chose que ce qu'il avance dans son Apologie, qu'un homme de bien, qui, dans un Etat corrompu se mêle du gouvernement, n'est pa lontems sans périr? Si, lorsqu'il all. se présenter aux Juges qui le devoien condanner, cette voix céleste ne se fi point entendre pour l'arréter, comm elle faisoit dans les occasions dange reuses, c'est qu'il n'estima pas que c fût pour lui un mal de mourir, su tout a l'âge & dans les circonstance

Plat. I. Alc. v. pag. 150.

Lib. 6. de Rep. p. 496.

Apolog. Socrat. pag. 31. 32.

Ibid. pag. 40.

où il étoit. Tout le monde ſait quel avoit été, lontems auparavant, ſon prognoſtique ſur la malheureuſe expédition de Sicile. Il l'attribuoit à ſon Démon, & déclaroit que cela lui étoit inſpiré. Un homme ſage, qui voit une affaire conduite avec paſſion & mal concertée, peut être prophéte ſur l'événement: il n'a pas beſoin d'un Démon qui l'inſpire.

Il faut pourtant avouer que le ſentiment qui attribue aux hommes des Génies, des Anges, pour les conduire & les garder, n'étoit pas inconnu même aux payens. Plutarque cite des vers de Ménandre, où ce Poéte dit en termes exprès, *Qu'à chaque homme eſt donné en naiſſant un bon Génie, qui lui ſert pendant toute la vie de maître & de guide.*

De anim. tranquil. p. 474.

Ἅπαντι δαίμων ἀνδρὶ συμπαρίσταται

Εὐθὺς γενομένῳ, μυσταγωγὸς τοῦ βίου

Ἀγαθός.

On peut croire avec aſſez de vraiſemblance, que le Démon de Socrate dont on a parlé ſi diverſement, juſqu'à mettre en queſtion ſi c'étoit un bon ou un mauvais ange, n'étoit au-

ARTAXERXE

tre chose que la justesse & la force de son jugement, qui par les régles de la prudence, & par le secours d'une longue expérience soutenue de sérieuses réflexions, lui faisoit prévoir quel devoit être le succès des affaires sur lesquelles il étoit consulté, ou sur lesquelles il délibéroit pour lui-même.

Je pense en même tems qu'il n'étoit pas fâché de laisser croire au peuple que c'étoit en effet une divinité, de quelque genre qu'elle fût, qui l'inspiroit, & lui découvroit l'avenir. Cette opinion pouvoit le relever beaucoup dans l'esprit des Athéniens, & lui donner une autorité dont on sait que les plus * grands hommes du paganisme étoient fort jaloux, & qu'ils tâchoient de se procurer par des communications secrettes & des entretiens prétendus avec quelque divinité : mais elle lui attira aussi la jalousie de plusieurs citoiens.

* *Lycurgue & Solon eurent recours à l'autorité des oracles pour se donner plus de crédit. Zaleucus prétendoit que ses loix lui avoient été dictées par Minerve. Numa Pompilius vantoit ses entretiens avec la déesse Egérie. Le premier Scipion l'Africain faisoit croire au peuple que les dieux lui donnoient des avis secrets. Il n'est pas jusqu'à la biche de Sertorius qui avoit quelque chose de divin.*

§. III.

Socrate déclaré le plus ſage des hommes par l'oracle de Delphes.

CETTE déclaration de l'oracle, ſi avantageuſe en apparence pour Socrate, ne contribua pas peu à allumer contre lui l'envie, & à lui ſuſciter des ennemis, comme lui-même nous l'apprend dans ſon Apologie, où il raconte ce qui donna lieu à cet oracle, & quel en eſt le véritable ſens. *Plat in Apolog. p. 21-23.*

Cæréphon, diſciple zélé de Socrate, étant un jour allé à Delphes, demanda à l'Oracle s'il y avoit au monde un homme plus ſage que Socrate. La Prêtreſſe répondit qu'il n'y en avoit aucun. Cette réponſe jetta Socrate dans l'embarras, & il eut peine à en comprendre le ſens. Car d'un côté il ſavoit bien, dit-il lui-même, qu'il n'y avoit en lui aucune ſageſſe, ni petite ni grande; & de l'autre il ne pouvoit ſoupçonner l'Oracle de fauſſeté ou de menſonge, la divinité étant incapable de mentir. Il ſe mit donc en mouvement & ſe donna beaucoup de peine pour en pénétrer le ſens. D'abord il s'adreſſe à un puiſ-

ſant citoien, homme d'Etat & grand politique, qui paſſoit pour un des plus ſages de la ville, & qui lui-même étoit encore plus perſuadé que tous les autres de ſon mérite. Il trouve dans la converſation qu'il ne ſait rien, & le lui inſinue aſſez clairement: ce qui le rendit extrêmement odieux à ce citoien, & à tous ceux qui étoient préſens. Il en fut de même de pluſieurs autres de même profeſſion, & tout le fruit de ſes recherches fut de s'attirer un plus grand nombre d'ennemis. De ces hommes d'Etat il paſſe aux Poétes, qui lui parurent encore plus remplis d'eſtime pour eux-mêmes, mais en effet plus vuides de ſcience & de ſageſſe. Il pouſſe ſes enquêtes juſqu'aux Artiſans. Il n'en trouva pas un, qui, parce qu'il réuſſiſſoit dans ſon Art, ne ſe crût très capable & très inſtruit des plus grandes choſes: cette préſomption étoit le défaut preſque général des Athéniens. Comme ils avoient naturellement beaucoup d'eſprit, ils prétendoient ſe connoitre à tout, & ſe croioient capables de juger de tout. Ses recherches parmi les étrangers ne furent pas plus heureuſes.

Socrate ensuite, rentrant en lui-même, & se comparant a tous ceux qu'il avoit interrogés,[a] reconnoissoit que la différence qui étoit entr'eux & lui, c'est que tous les autres croioient savoir ce qu'ils ne savoient pas, au lieu que pour lui il avouoit sincérement son ignorance. Et de là il conclut qu'il n'y a que Dieu seul qui soit véritablement sage, & que c'est aussi ce qu'il a voulu dire par son Oracle, en faisant entendre que toute la sagesse humaine n'est pas grand-chose, ou pour mieux dire qu'elle n'est rien. Et quant à ce que l'Oracle a nommé Socrate, il s'est sans doute servi de mon nom, dit-il, pour me proposer en exemple, comme disant à tous les hommes: Le plus sage d'entre vous c'est celui qui reconnoit, comme Socrate, qu'il n'y a véritablement aucune sagesse en lui.

a Socrates in omnibus ferè sermonibus sic disputat, ut nihil affirmet ipse, refellat alios: nihil se scire dicat, nisi idipsum, eoque præstare ceteris, quòd illi, quæ nesciant, scire se putent; ipse se nihil scire id unum sciat, ob eamque rem se arbitrari ab Apolline omnium sapientissimum esse dictum, quòd hæc esset una omnis sapientia, non arbitrari se scire quod nesciat. *Cic. Acad. Quæst. lib.* I. *n.* 15. 16.

ARTAXERXE

§. IV.

Socrate se donne tout entier à l'instruction de la Jeunesse d'Athénes. Attachement de ses disciples pour lui. Principes admirables qu'il leur inspire, soit pour le gouvernement, soit pour la religion.

APRES avoir raporté quelques particularités de la vie de Socrate, il est tems de passer à ce qui a fait son caractére principal & dominant, je veux dire au soin qu'il prenoit d'instruire les hommes, & sur tout de former la Jeunesse d'Athénes.

In apolog. Socrat. pag. 641.

Il sembloit, dit Libanius, qu'il fût le pere commun de la République, tant il étoit attentif au bien & à l'utilité de tous les citoiens. Mais, comme il est bien difficile de corriger les vieillards, & de faire changer de principes à des personnes qui respectent les erreurs dans lesquelles ils ont blanchi, il consacra principalement ses travaux à l'instruction de la Jeunesse, afin de répandre les semences de la vertu dans un champ plus propre à fructifier.

Plut. An seni sit ger. Resp. p. 796.

Il n'avoit point un école ouverte comme les autres philosophes, ni

d'heure marquée par ses leçons. Il ne faisoit point apprêter de bancs, & ne montoit point en chaire. C'étoit un philosophe de tous les tems & de toutes les heures. Il enseignoit en tout lieu, & en toute occasion : dans les promenades, dans les conversations, dans les repas : à l'armée & au milieu du camp, dans les assemblées publiques du peuple ou du Sénat, dans la prison même, & lorsqu'il bûvoit la ciguë, il philosophoit, dit Plutarque, & il instruisoit le genre humain. Et de là cet Auteur sensé prend occasion d'établir un grand principe en matiére de gouvernement, que Sénéque [a] avant lui avoit mis dans tout son jour. Pour être un homme public, dit-il, il

a Habet ubi se etiam in privato latè explicet magnus animus. .. Ita delituerit (vir ille) ut ubicumque otium suum absconderit, prodesse velit & singulis & universis, ingenio, voce, consilio. Nec enim is solus Reip. prodest, qui candidatos extrahit, & tuetur reos, & de pace belloque censet : sed, qui juventutem exhortatur, qui in tanta bonorum præceptorum inopia virtute instruit animos, qui ad pecuniam luxuriamque cursu ruentes prensat ac retrahit, &, si nihil aliud, certè moratur, in privato publicum negotium agit. An ille plus præstat, qui inter peregrinos & cives, aut urbanus prætor adeuntibus adsessoris verba pronuntiat; quàm, quid sit justitia, quid pietas, quid patientia, quid fortitudo, quid mortis contemptus, quid deorum intellectus, quàm gratuitum bonum sit conscientia ? *Senec. de Tranquill. anim. cap.* 3.

n'est pas nécessaire d'être actuellement en charge, de porter la robe de Juge ou de Magistrat, de prendre séance dans les plus grands Tribunaux. Plusieurs de ceux qui le font, quoiqu'ils soient honorés des beaux noms d'Orateurs, de Préteurs, de Sénateurs, s'ils n'en ont pas le mérite, doivent être regardés comme de simples particuliers, & souvent même méritent d'être confondus avec la plus vile populace. Mais quiconque sait donner de sages conseils à ceux qui le consultent; animer les citoiens à la vertu; leur inspirer des sentimens de probité, d'équité, de générosité, d'amour de la patrie: voila, dit Plutarque, le véritable Magistrat & l'homme d'Etat, de quelque condition qu'il soit, & en quelque place qu'il se trouve.

Tel étoit Socrate. On ne peut exprimer les services qu'il rendit à l'Etat par les instructions qu'il donna à la Jeunesse, & par les disciples qu'il forma. Jamais Maître n'en eut ni en plus grand nombre, ni de plus illustres. Platon, quand il seroit le seul, en vaudroit une foule. Près de mourir, il louoit & remercioit Dieu de trois

Plut. in Mario. p. 433.

choſes : de ce qu'il lui avoit donné une ame raiſonnable, de ce qu'il l'avoit fait naître Grec & non pas Barbare, & de ce qu'il avoit placé ſa naiſſance au tems où vivoit Socrate. Xénophon eut le même avantage. On dit qu'un jour, comme il paſſoit dans la rue, Socrate l'aiant arrêté avec ſon bâton lui demanda s'il ſavoit où l'on vendoit des vivres. Il n'eut pas de peine à répondre à cette queſtion. Mais Socrate lui aiant demandé en quel lieu les hommes apprenoient la vertu, & voiant que cette ſeconde queſtion l'embarraſſoit : Si tu es curieux de le ſavoir, répliqua le Philoſophe, ſui-moi, & tu l'apprendras. Ce qu'il fit ſur l'heure même ; & il fut depuis le premier qui recueillit ſes diſcours, & qui les publia.

Diog. in Xenoph. p. 120.

Ariſtippe, ſur un entretien avec Iſchomachus, dans lequel il avoit recueilli quelques traits de la doctrine de Socrate, conçut un ſi vif deſir d'aller l'entendre, qu'il en devint tout maigre & tout pâle, juſqu'à ce qu'il pût aller puiſer à la ſource, & ſe remplir d'une philoſophie, dont le fruit étoit de connoitre ſes maux, & de s'en guérir.

Plut. de Curioſ. p. 516.

ARTAXERXE

Ce qu'on raconte d'Euclide le Mégarien, montre encore mieux jusqu'où alloit la passion des disciples de Socrate pour profiter de ses instructions. Il y avoit pour lors une guerre déclarée entre Athénes & Mégare, qui alloit si loin, qu'on faisoit préter serment aux Généraux Athéniens de ravager le territoire de Mégare deux fois l'année, & qu'il étoit interdit aux Mégariens, sous peine de la vie, de mettre le pié dans l'Attique. Cette défense ne put éteindre ni arréter le zêle d'Euclide. Il sortoit de sa ville sur le soir en habit de femme, la tête couverte d'un voile, & se rendoit la nuit au logis de Socrate; où il se tenoit jusqu'à ce que, le jour approchant, il s'en retournoit dans le même état où il étoit venu.

Plut. in Pericl. p. 168.

A. Gell. Noct. Att. l. 6. cap. 10.

L'ardeur des jeunes Athéniens pour le suivre étoit incroiable. Ils quittoient pere & mere, & renonçoient à toutes leurs parties de plaisir, pour s'attacher à Socrate, & pour l'entendre. On en peut juger par l'exemple d'Alcibiade, le plus vif & le plus fougueux des jeunes gens d'Athénes. Cependant ce Philosophe ne l'épargnoit pas, & en toute occasion il étoit at-

tentif à calmer les saillies de ses passions, & à réprimer son orgueil, qui étoit sa grande maladie. J'en ai raporté quelques traits dans le Volume précédent. Un jour qu'Alcibiade faisoit valoir ses richesses & les grandes terres qu'il possédoit, (car c'est ce qui enfle le cœur de la plupart des jeunes gens de qualité) il le mena devant une carte de Géographie, & lui demanda où étoit l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place: il l'entrevit néanmoins, & la déméla. Mais étant prié d'y montrer ses terres. « C'est trop peu de chose, « dit-il, pour être marqué dans un si « petit espace. Voila donc, répliqua « Socrate, ce qui vous entête si fort, « un point de terre inperceptible! « Le raisonnement pouvoit être poussé encore bien plus loin. Car qu'étoit l'Attique comparée à toute la Gréce, & la Gréce à l'Europe, & l'Europe à toute la terre, & la terre elle-même à la vaste étendue de ces globes infinis qui l'environnent? Quel avorton, quel néant que le Prince le plus puissant de la terre au milieu de cet abyme de corps & d'espaces immenses, & quelle place y occupe-t-il!

Ælian. lib. 3. cap. 28.

ARTAXERXE

Les jeunes gens d'Athénes, éblouis de la gloire de Thémiſtocle, de Cimon, de Périclès, & pleins d'une folle ambition, après avoir recu pendant quelque tems les leçons des Sophiſtes qui leur promettoient de les rendre de très grandes politiques, ſe croioient capables de tout, & aſpiroient aux premiéres places. L'un d'eux, nommé Glaucon, s'étoit mis ſi fortement en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que perſonne dans ſa famille, ni parmi ſes amis, n'avoit eu le pouvoir de le détourner d'un deſſein ſi peu convenable à ſon âge & à ſa capacité. Socrate, qui l'affectionnoit à cauſe de Platon ſon frere, fut le ſeul qui réuſſit a lui faire changer de réſolution.

Xenoph. Memorab l. lib. 3. p. 772-774.

Un jour l'aiant rencontré, il l'aborda avec un diſcours ſi adroit, qu'il l'engagea à l'écouter : c'étoit deja avoir beaucoup gagné ſur lui. Vous avez donc envie de gouverner la République, lui dit-il. Il eſt vrai, répondit Glaucon. Vous ne ſauriez avoir un plus beau deſſein, repartit Socrate. Car ſi vous y reuſſiſſez, vous

vous mettrez en état de ſervir utilement vos amis, d'aggrandir votre maiſon, & d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connoitre, non ſeulement dans Athénes, mais par toute la Gréce: & peutêtre que votre renommée volera juſques chez les nations barbares, comme celle de Thémiſtocle. Enfin, quelque part que vous ſoyez, vous attirerez ſur vous le reſpect & l'admiration de tout le monde.

Un début ſi inſinuant & ſi flateur plut extrêmement au jeune homme, qui ſe trouvoit pris par ſon foible: il reſta volontiers, ſans qu'il fût beſoin de l'en preſſer, & la converſation continua. Puiſque vous deſirez de vous faire eſtimer & honorer, il eſt clair que vous ſongez à vous rendre utile au public. Aſſurément. Dites-moi donc, je vous prie au nom des dieux, quel eſt le premier ſervice que vous prétendez rendre à l'Etat? Comme Glaucon paroiſſoit embarraſſé, & révoit à ce qu'il devoit répondre: Apparemment, reprit Socrate, ce ſera de l'enrichir, c'eſt-à-dire d'augmenter ſes revenus. C'eſt cela même. Et, ſans doute, vous

ſavez en quoi conſiſtent les revenus de l'Etat, & à combien ils peuvent monter. Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particuliére, afin que ſi un fonds vient à manquer tout-à-coup, vous puiſſiez auſſitôt le remplacer par un autre. je vous jure, répondit Glaucon, que c'eſt à quoi je n'ai jamais ſongé. Marquez-moi au moins les dépenſes que fait la République : car vous ſavez de quelle importance il eſt de retrancher celles qui ſont ſuperflues. Je vous avoue que je ne ſuis pas plus inſtruit ſur cet article que ſur l'autre. Il faut donc remettre à un autre tems le deſſein que vous avez d'enrichir la République : car il vous eſt impoſſible de le faire, ſi vous en ignorez les revenus & les dépenſes.

Mais, dit Glaucon, il y a encore un autre moien que vous paſſez ſous ſilence : on peut enrichir un Etat par la ruine de ſes ennemis. Vous avez raiſon, répondit Socrate. Mais pour cela il faut être le plus fort : autrement on court riſque ſoi-même de perdre ce que l'on a. Ainſi celui qui parle d'entreprendre une guerre, doit connoitre les forces des uns & des

autres, afin que s'il trouve ſon parti le plus fort, il conſeille hardiment la guerre ; & s'il le trouve le plus foible, il diſſuade le peuple de s'y engager. Or ſavez-vous quelles ſont les forces de notre République tant par mer que par terre, & quelles ſont celles de nos ennemis ? En avez-vous un état par écrit ? Vous me ferez plaiſir de me le communiquer. Je n'en ai point encore. Je voi bien, dit Socrate, que nous ne ferons pas ſitôt la guerre ſi l'on vous charge du gouvernement : car il vous reſte bien des choſes à ſavoir, & bien des ſoins à prendre.

Il parcourut ainſi pluſieurs autres articles non moins importans, ſur leſquels il le trouva également neuf ; & il lui fit toucher au doit le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement, ſans y porter d'autre préparation qu'une grande eſtime d'eux-mêmes, & une ambition démeſurée de s'élever aux premiéres places. Craignez, mon cher Glaucon, lui dit Socrate, craignez qu'un deſir trop vif des honneurs ne vous aveugle, & ne vous faſſe prendre un parti qui vous couvriroit de honte, en mettant au grand jour

votre incapacité & votre peu de talent.

Glaucon profita des sages avis de Socrate, & prit du tems pour s'instruire en particulier, avant que de se produire en public. Cette leçon est pour tous les siecles, & elle peut convenir à beaucoup de personnes de tout état & de toute condition.

Xenoph. Memorab. lib. 4. pag. 800.

Socrate ne pressoit point ses amis d'entrer de bonne heure dans les emplois, & il vouloit qu'auparavant on eût travaillé à se remplir l'esprit des connoissances nécessaires pour y réussir. Il faudroit être bien simple, disoit-il, pour croire qu'on ne peut apprendre les arts méchaniques sans le secours des maîtres; & que la science de gouverner les Etats, qui est le plus grand effort de la prudence humaine, n'a besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Son grand soin, par raport à ceux qui aspiroient aux charges, étoit de les former aux bonnes mœurs; de jetter en eux de solides principes de probité & de justice; & sur tout de leur inspirer un sincére amour de la patrie, un grand zèle pour le bien public, & une haute idée de la puissance & de la bonté des

Ibid. p. 792.

dieux : parce que ſans ces qualités, toutes les autres connoiſſances ne ſervent qu'à rendre les hommes plus méchans, & plus capables de faire du mal. Xénophon nous a conſervé un entretien de Socrate avec Euthydéme ſur la providence, qui eſt un des plus beaux endroits qui ſe trouvent dans les écrits des anciens.

Ne vous eſt-il jamais venu en penſée, dit Socrate à Euthydéme, combien les dieux ont eu ſoin de donner aux hommes tout ce qu'il leur faut? Jamais, je vous aſſure, répondit-il. Vous voiez, reprit Socrate, combien la lumiére nous eſt néceſſaire, & combien le préſent que les dieux nous en ont fait doit paroitre précieux. En effet, répondit Euthydéme, ſans elle nous ſerions ſemblables à des aveugles, & toute la nature ſeroit comme morte. Mais, parce que nous avons beſoin de relâche, ils nous ont auſſi donné la nuit pour nous repoſer. Vous avez raiſon, & cela mérite bien que nous leur en rendions de continuelles actions de graces. Ils ont voulu que le ſoleil, cet aſtre ſi éclatant, & ſi lumineux, préſidât au jour pour en marquer les différentes parties,

ARTAXERXE

& que sa lumiére servît, non seulement à découvrir les merveilles de la nature, mais à porter par tout la vie & la chaleur : & en même tems ils ont commandé aux étoiles & à la lune d'éclairer la nuit, qui par elle-même est obscure & ténébreuse. Y a-t-il rien de plus admirable que cette variété & cette vicissitude du jour & de la nuit, de la lumiére & des ténébres, du travail & du repos ; & tout cela pour le bien de l'homme ? Socrate parcourt de même les avantages infinis que nous tirons & de l'eau & du feu pour les besoins de la vie ; & continuant à faire remarquer l'attention merveilleuse de la Providence sur tout ce qui nous regarde : Que dites-vous, poursuit-il, en voiant qu'après l'hiver le soleil revient vers nous, & qu'à mesure que les fruits d'une saison se flétrissent & se séchent, il en mûrit de nouveaux qui leur succédent ? qu'après avoir rendu ce service à l'homme, il se retire de crainte de nous incommoder par sa chaleur ? puis, quand il s'est reculé jusqu'à un certain terme, qu'il ne pourroit passer sans nous mettre en danger de mourir de froid, qu'il retourne sur ses

pas pour reprendre ſa place en cette partie du ciel où ſa préſence nous eſt le plus avantageuſe ? Et parce que nous ne pourrions pas ſupporter ni le froid ni le chaud, ſi nous paſſions en un inſtant de l'un à l'autre, n'admirez-vous point que cet aſtre s'approche & s'éloigne de nous ſi lentement, que nous arrivons aux deux extrémités par des degrés preſque inſenſibles ? [a] Seroit-il poſſible de ne pas reconnoitre dans cet arrangement des ſaiſons de l'année une providence & une bonté attentives non ſeulement à nos beſoins, mais même juſqu'à nos délices ?

Toutes ces choſes, dit Euthydéme, me font douter ſi les dieux ont d'autres occupations que de combler l'homme de bienfaits. Un ſeul point m'arréte, c'eſt que les animaux participent à tous ces biens autant que nous. Oui, reprit Socrate : mais ne voiez-vous pas que tous ces animaux ne ſubſiſtent que pour le ſervice de l'homme ? Les plus forts & les plus robuſtes d'entr'eux, il les dompte, il

a Ὥρας ἁρμοττούσας πρὸς τοῦτο παρέχειν, αἳ ἡμῖν οὐ μόνον ὧν δεόμεθα πολλὰ καὶ παντοῖα παρασκευάζουσιν, ἀλλὰ καὶ οἷς εὐφραινόμεθα.

les apprivoise, il s'en sert très utilement pour la guerre, pour le labourage, & pour les autres nécessités de la vie.

Que sera-ce, si nous considérons l'homme en lui-même? Ici Socrate examine la diversité des sens, par le ministére desquels l'homme jouit de tout ce qu'il y a de beau & d'excellent dans la nature; la vivacité de l'esprit & la force de la raison, qui l'éléve infiniment au-dessus de tous les autres animaux; le don merveilleux de la parole, par le moien de laquelle nous nous communiquons réciproquement nos pensées, nous publions nos loix, nous gouvernons les Républiques.

De tout cela, dit Socrate, il est aisé de conclure qu'il y a des dieux, & qu'ils prennent un soin particulier de l'homme, quoiqu'il ne puisse les découvrir par les sens. Apercevons-nous la foudre qui brise tout ce qu'elle rencontre? Distinguons-nous les vens qui font sous nos yeux de si terribles ravages? Notre ame même, qui nous est si intime, qui nous meut & nous anime, la voions-nous? Il en est de même de tous les dieux, dont aucun

ne se rend visible pour nous distribuer ses faveurs. Ce grand Dieu même (ces paroles sont remarquables, & montrent que Socrate reconnoissoit un Dieu souverain, seul Auteur de tout, & Supérieur à tous les autres, qui n'étoient que ses ministres) ce grand Dieu même qui a bâti l'univers, & qui soutient ce grand ouvrage, dont toutes les parties sont accomplies en bonté & en beauté; lui qui fait qu'elles ne vieillissent point avec le tems, & qu'elles se conservent toujours dans une immortelle vigueur; qui fait encore qu'elles lui obéissent avec une ponctualité qui ne manque jamais, & avec une rapidité que notre imagination ne peut suivre: ce Dieu se rend assez visible par tant de merveilles dont il est l'auteur, mais il demeure toujours invisible en lui-même. Ne refusons donc point de croire même ce que nous ne voions pas: au défaut des yeux du corps, usons de ceux de l'ame: mais sur tout apprenons à rendre de justes hommages de respect & de vénération à la Divinité, qui semble ne vouloir se faire sentir que par ses bienfaits. Or ce culte, cet hommage,

ARTAXERXE

conſiſte à lui plaire ; & on ne peut lui plaire, qu'en faiſant ſa volonté.

Voila de quelle maniére Socrate inſtruiſoit la Jeuneſſe ; voila les principes & les ſentimens qu'il lui inſpiroit : d'un côté, une parfaite ſoumiſſion aux Magiſtrats & aux Loix, en quoi il faiſoit conſiſter la juſtice ; de l'autre, un profond reſpect pour la Divinité, ce qui conſtitue la religion. Il vouloit qu'on conſultât les dieux ſur toutes les choſes qui paſſent notre connoiſſance ; & comme ils ne ſe découvrent qu'à ceux qu'il leur plait, parce qu'ils ne doivent rien à perſonne, il recommandoit avant tout de ſe les rendre propices par une conduite ſage & réglée. a *Les dieux ſont libres*, dit-il, *& il dépend d'eux d'accorder ce qu'on leur demande, ou de donner tout le contraire.* Il cite une belle priére, tirée d'un Poéte dont le nom n'eſt pas connu. *Grand Dieu donnez-nous les biens qui nous ſont néceſſaires, ſoit que nous vous les demandions, ou non ; & éloignez de nous toutes les choſes qui pourroient nous nuire, quand même nous vous*

Xenoph. lib. 4. Memorab. pag. 803. & 805.

a Ἐπὶ θεοῖς ἐστιν, οἶμαι, ὥστε καὶ διδόναι αὐτοῖς ἄν τις εὐχόμενος τυγχάνῃ, καὶ τἀναντία τούτων. *Plut. in Alcib. 2. pag. 148.*

les

les demanderions. Le vulgaire penſoit qu'il y a des choſes que les dieux remarquent, d'autres qu'ils ne remarquent point. Mais Socrate enſeignoit que les dieux obſervent toutes nos actions & toutes nos paroles ; qu'ils pénétrent juſques dans nos plus ſecrettes penſées ; qu'ils ſont préſens à toutes nos délibérations, & qu'ils nous inſpirent dans toutes nos affaires.

MNEMON.

Xenoph. Memorab. lib. 1. pag. 711.

§. V.

Socrate s'applique à décréditer les Sophiſtes dans l'eſprit des jeunes gens d'Athénes. Ce qu'il faut entendre par l'Ironie qui lui eſt attribuée.

SOCRATE avoit à prémunir les jeunes gens contre un mauvais goût qui depuis quelque tems commençoit à prévaloir dans la Gréce. On voioit paroitre des hommes faſtueux, qui, prenant la place des premiers Sages de la Gréce, avoient une conduite entiérement oppoſée. Car, au lieu qu'infiniment éloignés de toute avarice & de toute ambition, Pittacus, Bias, Thalès, & les autres, faiſoient leur principale occupation de l'étude de la ſageſſe ; ceux-ci, ambitieux &

ARTAXERXE

avares, s'intriguoient dans les affaires du monde, & trafiquoient de leur prétendu savoir. [a] Ils se nommoient Sophistes. Ils alloient de ville en ville. Ils s'y faisoient annoncer comme des oracles. Ils marchoient accompagnés d'une foule de disciples, qui, par une espéce d'enchantement, abandonnoient le sein de leurs parens, pour se livrer à ces maîtres orgueilleux qu'ils paioient bien chérement. Il n'y avoit rien que ces Docteurs n'enseignassent. Théologie, Physique, Morale, Arithmétique, Astronomie, Grammaire, Musique, Poésie, Rhétorique, Histoire: ils savoient tout, & pouvoient tout enseigner. Leur fort étoit la philosophie & l'éloquence. La plupart, comme Gorgias, se piquoient de satisfaire sur le champ à toutes les questions qu'on leur pouvoit faire. Les jeunes gens n'emportoient de leurs instructions qu'une sote estime d'eux-mêmes, & qu'un mépris général pour tous les autres; & il ne sortoit aucun disciple de ces écoles qui ne fût plus impertinent que quand il y étoit entré.

Plat. in Apolog. pag. 19. & 20.

a Sic enim appellantur hi, qui, ostentationis aut quæstûs causa, philosophantur. *Cic. in Lucul. n.* 129.

Il s'agissoit de décréditer dans l'esprit des jeunes Athéniens la fausse éloquence & la mauvaise dialectique de ces orgueilleux maîtres. Les attaquer de front, & les combattre directement par un discours suivi, Socrate étoit très capable de le faire, car il possédoit dans un souverain degré le talent de la parole & celui du raisonnement : mais ce n'eût pas été le moien de réussir contre de grands discoureurs, qui ne cherchoient qu'à éblouir leurs auditeurs par un vain éclat & un flux rapide de paroles. Il suivit une autre route, & [a] emploiant les détours & la souplesse de l'Ironie, qu'il savoit manier avec un art & une délicatesse merveilleuse, il prit le parti de cacher sous une simplicité apparente, & sous une ignorance affectée, toute la beauté & toutes les richesses de son esprit. La nature, qui lui avoit donné une si belle ame, sembloit lui avoir formé l'extérieur exprès pour soutenir le caractére ironique. Il étoit fort laid, & outre sa laideur, [b] il avoit

Xenop. 5. in Conviv. pag. 883.

a Socrates in ironia dissimulantiaque longè omnibus lepôre atque humanitate præstitit. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 270.*

b Zopyrus physiogno-

dans la physionomie quelque chose d'hébété & de stupide. Tout l'air de sa personne, qui n'avoit rien que de très commun & de très pauvre, répondoit parfaitement à l'air de son visage.

Plat. in Protag. p. 314. 315. & 335. In Lachet. p. 186. &c.

Quand [a] il se trouvoit dans une compagnie avec quelqu'un de ces Sophistes, il proposoit ses doutes d'un air timide & modeste, faisoit des questions toutes simples ; & comme s'il n'eût pu se faire entendre autrement, il usoit de comparaisons triviales, & prises des métiers les plus vils. Le Sophiste l'écoutoit avec une attention dédaigneuse, & au lieu de donner une réponse précise, il se jettoit dans des lieux communs, & discouroit beaucoup sans rien dire qui fût à propos. Socrate, après avoir applaudi pour ne pas effaroucher son

mon... stupidum esse Socratem dixit & bardum. *Cic. de Fat. n.* 10.

a Socrates de se ipse detrahens in disputatione, plus tribuebat iis quos volebat refellere. Ita, cùm aliud diceret atque sentiret, libenter uti solitus est illa dissimulatione, quam Græci εἰρωνείαν vocant. *Cic. Academ. Quæst. lib.* 4 *n.* 15.

Sed & illum quem nominavi (Gorgiam) & ceteros Sophistas, ut è Platone intelligi potest, lusos videmus a Socrate. Is enim percontando atque interrogando elicere solebat eorum opiniones quibuscum disserebat, ut ad ea, quæ ii respondissent, si quid videretur, diceret. *Cic de Finib. lib.* 2. *n.* 2.

homme, le prioit de vouloir bien ſe proportionner à ſa foibleſſe & deſcendre juſqu'à lui, en ſatisfaiſant à ſes demandes en peu de mots, parce que ni ſon eſprit ni ſa mémoire n'étoient pas capables de comprendre & de retenir tant de choſes ſi belles & ſi relevées, & que toute ſa ſcience ſe réduiſoit à interroger ou à répondre.

Cela ſe diſoit devant une nombreuſe aſſemblée, & le Docteur ne pouvoit reculer. Quand une fois Socrate l'avoit tiré de ſon fort en l'obligeant de répondre ſuccinctement à ſes queſtions, alors par la juſteſſe de ſa dialectique, il le conduiſoit de l'un à l'autre juſqu'aux conſéquences les plus abſurdes : &, après l'avoir forcé à ſe contredire lui-même ou à ſe taire, il ſe plaignoit de ce que ce ſavant homme ne daignoit pas l'inſtruire. Cependant les jeunes gens apercevoient le foible de leur maître, & l'admiration qu'ils avoient euë pour lui ſe tournoit en mépris. Le nom de Sophiſte devenoit odieux & ridicule.

On juge aiſément que des hommes du caractére des Sophiſtes dont je

ARTAXERXE

viens de parler, qui étoient en crédit chez les Grands, qui dominoient parmi la Jeuneſſe d'Athénes, qui depuis lontems étoient en poſſeſſion de la gloire de bel eſprit & de la réputation de ſavant, ne pouvoient être attaqués impunément, d'autant plus qu'on les prenoit en même tems par les deux endroits les plus ſenſibles, l'honneur & l'intérêt. Auſſi Socrate, pour avoir ôſé entreprendre de démaſquer leurs vices, & de décrier leur fauſſe éloquence, éprouva-t-il de la part de ces hommes également corrompus & orgueilleux, tout ce qu'on peut craindre & attendre de l'envie la plus maligne, & de la haine la plus envenimée. C'eſt ce qu'il eſt tems d'expoſer.

Plat. in Apolog. p. 23.

§. VI.

Socrate eſt accuſé de penſer mal des dieux, & de corrompre la Jeuneſſe d'Athénes. Il ſe défend ſans art & ſans baſſeſſe. Il eſt condanné à mort.

An. M. 3602. Av. J. C. 402.

L'ACCUSATION de Socrate fut intentée un peu avant la premiére année de la XCV Olympiade, peu de tems après que les trente Tyrans eu-

rent été chaſſés d'Athénes, la ſoixante-neuviéme année de la vie de Socrate: mais elle avoit été préparée lontems auparavant. L'oracle de Delphes qui l'avoit déclaré le plus ſage des hommes, le décri où il mettoit la doctrine & les mœurs des Sophiſtes de ſon tems qui étoient fort accrédités, la liberté avec laquelle il attaquoit tous les vices, l'attachement ſingulier de ſes diſciples pour ſa perſonne & pour ſes maximes; tout cela avoit indiſpoſé les eſprits contre lui, & lui avoit attiré beaucoup d'envieux.

Ses ennemis, aiant juré ſa perte, & ſentant la difficulté de l'entrepriſe, dreſſérent de loin leurs batteries, & l'attaquérent d'abord, non à viſage découvert, mais par des ſouterrains & par des voies ſourdes & cachées. On dit que pour ſonder la diſpoſition du peuple à l'égard de Socrate, & preſſentir s'ils pourroient en ſûreté le citer un jour devant les Juges, ils engagérent Ariſtophane à le jouer ſur le théatre dans une Comédie où il jetteroit les ſemences de l'accuſation qu'ils méditoient contre lui. Il n'eſt pas bien ſûr qu'Ariſtophane ait été

Ælian. lib. 2. cap. 13. Plat. in Apolog. Socr. p. 19.

ſuborné par Anytus & par les ennemis de Socrate pour compoſer contre lui une piéce Satyrique. Il y a beaucoup d'apparence que le mépris déclaré de Socrate pour toutes les comédies en général, & en particulier pour celles d'Ariſtophane, pendant qu'il témoignoit une eſtime extraordinaire pour les tragédies d'Euripide ; que ce mépris, dis-je, fut le vrai motif qui engagea le Poéte à ſe venger du Philoſophe. Quoiqu'il en ſoit, Ariſtophane, à la honte de la Poéſie, préta ſa plume à la mauvaiſe volonté des ennemis de Socrate, ou à ſon propre reſſentiment, & emploia tous ſes talens & tout ſon génie à décrier le plus homme de bien qu'ait eu le Paganiſme.

Il compoſa une piéce intitulée *Les Nuées*. Il introduit ſur la Scéne le Philoſophe perché dans un panier, & guindé au milieu des airs & des nuées, d'où il débite les maximes, ou plutôt les ſubtilités les plus ridicules. Un débiteur fort âgé, qui deſiroit ſe dérober aux vives pourſuites de ſes créanciers, vient le trouver pour apprendre de lui l'art de tromper en Juſtice ſes parties, de leur prouver

par des raiſons ſans réplique qu'il ne leur doit rien, en un mot d'une mauvaiſe cauſe d'en faire une très bonne. Mais ſe ſentant incapable de profiter des ſublimes leçons de ſon nouveau Maître, il lui améne ſon fils à ſa place. Ce jeune homme, fort peu de tems après, ſort de cette ſavante école ſi bien inſtruit, qu'à la premiére rencontre il bat ſon pere, & lui prouve par des argumens ſubtils, mais invincibles, qu'il a eu raiſon d'en uſer de la ſorte. Dans toutes les ſcénes où paroit Socrate, le Poéte lui fait dire mille impertinences, mille impiétés contre les dieux & ſur tout contre Jupiter. Il le fait parler comme un homme plein de vanité, d'eſtime pour ſoi-même, & de mépris pour tous les autres; qui veut, par une curioſité criminelle, pénétrer ce qui ſe paſſe dans les cieux, & ſonder ce qui eſt dans les abymes de la terre; qui ſe vante d'avoir des moiens de faire toujours triompher l'injuſtice; & qui ne ſe contente pas de garder ces ſecrets pour lui, mais qui les enſeigne aux autres, & par là corrompt la Jeuneſſe. Tout cela eſt accompagné d'une fineſſe de raillerie

& d'un ſel, qui ne pouvoit pas manquer de plaire infiniment à un peuple d'un goût auſſi délicat & raffiné qu'étoit celui d'Athénes, & naturellement envieux de tout mérite qui excelloit au-deſſus des autres. Auſſi les Athéniens en furent ſi charmés, que ſans attendre que la repréſentation fût finie, ils ordonnérent que le nom d'Ariſtophane ſeroit écrit au-deſſus des noms de tous ſes rivaux.

Socrate, qui avoit ſû qu'on devoit le jouer ſur le théatre, ſe trouva ce jour-là à la Comédie contre ſon ordinaire: car il n'avoit pas coutume d'aller à ces aſſemblées, ſinon lorſqu'on devoit repréſenter quelque nouvelle tragédie d'Euripide, qui étoit ſon intime ami, & dont il eſtimoit les piéces à cauſe des principes ſolides de morale qu'il avoit ſoin d'y répandre. Encore remarque-t-on qu'une fois il n'eut pas la patience d'en voir achever une, où l'Acteur avoit avancé quelque maxime dangereuſe, mais qu'il ſortit auſſitôt, ſans conſidérer qu'il pouvoit nuire à la réputation de ſon ami. Il n'alloit jamais aux Comédies, que quand Alcibiade ou Critias l'y traînoient

malgré lui, choqué de la licence effrénée qui y régnoit, & ne pouvant souffrir qu'on déchirât ouvertement la réputation de ses concitoiens. Il assista à celle-ci sans s'émouvoir, & sans marquer le moindre mécontentement ; & quelques étrangers étant en peine de savoir qui étoit ce Socrate dont on parloit dans toute la piéce, il se leva de sa place, & se laissa voir tant que l'action dura. Il disoit à ceux qui étoient autour de lui, & qui s'etonnoient de son sang froid & de sa patience, qu'il s'imaginoit être à un grand repas où l'on se moquoit de lui agréablement, & qu'il faloit entendre raillerie.

Plut. de educ. liber. p. 10.

Il n'y a point d'apparence, comme je l'ai déja remarqué, qu'Aristophane, quoiqu'il ne fût pas ami de Socrate, soit entré dans les noirs complots de ses ennemis, & qu'il ait songé à le faire périr. Il est plus croiable qu'un Poéte, qui divertissoit le public aux dépens des premiers Magistrats & des Généraux les plus célébres, ait aussi voulu le faire rire aux dépens d'un Philosophe. Toute la noirceur étoit du côté de ses envieux & de ses ennemis, qui espéroient tirer contre

lui un grand avantage de la représentation de cette comédie. En effet l'artifice étoit profond, & habilement imaginé. En jouant un homme sur le théatre, on ne le montre que par ses endroits mauvais, ou foibles, ou équivoques. Cette vûe conduit au ridicule : le ridicule accoutume au mépris de la personne, & le mépris à l'injustice. Car on est naturellement plus hardi à insulter, à maltraiter, à offenser un homme que tout le monde méprise.

Voila les premiers coups qu'on lui porta, qui servirent comme d'essai & d'épreuve pour la grande affaire qu'on songeoit à lui susciter. On la laissa dormir lontems, & ce ne fut que plus de vingt ans après qu'elle éclata. Les troubles de la République purent bien donner lieu à ce long délai. Car ce fut dans cet intervalle que se fit l'entreprise contre la Sicile, dont le succès fut si malheureux qu'Athénes fut assiégée & prise par Lysandre, qui y changea la forme du gouvernement, & y établit les trente Tyrans, qui n'en furent chassés que fort peu de tems avant l'événement dont nous parlons.

Alors Mélitus ſe porta pour accuſateur, & intenta un procès dans les formes à Socrate. Il formoit contre lui deux chefs d'accuſation. Le premier, qu'il n'admettoit point les dieux qui étoient reconnus dans la République, & qu'il introduiſoit de nouvelles divinités: le ſecond, qu'il corrompoit la Jeuneſſe d'Athénes; & il concluoit à la mort.

Jamais accuſation n'eut moins de fondement que celle-ci, ni même moins d'apparence & de prétexte. Il y avoit quarante ans que Socrate faiſoit profeſſion d'inſtruire la Jeuneſſe d'Athénes. Il n'avoit jamais dogmatiſé en ſecret, ni dans les ténébres. Ses leçons étoient publiques, & ſe faiſoient à la vûe d'un grand nombre d'auditeurs. Il avoit toujours gardé la même conduite, & enſeigné les mêmes principes. De quoi s'aviſe donc Mélitus après tant d'années? Comment ſon zêle pour le bien public, après avoir été ſi lontems endormi & languiſſant, ſe réveille-t-il tout-à-coup, & devient-il ſi vif? Eſt-il pardonnable à un citoien auſſi zélé & auſſi homme de bien que le veut paroitre Mélitus, d'être demeuré muet

& immobile, pendant que ſous ſes yeux on corrompoit toute la Jeuneſſe de la ville en lui inſpirant des maximes ſéditieuſes, & en lui donnant du dégoût & du mépris pour le gouvernement préſent ? Car celui qui n'empéche point un mal quand il le peut, eſt auſſi criminel que celui qui le commet. C'eſt Libanius qui parle ainſi dans une déclamation qui a pour titre, Apologie de Socrate. Mais, continue-t-il, je veux que Mélitus, ſoit diſtraction, ſoit indifférence, ſoit véritables & ſérieuſes occupations, n'ait point ſongé pendant tant d'années à intenter une accuſation contre Socrate : comment, dans une ville, comme Athénes, pleine de ſages Magiſtrats, &, ce qui eſt bien plus fort, pleine de hardis Délateurs, a-t-il pu ſe faire qu'une conſpiration auſſi publique que celle qu'on attribuoit à Socrate ait échapé à des yeux que l'amour de la patrie, ou la malignité de la calomnie, rendoient ſi attentifs & ſi vigilans ? Rien ne fut jamais moins croiable, ni plus deſtitué de toute vraiſemblance.

Liban. in Apolog. Socr. p. 645-648.

Dès que le complot eut éclaté, les amis de Socrate ſe préparérent à

Cicer. lib. 1. de Orat. n. 231-233.

ſa défenſe. Lyſias, le plus habile orateur de ſon tems, lui apporta un diſcours, qu'il avoit travaillé avec grand ſoin, où il mettoit les raiſons & les moiens de Socrate dans tout leur jour, & où il avoit répandu des paſſions tendres & touchantes, capables d'émouvoir les cœurs les plus durs. Socrate le lut avec plaiſir, & le trouva fort bien fait : mais, comme il étoit plus conforme aux régles de la Rhétorique qu'aux ſentimens de fermeté d'un Philoſophe, il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lyſias lui aiant demandé comment il étoit poſſible que ce diſcours fût bienfait s'il ne lui étoit pas propre : de même, dit-il en ſe ſervant ſelon ſa coutume de comparaiſons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des ſouliers magnifiques, brodés d'or, & auſquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Il demeura donc ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe de ne point s'abaiſſer à mendier des ſuffrages par toutes les voies pleines de lâcheté qui étoient alors en uſage. Il n'emploia ni les artifices ni les couleurs de l'é-

Quintil. lib. 11. cap. 1.

ARTAXERXE

loquence. Il n'eut point recours aux ſollicitations ni aux priéres. Il ne fit point venir ſa femme ni ſes enfans, pour fléchir ſes Juges par leurs gémiſſemens & leurs larmes. Néanmoins, [a] s'il refuſa conſtamment d'emploier une voix étrangére pour ſe défendre, & de paroitre devant ſes Juges dans la poſture humiliante de ſuppliant, il n'en uſa point ainſi par un ſentiment d'orgueil, ni de mépris pour ſes Juges. Ce fut par une noble & fiére aſſurance qui partoit de grandeur d'ame, & que donne ordinairement l'innocence & la vérité. Ainſi ſa défenſe n'eut rien de timide ni de foible. C'eſt un diſcours ferme, mâle, généreux, ſans paſſion, ſans émotion, qui reſſent la liberté d'un Philoſophe, ſans autre ornement que celui de la vérité, & où l'on voit briller par tout le caractére & le langage de l'innocence. Platon, qui y étoit préſent, le recueillit enſuite, & ſans rien ajouter à la vérité en compoſa l'ouvrage intitulé l'Apologie de So-

a His & talibus adductus Socrates, nec patronum quæſivit ad judicium capitis, nec judicibus ſupplex fuit; adhibuitque liberam contumaciam à magnitudine animi ductam, non à ſuperbia. *Cic. Tuſc. Quæſt. lib.* 1. n.

crate, l'un des chef-d'œuvres de l'antiquité les plus parfaits. J'en ferai un extrait.

Au jour marqué, le procès fut instruit dans les formes, les parties comparurent devant les Juges, & Mélitus porta la parole. Plus sa cause étoit mauvaise & dépourvûe de preuves, plus il eut besoin d'adresse & d'artifice pour en couvrir le foible. Il n'omit rien de ce qui pouvoit rendre sa partie adverse odieuse, & à la place des raisons qui lui manquoient, il substitua l'éclat séduisant d'une éloquence vive & brillante. Socrate, en marquant qu'il ne savoit pas quelle impression avoit fait sur les Juges le discours de ses accusateurs, avoue, pour ce qui le regarde, qu'il s'étoit presque méconnu lui-même, tant ils avoient donné de couleur & de vraisemblance à leurs raisons, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans tout ce qu'ils avoient avancé.

Plat. in Apolog. Socrat. Xenoph. in Apolog. Socr. & in Memorabil.

J'ai déja dit qu'ils établissoient deux chefs d'accusation. Le premier regarde la religion. Socrate recherche avec une curiosité impie ce qui se passe dans les cieux & dans le sein de la terre. Il ne reconnoit point les

Plat. in Apolog. p. 24.

dieux que ſa patrie révére. Il travaille à introduire de nouvelles divinités ; &, ſi on l'en croit, un dieu inconnu l'inſpire dans toutes ſes actions. Pour trancher le mot, il ne croit aucun dieu.

Le ſecond chef regarde l'intérêt de l'Etat, & le gouvernement public. Socrate corrompt les jeunes gens en leur inſpirant de mauvais ſentimens ſur la divinité, en leur apprenant à mépriſer les loix & l'ordre établi dans la République, en déclarant publiquement qu'on a tort de choiſir les Magiſtrats au * ſort, en décriant les aſſemblées publiques où l'on ne le voit jamais paroitre, en enſeignant l'art de rendre bonnes les plus méchantes cauſes, en s'attachant la Jeuneſſe par un eſprit d'orgueil & d'ambition ſous prétexte de l'inſtruire, en montrant aux enfans qu'ils peuvent impunément maltraiter leurs peres. Il ſe prévaut d'un oracle prétendu, & ſe croit le plus ſage de tous les

* *Socrate en effet n'approuvoit pas cette maniére de choiſir les Magiſtrats. Il faiſoit remarquer que ſi on avoit affaire d'un pilote, d'un muſicien, d'un architecte, on ne voudroit pas le prendre au hazard ; quoique les fautes de ces gens-là ne ſoient pas d'une ſi grande importance que celles qui ſe commettent dans le gouvernement de la République.* Xenoph. Memorabil. lib. 1. *pag.* 712.

hommes. Il taxe tous les autres de folie, & condanne ſans réſerve toutes leurs maximes & toutes leurs actions, ſe conſtituant de ſa propre autorité le cenſeur & le réformateur général de l'Etat. Et cependant on voit quel a été le fruit de ſes leçons dans la perſonne de Critias, & dans celle d'Alcibiade, ſes plus intimes amis, qui ont fait beaucoup de mal à leur patrie, & ont été de très méchans citoiens & des hommes très déréglés.

MNEMON.

On finiſſoit par avertir les Juges de ſe bien tenir ſur leur garde contre l'éloquence ébloüiſſante de Socrate, & de ſe défier extrêmement des tours inſinuants & artificieux qu'il emploieroit pour les ſéduire.

C'eſt par où Socrate commença ſon diſcours, en déclarant qu'il parleroit aux Juges comme il avoit coutume de le faire dans ſes entretiens ordinaires, c'eſt-à-dire avec beaucoup de ſimplicité & ſans art.

Plat. p. 17.

Puis il entre dans le détail. Sur quel fondement peut-on ſoutenir qu'il ne reconnoit point les dieux de la République, lui qu'on a vû ſouvent ſacrifier dans ſa maiſon & dans les temples? Peut-on douter qu'il ne ſe ſerve

Plat. p. 27. Xenoph. pag. 703.

ARTAXERXE

de la divination, puisqu'on lui fait un crime de publier qu'il recevoit des conseils d'une certaine divinité, d'où l'on a conclu qu'il en vouloit introduire de nouvelles? Mais en cela il n'introduit rien de plus nouveau que les autres, qui, ajoutant foi à la divination, observent le vol des oiseaux, consultent les entrailles des victimes, remarquent jusqu'aux paroles & aux rencontres inopinées: moiens différens, dont les dieux se servent pour donner aux hommes la connoissance de l'avenir. Anciennes ou nouvelles, il est toujours vrai que Socrate reconnoit des divinités, de l'aveu méme de Mélitus, qui dans son information avoue que Socrate croit des démons, c'est-à-dire des esprits subalternes, enfans des dieux. Or tout homme qui croit des enfans des dieux, croit des dieux.

Xenoph. pag. 710.

Quant à ce qui regarde les recherches impies des choses naturelles qu'on lui impute, sans mépriser ni condanner ceux qui s'appliquent à l'étude de la Physique, il déclare que pour lui il s'est donné tout entier à ce qui concerne les mœurs, la conduite de la vie, les régles du gouver-

nement, comme à une connoiſſance infiniment plus utile que toutes les autres : & il prend à témoin de ce qu'il avance tous ceux qui l'ont écouté, qui peuvent le démentir s'il ne dit pas vrai.

MNEMON.

On m'accuſe de corrompre les « jeunes gens, & de leur inſpirer des « maximes dangereuſes ſoit par ra- « port au culte des dieux, ſoit par ra- « port aux régles du gouvernement. « Vous ſavez, Athéniens, que je « n'ai jamais fait profeſſion d'enſei- « gner, & l'envie, quelque animée « qu'elle ſoit contre moi, ne me re- « proche point d'avoir jamais vendu « mes inſtructions. J'ai ſur cela un « témoin qn'on ne peut démentir, « c'eſt la pauvreté. Toujours égale- « ment prêt à me livrer au riche & « au pauvre, & à leur donner tout le « loiſir de m'interroger ou de me ré- « pondre, je me prête à quiconque « cherche à devenir vertueux ; & ſi « parmi mes auditeurs il s'en trouve « qui deviennent honnêtes gens ou « mal-honnêtes gens, il ne faut ni « m'attribuer la vertu des uns dont « je ne ſuis point la cauſe, ni m'im- « puter les vices des autres auſquels «

Plat. p. 31-33.

ARTAXERXE

» je n'ai point contribué. Toute mon » occupation, c'eſt de vous perſuader jeunes & vieux qu'il ne faut pas » tant aimer ſon corps, ni les richeſſes, ni toutes les autres choſes » de quelque nature qu'elles ſoient, » qu'il faut aimer ſon ame. Car je ne » ceſſe de vous dire que la vertu ne » vient point des richeſſes, mais au » contraire que les richeſſes viennent » de la vertu, & que c'eſt de là que » naiſſent tous les autres biens qui » arrivent aux hommes & en public » & en particulier.

» Si parler de la ſorte c'eſt corrompre la Jeuneſſe, j'avoue, Athé» niens, que je ſuis coupable, & que » je mérite d'être puni. En cas que ce » que je dis ne ſoit pas vrai, il eſt » aiſé de me convaincre de menſon» ge. Je voi ici un grand nombre de » mes diſciples : ils n'ont qu'à paroi» tre. Mais un ſentiment de retenue » & de conſidération les empêche » peutêtre d'élever leur voix contre » un Maître qui les a inſtruits. Du » moins leurs peres, leurs freres, » leurs oncles ne peuvent ſe diſpen» ſer, comme bons parens & bons » citoiens, de venir demander ven-

geance contre le corrupteur de leurs « fils, de leurs neveux, oude leurs fre- « res. Mais ce ſont ceux-là même qui « prennent ici ma défenſe, & qui « s'intéreſſent au ſuccèsde ma cauſe. «

Jugez comme il vous plaira, « Athéniens; mais je ne puis ni me « repentir de ma conduite, ni en « changer. Il ne m'eſt point libre de « quitter ou d'interrompre une fon- « ction que Dieu même m'a impoſée. « Or c'eſt lui qui m'a chargé du ſoin « d'inſtruire mes concitoiens. Si, « après avoir gardé fidélement tous « les poſtes où j'ai été mis par nos « Généraux à Potidée, à Amphipolis, « à Délium, la crainte de la mort me « faiſoit maintenant abandonner ce- « lui où la divine Providence m'a « placé, en m'ordonnant de paſſer « mes jours dans l'étude de la Philo- « ſophie pour ma propre inſtruction « & pour celle des autres, ce ſeroit « là véritablement une déſertion bien « criminelle, & qui mériteroit qu'on « me citât devant ce Tribunal com- « me un impie qui ne croit point de « dieux. Quand vous ſeriez diſpoſés « à me renvoier abſous à condition « que dorénavant je garderois le «

Plat. p. 28. 29.

ARTAXERXE

» silence, je vous répondrois sans » balancer: Athéniens, je vous honore » & je vous aime, [a] mais j'obéirai » plutôt à Dieu qu'à vous; & pendant qu'il me restera un souffle de » vie, je ne cesserai jamais de philosopher, en vous exhortant toujours, » en vous reprénant à mon ordinaire, » & en vous disant à chacun quand » je vous rencontrerai : *O mon* * *cher,* » *ô citoien de la plus fameuse cité du monde* » *& pour la sagesse & pour la valeur,* » *n'avez-vous point de honte de ne penser* » *qu'à amasser des richesses, & qu'à ac-* » *querir de la gloire, du crédit, des hon-* » *neurs, & de négliger les trésors de la* » *prudence, de la vérité, de la sagesse,* » *& de ne pas travailler à rendre votre* » *ame aussi bonne & aussi parfaite qu'elle* » *puisse être ?*

Plat. p. 31. » On me reproche, & l'on impute » à lâcheté, de ce que m'ingérant de » donner des avis à chacun en parti- » culier, j'ai toujours évité de me » trouver dans vos assemblées pour » donner mes conseils à la patrie. Je » croiois avoir fait suffisamment mes preuves

a Πείσομαι τῷ θεῷ μᾶλλον ἢ ὑμῖν.

* *Le grec porte,* O le meilleur des hommes : ὦ ἄριστε ἀνδρῶν· *ce qui étoit une maniere obligeante de saluer.*

preuves de courage & de hardiesse, « & dans les campagnes où j'ai porté « les armes avec vous, & dans le Sénat « lorsque seul je m'opposai au juge- « ment injuste que vous prononçâtes « contre les dix Capitaines qui n'a- « voient pas recueilli & enterré les « corps de ceux qui avoient été tués « ou noiés au combat naval des îles « Arginuses, & lorsqu'en plus d'une « occasion je résistai aux ordres vio- « lens & cruels de trente Tyrans. Ce « qui m'a donc empéché de paroitre « dans vos assemblées, Athéniens, « c'est cet Esprit familier, cette voix « divine dont vous m'avez si souvent « entendu parler, & que Mélitus a si « fort tâché de tourner en ridicule. « Cet Esprit s'est attaché à moi dès « mon enfance : c'est une voix qui ne « se fait entendre que lorsqu'elle veut « me détourner de ce que j'ai résolu ; « car jamais elle ne m'exhorte à rien « entreprendre. C'est elle qui s'est « toujours opposée à moi, quand j'ai « voulu me méler des affaires de la « République. Et elle s'y est opposée « fort à propos : car il y a lontems « que je ne serois plus en vie si je « m'étois mélé des affaires d'Etat, & «

ARTAXERXE

» je n'aurois rien avancé ni pour vous » ni pour moi. Ne vous fâchez point, » je vous prie, si je ne vous déguise » rien, & si je vous parle avec liberté » & vérité. Tout homme qui voudra » s'opposer généreusement à un peu- » ple entier, soit à vous ou à d'autres, » & qui se mettra en tête d'empécher » qu'on ne viole les loix, qu'on ne » commette des iniquités dans la ville, » ne le fera jamais impunément. Il » faut de toute nécessité que celui qui » veut combattre pour la justice, » pour peu qu'il veuille vivre, de- » meure simple particulier, & qu'il » ne soit pas homme public.

Plat. p. 34. 35.

» Au reste, Athéniens, si, dans » l'extrême danger où je me trouve, » je n'imite point la conduite de plu- » sieurs citoiens, qui, dans un péril » beaucoup moins grand, ont conjuré » & supplié leurs Juges avec larmes, » & ont fait paroitre ici leurs enfans, » leurs parens, leurs amis; ce n'est » ni par une opiniatreté superbe, ni » par aucun mépris que j'aie pour » vous: mais pour votre honneur, » & pour celui de toute la ville. Il » faut qu'on sache que vous avez des » citoiens qui ne regardent point la

mort comme un mal, & qui ne « donnent ce nom qu'à l'injuſtice & « à l'infamie. A l'âge où je ſuis, & « avec toute ma réputation vraie ou « fauſſe, me conviendroit-il, après « toutes les leçons que j'ai données « ſur le mépris de la mort, de la « craindre, & de démentir par un der- « nier acte tous les principes & les « ſentimens de ma vie paſſée ?

Mais, ſans parler de la gloire qui « ſeroit ſi fort bleſſée par une telle « démarche, je ne croi pas qu'il ſoit, « permis de prier ſon Juge, ni de ſe « faire abſoudre par ſes ſupplications: « il faut le perſuader & le convaincre. « Le Juge n'eſt pas aſſis ſur ſon ſiége « pour faire plaiſir en violant la loi, « mais pour rendre juſtice en obéiſſant « à la loi. Il n'a point prété ſerment de « faire grace à qui il lui plaira, mais « de faire juſtice à qui il la doit. Il ne « faut donc pas que nous vous accou- « tumions au parjure, & vous ne de- « vez pas vous-mêmes vous y laiſſer « accoutumer : car les uns & les au- « tres nous bleſſerions également la « juſtice & la religion, & nous de- « viendrions tous coupables. «

N'attendez donc point de moi, «

ARTAXERXE

» Athéniens, que j'aie recours auprès » de vous à des moiens que je ne croi » ni honnêtes, ni permis; sur tout » dans une occasion où je suis accusé » d'impiété par Mélitus. Car, si je » vous fléchissois par mes priéres, & » que je vous forçasse à violer votre » serment, ce seroit une chose toute » évidente que je vous enseignerois à » ne pas croire de dieux; & en vou- » lant me défendre & me justifier, je » fournirois des armes à mes adver- » saires, & je prouverois contre moi- » même que je ne croi point de dieux. » Mais je suis bien éloigné de penser » ainsi. Je suis plus persuadé de l'exi- » stence de Dieu, que mes accusa- » teurs; & j'en suis tellement persua- » dé que je m'abandonne à vous & à » Dieu, afin que vous me jugiez » comme vous le trouverez le meil- » leur & pour vous & pour moi.

Socrate [a] prononça ce discours d'un ton ferme & intrépide. Son air, son geste, son visage ne sentoient point l'accusé : on l'eût pris pour le maître de ses Juges, tant il parloit avec assu-

a Socrates ita in judicio capitis pro se ipse dixit, ut, non supplex aut reus, sed magister aut dominus videretur esse Judicum. *Cic. lib. I. de Orat. n.* 231.

rance & grandeur d'ame, ſans pourtant rien perdre de la modeſtie qui lui étoit naturelle. Une contenance ſi noble & ſi majeſtueuſe déplut, & indiſpoſa les eſprits. Les [a] Juges pour l'ordinaire, parce qu'ils ſe regardent comme maîtres abſolus de la vie & de la mort des hommes, exigent, par une diſpoſition ſecrette du cœur, que les parties ne paroiſſent devant eux qu'avec une humble ſoumiſſion & un reſpectueux tremblement; hommage qu'ils croient dû à leur ſouveraine puiſſance.

C'eſt ce qui arriva ici. Mélitus pourtant n'avoit pas eu d'abord la cinquiéme partie des voix. On peut ſuppoſer avec fondement qu'ici l'aſſemblée des Juges étoit de cinq cens ſans compter le Préſident. La loi condannoit l'accuſateur à une amende de mille dragmes, s'il n'avoit pas la cinquiéme partie des ſuffrages. Cette loi étoit ſagement établie, pour mettre un frein à la hardieſſe, & à l'impudence des calomniateurs. Mélitus auroit été obligé de paier cette amen-

Cinq cens livres.

a Odit Judex ferè litigantis ſecuritatem; cumque jus ſuum intelligat, tacitus reverentiam poſtulat. *Quintil. lib.* 4. *cap.* 1.

ARTAXERXE.

de, si Anytus & Lycon ne se fussent joints à lui, & ne se fussent aussi portés pour accusateurs. Leur crédit entraîna un grand nombre de voix, & il y en eut deux cens quatre-vingts une contre Socrate, & par conséquent deux cens vingt pour lui. Il ne tint donc qu'à trente & une * voix qu'il ne fût renvoié absous : car en ce cas il y en auroit eu deux cens cinquante & une, ce qui auroit fait la pluralité.

Par cette premiére sentence les Juges déclaroient simplement que Socrate étoit coupable, sans rien statuer sur la peine qu'il devoit souffrir. Car lorsqu'elle n'étoit pas déterminée par la loi, & qu'il ne s'agissoit pas d'un crime d'Etat, (c'est ainsi que je croi qu'on peut expliquer le mot de Cicéron, *fraus capitalis*) on laissoit au coupable le choix de la peine qu'il croioit mériter. Sur sa ré-

* *Dans Platon le texte varie, & met 33 ou 30, ce qui marque qu'il peut être défectueux.*

a Primis sententiis statuebant tantùm Judices damnarent an absolverent. Erat autem Athenis, reo damnato, si fraus capitalis non esset, quasi pœnæ æstimatio. Ex sententia, cùm Judicibus daretur, interrogabatur reus, quam quasi æstimationem commeruisse se maximè confiteretur. *Cic. lib. 1. de Orat. n. 231. 232.*

ponse, on opinoit une seconde fois ; & ensuite il recevoit son dernier arrêt. Socrate fut averti qu'il avoit droit de demander diminution de peine, & qu'il pouvoit faire changer la punition de mort en un exil, en une prison, ou en une amende pécuniaire. Il répondit généreusement qu'il ne choisiroit aucune de ces punitions, parce que ce seroit se reconnoitre coupable. « Athéniens, dit-il, pour « ne pas vous tenir plus lontems en « suspens, puisque vous m'obligez de « me taxer moi-même à ce que je mé- « rite ; Je me condanne, pour avoir « passé toute ma vie à vous instruire « vous & vos enfans ; pour avoir né- « gligé dans cette vûe affaires dome- « stiques, emplois, dignités ; pour « m'être consacré tout entier au ser- « vice de la patrie, en travaillant « sans cesse à rendre vertueux mes « concitoiens : Je me condanne, dis-je, « à être nourri le reste de mes jours « dans le Prytanée aux dépens de la « République. « * Cette derniére ré-

Plat. p. 36. 38.

* *Il paroit dans Platon qu'après ce discours Socrate, apparemment pour éloigner de lui toute idée de fierté & de bravade, offrit modestement de paier une amende proportionnée à son indigence, c'est-à-dire une mine : (cinquante livres) & que, forcé par ses amis qui se rendirent ses cautions, il fit monter cette*

ARTAXERXE

ponse [a] revolta tous les Juges. Ils le condannérent à boire la ciguë, qui étoit une sorte de supplice fort usité parmi eux.

Plat. pag. 39. Cette sentence n'ébranla en rien la constance de Socrate. » Je vais, dit-il » en s'adressant aux Juges avec une » noble tranquillité, être livré à la » mort par votre ordre ; la nature » m'y avoit condanné dès le premier » moment de ma naissance : mais mes » accusateurs vont être livrés à l'In- » famie & à l'Injustice par l'ordre de » la Vérité. Auriez-vous exigé de » moi que, pour me tirer de vos » mains, j'eusse emploié, selon la » coutume, des paroles flateuses & » touchantes, & les maniéres timides » & rampantes d'un suppliant? Mais, » en justice comme à la guerre, un » honnête homme ne doit pas sauver » sa vie par toute sorte de moiens. Il » est également deshonorant dans

offre jusqu'à trente mines. Plat. in Apolog. Socrat. pag. 38. *Mais Xénophon assure positivement le contraire. Pag. 705. On peut peutêtre les concilier, en disant que Socrate d'abord refusa de faire aucune offre ; & qu'ensuite il se laissa vaincre aux pressantes sollicitations de ses amis.*

a Cujus responso sic Judices exarserunt, ut capitis hominem innocentissimum condemnarent. *Cic. lib. 1. de Orat. n. 233.*

l'une & dans l'autre de ne la racheter que par des priéres, par des larmes, & par toutes les autres bassesses que vous voiez faire tous les jours à ceux qui sont où je me voi. «

MNEMON.

Apollodore, l'un de ses disciples & de ses amis, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent : *Voudriez-vous*, lui répliqua-t-il en souriant, *que je mourusse coupable ?*

De animi tranquillit. pag. 475.

Plutarque, pour montrer qu'il n'y a que la partie de nous-mêmes la plus foible, c'est-à-dire le corps, sur laquelle les hommes aient quelque pouvoir, mais qu'il y a en nous une autre partie infiniment plus noble, qui est entiérement supérieure à leurs menaces & inaccessible à leurs coups, cite ces belles paroles de Socrate, qui regardoient encore plus ses Juges que ses Accusateurs : *Anytus & Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal.* Comme s'il eût dit : La fortune (c'étoit le langage des payens) peut m'ôter les biens, la santé, la vie ; mais j'ai en moi-même un trésor que nulle violence étrangére ne peut m'enlever ;

ARTAXERXE je veux dire la vertu, l'innocence, le courage, la grandeur d'ame.

Ce [a] grand homme, pleinement convaincu de ce principe qu'il avoit si souvent inculqué à ses disciples, que le crime est le seul mal que doive craindre le sage, aima mieux être privé de quelques années qui lui restoient peutêtre encore à vivre, que de se voir enlever en un moment la gloire de toute sa vie passée, en se deshonorant pour toujours par la démarche honteuse qu'on lui conseilloit de faire auprès des Juges. Voiant que les hommes de son siécle le connoissoient peu & lui rendoient peu de justice, il s'en remit au jugement de la postérité, & par le sacrifice généreux qu'il fit des restes d'une vieillesse déja fort avancée, il acquit & s'assura l'estime & l'admiration de tous les siécles.

a Maluit vir sapientissimus quod superesset ex vita sibi perire, quàm quod præteriisset: &, quando ab hominibus sui temporis parum intelligebatur, posterorum se judiciis reservavit, brevi detrimento jam ultimæ senectutis ævum seculorum omnium consecutus. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 1.

§. VII.

Socrate refuse de se sauver de la prison. Il passe le dernier jour de sa vie à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'ame. Il boit la ciguë. Punition de ses accusateurs. Honneurs rendus à la mémoire de Socrate.

APRES que la sentence eut été prononcée, [a] Socrate, avec cette même fermeté de visage qui avoit tenu les Tyrans en respect, s'achemina vers la prison, qui perdit ce nom dès qu'il y fut entré, dit Sénéque, étant devenue le séjour de la probité & de la vertu. Ses amis l'y suivirent, & continuérent à le visiter durant trente jours qui se passérent entre sa condannation & sa mort. La cause de ce long délai étoit, que les Athéniens envoioient tous les ans un vaisseau dans l'île de Délos, pour y faire quelques sacrifices; & il étoit dé-

[a] Socrates eodem illo vultu, quo aliquando solus triginta Tyrannos in ordinem redegerat, carcerem intravit, ignominiam ipsi loco detracturus. Neque enim poterat carcer videri, in quo Socrates erat. *Senec. in Consolat. ad Helv. cap.* 13.

Socrates carcerem intrando purgavit, omnique honestiorem curia reddidit. *Id. De vit beat. cap.* 27.

ARTAXERXE

fendu de faire mourir perſonne dans la ville depuis que le prêtre d'Apollon avoit couronné la poupe de ce vaiſſeau pour marque de ſon départ, juſqu'à ce que le même vaiſſeau fût de retour. Ainſi l'arrêt aiant été prononcé contre Socrate le lendemain de cette cérémonie, il falut en différer l'exécution de trente jours qui s'écoulérent dans ce voiage.

Pendant ce long tems, la mort eut tout le loiſir de préſenter à ſes yeux toutes ſes horreurs, & de mettre ſa conſtance à l'épreuve, non ſeulement par les dures rigueurs du cachot où il avoit les fers aux piés, mais encore plus par la vûe continuelle & la cruelle attente d'un événement avec lequel la nature ne ſe familiariſe point. Dans ce triſte état il ne laiſſoit pas de jouir de cette profonde tranquillité d'eſprit que ſes amis avoient toujours admirée en lui. Il les entretenoit avec la même douceur qu'il avoit toujours fait paroitre; & Criton remarque que la veille de ſa mort il dormoit auſſi paiſiblement qu'en un autre tems. Il compoſa même alors un hymne en l'honneur d'Apollon, & de Diane, & tourna en vers une fable d'Eſope.

Plat. in Criton.

La veille du jour, ou le jour même que devoit arriver de Délos ce vaisseau, dont le retour devoit être suivi de la mort de Socrate, Criton, son intime ami, vient le trouver de grand matin dans la prison pour lui apprendre cette triste nouvelle, & pour lui annoncer en même tems qu'il ne tient qu'à lui de sortir de la prison; que le geolier est gagné; qu'il trouvera les portes ouvertes; & il lui offre une retraite sûre en Thessalie. Socrate se prit à rire de cette proposition, & lui demanda s'il savoit un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point. Criton traite la chose fort sérieusement, & le presse de profiter d'un tems si précieux, en lui apportant raisons sur raisons pour tirer son consentement, & l'engager à prendre ce parti. Sans parler de la douleur inconsolable que lui causera la mort d'un tel ami, comment pourra-t-il soutenir les reproches d'une infinité de gens, qui croiront qu'il n'aura tenu qu'à lui de le sauver, mais qu'il n'aura pas voulu sacrifier pour cela quelque légére portion de son bien? Le peuple pourra-t-il jamais se persuader qu'un homme sage comme

Socrate, n'aura pas voulu ſortir de priſon, le pouvant faire en toute ſûreté ? Peutêtre craint-il d'expoſer ſes amis, de leur cauſer la perte de leurs biens, ou même de leur liberté & de leur vie. Y-a-t-il donc quelque choſe qui doive leur être plus cher & plus précieux que la conſervation de Socrate ? Il n'y a pas juſqu'à des étrangers qui leur diſputent cet honneur. Pluſieurs ſont venus exprès avec des ſommes très conſidérables pour les frais de ſon évaſion, & déclarent qu'ils ſe trouveront très honorés de le recevoir chez eux, & de lui fournir abondamment tout ce qui lui ſera néceſſaire. Doit-il donc ſe livrer lui-même à des ennemis qui l'ont fait condanner injuſtement, & lui eſt-il permis de trahir ſa propre cauſe ? N'eſt-il pas de ſa bonté & de ſa juſtice d'épargner à ſes citoiens le crime de faire mourir un innocent ? Mais ſi tous ces motifs ne l'ébranlent point, & qu'il ne ſoit point touché de ſes propres intérêts, peut-il être inſenſible à ceux de ſes enfans ? En quel état les laiſſe-t-il ? Prévoit-il ce qu'ils deviendront ? & peut-il oublier qu'il eſt pere, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il eſt philoſophe ?

Socrate, après l'avoir écouté attentivement, loue ſon zêle, & lui en marque ſa reconnoiſſance : mais, avant que de ſe rendre, il veut examiner s'il eſt juſte qu'il ſorte de la priſon ſans le conſentement des Athéniens. Il eſt donc queſtion ici de ſavoir ſi un homme qui eſt condanné à mort, quoi qu'injuſtement, peut ſans crime ſe dérober aux Loix & à la Juſtice. Je ne ſai ſi, même parmi nous, il ſe trouveroit beaucoup de perſonnes qui cruſſent que cela pût faire une queſtion.

Socrate commence par écarter tout ce qui eſt étranger au ſujet, & vient d'abord au fond de l'affaire. « Je ſerois aſſurément très ravi, mon cher Criton, que vous puſſiez me perſuader de ſortir d'ici, mais je ne le puis faire ſans être perſuadé. Nous ne devons pas nous mettre en peine de ce que dira le peuple, mais de ce que dira celui-là ſeul qui juge de ce qui eſt juſte ou injuſte ; & ce ſeul n'eſt autre que la Vérité. Toutes les conſidérations que vous m'avez alléguées, d'argent, de réputation, de famille, ne prouvent rien, à moins qu'on

ARTAXERXE

» ne me montre que ce que l'on me » propose est juste & permis. C'est » un principe avoué & constant parmi nous, que toute injustice est » honteuse & funeste à celui qui la » commet, quelque chose que les » hommes en disent, & quelque » bien ou quelque mal qui lui en puisse » arriver. Nous avons toujours raisonné sur ce principe, même dans » les derniers jours, & nous n'avons jamais varié sur cet article. » Seroit-il possible, mon cher Criton, qu'à notre âge nos entretiens » les plus sérieux eussent été semblables à ceux des enfans, qui disent » presque en même tems le oui & le » non, & qui n'ont rien de fixe « ? A chaque proposition il tiroit la réponse & le consentement de Criton.

» Rappellons donc nos principes, » & tâchons ici d'en faire usage. Il » est toujours demeuré constant parmi nous, qu'il n'est jamais permis, » sous quelque prétexte que ce puisse » être, de commettre aucune injustice, » pas même à l'égard de ceux qui » nous en font, ni de rendre le mal » pour le mal; & que quand on a une » fois engagé sa parole, on est tenu

de la garder inviolablement, ſans « qu'aucun intérêt puiſſe nous en diſ- « penſer. Or ſi, dans le tems que je « ſerois prêt de m'enfuir, les Loix & « la République venoient ſe préſenter « en corps devant moi, que répon- « drois-je aux queſtions ſuivantes « qu'elles pourroient me faire? A « quoi ſongez-vous, Socrate? Vous « dérober ainſi à la Juſtice, eſt-ce « autre choſe que ruiner entiérement « les Loix & la République? Croiez- « vous qu'une ville ſubſiſte après que « la Juſtice non ſeulement n'y a plus « de force, mais qu'elle a été même « corrompue, renverſée, & foulée « aux piés par des particuliers? Mais, « dira-t-on, la République nous a « fait injuſtice, & n'a pas bien jugé. « Avez-vous oublié, me réplique- « roient les Loix, que vous êtes con- « venu avec nous de vous ſoumettre « au jugement de la République? « Vous pouviez, ſi notre police & nos « réglemens ne vous accommodoient « pas, vous retirer ailleurs, & vous « y établir. Mais un ſéjour de ſoixante « & dix ans dans notre ville marque « aſſez que ſes réglemens ne vous ont « point déplu, & que vous les avez «

ARTAXERXE

» acceptés en connoissance de cause
» & avec liberté. En effet vous leur
» devez tout ce que vous êtes, & tout
» ce que vous possédez, naissance,
» nourriture, éducation, établisse-
» ment; car tout cela est sous la sau-
» ve-garde & sous la protection de la
» République. Vous croiez-vous
» maître de rompre l'engagement que
» vous avez pris avec elle, & que
» vous avez scellé par plus d'un ser-
» ment? Quand elle songeroit à vous
» perdre, pouvez-vous lui rendre
» mal pour mal, injure pour injure?
» Etes-vous en droit d'en user ainsi à
» l'égard de pere & de mere? & igno-
» rez-vous que la patrie est plus con-
» sidérable, plus digne de respect &
» de vénération devant Dieu & de-
» vant les hommes, que ni pere, ni
» mere, ni tous les parens ensemble?
» qu'il faut honorer sa patrie, lui cé-
» der dans ses emportemens, la mé-
» nager avec douceur dans le tems de
» sa plus grande colére? en un mot,
» qu'il faut ou la ramener par de sages
» conseils & de respectueuses remon-
» trances, ou obéir à ses comman-
» demens, & souffrir sans murmurer
» tout ce qu'elle vous ordonnera?

Pour ce qui eſt de vos enfans, So- « MNEMON.
crate, vos amis leur rendront tous « les ſervices dont ils ſeront capables; « & en tout cas la Providence ne leur « manquera pas. Rendez-vous donc « à nos raiſons, & ſuivez les conſeils « de celles qui vous ont fait naître, « nourri, élevé. Ne faites point tant « d'état de vos enfans, de votre vie, « ni de quelque choſe que ce puiſſe « être, que de la Juſtice; afin que « quand vous ſerez arrivé devant le « tribunal de Pluton, vous ayez de « quoi vous défendre devant vos Ju- « ges. Autrement, nous ſerons tou- « jours vos ennemies tant que vous « vivrez, ſans vous donner jamais « ni relâche, ni repos: &, quand « vous ſerez mort, nos Sœurs, les « Loix qui ſont dans les enfers, ne « vous ſeront pas plus favorables, « ſachant que vous aurez fait tous « vos efforts pour nous perdre. «

Socrate dit à Criton qu'il lui ſembloit entendre réellement tout ce qu'il venoit de lui dire, & que le ſon de ces paroles retentiſſoit ſi fortement & ſi continuellement à ſes oreilles, qu'il étoufoit en lui toute autre penſée & toute autre voix. Criton, con-

ARTAXERXE

venant de bonne foi qu'il n'avoit rien à répliquer, demeura en repos, & y laiſſa ſon ami.

Plat. in Phædon. pag. 59. &c.

Enfin le funeſte vaiſſeau revint à Athénes : c'étoit comme le ſignal de la mort de Socrate. Le lendemain ſes amis, à l'exception de Platon qui étoit malade, ſe rendirent à la priſon dès le matin. Le geolier les pria d'attendre un peu, parce que les Onze Magiſtrats (c'étoient ceux qui avoient l'intendance des priſons) annonçoient au priſonnier qu'il devoit mourir ce jour-là. Ils entrérent un moment après, & trouvérent Socrate qu'on venoit * de délier, & Xanthippe ſa femme aſſiſe auprès de lui, & tenant un de ſes enfans entre ſes bras. Dès qu'elle les aperçut, jettant des cris & des ſanglots, & ſe meurtriſſant le viſage, elle fit retentir la priſon de ſes plaintes : *O mon cher Socrate, vos amis vous voient aujourd'hui pour la derniére fois.* Il donna ordre qu'on la fît retirer ; & dans le moment même on l'emmena chez elle.

Socrate paſſa le reſte de la journée

* *A Athénes, dès qu'on avoit prononcé à un criminel ſa ſentence, on le délioit, & on le regardoit comme une victime de la mort, qu'il n'étoit plus permis de tenir dans les chaînes.*

avec ses amis, & s'entretint tranquillement & gaiement avec eux selon sa coutume ordinaire. Le sujet de la conversation fut des plus intéressans, & des plus convenables au moment où il se trouvoit; je veux dire, l'immortalité de l'ame. Ce qui donna lieu à cet entretien, c'est une proposition avancée en quelque sorte au hazard, qu'un véritable Philosophe doit souhaiter de mourir, & travailler à mourir. Cela, pris trop à la lettre, menoit à croire qu'un Philosophe pouvoit se tuer lui-même. Socrate fait voir qu'il n'y a rien de plus injuste que ce sentiment, & que l'homme appartenant à Dieu qui l'a formé, & aiant été placé par sa main dans le poste qu'il occupe, il ne doit point le quitter sans sa permission, ni sortir de la vie sans son ordre. Qu'est-ce donc qui peut donner à un Philosophe cet amour pour la mort? Ce ne peut être que l'espérance des biens qu'il attend dans l'autre vie, & cette espérance ne peut être fondée que sur l'opinion de l'immortalité de l'ame.

Socrate emploie le dernier jour de sa vie à entretenir ses amis sur ce

ARTAXERXES -- grand & important ſujet, & c'eſt ce qui fait la matiére de l'admirable Dialogue de Platon, qui a pour titre, *Le Phédon.* Il dévelope à ſes amis toutes les raiſons qu'on a de croire que l'ame eſt immortelle, & il réfute toutes les objections qu'on lui fait, qui ſont à peu près les mêmes qu'on fait aujourd'hui. Ce traité eſt trop long, pour que j'entreprenne d'en faire l'extrait

Plat. p. 90. 91. Avant que de répondre à quelques-unes de ces objections, il déplore un malheur aſſez commun aux hommes, qui à force d'entendre diſputer des ignorans qui contrediſent tout & doutent de tout, ſe perſuadent qu'il n'y a rien de certain. » N'eſt-ce pas » un malheur très déplorable, mon » cher Phédon, qu'y aiant des raiſons » qui ſont vraies, certaines, & très » capables d'être compriſes, il ſe » trouve pourtant des gens qui n'en » ſoient point du tout frapés, pour » avoir entendu de ces diſputes fri» voles où tout paroit tantôt vrai & » tantôt faux ? Ces hommes injuſtes » & déraiſonnables, au lieu de s'ac» cuſer eux-mêmes de ces doutes, » ou d'en accuſer leur manque de

lumiére, en rejettent la faute sur « les raisons mêmes, qu'ils viennent « à bout enfin de prendre en haine « pour toujours, se croiant plus habi- « les & plus eclairés que tous les au- « tres, parce qu'ils s'imaginent être « les seuls qui aient compris que dans « toutes ces matiéres il n'y a rien de « vrai ni d'assuré. «

Socrate démontre l'injustice de ce procédé. Il fait voir que dans deux partis même également incertains, la sagesse voudroit qu'on choisît celui qui est le plus avantageux avec le moins de risque. « Si ce que je dis « se trouve vrai, dit Socrate, il est « très bon de le croire : & si après ma « mort il ne se trouve pas vrai, j'en « aurai toujours tiré cet avantage « dans cette vie, que j'aurai été « moins sensible aux maux qui l'ac- « compagnent ordinairement. « Ce * raisonnement de Socrate, qui ne se trouve réel & vrai que dans la bouche d'un Chrétien, est bien remarquable. Si ce que je dis est vrai, je gagne tout en ne hazardant que peu de

* *Monsieur Pascal a étendu ce raisonnement dans son article VII. & en a fait une démonstration d'une force infinie.*

ARTAXERXE

chofe : & s'il eft faux, je ne perds rien ; au contraire, j'y gagne encore beaucoup.

Socrate ne s'en tient pas à la fimple fpéculation de cette grande vérité, que l'ame eft immortelle : il en tire des conclufions utiles & néceffaires pour la conduite de la vie, en faifant voir tout ce que l'efpérance d'une heureufe éternité exige des hommes afin qu'elle ne foit pas vaine, & qu'au lieu de trouver les récompenfes préparées aux bons, ils ne trouvent pas les fupplices deftinés aux méchans. Ici le Philofophe expofe ces grandes vérités, qu'une tradition conftante, quoique beaucoup obfcurcie par les fictions fabuleufes, a toujours confervées parmi les payens : Le dernier Jugement des bons & des méchans ; les fupplices éternels où font condannés les grands criminels ; un féjour de paix & de délices fans fin pour les ames qui fe font confervées pures & innocentes, ou qui pendant la vie ont expié leurs pechés par le repentir & la fatisfaction ; enfin un lieu & un état mitoien, où l'on fe purifie pendant un certain tems des fautes moins confidérables

dérables qui n'ont point été expiées pendant la vie. MNEMON.

Mes amis, une chose encore qu'il « est très juste de penser, c'est que, « si l'ame est immortelle, elle a besoin « qu'on la cultive & qu'on en prenne « soin, non seulement pour ce tems « que nous appellons le tems de la « vie, mais encore pour le tems qui « la suit, c'est-à-dire pour l'éternité ; « & la moindre négligence sur ce « point peut avoir des suites infinies. « Si la mort étoit la ruine & la disso- « lution du tout, ce seroit un grand « gain pour les méchans après leur « mort, d'être délivrés en même tems « de leur corps, de leur ame, & de « leurs vices. Mais, puisque l'ame est « immortelle, elle n'a d'autre moien « de se délivrer de ses maux, & il n'y « a de salut pour elle que de devenir « très bonne & très sage: car elle « n'emporte avec elle que ses bonnes « ou ses mauvaises actions, que ses « vertus ou ses vices, qui sont une « suite ordinaire de l'éducation qu'on « a reçue, & la cause d'un bonheur « ou d'un malheur éternel. « *Plat. p. 107.*

Quand les morts sont arrivés au « rendez-vous fatal des ames, au lieu « *Plat. p. 113. 114.*

ARTAXERXE

» où leur * Démon les conduit, ils
» ſont tous jugés. Ceux qui ont vécu
» de maniére qu'ils ne ſont ni en-
» tiérement criminels, ni abſolument
» innocens, ſont envoiés dans un en-
» droit où ils ſouffrent des peines pro-
» portionnées à leurs fautes, juſqu'à
» ce que purgés & nettoiés de leurs
» péchés, & mis enſuite en liberté,
» ils reçoivent la récompenſe des
» bonnes actions qu'ils ont faites.
» Ceux qui ſont jugés incurables à
» cauſe de la grandeur de leurs pé-
» chés, & qui ont commis (de vo-
» lonté délibérée) des ſacriléges &
» des meurtres ou d'autres crimes
» ſemblables, la fatale deſtinée qui
» leur rend juſtice, les précipite dans
» le Tartare, d'où ils ne ſortent ja-
» mais. Mais ceux qui ſe trouvent
« avoir commis des péchés, grands à
» la vérité, mais dignes de pardon,
» comme de s'être laiſſés aller à des
» violences contre leur pere ou leur
» mere dans l'emportement de la co-
» lére, ou d'avoir tué quelqu'un par
» un pareil mouvement, & qui s'en
» ſont repentis dans la ſuite, ils ſouf-

* Démon *eſt un mot Grec, qui ſignifie Eſprit, Génie, &, ſelon nous, Ange.*

frent les mêmes peines que les der- « niers & dans le même lieu, mais « pour un tems ſeulement, juſqu'à « ce que par leurs priéres & leurs « ſupplications ils aient obtenu le « pardon de la part de ceux qu'ils « ont maltraités. «

Enfin, ceux qui ont paſſé leur vie « dans une ſainteté particuliére, dé- « livrés des demeures baſſes & ter- « reſtres comme d'une priſon, ſont « reçus là haut dans une terre pure « où ils habitent ; & comme la phi- « loſophie les a ſuffiſamment purifiés, « ils y vivent ſans * leurs corps pen- « dant toute l'éternité dans une joie « & dans des délices qu'il n'eſt pas « facile d'expliquer, & que le peu de « tems qui me reſte ne me permet « pas de vous dire. «

* *La réſurrection des corps étoit peu connue chez les payens.*

Ce que je vous en ai expoſé, « ſuffit bien, ce me ſemble, pour « faire voir que nous devons travail- « ler toute notre vie à acquerir la « vertu & la ſageſſe : car voila un « grand prix & une grande eſpérance « qui nous eſt propoſée. Et quand « l'immortalité de l'ame ne ſeroit que « douteuſe, au lieu qu'elle paroit aſſu- « rée, tout homme de bon ſens doit «

ARTAXERXES

» trouver certainement que cela vaut » bien la peine d'en courre le risque. » En effet, quel plus beau danger ? » Il faut s'enchanter soi-même de » cette espérance bienheureuse : & » c'est pour cela que j'ai si fort pro- » longé ce discours.

Cicéron exprime ces nobles sentimens de Socrate avec sa délicatesse ordinaire.[a] Dans le moment presque, dit-il, qu'il tenoit à la main ce breuvage mortel, il parla de maniére à faire entendre qu'il regardoit la mort, non comme une violence qu'on lui faisoit, mais comme un moien qu'on lui donnoit de monter dans le ciel. Il déclare qu'au sortir de cette vie s'ouvrent deux routes, dont l'une mene à un lieu de supplices éternels les

a Cùm penè in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut, non ad mortem trudi, verùm in cœlum videretur ascendere. Ita enim censebat, itàque disseruit: duas esse vias duplicesque cursus animorum è corpore excedentium. Nam, qui se humanis vitiis contaminassent, & se totos libidinibus dedidissent, quibus coarctati velut domesticis vitiis atque flagitiis se inquinassent, iis devium quoddam iter esse, seclusum à concilio deorum: qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, se seque ab his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum, his ad illos, à quibus essent profecti, reditum facilem patêre. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 1, n. 71. 72.*

ames qui se sont souillées ici bas par des plaisirs honteux & par des actions criminelles, l'autre conduit à l'heureux séjour des dieux celles qui se sont conservées pures sur la terre, & qui dans des corps humains ont mené une vie toute divine.

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton le pria de lui donner ses derniers ordres à lui & aux autres amis sur ce qui regardoit ses enfans & toutes ses affaires, afin qu'en les exécutant ils eussent la consolation de lui faire quelque plaisir. « Je ne « vous recommande aujourd'hui au- « tre chose, reprit Socrate, que ce « que je vous ai toujours recomman- « dé, qui est d'avoir soin de vous. « Vous ne sauriez vous rendre à vous- « même un plus grand service, ni me « faire à moi & à ma famille un plus « grand plaisir. « Criton lui aiant ensuite demandé comment il souhaitoit qu'on l'enterrât: « Comme il vous « plaira, dit Socrate; si pourtant vous « pouvez me saisir, & que je n'échape « pas de vos mains. « Et en même tems regardant ses amis avec un petit sourire: « Je ne saurois venir à bout, « dit-il, de persuader à Criton que «

Pag. 115-118.

ARTAXERXE

» Socrate eſt celui qui s'entretient
» avec vous, & qui arrange toutes
» les parties de ſon diſcours ; & il s'i-
» magine toujours que je ſuis celui
» qu'il va voir mort tout à l'heure. Il
» me confond avec mon cadavre ;
» c'eſt pourquoi il me demande com-
» ment il faut m'enterrer. En finiſſant
ces paroles il ſe leva, & paſſa dans une chambre voiſine pour ſe baigner. Après qu'il fut ſorti du bain, on lui porta ſes enfans, car il en avoit trois, deux tout petits, & un qui étoit déja aſſez grand. Il leur parla pendant quelque tems, donna ſes ordres aux femmes qui en prenoient ſoin, puis les fit retirer. Etant rentré dans la chambre, il ſe mit ſur ſon lit.

Le valet des Onze entra en même tems, & lui aiant déclaré que le tems de prendre la ciguë étoit venu, (c'étoit au coucher du ſoleil) ce valet ſe ſentit attendri, & tournant le dos, il ſe mit à pleurer. » Voiez, dit So-
» crate, le bon cœur de cet homme !
» Pendant ma priſon il m'eſt venu
» voir ſouvent, & s'eſt entretenu avec
» moi. Il vaut mieux que tous les au-
» tres. Qu'il me pleure de bon cœur! «
Cet exemple eſt remarquable, &

montre à ceux qui ſont chargés d'un pareil miniſtére comment ils doivent ſe conduire à l'égard de tous les priſonniers en général, & ſur tout à l'égard des gens de bien, s'il arrive qu'il en tombe quelques-uns entre leurs mains. On apporta la coupe. Socrate demanda ce qu'il avoit à faire. Rien autre choſe, reprit le valet, ſinon, quand vous aurez bû, de vous promener juſqu'à ce que vous ſentiez vos jambes appeſanties, & de vous coucher enſuite ſur votre lit. Il prit la coupe ſans aucune émotion, & ſans changer ni de couleur ni de viſage, & regardant cet homme d'un œil ferme & aſſuré à ſon ordinaire: Que dites-vous de ce breuvage, « lui dit-il? Eſt-il permis d'en faire « des libations? « On lui répondit qu'il n'y en avoit que pour une priſe. Au moins, continua-t-il, il eſt « permis, & il eſt bien juſte, de faire « ſes priéres aux dieux, & de les ſup- « plier de rendre mon départ de deſſus « la terre & mon dernier voiage heu- « reux: c'eſt ce que je leur demande « de tout mon cœur. « Après avoir dit ces paroles, il garda quelque tems le ſilence, & but enſuite toute la coupe

avec une tranquillité merveilleuse, & avec une douceur qu'on ne sauroit exprimer.

Jusques-là ses amis s'étoient fait violence pour retenir leurs larmes: mais en le voiant boire, & après qu'il eut bû, ils n'en furent plus les maîtres, & elles coulérent en abondance. Apollodore, qui n'avoit presque pas cessé de pleurer pendant toute la conversation, se mit alors à hurler, & à jetter de grands cris, de maniére qu'il n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur. Socrate seul n'en fut point ému: il en fit même quelques reproches à ses amis, mais avec sa douceur ordinaire. « Que faites-» vous, leur dit-il? Je vous admire. » Eh, où est donc la vertu? N'étoit-» ce pas pour cela que j'avois ren-» voié ces femmes, de peur qu'elles » ne tombassent dans ces foiblesses? » Car j'ai toujours oui dire qu'il faut » mourir tranquillement & en benis-» sant les dieux. Demeurez donc en » repos, & témoignez plus de fer-» meté & plus de force. « Ces paroles les remplirent de confusion, & les forcérent de retenir leurs larmes.

Cependant il continuoit à se pro-

mener ; & quand il sentit ses jambes appesanties, il se coucha sur le dos, comme on le lui avoit recommandé. MNEMON.

Le poison alors produisit son effet de plus en plus. Quand Socrate vit qu'il commençoit à gagner le cœur, s'étant découvert, car il avoit la tête couverte, apparemment afin que rien ne le troublât ; *Criton*, dit-il, & ce furent ces dernières paroles, *Nous devons un coq à Esculape ; acquittez-vous de ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas.* Il rendit bientôt après le dernier soupir. Criton s'approcha, & lui ferma la bouche & les yeux. Telle fut la fin de Socrate, la premiére année de la XCV[e] Olympiade, & la soixante & dixiéme de son âge. Cicéron [a] dit qu'il ne pouvoit lire la description de sa mort dans Platon, sans être attendri jusqu'aux larmes.

Platon, & les autres disciples de Socrate, craignant que la rage de ses calomniateurs ne fût pas bien appaisée par cette victime, se retirérent à Mégare chez Euclide, où ils laissérent passer le reste de l'orage. Cependant Euripide, voulant reprocher aux *Diogen. in Socr. pag. 116. 117.*

a Quid dicam de Socrate, cujus morti illacrymari soleo Platonem legens ? *De Nat. deor. lib.* 3. *n.* 82.

ARTAXERXE

Athéniens le crime horrible qu'ils avoient commis en condannant si légérement le plus homme de bien qui fût alors, composa la tragédie intitulée *Palaméde*; où, sous le nom de ce héros qui fut aussi accablé par une noire calomnie, il déploroit le malheur de son ami. Quand l'Acteur vint à prononcer ce vers,

Au plus juste des Grecs vous arrachez la vie,

tout le théatre, reconnoissant Socrate à des traits si marqués, fondit en larmes : il fut fait défense de plus parler de lui en public. Quelques-uns croient qu'Euripide étoit mort avant Socrate, & rejettent cette histoire.

Quoiqu'il en soit, le peuple d'Athénes n'ouvrit les yeux que quelque tems après la mort de Socrate. Leur haine étant satisfaite, les préventions se dissipérent, & le tems aiant donné lieu aux réflexions, l'injustice criante de ce jugement se montra à eux dans toute sa noirceur. Tout déposoit dans la ville, tout parloit en faveur de Socrate. L'Académie, le Lycée, les maisons particuliéres, les places publiques, sembloient encore retentir du son de sa douce voix. Là, disoit-

Liban. pag. 685.

on, il formoit notre Jeunesse, & apprenoit à nos enfans à aimer la patrie, & à respecter leurs peres & leurs meres. Ici il nous donnoit à nous-mêmes d'utiles leçons, & nous faisoit quelquefois de salutaires reproches, pour nous porter plus vivement à la vertu. Hélas! comment avons-nous paié de si importans services? Athénes fut plongée dans un deuil & dans une consternation universelle. Les écoles furent fermées, & tous les exercices interrompus. On demanda compte aux accusateurs du sang innocent qu'ils avoient fait répandre. Mélitus fut condanné à mort, & les autres furent bannis. Plutarque observe que tous ceux qui avoient trempé dans cette calomnie, furent en telle abomination parmi les citoiens, qu'on ne leur vouloit point donner de feu, ni leur répondre quand ils faisoient quelque question, ni se trouver avec eux aux bains; & l'on faisoit jetter l'eau où ils s'étoient baignés, comme étant souillée par leur attouchement: ce qui les porta à un tel desespoir, que plusieurs se firent mourir.

Plut. De invid. & odio, pag. 538.

Les Athéniens, non contens d'a-

Diog. p. 116.

voir ainsi puni ses calomniateurs, lui firent élever une statue de bronze de la main du célébre Lysippe, & la placérent dans un lieu des plus apparens de la ville. Leur respect & leur reconnoissance passérent jusqu'à une vénération religieuse : ils lui dédiérent une Chapelle comme à un Héros & à un demi-dieu, laquelle ils nommérent en leur langue Σωκρατεῖον, c'est-à-dire *la Chapelle de Socrate.*

§. VIII.

Réflexions sur le Jugement porté contre Socrate par les Athéniens, & sur Socrate lui-même.

On doit être bien surpris, quand d'un côté l'on considére l'extrême délicatesse du peuple d'Athénes par raport à ce qui regarde le culte des dieux, délicatesse qui va jusqu'à condanner à mort les plus gens de bien sur un simple soupçon de manquer de respect pour eux; & que de l'autre on voit l'extrême patience, pour ne rien dire de plus, avec laquelle ce même peuple écoute tous les jours des Comédies, où tous les dieux sont tournés en ridicule de la maniére du

monde la plus capable d'en inſpirer un ſouverain mépris. Toutes les piéces d'Ariſtophane ſont pleines de ces ſortes de plaiſanteries, ou plutôt de bouffonneries ; & s'il eſt vrai que ce Poéte ne ſavoit ce que c'étoit que de ménager les plus grands hommes de la République, on peut dire auſſi avec vérité qu'il épargnoit encore moins les dieux.

Voila ce qui étoit repréſenté tous les jours ſur le théatre, & ce que le peuple d'Athénes entendoit, non ſeulement ſans peine, mais avec joie, avec plaiſir, avec applaudiſſement, juſqu'à récompenſer par des honneurs publics le Poéte qui les divertiſſoit ſi agréablement. Qu'y avoit-il dans Socrate qui approchât de cette licence effrénée ? Jamais perſonne dans le paganiſme n'a parlé de la divinité, ni du culte qu'on doit lui rendre, d'une maniére ſi pure, ſi noble, ſi reſpectueuſe. Il ne ſe déclaroit point contre les dieux reconnus & honorés publiquement par une religion plus ancienne que la ville : il évitoit ſeulement de leur imputer les crimes & les infamies qu'une crédulité populaire leur attribuoit, & qui

n'étoient propres qu'à les avilir & à les diffamer dans l'esprit des peuples. Il ne blamoit point les sacrifices, les fêtes, ni toutes les autres cérémonies de la religion : il enseignoit seulement que toute cette pompe & cet appareil extérieur ne pouvoit être agréable aux dieux sans la droiture de l'intention & sans la pureté du cœur.

Cependant cet homme si sage, si éclairé, si religieux, si plein de respect & de nobles sentimens pour la divinité, est condanné comme un impie par les suffrages de presque tout un peuple, sans que ses accusateurs citent contre lui aucun fait avéré, & produisent aucune preuve qui ait la moindre vraisemblance.

D'où a pu venir chez les Athéniens une contradiction si réelle, si universelle, si constante ? Un peuple, d'ailleurs plein d'esprit, de goût, de sagesse, a eu sans doute des raisons, au moins apparentes, pour garder une conduite si différente, & pour avoir des sentimens si opposés. Ne peut-on pas dire que les Athéniens envisageoient leurs dieux sous une double idée ? Ils bornoient leur véritable religion au culte public, héré-

ditaire, & ſolennel, tel qu'ils l'avoient reçu de leurs ancêtres, qu'il étoit établi par les loix de l'Etat, pratiqué dans la patrie de tems immémorial, & conſtaté ſur tout par les oracles, les augures, les offrandes, & les ſacrifices. C'eſt à ce point fixe qu'ils rappelloient leur piété, & qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'on voulût donner la moindre atteinte : c'eſt uniquement de ce culte qu'ils étoient jaloux, c'eſt de ces cérémonies anciennes qu'ils ſe montroient Zélateurs ardens; & ils crurent, quoique ſans fondement, que Socrate en étoit ennemi. Mais il y avoit une autre ſorte de religion, fondée ſur la fable, ſur les fictions des poétes, ſur des opinions populaires, ſur des coutumes étrangéres : pour celle-là, ils s'y intéreſſoient peu, & ils l'abandonnoient à la diſcrétion des poétes, aux repréſentations du théatre, & aux diſcours du vulgaire. MNEMON.

Quelles ſaletés n'attribuoient-ils point à Junon & à Vénus? Aucun citoien d'Athénes n'eût voulu que ſa femme ou ſes filles euſſent reſſemblé à de telles déeſſes. Auſſi Timothée, ce fameux Muſicien, aiant repréſenté *Plut. de ſuperſtit. p. 170.*

sur le théatre d'Athénes Diane comme transportée de folie, de fureur, de rage, un des spectateurs ne crut pas pouvoir faire contre lui de plus funeste imprécation, qu'en souhaitant que sa fille devînt semblable à cette divinité. Il valoit mieux, dit Plutarque, ne point croire de dieux, que de les supposer tels; & l'impiété ouverte & déclarée étoit moins impie, s'il est permis de parler ainsi, qu'une si grossiére & si absurde surperstition.

Quoiqu'il en soit, ce Jugement, dont nous avons raporté toutes les circonstances, Jugement le plus inique qui fut jamais, couvrira dans tous les siécles Athénes d'une honte & d'une infamie que tout l'éclat des belles actions qui l'ont rendu d'ailleurs si fameuse ne pourra jamais effacer; & il montre en même tems ce qu'il faut attendre d'un peuple doux, humain, bienfaisant dans le fond, car tels étoient les Athéniens; mais vif, fier, hautain, inconstant, mobile à tout vent & à toute impression, & dont on a raison de comparer les assemblées à une mer orageuse, puisque cet élément, aussi bien que le peuple, tranquille & paisible par lui-

même, ne laisse pas d'être souvent agité par une violence étrangére. MNEMON.

Pour Socrate, il faut l'avouer, le paganisme n'a jamais rien eu de plus grand ni de plus parfait. Quand on voit jusqu'où il a porté la sublimité de ses sentimens, non seulement sur les vertus morales, la tempérance, la sobriété, la patience dans les maux, l'amour de la pauvreté, le pardon des injures ; mais, ce qui est bien plus considérable, sur la Divinité, sur son unité, sur son pouvoir infini, sur la formation du monde, sur la Providence qui préside à son gouvernement, sur l'origine de l'ame qui vient de Dieu seul, sur son immortalité, sur sa derniére fin & sa destinée éternelle, sur les récompenses des bons & la punition des méchans : quand on envisage toutes ces sublimes connoissances, on se demande à soi-même si c'est donc un payen qui pense & parle ainsi, & l'on a peine à se persuader que d'un fonds aussi ténébreux qu'est celui du paganisme puissent sortir des lumiéres si vives & si brillantes.

Il est vrai que sa réputation n'a point été sans atteinte, & qu'on a prétendu que la pureté de ses mœurs ne répon-

doit pas à celle de ses sentimens. C'est une question agitée parmi les savans, dans laquelle mon plan ne me permet pas d'entrer à fond. On peut voir la dissertation de Monsieur l'Abbé Fraguier, où il justifie Socrate sur les reproches qu'on lui fait par raport à sa conduite. L'argument négatif qu'il emploie pour sa défense, paroit bien fort. Il remarque que ni Aristophane dans sa comédie des Nuées, qui est toute entiére contre Socrate, ni les scélérats qui l'accusérent en justice, n'ont pas avancé un mot qui tende à ternir la pureté de ses mœurs : & il n'est pas vraisemblable que des ennemis aussi animés qu'étoient ceux-ci, eussent négligé un des moiens les plus capables de décrier Socrate dans l'esprit des Juges, s'il avoit eu quelque fondement ou quelque apparence.

Memoire de l'Academie des Inscript. Tom. IV. p. 372.

J'avoue cependant que certains principes de Platon son disciple, qui lui étoient communs avec son maître, sur la nudité de ceux qui lutoient dans les Jeux publics, dont il n'excluoit pas les personnes du sexe, & la pratique de Socrate même qui combattoit en cet état seul à seul contre Al-

cibiade, ne donnent pas une grande idée de la délicateſſe de ce Philoſophe ſur ce qui regarde la modeſtie & la pudeur. Que dire de la viſite qu'il rend à une femme d'Athénes d'une médiocre réputation, elle s'appelloit Théodote, uniquement pour s'aſſurer par ſes propres yeux de ſa rare beauté qui faiſoit grand bruit; & des préceptes qu'il lui donne pour s'attirer des amis, & pour leur tendre des piéges dont ils ne puiſſent ſe débarraſſer? De telles leçons conviennent-elles beaucoup à un philoſophe? Je paſſe bien d'autres choſes ſous ſilence.

MNEMON.

Xenoph. Memorab. lib. 3. pag. 783-786.

Je ſuis moins étonné après cela que pluſieurs d'entre les Peres l'aient décrié même par raport à la pureté des mœurs, & qu'on ait cru devoir lui appliquer, auſſi bien qu'à Platon ſon diſciple, ce que dit ſaint Paul des Philoſophes que Dieu, par un juſte jugement, a livrés à un ſens réprouvé, & qu'il a abandonnés aux paſſions les plus honteuſes, pour les punir de ce qu'aiant connu clairement qu'il n'y avoit qu'un ſeul vrai Dieu, ils ne l'avoient pas honoré comme ils devoient en lui rendant un témoignage public, & n'avoient pas rougi

Rom. cap. I. v. 17-32.

ARTAXERXE — de lui associer une multitude innombrable de divinités, selon eux-mêmes ridicules & infames.

C'est là, à proprement parler, le crime de Socrate, qui ne le rendoit pas coupable aux yeux des Athéniens, mais qui l'a fait justement condanner par la Vérité éternelle. Elle l'avoit éclairé des lumiéres les plus pures & les plus sublimes dont le paganisme fût capable : car on n'ignore pas que toute connoissance de Dieu, même naturelle, ne peut venir que de lui. Il avoit, sur la Divinité, des principes admirables. Il se railloit agréablement de toutes les fables des Poétes, qui servoient de fondement aux ridicules mystéres de son siécle. Il parloit souvent, & en termes magnifiques de l'existence d'un seul Dieu, éternel, invisible, créateur de l'univers, souverain maître & arbitre de tous les événemens, vengeur des crimes, & rémunérateur des actions vertueuses. Mais [a] il n'osoit rendre un

a Quæ omnia (ait Seneca) sapiens servabit tanquam legibus jussa, non tanquam diis grata... Omnem istam ignobilem deorum turbam, quam longo ævo longa superstitio congessit, sic, inquit, adorabimus, ut meminerimus cultum ejus magis ad morem, quàm ad rem, pertine-

témoignage public à toutes ces vérités. Il sentoit parfaitement le faux & le ridicule du paganisme ; & cependant, comme Sénéque le dit du Sage, & comme il le pratiquoit lui-même, il en gardoit exactement toutes les coutumes & les cérémonies, non comme agréables aux dieux, mais comme étant commandées par les loix. Il ne reconnoissoit dans le fond qu'une seule Divinité ; & il adoroit avec le peuple cette foule de dieux ignobles, qu'une ancienne superstition avoit entassés les uns sur les autres pendant une longue suite de siécles. Il tenoit un langage particulier dans les écoles, mais suivoit la multitude dans les temples. Comme philosophe, il méprisoit & détestoit en secret les idoles ; comme citoien d'Athénes & Sénateur, il leur rendoit en public le même culte que les autres : d'autant plus condannable, dit saint

re... Sed iste, quem philosophia quasi liberum fecerat, tamen, quia illustris Senator erat, colebat quod reprehendebat, agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat... eo damnabiliùs, quo illa, quæ mendaciter agebat, sic ageret, ut eum populus veraciter agere existimaret. *S. August. De Civit. Dei, l. b. 6 cap.* 10.

Eorum sapientes, quos philosophos vocant, scholas habebant dissentientes, & templa communia. *Id. lib. de Ver. Relig. cap.* 1.

ARTAXERXE

Auguſtin, que ce culte, qui n'étoit qu'extérieur & ſimulé, paroiſſoit au peuple partir d'un fonds de vérité & de conviction.

Et l'on ne peut pas dire que Socrate ait changé de conduite ſur la fin de ſa vie, & qu'il ait alors marqué plus de zêle pour la vérité. En ſe défendant devant le peuple, il déclara qu'il avoit toujours reconnu & honoré les mêmes dieux que les Athéniens; & le dernier ordre qu'il donna avant que d'expirer, fût qu'on immolât en ſon nom un coq au dieu Eſculape. Voila donc le prince des philoſophes, déclaré par l'Oracle de Delphes le plus ſage des hommes, qui, malgré ſa conviction intime d'une unique divinité, meurt dans le ſein de l'idolatrie, & en faiſant profeſſion d'adorer tous les dieux du paganiſme. En cela Socrate eſt d'autant plus inexcuſable, que ſe donnant pour un homme chargé exprès du ciel de rendre témoignage à la vérité, il manque au devoir le plus eſſentiel de la glorieuſe commiſſion qu'il s'attribuoit. Car s'il y a quelque vérité dans la religion pour laquelle on doive ſe déclarer hautement, c'eſt celle qui regarde

'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. C'eſt là que le courage auroit été bien placé : & il ne devoit pas couter beaucoup à Socrate, déterminé d'ailleurs à mourir. Mais, [a] dit ſaint Auguſtin, ce n'étoit pas ces philoſophes que Dieu avoit deſtinés pour éclairer le monde, & pour faire paſſer les hommes du culte impie des fauſſes divinités à la ſainte religion du vrai Dieu. MNEMON.

On ne peut diſconvenir que Socrate, pour ce qui regarde les vertus morales, ne ſoit le héros du paganiſme. Mais, pour en bien juger, qu'on mette en paralléle ce prétendu héros avec les Martyrs du chriſtianiſme, c'eſt-à-dire ſouvent de foibles enfans, de tendres vierges, qui n'ont point craint de répandre tout leur ſang pour défendre & ſceller les mêmes vérités que Socrate connoiſſoit, mais qu'il n'oſoit ſoutenir en public, je veux dire l'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. Qu'on compare même la mort ſi vantée de

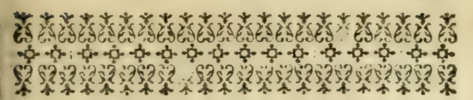
a Non ſic iſti nati erant, ut populorum ſuorum opinionem ad verum cultum veri Dei à ſimulacrorum ſuperſtitione atque ab hujus mundi vanitate converterent. *S. Auguſt. lib. De Ver. relig. cap. 2.*

ARTAXERXE

ce Prince des Philoſophes avec celle de nos ſaints Evêques qui ont fait tant d'honneur à la religion chrétienne par la ſublimité de leur génie, l'étendue de leurs connoiſſances, la beauté & la ſolidité de leurs écrits ; un ſaint Cyprien, un ſaint Auguſtin, & tant d'autres, qu'on voit tous mourir dans le ſein de l'humilité, pleinement convaincus de leur indignité & de leur néant, pénétrés d'une vive crainte des jugemens de Dieu, & n'attendant leur ſalut que de ſa pure bonté & de ſa miſéricorde toute gratuite. La philoſophie n'inſpire point de tels ſentimens : ils ne peuvent être l'effet que de la grace du Médiateur, que Socrate ne méritoit pas de connoitre.



LIVRE



LIVRE DIXIEME.

MŒURS ET COUTUMES DES GRECS.

LA PARTIE la plus eſſentielle de l'hiſtoire, & qui doit le plus intéreſſer les Lecteurs, eſt celle qui fait connoitre le caractére & les mœurs tant des peuples en général, que des grands hommes en particulier dont il y eſt parlé; & l'on peut dire que c'eſt là en quelque ſorte l'ame de l'hiſtoire, au lieu que les faits n'en ſont que le corps. J'ai tâché, à meſure que j'en ai trouvé l'occaſion, de tracer le portrait des plus illuſtres perſonnages de la Gréce: il me reſte maintenant à faire connoitre le génie & le caractére des peuples mêmes. Je me renferme dans ceux de Lacédémone & d'Athénes, qui ont toujours tenu le premier rang dans la Gréce; & je réduis à trois chefs ce que j'ai à dire ſur cette matiére, qui ſont le Gouvernement politique, la Guerre, la Religion.

Sigonius, Meurſius, Potterus, &

plusieurs autres qui ont écrit sur les Antiquités Grecques, fournissent de grandes lumiéres & sont d'un grand secours sur la matiére qui me reste à traiter.

CHAPITRE PREMIER.

Du Gouvernement politique.

IL Y A trois principales espéces de Gouvernement : *la Monarchie*, où un seul homme commande ; *l'Aristocratie*, où ce sont les anciens & les plus sages qui gouvernent ; *la Démocratie*, où l'autorité est entre les mains du peuple. Les plus célébres Ecrivains de l'antiquité, tels que Platon, Aristote, Polybe, Plutarque, donnent la préférence à la premiére sorte de gouvernement comme à celle qui renferme un plus grand nombre d'avantages, & où il se trouve moins d'inconvéniens. Mais tous conviennent, & l'on ne peut le répéter trop souvent, que la fin de tout gouvernement, & le devoir de quiconque en est chargé, de quelque maniére que ce soit, est de travailler à rendre heureux & justes ceux à qui il commande, en leur procurant d'un

côté la sûreté, la tranquillité, les avantages & les commodités de la vie ; & de l'autre, tous les secours qui peuvent contribuer à les rendre vertueux. Comme [a] le but d'un pilote, dit Cicéron, est de conduire heureusement son vaisseau dans le port ; celui d'un médecin, de conserver ou de rétablir la santé ; celui d'un Général d'armée, de remporter la victoire : de même un Prince, & tout homme qui commande aux autres, doit se proposer pour fin leur utilité, & se souvenir que la loi souveraine de tout bon gouvernement est le bien public : *Salus populi suprema lex esto.* Il ajoute que c'est la plus grande & la plus noble fonction qui soit au monde, que d'être préposé par son état pour faire le bonheur des peuples.

Cic. de Leg. lib. 3. n. 8.

Platon, en cent endroits, compte pour rien les qualités & les actions les plus brillantes dans ceux qui gouvernent, si elles ne tendent à la double fin que je viens de marquer,

a Tenes-ne igitur, moderatorem illum reip. quò referre velimus omnia ? . . . Ut gubernatori cursus secundus, medico salus, imperatori victoria, sic huic moderatori reip. beata civium vita proposita est, ut opibus firma, copiis locuples, gloriâ ampla, virtute honesta sit. Hujus enim operis maximi inter homines atque optimi illum esse perfectorem volo. *Ad Attic. lib. 8. Epist. 10.*

qui eſt de rendre les citoiens plus gens de bien & plus heureux ; & il réfute fort au long, dans le premier Livre de la République, un certain Thraſymaque, qui prétendoit que les ſujets étoient nés pour le Prince, & non le Prince pour ſes ſujets ; & que tout ce qui étoit utile au Prince ou à la République, devoit être regardé comme juſte & honnête.

Pag. 338-343.

Dans le partage qu'on fait des différentes eſpéces de gouvernement, on convient que celui-là ſeroit le plus parfait, qui réuniroit en lui par un heureux mélange tous les avantages des autres, & qui en écarteroit tous les inconvéniens ; & preſque tous les anciens ont cru que le gouvernement de Lacédémone étoit celui qui avoit approché le plus près de cette idée de perfection.

Polyb. lib. 6. p. 458. 459.

ARTICLE PREMIER.

Du Gouvernement de Sparte.

DEPUIS que les Héraclides étoient rentrés dans le Péloponnéſe, Sparte étoit gouvernée par deux Rois, toujours pris de deux mêmes familles qui deſcendoient d'Hercule par deux branches différentes, comme je l'ai

observé ailleurs. Soit orgueil & abus du pouvoir despotique du côté des Rois, soit esprit d'indépendance & amour démesuré de la liberté de la part du peuple, Sparte, dans ces commencemens, fut toujours agitée de dissensions & de revoltes, qui auroient infailliblement causé sa ruine, comme il arriva à Argos & à Messéne, deux villes voisines de Sparte, & aussi puissantes qu'elle, si la sage prévoiance de Lycurgue n'en eût prévenu les funestes suites par la réforme qu'il mit dans l'Etat. Je l'ai raportée fort au long dans la vie de Lycurgue: je ne toucherai ici que ce qui regarde le gouvernement.

Tome II. p. 513-558.

§. I.

Idée abrégée du gouvernement de Sparte. La parfaite soumission aux Loix en étoit comme l'ame.

LYCURGUE rétablit l'ordre & la paix dans Sparte par l'établissement du Sénat. Il étoit composé de vingt-huit Sénateurs, & les deux Rois y présidoient. Cette auguste Compagnie, formée de ce qu'il y avoit dans la Nation d'hommes les plus sages &

les plus expérimentés, servoit comme de contrepoids aux deux autres autorités, je veux dire à celle des Rois & à celle du Peuple; & quand l'une vouloit prendre le dessus, le Sénat se rangeoit du côté de l'autre, & les tenoit ainsi toutes deux dans un juste équilibre. Dans la suite, pour empécher que cette Compagnie même n'abusât de son pouvoir qui étoit fort grand, on lui mit une espéce de frein, en nommant cinq Ephores, qui étoient tirés du peuple, dont la charge ne duroit qu'un an, mais qui avoient autorité & sur les Sénateurs, & sur les Rois mêmes.

Le pouvoir des Rois étoit fort borné, sur tout dans la ville & en tems de paix. Dans la guerre, c'étoient eux qui commandoient les flotes & les armées, & pour lors ils avoient plus d'autorité. Cependant on leur donnoit alors même des espéces d'Inspecteurs & de Commissaires qui leur tenoient lieu d'un Conseil nécessaire; & l'on choisissoit ordinairement pour cette fonction ceux des citoiens qui étoient mal avec eux, afin qu'il n'y eût point de connivence de leur part, & que le public fût mieux servi. Il y

Arist. De Rep. lib. 2. pag. 331.

avoit presque toujours une secrette mésintelligence entre les deux Rois, soit qu'elle vînt de la jalousie naturelle entre les deux branches, soit qu'elle fût l'effet de la politique Spartaine, à qui leur trop grande union auroit pu donner de l'ombrage.

Les Ephores avoient encore plus d'autorité à Sparte, que les Tribuns du peuple à Rome. Ils présidoient à l'élection des Magistrats, & leur faisoient rendre compte de leur administration. Leur pouvoir s'étendoit jusques sur la personne des Rois, qu'ils avoient droit de faire mettre en prison, comme ils le firent à l'égard de Pausanias. Quand ils étoient assis sur leur siége dans le Tribunal, ils ne se levoient point à l'arrivée des Rois, marque de respect qui étoit rendue à ceux-ci par tous les autres Magistrats; ce qui sembloit supposer dans les Ephores une espéce de supériorité, parce qu'ils représentoient le Peuple; & il est marqué d'Agésilas, que lorsqu'il étoit assis sur son trône pour rendre la justice, & que les Ephores arrivoient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Il y a beaucoup d'apparence

Plut. in Agesil. p. 597.

qu'avant lui les Rois n'en usoient pas toujours ainsi, Plutarque raportant cette démarche d'Agésilas comme lui étant particuliére.

Les affaires se proposoient & s'examinoient dans le Sénat, & c'étoit là que se formoient les résolutions. Mais les Décrets du Sénat n'avoient point de force, s'ils n'étoient ratifiés par le peuple.

Il faloit qu'il y eût une grande sagesse dans les loix que Lycurgue avoit établies pour le gouvernement de Sparte, puisque tant qu'elles furent exactement observées, jamais on ne vit dans cette ville de mouvemens ni de séditions de la part du peuple, jamais on n'y proposa de faire aucun changement dans la maniére de gouverner, jamais aucun particulier n'y usurpa l'autorité par violence, & ne s'y fit Tyran, jamais le peuple ne songea à faire sortir la roiauté des deux familles où elle avoit toujours été, & jamais aussi aucun Roi n'entreprit de s'attribuer plus de pouvoir que les loix ne lui en donnoient. Cette réflexion, qui est de Xénophon & de Polybe, marque l'idée qu'ils avoient de la sagesse de Lycurgue en

Xenoph. In Agesil. pag. 651.
Polyb. l. 6. pag. 459.

matiére de politique, & le cas qu'on en doit faire. En effet nulle autre ville de la Gréce n'a eu cet avantage, & toutes ont eu à essuier plusieurs changemens, & plusieurs vicissitudes, faute de pareilles loix qui y fixassent pour toujours la forme du gouvernement.

La raison de cette constance & de cette stabilité des Lacédémoniens dans leur gouvernement & dans leur conduite, c'est qu'à Sparte c'étoit les loix qui dominoient absolument, & qui y avoient une autorité souveraine; au lieu que la plupart des autres villes Grecques, livrées aux caprices des particuliers, au pouvoir despotique, à une domination arbitraire & sans régles, éprouvoient la vérité de ce que dit Platon, qu'une ville est malheureuse, où ce sont les Magistrats qui commandent aux loix, & non les loix aux Magistrats.

Plat. lib. 4. de leg. p. 715.

L'exemple d'Argos & de Messéne, que j'ai déja indiqué, suffiroit seul pour montrer combien la réflexion que je viens de faire est juste & véritable. Au retour de l'expédition de Troie, les Grecs, connus sous le nom de Doriens, s'établirent dans trois

Plat. lib. 3. de leg. p. 683-685.
Plut. in Lycurg. p. 43.

villes du Péloponnése, qui sont Lacédémone, Argos, Messéne, & jurérent de s'entresecourir les uns les autres. Ces trois villes, soumises également au pouvoir monarchique, avoient les mêmes avantages, si ce n'est que les deux derniéres l'emportoient beaucoup sur l'autre par la fertilité du terroir où elles étoient situées. Cependant Argos & Messéne ne conservérent pas lontems leur supériorité. La hauteur des Rois & la désobéissance des peuples les firent tomber de l'état florissant où elles avoient été d'abord; & elles montrérent par leur exemple, dit Plutarque après Platon, que c'étoit une grace toute particuliére que les dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme comme Lycurgue, capable de leur prescrire un plan de gouvernement si sage & si raisonnable.

Pour le maintenir sans altération, on s'appliquoit avec un soin particulier à élever les jeunes gens selon les loix & les mœurs du pays, afin qu'enracinées & fortifiées par une longue habitude, elles devinssent en eux comme une seconde nature. La maniére dure & sobre, dont ils

étoient nourris dès lors, répandoit dans tout le reste de leur vie un goût naturel pour la frugalité & la tempérance qui les distinguoit de tous les autres peuples, & qui les rendoit merveilleusement propres à supporter les fatigues de la guerre. Platon remarque que cette salutaire coutume avoit banni de Sparte, & de tout le territoire qui en dépendoit, l'ivrognerie, les débauches, & tous les desordres qui en sont la suite; de sorte que c'étoit un crime puni par la loi que de prendre du vin avec excès même dans les fêtes des Bacchanales, qui par tout ailleurs étoient des jours de licence, où les villes entiéres se permettoient les derniers excès.

Plat. de leg. lib. 1. p. 637.

On accoutumoit aussi les enfans dès l'âge le plus tendre à une parfaite soumission aux loix, aux Magistrats, & à tous ceux qui étoient en place; & [a] leur éducation n'étoit à proprement parler qu'un apprentissage d'obéissance. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfans à Sparte, comme à

a ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας. *Plut. in Lycurg. pag. 50.*

une école excellente, [a] pour y apprendre la plus belle & la plus grande de toutes les ſciences, qui eſt celle d'obéir & de commander : car l'une conduit à l'autre. Ce n'étoit pas ſeulement les petits, les pauvres, les citoiens du commun qui étoient ainſi ſoumis aux loix : c'étoient les plus riches, les plus puiſſans, les Magiſtrats, les Rois mêmes, & ils ne ſe diſtinguoient des autres que par une obéiſſance plus exacte, perſuadés que c'étoit le moien le plus ſûr de ſe faire eux-mêmes obéir & reſpecter par leurs inférieurs.

Herod. lib. 7. cap. 145. 146.

De là ces réponſes ſi célébres de Démarate. Xerxès ne pouvoit comprendre que les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fuſſent capables d'affronter les périls & la mort. » Ils » ſont libres & indépendans de tout » homme, répliqua Démarate ; mais » ils ont au-deſſus d'eux la Loi qui » les domine : & cette Loi leur or- » donne de vaincre ou de mourir. «

Plut. in Apophthegm. Lacon. pag. 220.

Dans une autre occaſion, comme on s'étonnoit qu'étant Roi il ſe fût laiſſé

a Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν. *Plut. in Agesil. pag. 606.*

exiler : *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la Loi est plus forte que les Rois.*

Cela parut bien dans la promte obéissance d'Agésilas aux ordres des Ephores qui le rapelloient au secours de sa patrie ; occasion délicate pour un Roi & pour un Conquérant, mais où il crut [a] qu'il étoit plus glorieux pour lui d'obéir à la patrie & aux loix, que de commander de nombreuses armées, & même que de faire la conquête de l'Asie.

Id. in Agesil. pag. 603. 604.

§. II.

Amour de la pauvreté établi à Sparte.

A CETTE SOUMISSION parfaite aux Loix de l'Etat, Lycurgue ajouta un autre principe de gouvernement non moins admirable, qui fut d'écarter de Sparte tout luxe, toute dépense, toute magnificence ; d'y décrier absolument les richesses ; d'y mettre en honneur la pauvreté, & de l'y rendre nécessaire, en substituant une monnoie de fer à la monnoie d'or & d'argent qui jusques-là y avoit été en

a Multo gloriosius duxit, si institutis patriæ paruisset, quàm si bello superasset Asiam. *Cornel. Nep. in Agesil. cap. 4.*

ufage. J'ai expofé ailleurs comment il s'y prit pour faire réuffir une entreprife fi difficile. Je me borne ici à examiner ce qu'on en doit penfer par raport au gouvernement.

Cette pauvreté, où Lycurgue avoit réduit Sparte, & qui fembloit lui interdire toute conquête & lui ôter tout moien de s'accroitre & de s'aggrandir, étoit-elle bien propre à la rendre puiffante & floriffante ? Une telle conftitution de gouvernement, qui jufques-là étoit fans exemple, & qui depuis n'a été imitée de perfonne, marque-t-elle dans ce Législateur un grand fonds de prudence & de politique ? & le tempérament qu'on imagina dans la fuite fous Lyfandre, en laiffant aux particuliers leur pauvreté, & rétabliffant le public dans l'ufage de la monnoie d'or & d'argent, n'étoit-il pas un fage correctif de ce qu'il y avoit d'outré & d'exceffif dans la loi de Lycurgue dont il s'agit ?

Il femble, à ne confulter que les vûes ordinaires de la prudence humaine, qu'il faudroit raifonner ainfi : mais l'événement, qui eft ici un garant & un juge non fufpect, nous

force de penſer tout autrement. Pendant que Sparte demeura pauvre, & qu'elle ſe maintint dans le mépris de l'or & de l'argent, ce qui dura pluſieurs ſiécles, elle fut puiſſante & glorieuſe; & la datte du tems où elle commença à déchoir, eſt celle où elle commença à donner atteinte à la ſévére défenſe que Lycurgue lui avoit faite d'uſer jamais d'or & d'argent.

L'éducation qu'il vouloit qu'on donnât aux jeunes Lacédémoniens, la vie ſobre & dure qu'il recommanda avec tant de ſoin, les exercices du corps pénibles & violens qu'il leur preſcrivit, l'éloignement de tout autre ſoin & de toute autre occupation, en un mot toutes ſes loix & tous ſes établiſſemens montrent que ſa vûe étoit de former un peuple de ſoldats, uniquement dévoués aux armes & aux fonctions militaires. Je ne prétends pas juſtifier abſolument cette vûe, qui avoit de grands inconvéniens, & j'ai marqué ailleurs ce que j'en penſois. Mais en la ſuppoſant, il faut avouer que ce Légiſlateur fait paroitre une grande ſageſſe dans les moiens qu'il prend pour l'exécution.

Le danger presque inévitable d'un peuple destiné uniquement à la guerre, & qui a toujours les armes à la main, & ce qu'il a le plus à craindre, est l'injustice, la violence, l'ambition, le desir de s'accroître, de profiter de la foiblesse de ses voisins, de les opprimer par la force, d'envahir leurs terres sous de faux prétextés que la cupidité ne manque pas de suggérer, & d'étendre ses limites le plus loin qu'il est possible : tous vices & excès qui font horreur dans les particuliers & dans le commerce ordinaire de la vie, mais qu'il a plu aux hommes de revétir d'un air de grandeur & de gloire dans les Princes & dans les Conquérans.

Le grand soin de Lycurgue fut de prémunir son peuple contre cette dangereuse tentation. Sans parler des autres moiens qu'il mit en usage, il en emploia deux qui ne pouvoient pas manquer de produire leur effet. Le [a] premier fut d'interdire à ses citoiens toute navigation & tout combat naval. La situation de sa ville, & la crainte que le commerce, source

a Ἀπείρητο δὲ αὐτοῖς ναύταις εἶναι, καὶ ναυμαχεῖν. *Plut. in Lacon. Instit. pag. 239.*

ordinaire du luxe & du déréglement, ne corrompît la pureté des mœurs de Sparte, purent avoir part à cette défense. Mais son principal motif fut de mettre ses citoiens hors d'état de songer à faire des conquêtes, qu'un peuple renfermé dans les bornes étroites d'une péninsule, ne pouvoit pas pousser fort loin, à moins qu'il ne fût maître de la mer.

Le second moien étoit encore plus efficace : ce fut d'interdire tout usage de la monnoie d'or & d'argent, & d'en introduire à sa place une de fer, qui étoit d'un grand poids & d'une très petite valeur, & qui ne pouvoit avoir de cours que dans le pays même. Comment, avec une telle monnoie, lever & soudoier des troupes étrangéres, équiper des flotes, entretenir de nombreuses armées soit de terre soit de mer ?

Aussi le dessein de Lycurgue en rendant ses citoiens belliqueux & leur mettant les armes à la main, ne fut pas, comme le remarque Polybe, & Plutarque après lui, d'en faire d'illustres Conquérans, qui pussent porter la guerre au loin, & subjuguer un grand nombre de peuples. Son

Polyb. lib. 6. pag. 491. Plut. in Lycurg. pag. 59.

unique but étoit, que, renfermés dans le Péloponnése, & contens de l'étendue de terres & de domaine que leur avoient laissé leurs ancêtres, ils ne songeassent qu'à s'y maintenir en paix, & à s'y défendre avantageusement contre les voisins qui auroient la témérité de les attaquer ; & ils n'avoient pas besoin pour cela d'or ni d'argent, trouvant dans leur pays, & encore plus dans leur maniére de vivre sobre & tempérante, de quoi entretenir leurs armées, lorsqu'elles ne sortoient point de l'enceinte de leur pays, ou des terres voisines.

Or, dit Polybe, ce plan une fois supposé, il faut avouer qu'il n'y a rien de plus sage ni de mieux imaginé que les établissemens de Lycurgue pour maintenir un peuple dans la possession de sa liberté, & pour le faire jouir d'une paix & d'une tranquillité parfaite. En effet, représentons nous une petite République, telle qu'étoit celle de Sparte, dont tous les citoiens soient endurcis au travail, accoutumés à vivre de peu, aguerris, courageux, intrépides ; & supposons que le principe fondamental de cette petite République est de

ne faire tort à perſonne, de ne point inquiéter ſes voiſins, de ne point envahir leurs terres ni leurs biens, mais au contraire de ſe déclarer en faveur des opprimés contre l'injuſtice & la violence des oppreſſeurs : n'eſt-il pas certain qu'une telle République, environnée d'un grand nombre d'Etats d'une pareille étendue, ſeroit généralement reſpectée par tous les peuples voiſins, qu'elle deviendroit l'arbitre ſouveraine de toutes leurs querelles, & qu'elle exerceroit ſur eux un empire d'autant plus glorieux & d'autant plus durable, qu'il ſeroit volontaire, & fondé uniquement ſur l'idée que ces peuples auroient de ſa vertu, de ſa juſtice, & de ſon courage ?

Voila le but que Lycurgue s'étoit propoſé. Convaincu que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec ſoi-même, il régla Sparte de maniére qu'elle ſe pût être toujours ſuffiſante à elle-même, & toujours dans les principes de ſageſſe & d'équité. De là cette eſtime univerſelle des peuples voiſins, & même des étrangers, qui ne demandoient aux *Plut. pag. 58.*

Lacédémoniens ni argent ni vaisseaux ni troupes, mais un seul Spartiate pour commander leurs armées : & quand ils l'avoient obtenu, ils lui rendoient une entiére obéissance avec toutes sortes d'honneurs & de respects. C'est ainsi que les Siciliens obéirent à Gylippe, les Chalcidiens à Brasidas, & tous les Grecs d'Asie à Lysandre, à Callicratidas, & à Agésilas ; [a] regardant la ville de Sparte comme la maitresse des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner.

L'époque du commencement de la décadence de Sparte, fut le violement ouvert des Loix de Lycurgue. Je ne prétends pas que jusques-là elles y eussent toujours été observées exactement, il s'en faut bien : mais l'esprit de ces loix avoit presque toujours dominé dans la plupart de ceux qui gouvernoient. Aussitôt que l'ambition de régner sur toute la Gréce leur eut inspiré le dessein d'avoir des armées navales & des troupes étrangéres, & qu'il falut avoir de l'argent

a Πρὸς σύμπασαν τὴν τῶν Σπαρτιατῶν πόλιν, ὥσπερ παιδαγωγὸν ἢ διδάσκαλον εὐσχήμονος βίου καὶ τεταγμένης πολιτείας, ἀποβλέποντες.

pour les entretenir, Sparte, oubliant ses anciennes maximes, se vit contrainte de recourir aux barbares qu'elle avoit jusques-là détestés, & de faire bassement la cour aux Rois de Perse qu'elle avoit vaincus autrefois avec tant de gloire; & cela, pour tirer d'eux quelques sommes d'argent & quelques secours de troupes & de vaisseaux contre leurs propres freres, c'est-à-dire contre des peuples nés ou établis comme eux dans la Gréce. Ils eurent ainsi l'imprudence & le malheur de rappeller dans Sparte avec l'or & l'argent tous les vices & tous les crimes que la monnoie de fer en avoit bannis; & ils préparérent la voie aux changemens qui y arrivérent depuis, & qui en causérent la ruine. Et c'est ce qui releve infiniment la sagesse de Lycurgue, d'avoir prévû de si loin ce qui pouvoit donner atteinte au bonheur de ses citoiens, & d'y avoir préparé de salutaires remédes par la sorte de gouvernement qu'il établit à Sparte. On ne doit pas néanmoins lui en attribuer à lui seul tout l'honneur. Un autre Législateur, qui l'avoit précédé de plusieurs siécles, en partage la gloire avec lui.

§. III.

Loix de Créte établies par Minos, modéle de celle de Sparte.

TOUT LE MONDE ſait que Lycurgue avoit formé le plan de la plupart de ſes Loix ſur le modéle de celles qui pour lors étoient obſervées dans l'île de Créte, où il paſſa un tems aſſez conſidérable pour les étudier de plus près.* Je croi devoir en donner ici quelque idée, aiant omis par oubli de le faire dans l'endroit où cela auroit été plus naturel, c'eſt-à-dire lorſque j'ai parlé pour la premiére fois de Lycurgue & de ſes établiſſemens.

Minos, que la Fable nous donne pour fils de Jupiter, étoit l'auteur de ces loix. Il vivoit environ cent ans avant la guerre de Troie. C'étoit un Prince puiſſant, ſage, modéré; plus eſtimable encore par ſes vertus morales, que par ſes qualités guerriéres. Après avoir conquis l'île de Créte & pluſieurs autres îles voiſines, il ſongea à affermir par de ſages loix le nouvel Etat dont il s'étoit rendu maître par la force des armes. Le

AN.M.2720. A.J.C. 1284.

* Strab. l. 10. pag. 480.

but qu'il se proposa dans l'établissement de ces loix, fut de rendre ses sujets heureux, en les rendant vertueux. Il écarta de ses Etats l'oisiveté, la volupté, le luxe, les délices, sources fécondes de tous les vices. Sachant que la liberté est regardée comme le plus doux & le plus grand de tous les biens, & qu'elle ne peut subsister sans une parfaite union entre les citoiens, il travailla à établir entre eux une sorte d'égalité qui en est le nœud & la base, & qui est fort propre à en éloigner toute envie, toute jalousie, toute haine, toute dissension. Il n'entreprit point de faire de nouveaux partages de terres, ni d'interdire tout usage de l'or & de l'argent. Il songea à unir ses sujets par d'autres liens qui ne lui parurent pas moins fermes ni moins raisonnables.

Il ordonna que les enfans fussent tous nourris & élevés ensemble par troupes & par bandes, afin que de bonne heure on leur enseignât les mêmes principes & les mêmes maximes. Leur vie étoit dure & sobre. On les accoutumoit à se passer de peu, à souffrir le chaud & le froid,

à marcher dans des endroits rudes & escarpés, à faire entre eux de petits combats bande contre bande, à souffrir courageusement les coups qu'ils se portoient l'un à l'autre, & à s'exercer à une sorte de danse qui se faisoit les armes à la main, & qu'on appella depuis la Pyrrhique; afin, dit Strabon, que jusqu'à leurs divertissemens, tout ressentît la guerre, & les y formât. On leur faisoit aussi apprendre de certains airs de musique, mais d'une musique mâle & martiale.

Plat. de leg. lib. 1. p. 625.

Ils n'étoient point instruits ni à monter à cheval, ni à porter des armes pesantes: mais en récompense ils excelloient à tirer de l'arc, & c'étoit là leur exercice le plus ordinaire. La raison en est toute naturelle. La Créte n'est point un pays plat & uni, ni propre à nourrir des chevaux comme celui des Thessaliens, qui passoient pour les meilleurs cavaliers de la Gréce; mais un pays raboteux & fouré, plein de butes & de hauteurs, où des hommes pesamment armés n'auroient pu s'exercer à la course. Mais en fait d'archers, & de soldats armés à la légére, propres pour

pour les ruſes de guerre & pour les ſtratagémes, les Crétois prétendoient tenir le premier rang.

Minos crut devoir établir dans la Créte la communauté des tables & des repas. Outre pluſieurs autres grands avantages qu'il y trouvoit, comme d'introduire dans ſes Etats une ſorte, d'égalité les riches & les pauvres aiant la même nourriture, d'accoutumer ſes ſujets à une vie ſobre & frugale, de cimenter l'amitié & l'union entre les citoiens par la familiarité & la gaieté qui régnent à la table, il avoit auſſi en vûe les exercices de la guerre, où les ſoldats ſont obligés de manger enſemble. C'étoit le public qui fourniſſoit aux dépenſes de la table. Des revenus de l'Etat, on en emploioit une partie pour ce qui regarde les frais de la religion, & l'honoraire des Magiſtrats: l'autre étoit deſtinée pour les repas communs. Ainſi femmes, enfans, hommes faits, vieillards, tous étoient nourris au nom & aux dépens de la République. En quoi Ariſtote donne la préférence aux repas de Créte ſur ceux de Sparte, où les particuliers étoient obligés de fournir leur quote-

Ariſtot. de Rep. lib. 2. cap. 10.

part, faute de quoi ils n'étoient point reçus dans les aſſemblées, ce qui étoit en exclure les pauvres.

Athen. lib. 4. pag. 143.

Après le repas, les vieillards parloient des affaires d'Etat. La converſation rouloit le plus ſouvent ſur l'hiſtoire du pays, ſur les actions & les vertus des grands hommes qui s'y étoient diſtingués par leur courage dans la guerre, ou par leur ſageſſe dans le gouvernement; & l'on exhortoit les jeunes gens, qui aſſiſtoient à ces ſortes d'entretiens, à ſe propoſer ces grands hommes comme des modéles ſur leſquels ils devoient former leurs mœurs & régler leur conduite.

Plat. de leg. lib. 1. p. 626.

On reproche à Minos, auſſi-bien qu'à Lycurgue, de n'avoir enviſagé que la guerre dans toutes ſes loix, ce qui eſt un grand défaut pour un Légiſlateur. Il eſt vrai qu'il y a fait beaucoup d'attention, parce qu'il étoit perſuadé que le repos, la liberté, les richeſſes de ſes ſujets étoient ſous la protection & comme ſous la ſauve-garde des armes & de la ſcience militaire, tous ces avantages étant enlevés par le vainqueur à ceux qui ſuccombent dans la guerre. Mais

il vouloit qu'on ne fît la guerre que pour arriver à la paix ; & il s'en faut bien que ses loix se bornassent à ce seul objet.

Chez les Crétois la culture de l'esprit n'étoit pas entiérement négligée, & l'on avoit soin d'y donner aux jeunes gens quelque teinture des lettres. Les poésies d'Homére n'y étoient pas inconnues, quoiqu'ils fissent peu de cas & peu d'usage des poétes étrangers. Ils étoient curieux des connoissances propres à former les mœurs ; & , ce qui n'est pas un petit éloge, [a] ils se piquoient plus de penser beaucoup, que de parler beaucoup. Le poéte Epiménide, qui fit un voiage à Athénes du tems de Solon, & qui y fut fort estimé, étoit de Créte : quelques-uns le mettent au nombre des sept sages.

Id. lib. 3 p. 680.

Id. lib. 1. p. 641.

Plut. in Solon. pag. 84.

Un des établissemens de Minos que Platon admiroit le plus, étoit qu'on inspirât de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes de l'Etat, pour les coutumes, pour les loix, & qu'on ne leur permît jamais de mettre en question ni de révoquer en doute si elles étoient sa-

De leg. lib. 1. pag. 634.

a Πολύνοιαν μᾶλλον ἢ πολυλογίαν ἀσκεῖν.

gement établies ou non ; parce qu'ils devoient les regarder, non comme preſcrites & impoſées par les hommes, mais comme émanées de la divinité même. En effet il avoit eu grand ſoin d'avertir ſon peuple que c'étoit Jupiter qui les lui avoit dictées. Il eut la même attention par raport aux Magiſtrats & aux perſonnes âgées, qu'il recommandoit d'honorer d'une maniére particuliére ; & afin que rien ne pût donner atteinte au reſpect qui leur eſt dû, il voulut que ſi on remarquoit en eux quelques défauts, on n'en parlât jamais en préſence des jeunes gens. Sage précaution, & qui ſeroit bien néceſſaire dans l'uſage commun de la vie !

Le gouvernement de Créte fut d'abord monarchique, & Minos en a laiſſé à tous les ſiécles un modéle parfait. Selon lui, comme le remarque un grand homme, le Roi peut tout ſur les peuples, mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pere de ſes ſujets,

M. de Fénelon.

Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la félicité d'un nombre infini de ſujets, non pas que ceux-ci ſervent par leur miſére & par leur lâche ſervitude à flater l'orgueil & la molleſſe d'un ſeul homme. Selon lui, le Roi doit être au dehors le défenſeur de la patrie en commandant les armées, & au dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages, & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les dieux l'ont fait Roi : il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples. Il leur doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection ; & il n'eſt digne du trône qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Voila l'idée que Minos avoit de la roiauté, dont il nous a laiſſé une image vivante dans ſa perſonne, & qu'Héſiode a parfaitement exprimée en deux mots en appellant ce Prince *le plus roi de tous les rois mortels*, βασιλεύτατον θνητῶν βασιλήων : c'eſt-à-dire qu'il poſſédoit dans un ſouverain degré toutes les vertus roiales, & qu'il étoit roi en tout.

Plat. in Min. p. 320.

Il paroit que l'autorité des Rois ne fut pas d'une longue durée, & qu'elle

Ariſtot. de Rep. lib. 2. cap. 10.

fit place à un gouvernement républicain ; & ç'avoit été l'intention de Minos. Le Sénat, composé de trente Sénateurs, formoit le Conseil public. C'étoit là que s'examinoient les affaires, & que se prenoient les résolutions : mais elles n'avoient de force qu'après que le peuple y avoit joint ses suffrages, & donné son approbation. Des Magistrats établis au nombre de dix pour maintenir le bon ordre dans l'Etat, & pour cette raison appellés *Cosmes*, tenoient en respect les deux autres Corps de l'Etat, & en faisoient l'équilibre. C'étoient eux qui en tems de guerre commandoient les armées. On les choisissoit au sort, mais seulement dans de certaines familles. Ils étoient à vie, & ne rendoient compte à personne de leur administration. On tiroit les Sénateurs de cette Compagnie.

κόσμοι. Ordo.

Les Crétois faisoient cultiver leurs terres par des esclaves ou des mercénaires, qui étoient tenus de leur en paier tous les ans une certaine somme. On les appelloit *Perioeci*, apparemment parce qu'ils étoient tirés des peuples du voisinage que Minos avoit subjugués. Comme ils habi-

toient dans une île, c'eſt-à-dire dans un pays ſéparé, les Crétois n'avoient pas autant à craindre de leur part, que les Lacédémoniens de la part des Ilotes, qui ſe joignoient ſouvent aux peuples voiſins pour les attaquer. Une coutume établie anciennement dans la Créte, d'où elle a paſſé chez les Romains, donne lieu de croire que ceux qui ſervoient ce peuple, & qui cultivoient ſes terres, étoient traités avec bonté & douceur. Dans les fêtes de Mercure, les Maîtres ſervoient à table leurs eſclaves, & leur rendoient tous les mêmes offices qu'ils recevoient d'eux pendant toute l'année: reſtes & veſtiges précieux des tems primitifs où tous les hommes étoient égaux, & qui ſembloient avertir les Maîtres que les ſerviteurs ſont de même condition qu'eux, & que c'eſt renoncer à l'humanité que de les traiter durement & avec hauteur.

Athen. lib. 14. pag. 639.

Comme un Prince ne peut pas tout faire par lui-même, & qu'il eſt obligé de s'aſſocier des coopérateurs, de la conduite deſquels il ſe rend reſponſable, Minos ſe déchargea en partie ſur ſon frere Rhadamanthe de l'ad-

Plat. in Min. p. 320.

ministration de la Justice dans la ville capitale, fonction la plus essentielle & la plus indispensable de la roiauté. Il connoissoit sa probité, son desintéressement, ses lumiéres, sa fermeté; & il s'étoit appliqué à le former lui-même pour cette place importante. Un autre Ministre étoit chargé du soin des autres villes, qu'il parcouroit trois fois chaque année, pour examiner si les loix que le Prince avoit établies y étoient exactemens observées, & si les Magistrats & les Officiers subalternes s'y acquittoient religieusement de leur devoir.

Créte, sous un gouvernement si sage, changea entierement de face, & parut être devenue le domicile de la vertu, de la probite, de la justice. On en peut juger par ce que la Fable nous apprend de l'honneur que Jupiter fit à ces deux freres en les etablissant Juges des enfers: car tout le monde sait que la Fable est fondée sur des histoires réelles & veritables, mais deguisees sous d'agréables emblêmes, propres à en mieux faire goûter la vérité.

Plut. in Gorg. p. 523-526.

C'étoit, selon la tradition fabuleuse,

une loi établie de tout tems, qu'au sortir de la vie les hommes fussent jugés, pour recevoir la récompense ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaises actions. Sous le régne de Saturne, & dans les premiéres années de celui de Jupiter, ce jugement se prononçoit dans l'instant même qui précédoit la mort, ce qui donnoit lieu à de criantes injustices. Des Princes qui avoient été injustes & cruels, paroissant devant leurs Juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur puissance, & produisant des témoins qui déposoient en leur faveur, parce qu'ils redoutoient encore leur colére tant qu'ils étoient en vie, les Juges, éblouis par ce vain éclat, & séduits par ces témoignages trompeurs, déclaroient ces Princes innocens & les faisoient passer dans l'heureuse demeure des Justes. Il en faut dire autant à proportion des gens de bien, mais pauvres & sans appui, que la calomnie poursuivoit encore jusqu'à ce dernier tribunal, & trouvoit le moien de les y faire condanner comme coupables.

In Axioch. pag. 371.

La Fable ajoute que sur les plaintes réitérées qu'on en porta à Jupiter, &

ſur les vives remontrances qu'on lui fit, il changea la forme de ces Jugemens. Le tems en fut fixé au moment même qui ſuit la mort. Rhadamanthe & Eaque, tous deux fils de Jupiter, ſont établis Juges, le premier pour les Aſiatiques, l'autre pour les Européans; & Minos au-deſſus d'eux, pour décider ſouverainement en cas d'obſcurité & d'incertitude. Leur tribunal eſt placé dans un endroit appellé *Le champ de la Vérité*, parce que le menſonge & la calomnie n'en peuvent approcher. Là comparoit un Prince dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, dépouillé de toute ſa grandeur, réduit à lui ſeul, ſans défenſe & ſans protection, muet & tremblant pour lui-même après avoir fait trembler toute la terre. S'il eſt trouvé coupable de crimes qui ſoient d'un genre à pouvoir être expiés, il eſt relégué dans le Tartare pour un tems ſeulement, & avec aſſurance d'en ſortir quand il aura été ſuffiſamment purifié. Mais ſi ce ſont des crimes impardonnables, tels que l'injuſtice, le parjure, l'oppreſſion des peuples, il eſt précipité dans le même Tartare pour y ſouffrir des

peines éternelles. Les Justes au contraire, de quelque condition qu'ils soient, sont conduits dans l'heureux séjour de la paix & de la joie, pour y jouir d'un bonheur qui ne finira jamais.

Qui ne voit que les Poétes, sous le voile de ces fictions ingénieuses à la vérité, mais peu honorables aux dieux, ont voulu nous donner le modéle d'un Prince accompli, dont le premier soin est de rendre la justice aux peuples ; & nous peindre le rare bonheur dont jouit la Créte sous le sage gouvernement de Minos? Ce bonheur ne finit pas avec lui. Les loix qu'il avoit établies étoient encore dans toute leur vigueur du tems de Platon, c'est-à-dire plus de mille ans après. Aussi les regardoit-on comme le fruit des longs [a] entretiens qu'il avoit eus pendant plusieurs années avec Jupiter, qui avoit bien voulu devenir son maître, se * rendre familier avec lui comme avec un bon ami, & le former au grand art de

Plat. in Minoe, pag. 321.

Ibid. p. 319.

a Et Jovis arcanis Minos admissus. *Horat.*

* *Cette fiction des poétes a pu être tirée de l'Ecriture Sainte, qui dit de Moyse :* Dieu parloit à Moyse face à face, comme un ami parle à son ami. *Exod.* 33. 11.

régner avec une complaiſance ſecrette comme un diſciple chéri & un fils tendrement aimé. C'eſt ainſi que Platon explique ces paroles d'Homére : Διὸς μεγάλου ὀαριστής ; éloge, ſelon lui, le plus magnifique qu'on puiſſe faire d'un mortel, & que ce Poéte n'a accordé qu'à Minos ſeul.

Odyſſ. lib. T. v. 179.

Malgré un mérite ſi éclatant & ſi ſolide, les théatres d'Athénes ne retentiſſoient que d'imprécations contre la mémoire de Minos; & Socrate, dans le Dialogue de Platon que j'ai déja cité pluſieurs fois, en fait la remarque, & en apporte la raiſon. Mais auparavant il fait une réflexion bien digne d'être peſée. » Quand » il s'agit de louer ou de blâmer les » grands hommes, il importe infini» ment, dit-il, de le faire avec cir» conſpection & ſageſſe, parce que » de là dépend l'idée qu'on ſe forme » de la vertu & du vice, & le diſ» cernement que l'on doit faire entre » les bons & les mauvais. Car, ajou» te-t-il, Dieu entre dans une juſte » indignation, quand il voit qu'on » blâme un Prince qui lui reſſemble, » & qu'au contraire on loue celui qui » lui eſt oppoſé en tout. Il ne faut pas

croire qu'il n'y ait de ſacré que le « bronze & le marbre : (il parle des « ſtatues qu'on adoroit.) L'homme « de bien, eſt ce qu'il y a dans le « monde de plus ſacré; & le méchant, « ce qu'il y a de plus déteſtable. «

Après cette réflexion, Socrate marque que la ſource & la cauſe de la haine des Athéniens contre Minos, étoit le tribut injuſte & cruel qu'il avoit exigé d'eux, en les obligeant de lui envoier de neuf ans en neuf ans ſept jeunes hommes & ſept jeunes filles qui devoient être dévorés par le Minotaure ; & il ne peut s'empêcher de faire un reproche à ce Prince de s'être attiré la haine d'une ville pleine de Savans comme Athénes, & d'avoir armé contre lui la langue des Poétes, nation dangereuſe & redoutable par les traits empoiſonnés qu'elle ne manque pas de lancer contre ſes ennemis.

Il paroit par tout ce que je viens de dire, que Platon attribuoit à notre Minos l'impoſition de ce cruel tribut. Apollodore, Strabon, & Plutarque ſemblent avoir penſé de même. Monſieur l'Abbé Banier prétend & prouve qu'ils ſe ſont trompés, &

Mem. de l'Acad. des Inſcript. T. 3.

qu'ils ont confondu avec le premier Minos dont il s'agit ici, un second Minos son petit-fils, qui régna comme lui dans la Créte, & qui, pour venger la mort de son fils Androgée tué dans l'Attique, déclara la guerre aux Athéniens, & leur imposa ce tribut auquel Thésée mit fin en tuant le Minotaure. Il seroit difficile, en effet, de concilier une conduite si inhumaine & si barbare avec ce que toute l'antiquité nous apprend de la bonté, de la douceur, de l'équité de Minos, & avec les magnifiques éloges qu'elle fait de la police & des réglemens de Créte.

Il est vrai que dans la suite les Crétois dégénérérent beaucoup de leur ancienne réputation, & se décriérent absolument par un changement de mœurs entier, étant devenus avares, intéressés jusqu'à ne trouver aucun gain sordide, ennemis du travail & d'une vie réglée, menteurs & fourbes déclarés, ensorte que *crétiser* étoit devenu chez les Grecs un proverbe pour signifier mentir & tromper. On sait * que saint Paul

* Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί. *Les Crétois sont toujours menteurs, ce sont de méchantes bétes, qui n'aiment qu'à manger & à ne rien faire.* A Tite, I. 12.

cite contre eux comme véritable un témoignage d'un de leurs anciens poétes (on croit que c'est Epiménide) qui les caractérise par des traits bien deshonorans. Mais ce changement, dans quelque tems qu'il soit arrivé, ne diminue rien ni de l'ancienne probité des Crétois, ni de la gloire de Minos leur roi.

La preuve la plus certaine de la sagesse de ce Législateur, est, comme le remarque Platon, le bonheur solide & stable que la simple imitation de ses loix a procuré à la ville de Sparte, dont Lycurgue avoit réglé le gouvernement sur l'idée & le plan de celui de Créte, & qui s'y conserva toujours d'une maniére uniforme pendant plusieurs siécles, sans éprouver ces vicissitudes si ordinaires à tous les autres Etats. *Plat. pag. 320.*

ARTICLE SECOND.

Du Gouvernement d'Athénes.

LE GOUVERNEMENT d'Athénes n'a pas été si constant ni si uniforme que celui de Sparte, mais a éprouvé divers changemens selon la diversité des tems & des conjonctures. Athé-

nes, après avoir été lontems ſous les Rois, puis ſous les Archontes, ſe mit en pleine poſſeſſion de la liberté, qui céda pourtant pour quelques années au pouvoir tyrannique des Piſiſtratides, mais qui bientôt après fut rétablie, & ſubſiſta avec éclat juſqu'à l'échec de Sicile & la priſe d'Athénes par les Lacédémoniens, qui la ſoumirent aux trente Tyrans, dont l'autorité ne fut pas de longue durée, & fit encore place à la liberté, qui s'y conſerva au milieu de divers événemens pendant une aſſez longue ſuite d'années, juſqu'à ce qu'enfin la puiſſance Romaine eut ſubjugué la Gréce, & l'eut réduite en province.

Je ne conſidérerai ici que le gouvernement populaire, & j'y examinerai en particulier cinq ou ſix chefs: le fonds du gouvernement, tel que Solon l'établit; les différentes parties dont la République étoit compoſée; le Conſeil ou Sénat des Cinq-cens; les aſſemblées du Peuple; les différens Tribunaux où ſe rendoient les jugemens; les revenus ou finances de la République. Je ſerai obligé de donner plus d'étendue à ce

qui regarde le gouvernement d'Athénes, que je n'ai fait pour celui de Sparte, parce que ce dernier est presque suffisamment connu parce qui en a été dit dans la vie de Lycurgue. Tom. 2. pag. 513.

§. I.

Fonds du Gouvernement d'Athénes établi par Solon.

CE N'EST PAS Solon qui le premier établit le gouvernement populaire à Athénes. Théſée, lontems auparavant, en avoit tracé le plan, & commencé le projet. Après avoir réuni les douze bourgs en une ſeule ville, il en partagea les habitans en trois Corps : celui des Nobles, à qui il confia le ſoin des choſes de la religion, & toutes les charges ; celui des Laboureurs ; & celui des Artiſans. Il avoit prétendu établir quelque ſorte d'égalité entre ces trois Ordres. Car ſi les Nobles étoient plus conſidérables par leurs honneurs & par leurs dignités, les Laboureurs avoient l'avantage par l'utilité qu'on en tiroit, & par le beſoin qu'on avoit d'eux ; & les Artiſans l'emportoient ſur les deux autres Corps par leur

Plut. in Theſ. p. 10. & 11.

nombre. Athénes, à proprement parler, ne devint un Etat populaire, que depuis qu'on établit neuf Archontes, dont l'autorité n'étoit que pour un an, au lieu qu'auparavant elle en duroit dix; & ce ne fut encore que plusieurs années après, que Solon, par la sagesse de ses loix, fixa & régla la forme de ce gouvernement.

Plut. in Solon. pag. 87.

Le grand principe de Solon fut d'établir entre les citoiens, autant qu'il le pourroit, une sorte d'égalité, qu'il regardoit avec raison comme le fondement & le point essentiel de la liberté. Il résolut donc de laisser les charges entre les mains des riches comme elles y avoient été jusques-là, mais de donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus. Pour cela, il fit une estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvérent avoir de revenu annuel cinq cens mesures tant en grains qu'en choses liquides, furent mis dans la premiére Classe, & appellés les *Pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire qui avoient cinq cens mesures de revenu. La seconde Classe fut de ceux qui en

avoient trois cens, & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre : on les appella les *Chevaliers.* Ceux qui n'en avoient que deux cens, firent la troiſiéme, & on les nomma * *Zeugites.* C'étoit dans ces trois Claſſes ſeulement qu'on choiſiſſoit les Magiſtrats & les Commandans. Tous les autres citoiens qui étoient au-deſſous de ces trois Claſſes, & qui avoient moins de revenu, furent compris ſous le nom de *Thétes*, c'eſt-à-dire de mercénaires, ou plutôt d'ouvriers travaillant de leurs mains. Solon ne leur permit point d'avoir aucune charge, & leur accorda ſeulement le droit d'opiner dans les aſſemblées & dans les jugemens du peuple : ce qui dans les commencemens ne parut rien, mais ſe trouva à la fin un très grand avantage, comme la ſuite le fera connoitre. Je ne ſai ſi Solon le prévit : mais il avoit coutume de dire que jamais le peuple n'eſt plus obéiſſant ni plus ſouple, que lorſqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de *Id. pag. 110.*

* *On croit qu'ils furent appellés ainſi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les* Chevaliers *& les* Thétes; *comme dans les vaiſſeaux les rameurs du milieu étoient appellés* Zugites : *ils étoient entre les* Thalamites *& les* Thranites.

Tacit Histor. lib. 1. cap. 16.

liberté : ce qui revient assez à cette belle parole de Galba, lorsque pour engager Pison à traiter le peuple Romain avec bonté & douceur, il le prioit de se souvenir [a] qu'il alloit commander à des hommes qui n'étoient pas capables de porter, ni une pleine liberté, ni une entiére servitude.

Plut. in Aristid. p. 332.

Le peuple d'Athénes, devenu plus fier depuis les victoires remportées contre les Perses, prétendit avoir part à toutes les charges & à toutes les magistratures ; & Aristide, pour prévenir les troubles ausquels une résistance opiniatre auroit pu donner lieu, crut devoir lui céder en ce point. Il paroit cependant, par un endroit de Xénophon, que le peuple se contenta des charges qui produisoient quelque émolument, & laissa entre les mains des riches celles qui avoient un raport plus particulier au gouvernement de l'Etat.

Xenoph. de Rep. Athen. pag. 691.

Pollux. lib. 8. cap. 10.

Les citoiens des trois premiéres Classes paioient chaque année une certaine somme pour être mise dans le trésor public : ceux de la premié-

a Imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem.

te, un * talent; les Chevaliers, un demi-talent; les Zeugites, dix ** mines. .

* Mille écus.
** Cinq. cens livres.

Comme la meſure des revenus régloit l'ordre des Claſſes, quand les revenus augmentoient, on pouvoit paſſer dans une Claſſe ſupérieure.

Pollux. ibid.

Si l'on en croit Plutarque, Solon forma deux Conſeils qui étoient comme une double anchre, pour fixer & modérer l'inconſtance des aſſemblées populaires. Le premier s'appelloit l'Aréopage : mais il étoit bien plus ancien, & il ne fit que le réformer, & lui donner un nouveau luſtre, en augmentant ſon pouvoir. Le ſecond étoit le Conſeil des Quatre-cens, ſavoir cent de chaque Tribu : car Cécrops, le premier roi des Athéniens, avoit diſtribué tout le peuple en quatre Tribus; Cliſthéne, lontems après, changea cet ordre, & en établit dix. C'eſt dans ce Conſeil des Quatre-cens qu'on raportoit toutes les affaires avant que de les propoſer dans l'aſſemblée du Peuple, comme nous le dirons bientôt.

In Solon pa 88.

Je ne parle point d'une autre diviſion du peuple en trois partis, trois

factions, qui jusqu'au tems de Pisistrate furent une source de troubles & de séditions. L'un de ces trois partis étoit formé par ceux de la montagne, & ils favorisoient le gouvernement populaire : l'autre par ceux de la plaine, & ils étoient pour l'Oligarchie : le troisiéme enfin par ceux de la côte, qui tenoit le milieu entre les deux autres.

Il est nécessaire d'entrer dans un plus grand détail, pour éclaircir & déveloper tout ce que nous venons de dire.

§. II.

Des Habitans d'Athénes.

Athen. lib. 6. pag. 272. AN.M.3690. AV.J.C.314.

IL Y AVOIT trois sortes d'habitans à Athénes : les citoiens, les étrangers, les serviteurs. Dans le dénombrement que fit faire Démétre de Phalére la CXVI. Olympiade, on voit qu'il y avoit pour lors vingt & un mille citoiens, dix mille étrangers, quarante * mille serviteurs. Le nombre des citoiens étoit à peu près le même dès le tems de Cécrops : il se trouva moindre sous Périclès.

* *Le texte porte* μυριάδας τετταράκοντα quatre cens mille, *ce qui est une faute visible.*

1. *Des citoiens.*

ON ETOIT de ce nombre ou par la naiſſance, ou par l'adoption. Pour être citoien naturel d'Athénes, il faloit être né de pere & de mere libres & Athéniens. Nous avons vû que Périclès remit en vigueur cette loi qui n'étoit pas obſervée exactement, & que lui-même, peu de tems après, y donna atteinte. Le peuple pouvoit donner le droit de bourgeoiſie aux étrangers, & ceux qui avoient été ainſi adoptés, jouiſſoient des mêmes droits & des mêmes priviléges que les citoiens naturels, à peu de choſes près. La qualité de citoien d'Athénes étoit quelquefois accordée par honneur & par reconnoiſſance à ceux qui avoient rendu de grands ſervices à l'Etat, comme à Hippocrate; & les Rois mêmes briguérent quelquefois ce titre pour eux ou pour leurs enfans. Evagore roi de Cypre s'en faiſoit un grand honneur.

Tom. 3. *pag.* 548.

Lorſque les jeunes gens avoient atteint l'âge de vingt ans, ils étoient inſcrits ſur la liſte des citoiens après avoir prété ſerment, & ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public & ſo-

lennel qu'ils devenoient membres de l'Etat. La formule de ce ferment eſt tout-à-fait remarquable. Stobée & Pollux nous l'ont conſervée en ces termes : » Je ne deshonorerai point la » profeſſion des armes, & ne ſauve- » rai jamais ma vie par une fuite » honteuſe. Je combattrai juſqu'au » dernier ſoupir pour les intérêts de » la Religion & de l'Etat, de con- » cert avec les autres citoiens, & » ſeul s'il le faut. Je ne mettrai point » ma patrie dans un état pire que » celui où je l'ai trouvée, mais je fe- » rai tous mes efforts pour la rendre » encore plus floriſſante. Je ſerai ſou- » mis aux Magiſtrats & aux loix, & » à tout ce qui ſera réglé par le com- » mun conſentement du peuple. Si » quelqu'un viole ou tâche d'anéan- » tir les loix, je ne diſſimulerai point » un tel attentat, mais je m'y oppo- » ſerai, ou ſeul, ou conjointement » avec mes concitoiens. Enfin je de- » meurerai conſtamment attaché à la » religion de mes peres. Je prends ſur » tout ceci à témoin, Agraule, Enya- » lius, Mars, & Jupiter «. Je laiſſe aux Lecteurs à faire leurs réflexions ſur cette auguſte cérémonie, bien capable

Pollux. lib. 8. c. 9.

capable d'allumer l'amour de la patrie dans le cœur des jeunes citoiens.

Tout le peuple d'abord avoit été divisé en quatre Tribus : il le fut dans la suite en dix. Chaque Tribu étoit partagée en différentes portions, qui étoient appellées Δῆμοι, *Pagi*. C'étoit par ces deux titres que les citoiens étoient désignés dans les Actes. *Melitus, è Tribu Cecropide, è Pago Pitthensi.*

2. *Des étrangers.*

J'APPELLE ainsi ceux qui étant d'un pays étranger, venoient s'établir à Athénes ou dans l'Attique, soit pour y faire le commerce, soit pour y exercer différens métiers. Ils étoient nommés μέτοικοι, *Inquilini*. Ils n'avoient aucune part au gouvernement, ne donnoient point leurs suffrages dans l'assemblée, & ne pouvoient être admis à aucune charge. Ils se mettoient sous la protection de quelque citoien, comme on le voit par un endroit de * Térence ; & par cette raison, ils étoient obligés de lui rendre certains devoirs & services,

* Thais patri se commendavit, in clientelam & fidem Nobis dedit se se. *Eunuch. Act. ult. scen. ult.*

comme à Rome les cliens à leurs patrons. Ils étoient tenus d'obſerver toutes les loix de la République, & d'en ſuivre exactement toutes les coutumes. Ils paioient chaque année à l'Etat un tribut de douze dragmes, & faute de paiement ils étoient réduits en ſervitude, & expoſés en vente. Ce malheur penſa arriver à Xénocrate, célébre philoſophe, mais pauvre; & on le menoit deja en priſon: mais l'orateur Lycurgue, aiant paié ſa taxe, le tira des mains des fermiers, nation de tout tems peu ſenſible au mérite, ſi l'on en excepte un petit nombre. Ce Philoſophe, aiant rencontré peu de tems après les fils de ſon Libérateur, leur dit: *Je paie avec uſure à votre pere le plaiſir qu'il m'a fait, car je ſuis cauſe que tout le monde le loue.*

Six livres.

Plut. in Flamin. p. 375.

3. *Des ſerviteurs.*

IL Y EN AVOIT de deux ſortes. Les uns, qui étoient de condition libre, ne pouvant gagner leur vie par le travail de leurs mains, ſe trouvoient obligés par le mauvais état de leurs affaires à ſe mettre en ſervitude: & la condition de ceux-là étoit plus honnête & moins pénible. Le ſervice

des autres étoit contraint & forcé : c'étoient des esclaves, ou qu'on avoit fait prisonniers à la guerre, ou qu'on avoit achetés de ceux qui faisoient publiquement ce trafic. Ils faisoient partie du bien de leurs maîtres, qui en disposoient absolument, mais qui les traitoient pour l'ordinaire avec beaucoup de douceur. Démosthéne remarque dans une de ses harangues que la condition des serviteurs étoit infiniment plus douce à Athénes que par tout ailleurs. Il y avoit dans cette ville un asyle, un refuge, pour les esclaves, dans le lieu où l'on avoit enterré les os de Thésée ; & cet asyle subsistoit encore du tems de Plutarque. Quelle gloire pour Thésée, que son tombeau ait fait plus de douze cens ans après lui ce qu'il avoit fait lui-même pendant sa vie, & qu'il ait été le protecteur des opprimés !

Philip. 3.

Plut. in Thes. p. 17.

Quand les esclaves étoient traités avec trop de dureté & d'inhumanité, ils avoient action contre leurs maîtres, qui étoient obligés de les vendre à d'autres si le fait étoit bien prouvé. Ils pouvoient se racheter, même malgré eux, quand ils avoient amassé une somme assez considérable pour cela.

Plut. de superstit. p. 166.

Plaut. in Casin.

Car de ce qu'ils gagnoient par le travail de leurs mains, après en avoir paié une certaine portion à leurs maîtres, ils gardoient le reſte pour eux, & s'en faiſoient un pécule dont ils diſpoſoient. Les particuliers, lorſqu'ils étoient contens de leurs ſervices, leur donnoient aſſez ſouvent la liberté ; & cette grace leur étoit preſque toujours accordée de la part du public, lorſque la néceſſité des tems avoit obligé de leur mettre les armes entre les mains, & de les enrôler avec les citoiens.

La maniére humaine & équitable dont les Athéniens traitoient leurs ſerviteurs & leurs eſclaves, étoit un effet de la douceur naturelle à ce peuple, bien éloignée de l'auſtére & cruelle ſévérité des Lacédémoniens à l'égard des Ilotes, qui mit ſouvent leur République à deux doits de ſa perte. Plutarque condanne avec beaucoup de raiſon une telle dureté. Il voudroit qu'on s'accoutumât à uſer toujours de bonté à l'égard des bêtes mêmes, ne fût-ce, dit-il, que pour apprendre par là à bien traiter les hommes, & pour faire une eſpéce d'apprentiſſage de douceur & d'hu-

Plut. in. Catone p. 338. 339.

manité. Il raconte à cette occasion un fait très singulier, & bien propre à faire connoitre le caractére des Athéniens. Après avoir achevé le temple qu'on nommoit *Hecatonpedon*, ils renvoiérent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & leur assignérent de gras paturages comme à des animaux consacrés. Et l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se présenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînoient des charettes à la Citadelle, & marcher devant elles comme pour les exhorter & pour les encourager, ils ordonnérent par un Décret qu'elle seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.

§. III.

Du Conseil ou Sénat des Cinq-cens.

EN CONSEQUENCE des établissemens de Solon, le peuple d'Athénes avoit une grande part & une grande autorité dans le gouvernement. On pouvoit appeller à son tribunal de tous les jugemens : il avoit le droit de casser les Loix anciennes, & d'en établir de nouvelles ; en un mot toutes les

affaires importantes, ſoit qu'elles regardaſſent la paix ou la guerre, ſe décidoient dans les aſſemblées du peuple. Or afin que les déciſions s'y fiſſent avec plus de ſageſſe & de maturité, Solon avoit établi un Conſeil compoſé de quatre cens Sénateurs, cent de chacune des Tribus, qui étoient pour lors au nombre de quatre : & ce Conſeil préparoit & pour ainſi dire digéroit les affaires qui devoient être portées devant le peuple, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long. Cliſthéne, environ cent années après Solon, aiant porté le nombre des Tribus juſqu'à dix, augmenta auſſi celui des Sénateurs, & le fit monter à cinq cens, chaque Tribu en fourniſſant cinquante. C'eſt ce qui s'appelloit le Conſeil ou le Sénat des Cinq-cens. Ils recevoient leur honoraire du Tréſor public.

Le choix en étoit confié au ſort, pour lequel on ſe ſervoit de féves blanches & noires qu'on méloit & qu'on remuoit dans une urne ; & chaque Tribu fourniſſoit les noms de ceux qui aſpiroient à cette charge, & qui avoient le revenu marqué par les loix pour y être admis. Il faloit avoir au moins trente ans pour y être reçu,

Après qu'on avoit fait l'enquête des mœurs & de la conduite du récipiendaire, on lui faisoit prêter serment, & il s'engageoit à donner toujours le meilleur conseil qu'il pourroit au peuple d'Athénes, & à ne s'écarter jamais de la teneur des loix.

Ce Sénat s'assembloit tous les jours, excepté ceux qui étoient occupés par des fêtes. Chaque Tribu fournissoit à son rang ceux qui devoient y présider, appellés *Prytanes*, & le sort décidoit de ce rang. Le tems de cette Présidence duroit trente cinq jours, qui étant répété dix fois égaloit, à quatre jours moins, le nombre des jours de l'année Lunaire suivie à Athénes. On partageoit ce tems de la Présidence ou de la Prytanée en cinq semaines, eu égard aux cinq dizaines de Prytanes qui devoient y présider; & chaque semaine sept de ces dix Prytanes, tirés au sort, présidoient chacun leur jour, & ils étoient appellés Πρόεδροι, c'est-à-dire *Présidens*. Celui * qui étoit de jour présidoit à l'assemblée des Sénateurs, & à celle du peuple: il étoit chargé du sceau public, comme aussi des clés de la Citadelle & du Trésor.

Πρυτάνεις

* *Il étoit appellé* Ἐπιστάτης.

Les Sénateurs, avant que de s'as-

ſembler, offroient un ſacrifice à Jupiter & à Minerve ſous le ſurnom *de bon conſeil*, pour leur demander la prudence & les lumiéres dont ils avoient beſoin pour délibérer ſagement. Le Préſident propoſoit l'affaire qui faiſoit le ſujet de l'aſſemblée. Chacun opinoit à ſon rang, & toujours de bout. Après qu'on avoit formé un avis, il étoit mis par écrit, & lu à haute voix. Pour lors chacun donnoit ſon ſuffrage par ſcrutin, en jettant une féve dans l'urne. Si le nombre des blanches l'emportoit, l'avis paſſoit : autrement il étoit rejetté. Cette ſorte de Décret s'appelloit Ψήφισμα ou Πϱοβȣ́λευμα, comme qui diroit Ordonnance préparatoire. On le portoit enſuite à l'aſſemblée du peuple. S'il y étoit reçu & approuvé, pour lors il avoit force de Loi : ſinon, il n'avoit d'autorité que pour un an. On voit par là avec quelle ſageſſe Solon avoit établi ce Conſeil, pour éclairer & conduire le peuple, pour fixer ſon inconſtance, pour arréter ſa témérité, & pour préter à ſes délibérations une prudence & une maturité qu'on n'a pas lieu d'attendre d'une aſſemblée confuſe & tumul-

Βȣ́λαιος. Βȣλαία.

tueuse, composée d'un grand nombre de citoiens, la plupart sans éducation, sans lumiére, & sans beaucoup d'amour du bien public. D'ailleurs cette dépendance réciproque & ce concours mutuel des deux Corps de l'Etat, qui étoient obligés de se préter l'un à l'autre leur autorité, & qui demeuroient également sans force quand ils étoient sans union & sans intelligence, étoit un moien habilement inventé pour entretenir entre ces deux Corps un sage équilibre, le peuple ne pouvant rien statuer qui n'eût été proposé & approuvé par le Sénat, & le Sénat ne pouvant établir aucune loi qui n'eût été ratifiée par le peuple.

On peut juger de l'importance de ce Conseil par les matiéres qui s'y traitoient, les mêmes sans exception que celles qui étoient portées devant le peuple : guerre, finance, marine, traités de paix, alliance, en un mot toutes les affaires qui ont raport au gouvernement ; sans parler du compte qu'ils faisoient rendre aux Magistrats quand ils sortoient de charge, & de plusieurs jugemens qu'ils rendoient sur les matiéres les plus graves.

§. IV.

De l'Aréopage.

Ἀρεῖος πάγος.

CE CONSEIL portoit le nom du lieu où il tenoit ſes aſſemblées, appellé *le Bourg* ou *la Colline de Mars*, parce que, ſelon quelques-uns, Mars y avoit été appellé en jugement pour un meurtre qu'il avoit commis. On le croit preſque auſſi ancien que la nation. Cicéron & Plutarque en attribuent l'établiſſement à Solon : mais il ne fit que le rétablir, en lui donnant plus de luſtre & d'autorité qu'il n'avoit eû juſques-là, & pour cette raiſon il en fut regardé comme le fondateur. Le nombre des Sénateurs de l'Aréopage n'étoit point fixe : on voit que dans de certains tems il montoit juſqu'à deux & trois cens. Solon jugea à propos qu'il n'y eût que les Archontes ſortis de charge qui fuſſent honorés de cette dignité.

Ce Sénat étoit chargé du ſoin de faire obſerver les loix, de l'inſpection des mœurs, du jugement ſur tout des cauſes criminelles. Il tenoit ſes ſéances dans un lieu découvert, & pendant la nuit. Le premier apparem-

ment, pour ne ſe point trouver ſous un même toit avec les criminels, & ne ſe point ſouiller par cette ſorte de commerce : le ſecond, pour ne ſe point laiſſer attendrir par la vûe des coupables, & pour ne juger que ſelon les loix & la juſtice. C'eſt pour cette même raiſon que devant ces Juges l'Orateur ne pouvoit emploier ni exorde, ni peroraiſon, qu'il ne lui étoit point permis d'exciter les paſſions, & qu'il étoit obligé de ſe renfermer uniquement dans ſa cauſe. La ſévérité de leurs jugemens étoit fort redoutée, principalement pour ce qui regarde les meurtres, & ils avoient une attention particuliére à en inſpirer de l'horreur aux citoiens. Ils [a] condannérent un enfant qui mettoit ſon plaiſir à crever les yeux des cailles, regardant cette inclination ſanguinaire comme la marque d'un très méchant naturel, qui pourroit un jour devenir funeſte à pluſieurs, ſi on la laiſſoit croitre impunément.

a Nec mihi videntur Areopagitæ, cùm damnaverunt puerum oculos coturnicum eruentem, aliud judicaſſe, quàm id ſignum eſſe pernicioſiſſimæ mentis, multiſque malo futuræ ſi adoleviſſet. *Quintil. lib. 5. cap. 9.*

Les affaires de la religion, comme les blasphêmes contre les dieux, le mépris des sacrés mystéres, les différentes espéces d'impiété, l'introduction de nouvelles cérémonies & de nouvelles divinités, étoient aussi portées à ce Tribunal. On lit dans S. Justin le Martyr, que Platon, qui dans son voiage en Egypte avoit puisé de grandes lumiéres sur l'unité d'un Dieu, quand il fut de retour à Athénes, prit grand soin de dissimuler & de couvrir ses sentimens, de peur d'être obligé de comparoitre devant les Aréopagites pour en rendre compte : & l'on sait que saint Paul fut traduit devant eux comme enseignant une nouvelle doctrine, & voulant introduire de nouveaux dieux.

Cohortat. ad Græc.

Act. 17. v. 18-20.

Ces Juges avoient une grande réputation de probité, d'équité, de prudence, & étoient généralement respectés. Cicéron, en écrivant à son ami Atticus sur la fermeté, la constance, & la sage sévérité qu'avoit fait paroitre le Sénat de Rome, croit en faire un éloge parfait en le comparant à l'Aréopage : *Senatus, Ἄρειος πάγος· nil constantius, nil severius, nil fortius.* Il faloit que Cicéron en eût

Ad Attic. lib. 1. Epist. 13.

conçu une idée bien avantageuse, pour en parler comme il fait dans le premier livre de ses Offices. [a] Il compare la fameuse bataille de Salamine où Thémistocle avoit eu tant de part, avec l'établissement de l'Aréopage qu'il attribue à Solon, & n'hésite point à préférer ou du moins à égaler le service rendu par le Législateur à celui dont Athénes fut redevable au Général d'armée. « Car enfin, dit-« il, cette victoire n'a été utile à la « République qu'une seule fois, mais « l'Aréopage le sera pendant tous les « siécles, puisque c'est à l'ombre de « ce Tribunal que se conservent les « loix d'Athénes, & les coutumes an-« ciennes de l'Etat. Thémistocle n'a « servi de rien à l'Aréopage, mais « l'Aréopage à beaucoup contribué à « la victoire de Thémistocle, puis-«

a Quamvis Themistocles jure laudetur, & sit ejus nomen, quàm Solonis, illustrius, citeturque Salamis clarissimæ testis victoriæ, quæ anteponatur consilio Solonis ei, quo primùm constituit Areopagitas: non minùs præclarum hoc, quàm illud, judicandum est. Illud enim semel profuit, hoc semper proderit civitati: hoc consilio leges Atheniensium, hoc majorum instituta servantur. Et Themistocles quidem nihil dixerit, in quo ipse Areopagum juverit: at ille adjuvit Themistoclem. Est enim bellum gestum consilio Senatus ejus, qui à Solone erat constitutus. *Offic. lib. 1. n. 75.*

» qu'alors la République se conduisît
» par les sages conseils de cet Auguste
» Sénat.

Il paroit par cet endroit de Cicéron que l'Aréopage avoit grande part au gouvernement ; & je ne doute point qu'il ne fût consulté dans les affaires importantes. Mais peut-être que Cicéron confond ici le Conseil de l'Aréopage avec celui-ci des Cinq-cens. Quoiqu'il en soit, les Aréopagites s'intéressoient extrêmement aux affaires publiques.

Périclès, qui n'avoit pu entrer dans l'Aréopage, parce que le sort lui aiant toujours été contraire il n'avoit passé par aucune des charges nécessaires pour y être admis, entreprit d'en affoiblir l'autorité, & il en vint à bout : ce qui est une tache pour sa réputation.

§. V.

Des Magistrats.

On en avoit établi un grand nombre pour différens emplois. Je ne parlerai ici que des Archontes, qui sont les plus connus. J'ai remarqué ailleurs qu'ils succédérent aux Rois, & d'abord leur autorité duroit autant

que leur vie. Elle fut ensuite bornée à dix ans ; & enfin réduite à une année seule. Quand Solon fut chargé de travailler à la réforme du gouvernement, il les trouva en cet état, & au nombre de neuf. Il les laissa en place, mais diminua beaucoup leur pouvoir.

Le premier de ces neuf Magistrats s'appelloit proprement L'ARCHONTE, & l'année étoit désignée par son * nom : *sous tel Archonte telle bataille a été donnée*. Le second étoit nommé LE ROI : c'étoit un reste & un vestige de l'autorité à laquelle ils avoient succédé. Le troisiéme étoit LE POLEMARQUE, qui d'abord avoit eu le commandement des armées, & avoit toujours retenu ce nom, quoiqu'il n'eût plus la même autorité, dont il avoit pourtant conservé encore quelque partie. Car nous avons vû, en parlant de la bataille de Marathon, que le Polémarque avoit droit de suffrage dans le Conseil de guerre aussi bien que les dix Généraux qui commandoient pour lors. Les six autres Archontes étoient appellés d'un nom commun THESMOTHETES, ce qui marque qu'ils avoient une intendance

* *De là vient qu'il étoit aussi appellé* Ἐπώνυμος.

particuliére ſur les loix pour les faire obſerver. Ces neuf Archontes avoient chacun un département propre, & ils jugeoient de certaines affaires dont la connoiſſance leur étoit attribuée. Je ne croi pas devoir entrer dans ce détail, non plus que dans celui de beaucoup d'autres magiſtratures & charges, établies pour l'adminiſtration de la Juſtice, pour la levée des impots & des tributs, pour la manutention du bon ordre dans la ville, pour le ſoin des vivres, en un mot pour tout ce qui regarde le commerce & la ſociété civile.

§. VI.

Des Aſſemblées du Peuple.

IL Y EN AVOIT de deux ſortes : les unes ordinaires & fixées à de certains jours, & pour celles-là il n'y avoit point de convocation ; d'autres extraordinaires, ſelon les différens beſoins qui ſurvenoient, & le Peuple en étoit averti par une convocation expreſſe.

Le lieu de l'aſſemblée n'étoit point fixe. Tantôt c'étoit la place publique ; tantôt un endroit de la ville près de la citadelle, appellé Πνὺξ ; quelquefois le Théatre de Bacchus.

C'étoient les Prytanes qui pour l'ordinaire aſſembloient le peuple. Quelques jours avant l'aſſemblée on affichoit des placars, où le ſujet de la délibération étoit marqué.

Tous les citoiens avoient droit de ſuffrage, les pauvres comme les riches. Il y avoit une peine contre ceux qui manquoient de ſe trouver à l'aſſemblée, où qui y venoient tard: & pour engager les citoiens à s'y rendre exactement, on y attacha une rétribution, d'abord d'une obole, qui étoit la ſixiéme partie d'une dragme, puis de trois oboles, qui faiſoient cinq ſols de notre monnoie.

L'aſſemblée commençoit toujours par des ſacrifices & par des priéres, afin d'obtenir des dieux toutes les lumiéres néceſſaires pour délibérer ſagement; & l'on ne manquoit pas d'y joindre des imprécations terribles contre ceux qui conſeilleroient quelque choſe de contraire au bien public.

Le Préſident propoſoit l'affaire ſur laquelle on devoit délibérer. Si elle avoit été examinée dans le Sénat, & qu'on y eût formé un avis, on en faiſoit la lecture; après quoi l'on in-

vitoit ceux qui vouloient parler à monter ſur la Tribune, pour ſe mieux faire entendre du peuple, & pour l'inſtruire ſur l'affaire propoſée. C'étoient les plus anciens ordinairement qui commençoient à porter la parole, puis les autres à proportion de leur âge. Quand les Orateurs avoient parlé, & conclu ; ſavoir, par exemple, qu'il faloit approuver le Décret du Sénat, ou le rejetter : alors le peuple donnoit ſon ſuffrage, & la maniére la plus ordinaire de le donner étoit de lever les mains pour marque d'approbation, ce qui s'appelloit χειροτονεῖν. On voit quelquefois que l'aſſemblée étoit remiſe à un autre jour, parce qu'il étoit trop tard, & qu'on n'auroit pu diſtinguer le nombre de ceux qui levoient ainſi leurs mains, ni décider de quel côté étoit la pluralité. Après que l'avis avoit été ainſi formé, on le rédigeoit par écrit, & un Officier en faiſoit lecture à haute voix au peuple, qui le confirmoit de nouveau en levant les mains comme auparavant ; & pour lors ce Décret avoit force de loi. C'eſt ce qu'on appelloit ψήφισμα, du mot grec ψῆφος, qui ſignifie *caillou*

petite pierre, parce qu'on s'en fervoit quelquefois pour donner fon fuffrage par fcrutin.

Toutes les plus grandes affaires de la République fe difcutoient dans ces affemblées. C'eft là qu'on portoit de nouvelles loix, & qu'on réformoit les anciennes ; qu'on examinoit tout ce qui a raport à la religion & au culte des dieux ; qu'on créoit les Magiftrats, les Commandans, les Officiers ; qu'on leur faifoit rendre compte de leur geftion & de leur conduite ; qu'on concluoit la paix ou la guerre ; qu'on nommoit les Députés & les Ambaffadeurs ; qu'on ratifioit les traités & les alliances ; qu'on accordoit le droit de bourgeoifie ; qu'on ordonnoit des récompenfes & des marques d'honneur pour ceux qui s'étoient diftingués à la guerre, ou qui avoient rendu de grands fervices à la République ; qu'on décernoit auffi des peines contre ceux qui s'étoient mal conduits, ou qui avoient violé les loix de l'Etat, & qu'on banniffoit par l'Oftracifme. Enfin on y exerçoit la Juftice, & on y rendoit des jugemens fur les affaires les plus importantes. On voit par ce dénombre-

ment, qui eſt encore très-imparfait, juſqu'où alloit le pouvoir du peuple, & combien il eſt vrai de dire que le gouvernement d'Athénes, quoique tempéré par l'ariſtocratie & l'autorité des anciens, étoit par ſa conſtitution un gouvernement démocratique & populaire.

J'aurai lieu d'obſerver dans la ſuite de quel poids devoit être le talent de la parole dans une telle République, & combien les Orateurs y devoient être conſidérés. On a de la peine à comprendre comment ils pouvoient ſe faire entendre dans une aſſemblée ſi nombreuſe, & où il ſe trouvoit une ſi grande multitude d'auditeurs. On peut juger combien elle étoit nombreuſe par ce qui en eſt dit dans deux occaſions. La premiére regarde l'Oſtraciſme, & l'autre l'adoption d'un étranger pour citoien. Dans ces deux cas il faloit qu'il ne ſe trouvât pas moins de ſix mille citoiens dans l'aſſemblée.

Je réſerve pour un autre endroit les réflexions qui naiſſent naturellement de ce que j'ai déja raporté, & de ce qui me reſte encore à dire ſur le gouvernement d'Athénes.

§. VII.

Des Jugemens.

IL Y AVOIT différens Tribunaux, ſelon la différence des affaires : mais on pouvoit appeller de toutes les ordonnances des autres Juges au Peuple, & c'eſt ce qui rendoit ſon pouvoir ſi grand & ſi conſidérable. Tous les Alliés, quand ils avoient quelque procès à vuider, étoient obligés de ſe tranſporter à Athénes ; & ſouvent ils y demeuroient un tems conſidérable ſans pouvoir obtenir audience, à cauſe de la multitude des affaires qu'il y avoit à juger. Cette loi leur avoit été impoſée, pour les rendre plus dépendans du peuple, & plus ſoumis à ſon autorité ; au lieu que, ſi on eût envoié des Commiſſaires ſur les lieux, ils auroient été les ſeuls à qui les Alliés euſſent fait la cour, & rendu hommage.

Xenoph. de Rep. Athen. pag. 664.

Les parties plaidoient elles-mêmes leur cauſe, ou emploioient le ſecours des Avocats. On fixoit ordinairement le tems que devoit durer le plaidoier, & l'on ſe régloit ſur une horloge à eau, appellée en grec κλεψύδρα. L'ar-

rêt se formoit à la pluralité, & quand les suffrages étoient égaux, les Juges panchoient du côté de la douceur, & renvoioient l'accusé absou. Il est remarquable qu'on n'obligeoit point un ami de porter témoignage contre son ami.

Tous les citoiens, même les plus pauvres, & qui étoient sans revenu, étoient reçus au nombre des Juges, pourvû qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, & qu'ils fussent reconnus de bonnes mœurs. Pendant qu'ils jugeoient, ils avoient en main une espéce de sceptre, qui étoit la marque de leur dignité, & ils le déposoient en sortant.

L'honoraire des Juges a été différent selon les tems. Ils avoient d'abord par jour une obole seulement, puis on en donna trois, & c'est à quoi cet honoraire demeura fixé. C'étoit peu de chose en soi, mais qui devint fort à charge au public, & épuisa le trésor sans beaucoup enrichir les particuliers. On en peut juger par ce qui est raporté dans les Guêpes d'Aristophane, comédie où ce Poéte tourne en ridicule l'empressement des Athéniens pour juger

& leur avidité pour le gain, qui prolongeoit & multiplioit les procès à l'infini.

Dans cette comédie, un jeune Athénien, chargé du rôle dont je viens de parler, qui étoit de tourner en ridicule les Juges & les Jugemens d'Athénes, par la supputation qu'il fait des revenus qui alloient au trésor public, trouve qu'ils montoient à deux mille talens. Puis il examine combien il en revient aux six mille Juges qui inondent Athénes, à donner trois oboles par tête. Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens. Le calcul est facile. Il n'y avoit que dix mois de paiement pour les Juges, les deux autres mois étant emploiés en Fêtes qui interdisoient toute affaire juridique. Or en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talens emploiés par mois, & les dix mois donneront cent cinquante talens. Selon ce calcul, le Juge le plus assidu ne gagnoit que soixante-quinze livres par an. « A quoi donc « va le reste des deux mille talens, « s'écrie le jeune Athénien? A quoi, «

Six millions.

Cent cinquante mille écus.

» répond ſon pere, qui étoit un des » Juges ? A ces gens.... Mais non, » ne révélons pas la honte d'Athènes, » & ſoyons toujours pour le peuple. » Puis le jeune Athénien fait entendre que ce reſte alloit aux voleurs du tréſor public, c'eſt-à-dire aux Orateurs qui ne ceſſoient de flater le peuple, & à ceux qui étoient emploiés dans le gouvernement & dans les armées. J'ai tiré cette remarque des Livres du Pere Brumoy Jéſuite, dont je ferai grand uſage dans la ſuite quand je parlerai des ſpectacles.

§. VIII.

Des Amphictyons.

JE PLACE ici le fameux Conſeil des Amphictyons, quoiqu'il ne fût point particulier aux Athéniens, mais commun à tous les Grecs, parce qu'il en eſt ſouvent fait mention dans l'hiſtoire Grecque, & que je ne ſai pas ſi je trouverai une occaſion plus naturelle d'en parler.

L'aſſemblée des Amphictyons étoit comme la tenue des Etats de la Gréce. On en attribue l'établiſſement à Amphictyon roi d'Athénes, & fils de Deucalion,

Deucalion, qui leur donna ſon nom. Sa premiére vûe, en établiſſant cette Compagnie, fut de lier par les nœuds ſacrés de l'amitié les différens peuples de la Gréce qui y étoient admis, & de les obliger par cette union à entreprendre la défenſe les uns des autres, & à veiller ainſi mutuellement au bonheur & à la tranquillité de leur patrie. Les Amphictyons furent auſſi créés pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes, & les gardiens des richeſſes prodigieuſes de ce temple; & pour juger les différens qui pouvoient ſurvenir entre les Delphiens & ceux qui venoient conſulter l'oracle. Ce Conſeil ſe tenoit aux Thermopyles, & quelquefois à Delphes même, & il s'aſſembloit réguliérement deux fois l'année, au printems & en autonne; & plus ſouvent, quand les affaires l'exigeoient.

On ne ſait point préciſément le nombre des peuples ni des villes qui avoient droit de ſéance dans cette aſſemblée, & il varia ſans doute ſelon les tems. Lorſque les Lacédémoniens, pour s'y rendre maîtres des délibérations, voulurent en exclure les Theſſaliens, les Argiens, & les

Plut. in Themiſt. pag. 122.

Thébains, Thémiſtocle, dans le diſcours qu'il prononça devant les Amphictyons pour rompre cette entrepriſe, ſemble inſinuer qu'il n'y avoit alors que trente & une villes qui euſſent ce droit.

Chaque ville envoioit deux Députés, & avoit par conſéquent dans les délibérations deux voix; & cela ſans diſtinction, & ſans que les plus puiſſantes euſſent aucune prérogative d'honneur, ni aucune prééminence ſur les plus petites par raport aux ſuffrages, la liberté dont ſe piquoient ces peuples demandant que tout fût égal parmi eux.

Les Amphictyons avoient plein pouvoir de diſcuter & de juger en dernier reſſort les différens qui ſurvenoient entre les villes Amphictyoniques; de condanner à de groſſes amendes celles qu'ils trouvoient coupables; & d'emploier non ſeulement toute la rigueur des loix pour l'exécution de leurs arrêts, mais même encore de lever, s'il le faloit, des troupes pour forcer les rebelles à y obéir. Les trois guerres ſacrées entrepriſes par leur ordre, dont je parlerai ailleurs, en ſont une preuve éclatante.

Avant que d'être installés dans la Compagnie, ils prétoient un serment qui est remarquable : c'est Eschine qui nous en a conservé la formule, dont voici le sens. » Je jure de ne jamais renverser aucune des villes » honorées du droit d'Amphictyonie, » & de ne point détourner ses eaux » courantes ni en tems de paix, ni en » tems de guerre. Que si quelque peu- » ple venoit à faire une pareille en- » treprise, je m'engage à porter la » guerre en son pays ; à raser ses » villes, ses bourgs, & ses villages ; » & à le traiter en toutes choses com- » me mon plus cruel ennemi. De » plus, s'il se trouvoit un homme » assez impie pour oser dérober quel- » ques-unes des riches offrandes con- » servées à Delphes dans le temple » d'Apollon, ou pour faciliter à quel- » que autre les moiens de commettre » ce crime, soit en lui prétant aide » pour cela, soit même en ne faisant » que le lui conseiller ; j'emploierai » mes piés, mes mains, ma voix, » en un mot toutes mes forces, pour » tirer vengeance de ce sacrilége. » Ce serment étoit accompagné d'imprécations & d'exécrations terribles.

Eschin. in Orat. περὶ παραπρεσβείας.

» Que si quelqu'un enfraint ce qui est
» contenu dans le serment que je
» viens de faire, soit que ce quelqu'un
» soit un simple particulier, soit mê-
» me que ce soit une ville, ou un
» peuple ; que ce particulier, cette
» ville, ou ce peuple soit regardé
» comme exécrable, & qu'en cette
» qualité il éprouve toute la vengean-
» ce d'Apollon, de Diane, de Latone,
» & de Minerve la Prévoiante. Que
» leur terre ne produise aucuns fruits :
» que leurs femmes, au lieu d'engen-
» drer des enfans ressemblans à leurs
» peres, ne mettent au monde que
» des monstres : & que les animaux
» même éprouvent une semblable
» malédiction. Que ces hommes sacri-
» léges perdent tous leurs procès: s'ils
» ont la guerre, qu'ils soient vaincus:
» que leurs maisons soient rasées, &
» qu'eux & leurs enfans soient passés
» au fil de l'épée. » Je ne m'étonne
pas si, après de si redoutables enga-
gemens, la guerre sacrée, entreprise
par l'ordre des Amphictyons, se
poussoit avec tant d'acharnement &
de fureur. La religion du serment
avoit une grande force chez les an-
ciens : combien devroit-elle être res-

pectée dans le chriſtianiſme, où l'on fait profeſſion de croire que le violement en ſera puni par des ſupplices éternels, & où néanmoins on regarde pour l'ordinaire le ferment comme un jeu ?

L'autorité des Amphictyons avoit toujours été d'un grand poids dans la Gréce : mais elle commença fort à déchoir dès le moment qu'ils eurent eu la condeſcendance d'admettre Philippe dans leur corps. Car ce Prince étant par ce moien entré en jouiſſance de tous leurs droits & de tous leurs priviléges, ſut bientôt ſe mettre au-deſſus des loix, & abuſa de ſon pouvoir juſqu'au point de préſider par procureur & à cette illuſtre aſſemblée, & aux Jeux Pythiques ; Jeux dont les Amphictyons étoient les Juges-nés & les Agonothétes. C'eſt ce que Démoſthéne lui reproche dans ſa troiſiéme Philippique. *Lorſqu'il ne daigne pas*, dit-il, *nous honorer de ſa préſence, il envoie préſider* SES ESCLAVES. Terme odieux, mais énergique, & qui ſent bien la liberté Grecque, par lequel l'Orateur Athénien déſigne le bas & indigne aſſerviſſement des plus plus grands Seigneurs de la Cour de Philippe.

Si l'on veut connoitre plus à fond ce qui regarde les Amphictyons, on peut consulter les dissertations de Monsieur de Valois insérées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où cette matiére est traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition.

Tome III.

§. IX.

Des revenus d'Athénes.

LES REVENUS d'Athénes, selon le passage d'Aristophane que j'ai cité ci-devant, & par conséquent du tems de la guerre du Péloponnése, montoient à deux mille talens, c'est-à-dire à six millions de notre monnoie. On réduit ces revenus ordinairement à quatre espéces.

Τέλη. 1. La premiére regarde les revenus qu'on tiroit de la culture des terres, de la vente des bois, de l'exploitation des mines d'argent & d'autres fonds pareils apartenans au public. On y comprend aussi les droits d'entrée & de sortie sur les marchandises, & ceux qu'on tiroit des habitans de la ville, tant naturels qu'étrangers.

Il est souvent parlé dans l'histoire des Athéniens des mines d'argent de

Laurium, qui étoit une montagne située entre le Pirée & le cap Sunium; & de celles de Thrace, d'où plusieurs particuliers tiroient des richesses infinies. Xénophon, dans un traité où il traite cette matiére à fond, démontre combien les mines d'argent bien exploitées pourroient raporter au public, par l'exemple de plusieurs particuliers qui s'y étoient enrichis. Hipponicus louoit ses mines & ses esclaves, qui étoient au nombre de six cens, à un Entrepreneur; lequel rendoit au Propriétaire une * obole chaque jour pour chaque esclave tous frais faits : ce qui montoit chaque jour à une mine, c'est-à-dire à cinquante francs. Nicias, qui périt en Sicile, louoit pareillement ses mines avec mille esclaves, & en tiroit un égal profit proportionné à ce nombre.

De rationi redituum.

Pag. 925.

2. La seconde espéce de revenus étoient les contributions que les Athéniens tiroient des Alliés pour les frais communs de la guerre. D'abord, sous Aristide, elles n'étoient que de quatre cens soixante talens. Périclès les augmenta de près

Le talent valoit mille écus.

* *Il y avoit six oboles à une dragme, cent dragmes à la mine, & soixante mines au talent.*

du tiers, & les fit monter à six cens; & peu de tems après, on les poussa jusqu'à treize cens talens. Des impositions modiques & nécessaires dans les commencemens, devinrent ainsi en peu de tems outrées & exorbitantes, malgré toutes les protestations du contraire qu'ils avoient faites à leurs alliés, & les engagemens les plus solennels qu'ils avoient pris avec eux.

3. Une troisiéme sorte de revenus étoient les taxes extraordinaires imposées par tête dans les grands besoins & les nécessités de l'Etat sur tous les habitans du pays, tant naturels qu'étrangers.

4. Enfin les taxes, ausquelles les particuliers étoient condannés par les Juges pour différens délits, tournoient au profit du public, & étoient mises dans le Trésor, à l'exception du dixiéme réservé à Minerve, & du cinquantiéme pour d'autres divinités.

L'emploi le plus naturel & le plus légitime de ces différens revenus de la République, étoit celui qu'on destinoit à paier les troupes tant de terre que de mer, à construire & à équiper des flotes, à entretenir ou à réparer les bâtimens publics, les tem-

ples, les murs, les ports, les citadelles. Mais une grande partie de ces revenus, ſur tout depuis le tems de Périclès, fut détournée à des uſages non néceſſaires, & ſouvent même conſumée en des dépenſes frivoles, pour des jeux, des fêtes, des ſpectacles, qui coutoient des ſommes immenſes, & n'étoient d'aucune utilité pour l'Etat.

§. X.

De l'éducation de la Jeuneſſe.

JE METS cet article dans celui du Gouvernement, parce que tous les plus célébres Légiſlateurs ont cru avec raiſon que l'éducation de la Jeuneſſe en faiſoit une partie eſſentielle.

Les exercices qui ſervoient à former ſoit le corps ſoit l'eſprit des jeunes Athéniens, (& il en faut dire autant de preſque tous les peuples de la Gréce) étoient la danſe, la muſique, la chaſſe, l'art de faire des armes & de monter à cheval, l'étude des belles lettres, & celle des ſciences. On ſent bien que je ne puis qu'effleurer & toucher très légérement tant de matiéres.

1. *Danse. Musique.*

LA DANSE eſt un des exercices du corps que les Grecs ont cultivés avec beaucoup de ſoin. Elle faiſoit partie de ce que les anciens appelloient la *Gymnaſtique*, partagée, ſuivant Platon, en deux genres, l'*Orcheſtique*, qui tire ſon nom de la danſe ; & le *Paleſtrique*, appellé ainſi d'un mot grec qui ſignifie *la Lute*. Les exercices de ce dernier genre contribuoient principalement à former le corps pour les travaux de la guerre, de la marine, de la campagne, & pour les autres ſervices de la ſociété.

Ὀρχεῖσθαι. *ſaltare.*

Πάλη.

La danſe ſe propoſoit un autre but, & preſcrivoit des régles ſur les mouvemens les plus propres à rendre la taille libre & dégagée, à former un corps bien proportionné, à donner à toute la perſonne un air aiſé, noble, gracieux, en un mot une certaine politeſſe d'extérieur, s'il eſt permis de parler ainſi, qui prévient toujours en faveur de ceux qui y ont été formés de bonne heure.

La Muſique n'étoit pas cultivée avec moins d'application ni moins de ſuccès. Les anciens lui attribuoient

des effets merveilleux. Ils la croioient très propre à calmer les paſſions, à adoucir les mœurs, & même à humaniſer des peuples naturellement ſauvages & barbares. Polybe, hiſtorien grave & ſérieux, & qui certainement mérite quelque créance, attribue la différence extrême qui ſe trouvoit entre deux peuples de l'Arcadie, les uns infiniment eſtimés & aimés pour la douceur de leurs mœurs, pour leur inclination bienfaiſante, pour leur humanité envers les étrangers, & leur piété envers les dieux; les autres au contraire généralement décriés & haïs à cauſe de leur férocité & de leur irréligion: Polybe attribue cette différence à l'étude de la Muſique, (j'entends, dit-il, la ſaine & véritable Muſique) cultivée avec ſoin par les uns, & négligée abſolument par les autres.

Polyb. lib. 4. p. 289-291.

Après cela il n'eſt pas étonnant que les Grecs aient regardé la Muſique comme une partie eſſentielle de l'éducation des jeunes gens. [a] Socrate lui-même, dans un âge déja avancé, ne rougit pas d'apprendre à jouer des

[a] Socrates, jam ſenex, inſtitui lyra non erubeſcebat. *Quintil. lib.* I. *cap.* 10.

inſtrumens. [a] Quelque eſtimé d'ailleurs que fût Thémiſtocle, on crut qu'il manquoit quelque choſe à ſon mérite, parce qu'après un repas il ne put, comme les autres, toucher la lyre. [b] L'ignorance ſur ce point paſſoit pour un défaut d'éducation : au contraire, l'habileté en ce genre faiſoit honneur aux plus grands hommes. [c] Epaminondas fut loué, parce qu'il ſavoit danſer, & jouer de la flute. On doit ici remarquer le différent goût & le différent génie des nations. Les Romains penſoient tout autrement que les Grecs ſur ce qui regarde la Muſique & la danſe, & n'en faiſoient aucun cas pour eux-mêmes. Il y a bien de l'apparence que parmi les Grecs, ceux qui étoient les plus ſages & les plus ſenſés, n'y donnoient qu'une application médiocre : & le mot de Philippe à ſon fils Alexandre, qui dans un repas avoit

a Themiſtocles, cùm in epulis recuſaſſet lyram, habitus eſt indoctior. *Cic. Tuſc. Quæſt. lib.* 1. *n.* 4.

b Summam eruditionem Græci ſitam cenſebant in nervorum vocumque cantibus... diſcebantque id omnes ; nec, qui neſciebat, ſatis excultus doctrina putabatur. *Ibid.*

c In Epaminondæ virtutibus commemoratum eſt, ſaltaſſe eum commodè, ſcienterque tibiis cantaſſe .... Scilicet non eadem omnibus honeſta ſunt atque turpia, ſed omnia majorum inſtitutis judicantur. *Cornel. Nep. in Præfat.*

marqué trop d'habileté dans la Musique, me porte à le croire. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter si bien?*

Au reste cette estime des Grecs pour la danse & pour la Musique avoit son fondement. L'une & l'autre étoient emploiées dans les fêtes & dans les cérémonies les plus augustes de la religion, pour témoigner aux dieux avec plus de force & de vivacité sa reconnoissance pour les biens qu'on en avoit reçus. Elles faisoient un des plus ordinaires & des plus grands agrémens des repas, qu'on ne commençoit & qu'on ne finissoit guéres sans y chanter quelques odes, comme celles qui étoient faites à l'honneur des vainqueurs aux Jeux Olympiques, & sur d'autres sujets pareils. Elles avoient lieu même dans la guerre, & l'on sait que les Lacédémoniens alloient au combat en dansant, & au son de la flute. Platon, le plus grave Philosophe de l'antiquité, considéroit l'un & l'autre de ces deux arts, non comme un simple amusement, mais comme faisant une partie considérable des cérémonies de la religion, & des exercices militaires. Aussi le voit-on fort occupé, dans ses *De leg. lib. 7.*

livres des Loix, à prescrire de sages réglemens sur la danse & sur la Musique, pour les renfermer dans les bornes de l'utilité & de l'honnêteté.

Elles ne s'y conservérent pas lontems. La licence de la Scéne Grecque, où la danse triomphoit, & où elle étoit, pour ainsi dire, prostituée aux baladins & aux gens les plus méprisables, qui ne s'en servoient que pour réveiller ou nourrir les passions les plus vicieuses ; cette licence, dis-je, ne tarda guéres à corrompre un art, dont on pouvoit tirer quelque avantage s'il avoit été réglé comme Platon le prétendoit. La Musique eut une pareille destinée, & peut-être même que la corruption de celle-ci contribua beaucoup au déréglement & à la dépravation de la danse. La volupté fut presque le seul arbitre que l'on consulta sur l'usage qu'on devoit faire de l'une & de l'autre, & le Théatre devint une école de toutes sortes de vices.

Symposiac. lib. 9. quæst. 15. pag. 748.

Plutarque, en se plaignant que la danse étoit fort déchue du mérite qui la rendoit si estimable aux grands-hommes de l'antiquité, ne manque pas d'observer qu'elle s'étoit corrom-

pue par le caractére vicieux d'une Poésie & d'une Musique molles & efféminées ausquelles elle s'étoit associée mal-à-propos, & qui avoient pris la place de cette Poésie & de cette Musique anciennes, qui avoient quelque chose de noble, de mâle, & même de religieux & de céleste. Il ajoute que s'étant rendu esclave de la volupté, elle exerce en son nom une espéce d'empire tyrannique sur les théatres, devenus une école publique des passions & des vices, où la raison n'est point écoutée.

Le Lecteur, sans que j'aie besoin de l'en avertir, fera de lui-même l'application de cet endroit de Plutarque à cette sorte de Musique dont retentissent aujourd'hui nos théatres, & qui, par ses airs efféminés & lascifs, à achevé d'empoisonner le peu de vertu & d'éteindre le peu de vigueur qui nous restoit. Ce sont les termes dont se sert Quintilien, pour décrire la musique de son tems. *Quæ nunc in scenis effeminata, & impudicis modis fracta, non ex parte minima, si quid in nobis virilis roboris manebat, excîdit.*

Quintilian. lib. 1. cap. 10.

2. Des autres exercices du corps.

LES JEUNES Athéniens, & en général tous les Grecs, avoient grand ſoin de ſe former aux exercices du corps, & de prendre réguliérement des leçons des Maîtres de Paleſtres. On appelloit Paleſtres ou Gymnaſes les lieux deſtinés à ces ſortes d'exercices, ce qui répondoit à peu près à nos Académies. Platon dans ſes Livres des Loix, après avoir montré de quelle importance il étoit pour la guerre de cultiver la force & l'agilité des piés & des mains, ajoute que loin de bannir d'une République bien policée la profeſſion des Athlétes, on doit au contraire y propoſer des prix pour tous les exercices qui ſervent à perfectionner l'art militaire, tels que ſont ceux qui rendent le corps plus léger, & plus propre à la courſe, plus ferme, plus robuſte, plus ſouple, plus capable de ſoutenir de grandes fatigues, & de faire de grands efforts. Il faut ſe ſouvenir qu'il n'y avoit pas un Athénien qui ne dût être prêt à manier la rame dans les plus grandes galéres. C'étoient les citoiens qui faiſoient cette fonction, & elle n'étoit

Lib. 8. de leg. pag. 832. 833.

pas renvoiée aux esclaves comme aujourd'hui. Ils étoient tous destinés aussi au métier de la guerre, & obligés quelquefois de porter des armures de fer de pied en cap, qui étoient d'un fort grand poids. Voila pourquoi Platon, & tous les anciens, regardoient les exercices du corps comme très utiles, & même comme absolument nécessaires pour le bien public. Ce Philosophe ne donnoit l'exclusion qu'à ceux qui n'étoient d'aucun usage pour la guerre.

Il y avoit encore des Maîtres qui montroient à monter à cheval, & à faire des armes ; & d'autres qui se chargeoient d'enseigner aux jeunes gens tout ce qu'il faut savoir pour exceller dans l'art militaire, & pour devenir un bon Commandant. Toute la science de ces derniers se bornoit à ce que les anciens appelloient la Tactique, c'est-à-dire l'art de ranger les soldats en bataille, & de faire des évolutions militaires. Cette science étoit utile, mais ne suffisoit pas. Xénophon en montre l'insuffisance, en produisant un jeune homme sorti tout récemment d'une pareille école où il croioit avoir tout appris, & d'où il

Plat. in Lachete p. 181.

Memorabil. lib. 3. p. 761. &c.

n'avoit remporté qu'une ſote eſtime de lui-même, accompagnée d'une parfaite ignorance; & il lui donne, par la bouche de Socrate, d'admirables préceptes ſur le métier de la guerre, bien propres à former un excellent Officier.

La chaſſe étoit regardée auſſi par les anciens comme un exercice très propre à former les jeunes gens aux ruſes & aux fatigues de la guerre. C'eſt pour cela que Xénophon, qui n'étoit pas moins bon guerrier que philoſophe, n'a pas cru indigne de lui de compoſer un traité particulier ſur la chaſſe, où il deſcend dans le dernier détail; & il marque les avantages conſidérables qu'on en tire, en s'accoutumant à ſouffrir la faim, la ſoif, le chaud, le froid; & à n'être rebuté ni par la longueur de la courſe, ni par l'âpreté des lieux difficiles & des brouſſailles qu'il faut ſouvent percer, ni par le peu de ſuccès des longs & pénibles travaux qu'on eſſuie quelquefois inutilement. Il ajoute que cet innocent plaiſir en écarte d'autres également honteux & criminels; & qu'un homme ſage & modéré ne s'y livre pas néanmoins juſqu'à négliger

De Venatione.

le ſoin de ſes affaires domeſtiques. Le même auteur, dans la Cyropédie, fait ſouvent l'éloge de la chaſſe, qu'il regarde comme une étude ſérieuſe de la guerre, & il montre dans ſon jeune Héros le bon uſage qu'on en peut faire.

Cyrop. lib. 1. pag. 5. 6. & lib. 2. p. 59. 60.

3. Des exercices de l'eſprit.

ATHENES étoit, à proprement parler, l'école & le domicile des beaux arts & des ſciences. L'étude de la poéſie, de l'éloquence, de la philoſophie, des mathématiques, y avoit une grande vogue, & étoit fort cultivée par la Jeuneſſe.

On envoioit d'abord les jeunes gens chez des Maîtres de grammaire, qui leur apprenoient réguliérement & par principes leur propre langue, qui leur en faiſoient ſentir toute la beauté, l'énergie, le nombre, & la cadence. De là ce goût rafiné qui étoit répandu généralement dans Athénes, où l'hiſtoire nous apprend qu'une ſimple vendeuſe d'herbes s'aperçut, à la ſeule affectation d'un mot, que Théophraſte étoit étranger. De là cette crainte qu'avoient les Orateurs de bleſſer par quelque expreſſion peu

Cic. in Brut. n. 172. Quintil. lib. 8. cap. 1. Plut. in Pericl. p. 156.

concertée des oreilles si fines & si délicates. C'étoit une chose commune parmi les jeunes gens d'apprendre par cœur les tragédies qui se représentoient actuellement sur le théatre. Nous avons vû qu'après la déroute des Athéniens à Syracuse, plusieurs d'entre eux, qui avoient été faits prisonniers, & réduits en servitude, en adoucirent le joug en récitant les piéces d'Euripide à leurs maîtres, lesquels, extrêmement sensibles au plaisir d'entendre de si beaux vers, les traitérent depuis avec bonté & humanité. Il en étoit de même sans doute des autres poétes, & l'on sait qu'Alcibiade, encore tout jeune, étant entré dans une école où il ne trouva point d'Homére, donna un soufflet au Maître, le regardant comme un ignorant, & comme un homme qui deshonoroit sa profession.

' Plut. in Alcib. pag. 194.

Pour l'éloquence, il n'est pas étonnant qu'on en fît une étude particuliére à Athénes. C'étoit elle qui ouvroit la porte aux premiéres charges, qui dominoit dans les assemblées, qui décidoit des plus importantes affaires de l'Etat, & qui donnoit un pouvoir presque souverain à ceux qui

avoient le talent de bien manier la parole.

C'étoit donc là la grande occupation des jeunes citoiens d'Athénes, ſur tout de ceux qui aſpiroient aux premiéres places. A l'étude de la rhétorique ils joignoient celle de la philoſophie : je comprends ſous cette derniére toutes les ſciences qui en font partie, ou qui y ont raport. Des hommes, connus dans l'antiquité ſous le nom de Sophiſtes, s'étoient acquis une grande réputation à Athénes, ſur tout du tems de Socrate. Ces docteurs, également préſomptueux & avares, ſe donnoient pour des ſavans accomplis en tout genre. Leur fort étoit la philoſophie & l'éloquence : & ils corrompoient l'une & l'autre par le mauvais gout & par les mauvais principes qu'ils inſpiroient à leurs diſciples. J'ai marqué dans la vie de Socrate, comment ce Philoſophe entreprit & vint à bout de les décrier.



CHAPITRE SECOND.

DE LA GUERRE.

§. I.

Peuples de la Gréce de tout tems fort belliqueux, ſur tout les Lacédémoniens & les Athéniens.

NUL PEUPLE de l'antiquité (j'excepte les Romains) ne peut le diſputer aux Grecs pour ce qui regarde la gloire des armes & la vertu militaire. Dès le tems de la guerre de Troie la Gréce ſignala ſon courage dans les combats, & s'acquit une réputation immortelle par la bravoure des Chefs qu'elle y envoia. Cette expédition ne fut pourtant, à proprement parler, que comme le berceau de ſa gloire naiſſante ; & les grands exploits par leſquels elle s'y diſtingua, lui ſervirent comme d'eſſais & d'apprentiſſage dans le métier de la guerre.

Il y avoit dans la Gréce pluſieurs petites Républiques, voiſines les unes des autres par leur ſituation, mais extrêmement ſéparées par leurs

coutumes, leurs loix, leurs caractéres, & sur tout par leurs intérêts. Cette différence de mœurs & d'intérêts fut parmi elles une source & une occasion continuelle de divisions. Chaque ville, peu contente de son propre domaine, songeoit à s'aggrandir aux dépens de celles qui étoient les plus voisines, & le plus à sa bienséance. Ainsi tous ces petits Etats, soit par ambition & pour étendre leurs conquêtes, soit par la nécessité d'une juste défense, étoient toujours sous les armes; & par cet exercice continuel de guerres il se forma parmi tous ces peuples un esprit martial & une intrépidité de courage, qui en fit des soldats invincibles comme il parut dans la suite, lorsque toutes les forces de l'Orient réunies ensemble vinrent fondre sur la Gréce, & lui firent connoitre à elle-même ce qu'elle étoit, & ce qu'elle pouvoit.

Deux villes se distinguérent entre les autres, & tinrent sans contredit le premier rang; Sparte, & Athénes. Aussi ce furent ces deux villes, qui, ou successivement, ou toutes deux ensemble, eurent l'empire de la

Gréce, & se maintinrent pendant un fort long tems dans un pouvoir que la supériorité seule de mérite, reçonnue généralement de tous les autres peuples, leur avoit acquis ; & ce mérite consistoit principalement dans la science des armes & dans la vertu guerriére, dont elles avoient donné l'une & l'autre des preuves éclatantes dans la guerre contre les Perses. Thébes leur disputa cet honneur pendant quelques années par des actions de courage surprénantes, & qui tenoient du prodige : mais ce ne fut qu'une lumiére de courte durée, qui après avoir jetté un grand éclat disparut aussitôt, & laissa cette ville dans sa premiére obscurité. Sparte & Athénes feront donc seules l'objet de nos réflexions sur ce qui regarde la guerre, & nous les joindrons ensemble pour être plus en état de connoitre leurs caractéres tant par leur ressemblance que par leur différence.



§. II.

§. II.

Origine & cause du courage & de la vertu militaire, par où les Lacédémoniens & les Athéniens se sont toujours distingués.

TOUTES les loix de Sparte, & tous les établissemens de Lycurgue, n'avoient pour objet ce semble que la guerre, & ne tendoient qu'à faire des sujets de la République un peuple de soldats. Tout autre emploi, tout autre exercice leur étoit interdit. Arts, belles lettres, sciences, métiers, culture même de la terre, rien de tout cela ne faisoit leur occupation, & ne leur paroissoit digne d'eux. Dès la plus tendre enfance on ne leur inspiroit du goût que pour les armes, & il est vrai que l'éducation de Sparte étoit merveilleuse quant à ce point. Marcher nuds piés, coucher sur la dure, se passer de peu pour le boire & le manger, souffrir le chaud & le froid, se faire un exercice continuel de la chasse, de la lute, de la course à pié, de la course à cheval, s'endurcir même aux coups & aux plaies jusqu'à supprimer toute plainte &

tout gémiſſement ; voila ce qui faiſoit l'apprentiſſage de la jeuneſſe Spartaine par raport à la guerre, & ce qui la mettoit en état d'en ſoutenir un jour toutes les fatigues, & d'en affronter tout les dangers.

L'habitude d'obéir contractée dès la plus tendre jeuneſſe, le reſpect pour les Magiſtrats & pour les anciens, une ſoumiſſion parfaite aux loix, dont nul âge nulle condition ne diſpenſoit, les diſpoſoient merveilleuſement à la diſcipline militaire, qui eſt le nerf de la guerre, & qui fait le ſuccès des plus grandes entrepriſes.

Or une de ces loix étoit de vaincre ou de mourir, & de ne jamais ſe rendre à l'ennemi. Léonide, avec ſes trois cens Spartiates, en donna un illuſtre exemple ; & ſon courage intrépide, relevé d'âge en âge par des louanges magnifiques, & propoſé pour modéle à toute la poſtérité, avoit donné le ton à la nation, & tracé la route qu'elle devoit tenir. La honte & l'infamie attachée à quiconque contrevenoit à cette loi, & mettoit bas les armes, en maintenoit l'obſervance, & la rendoit en quel-

que ſorte inviolable. Les meres recommandoient à leurs enfans, lorſqu'ils partoient pour la campagne, de revenir avec ou ſur leur bouclier. Elles pleuroient, non ceux qui étoient morts les armes à la main, mais ceux qui s'étoient ſauvés en fuiant. Faut-il s'étonner après cela qu'une petite troupe de pareils ſoldats, avec de tels principes, arrêtât une armée innombrable de barbares ?

LES ATHENIENS étoient élevés moins durement que ceux de Sparte, mais ils n'avoient pas moins de courage. Le goût des deux peuples étoit tout différent pour ce qui regarde l'éducation & les occupations; mais ils arrivoient au même but quoique par diverſes routes. Les Spartiates ne ſavoient que manier les armes, & n'étoient que ſoldats. Chez les Athéniens, (& il en faut dire autant des autres peuples de la Gréce) les arts, les métiers, la culture des terres, le négoce, la marine, étoient en honneur, & ne dégradoient perſonne. Ces occupations n'étoient point un obſtacle à la valeur & à la ſcience de la guerre: elles n'empêchoient perſonne de s'élever aux plus grands

commandemens, & aux premiéres dignités de la République. Plutarque obſerve que Solon, voiant que le territoire de l'Attique étoit ſtérile, s'appliqua à tourner l'induſtrie des citoiens aux arts, aux métiers, au trafic, pour ſuppléer par ce moien à ce qui manquoit au pays du côté de la fertilité. Ce goût devint un des principes du gouvernement & des loix fondamentales de l'Etat, & il ſe perpétua dans les deſcendans, mais ſans rien diminuer de l'ardeur de ce peuple pour la guerre.

La gloire ancienne de la nation, qui s'étoit toujours diſtinguée par la bravoure militaire, étoit un puiſſant motif pour ne pas dégénérer de la réputation de leurs ancêtres. La fameuſe bataille de Marathon, où ſeuls ils avoient ſoutenu le choc des barbares, & remporté ſur eux une victoire ſignalée, leur rehauſſa infiniment le courage ; & la journée de Salamine, au ſuccès de laquelle ils eurent la plus grande part, mit le comble à leur gloire, & les rendit capables des plus grandes entrepriſes.

Une noble émulation pour ne point céder en mérite à Sparte rivale d'A-

thénes, & une vive jalousie de gloire qui pendant la guerre des Perses se tint dans de justes bornes, furent encore pour les Athéniens un pressant éguillon, qui leur faisoit faire tous les jours de nouveaux efforts pour se surmonter eux-mêmes, & pour soutenir leur réputation.

Des récompenses & des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étoient distingués dans les combats, des tombeaux érigés aux citoiens qui étoient morts pour la défense de la patrie, des oraisons funébres prononcées en public au milieu des cérémonies les plus augustes de la religion pour rendre leur nom immortel, tout cela contribuoit infiniment à perpétuer le courage dans l'une & l'autre nation, & à leur en faire comme une loi & une nécessité indispensable.

Il y avoit à Athénes une loi qui ordonnoit que ceux qui auroient été estropiés à la guerre seroient nourris aux dépens du public. La même grace étoit accordée aux peres & meres aussi bien qu'aux enfans de ceux qui étant morts dans le combat laissoient une famille pauvre & hors d'état de sub-

Plut. in Solon. pag. 96. Plat. in Menex. p. 248. 249. Diog. Laërt. in Solon. pag. 37.

ſiſter. La République, comme une bonne mere, s'en chargeoit généreuſement, & rempliſſoit à leur égard tous les devoirs & leur procuroit tous les ſecours qu'ils auroient pu attendre de ceux dont ils pleuroient la perte.

Voila ce qui rempliſſoit de courage les Athéniens, & ce qui rendoit leurs troupes invincibles, quoique d'ailleurs elles fuſſent peu nombreuſes. Dans la bataille de Platée, où l'armée des barbares, commandée par Mardonius, montoit au moins à trois cens mille hommes, & celle des Grecs réunis enſemble à cent huit mille deux cens; il n'y avoit dans celle-ci que dix mille Lacédémoniens, dont la moitié étoient Spartiates, c'eſt-à-dire habitans de Sparte, & huit mille Atheniens. Il eſt vrai que chaque Spartiate avoit amené avec lui ſept Ilotes, qui faiſoient en tout trente-cinq mille hommes: mais ils n'étoient preſque point comptés comme ſoldats.

Ce mérite éclatant, en fait de courage guerrier, reconnu généralement par les autres peuples, n'étouffoit pas dans leur eſprit tout ſenti-

-ment d'envie & de jalousie, comme il parut un jour par raport aux Lacédémoniens. Les Alliés, qui leur étoient beaucoup supérieurs en nombre, souffrant avec peine de se voir soumis à leurs ordres, en murmuroient secrettement. Agésilas roi de Sparte, sans faire paroitre qu'il eût entendu leurs plaintes, assembla toute son armée, & après avoir fait asseoir d'un côté tous les alliés ensemble, & de l'autre les Lacédémoniens seuls; il fit crier par un héraut que tous les ouvriers en fer, tous les maçons, tous les charpentiers, & ainsi des autres métiers, se levassent. Presque tous les alliés se levérent, & aucun parmi les Lacédémoniens, à qui tous les métiers étoient interdits. Alors Agésilas en souriant: « Voiez-vous, leur « dit-il, combien Sparte seule fournit « plus de soldats que toutes les autres « villes ensemble? « voulant faire entendre par là, que, pour être bon soldat, il ne faloit être que soldat; que les métiers étoient des distractions qui empéchoient l'artisan de se donner entiérement à la profession des armes & à la science de la guerre, & d'y réussir aussi bien que ceux qui

en faisoient leur unique exercice. Mais Agésilas parloit & agissoit ainsi par l'opinion avantageuse qu'il avoit de l'éducation Lacédémonienne. Car, dans le fond, ceux qu'il ne vouloit faire regarder que comme de simples artisans, montroient bien par les éclatantes victoires qu'ils remportérent contre les Perses & contre Sparte même, qu'ils ne cédoient aucunement aux Lacédémoniens, tout soldats qu'ils étoient, ni en valeur, ni en science militaire.

§. III.

Différentes sortes de troupes dont les armées des Lacédémoniens & des Athéniens étoient composées.

LES ARMÉ'ES, tant à Sparte qu'à Athénes étoient composées de quatre sortes de troupes : citoiens, alliés, mercénaires, esclaves. On imprimoit quelquefois aux soldats une marque sur la main pour les distinguer, à la différence des esclaves à qui ce caractére étoit imprimé sur le front. Les Interprétes croient que c'est par allusion à cette double coutume qu'il est marqué dans l'Apoca-

lypſe que tous étoient obligés *de recevoir le caractére de la bête en leur main droite, ou ſur leur front :* & que ſaint Paul dit de lui-même, *Je porte imprimées ſur mon corps les marques du Seigneur Jeſus.* Apoc. 13. 16. Gal. 6. 17.

Les citoiens de Lacédémone étoient de deux ſortes : ou ceux qui habitoient dans Sparte même, & qu'on appelloit pour cette raiſon Spartiates ; ou ceux qui demeuroient à la campagne. Du tems de Lycurgue, les Spartiates montoient à neuf mille, & les autres à trente mille. Il paroit que ce nombre étoit un peu diminué du tems de Xerxès, puiſque Démarate, en lui parlant des troupes Lacédémoniennes, ne compte que huit mille Spartiates. Ces derniers étoient l'élite de la nation, & l'on peut juger du cas qu'on en faiſoit par l'inquiétude où fut la République pour les trois ou quatre cens qui furent aſſiégés par les Athéniens dans la petite île de Sphactérie, & qui y furent faits priſonniers. En général les Lacédémoniens ménageoient fort les troupes du pays, & n'en envoioient que peu dans les armées : mais ce peu en faiſoit la plus grande force. Comme on de-

mandoit un jour à un Géneral Lacédémonien combien il y avoit de Spartiates dans l'armée : *Autant qu'il en faut*, dit-il, *pour repousser l'ennemi.* Ils servoient l'Etat à leurs dépens, & ce ne fut que dans la suite des tems qu'ils reçurent du public la solde.

Les *Alliés* faisoient le grand nombre des troupes dans les deux Républiques, & ils étoient stipendiés par les villes qui les envoioient.

On appelloit *Mercénaires* les troupes étrangéres, qui étoient soudoiées par la République au secours de laquelle elles étoient appellées.

Les Spartiates ne marchoient jamais sans quelques Ilotes, & nous avons vû que dans la bataille de Platée chaque citoien en avoit sept. Je ne croi pas que ce nombre fût fixe, & je ne comprens pas bien même a quel usage ils étoient destinés. C'auroit été une bien mauvaise politique, de mettre les armes entre les mains d'un si grand nombre d'esclaves, fort mécontens pour l'ordinaire de leurs maîtres qui les traitoient durement, & qui en auroient eu tout à craindre dans un combat. Cependant Herodote, dans l'endroit que j'ai cité, les

représente comme des troupes armées à la légere.

L'infanterie étoit composée de deux sortes de soldats. Les uns étoient armés pesamment, & portoient de grands boucliers, des lances, des demi-piques, des sabres; ils faisoient la principale force de l'armée. Les autres étoient armés à la légére, c'est-à-dire d'arcs & de frondes. On les plaçoit ordinairement au front de la bataille, ou sur les aîles comme en premiére ligne, pour tirer des fléches & lancer des javelots & des pierres contre l'ennemi; & leurs décharges faites, ils se retiroient par les intervalles derriére leurs bataillons comme en seconde ligne pour y continuer à jetter leurs traits.

Thucydide en décrivant la bataille de Mantinée, divise ainsi les troupes Lacédémoniennes. Il y avoit sept Régimens de quatre Compagnies chacun, sans compter les Squirites qui étoient au nombre de six cens: c'étoient des gens de cheval, dont je parlerai bientôt. La Compagnie étoit, selon l'Interpréte Grec, de cent vingt huit hommes, & se divisoit en quatre Escouades, chacune de trente-

Thucyd. lib 5. pag. 390.

deux hommes. Ainſi le Regiment montoit en tout à cinq cens douze hommes, & les ſept enſemble à trois mille cinq cens quatre-vingts quatre. Chaque Eſcouade avoit quatre hommes de front ſur huit de hauteur, car c'eſt la hauteur ordinaire des files, mais que les Officiers pouvoient changer ſelon le beſoin.

Les Lacédémoniens ne commencérent proprement à faire uſage de la cavalerie que depuis la guerre contre ceux de Meſſéne, où ils en ſentirent le beſoin. Ils tiroient leurs cavaliers principalement d'une petite ville aſſez voiſine de Lacédémone, appellée *Sciros*, d'où ces Cavaliers furent nommés *Squirites*. Ils étoient toujours à la pointe de l'aîle gauche, & cette place leur appartenoit de droit.

Thucyd. lib. 5. pag. 390.

La cavalerie étoit encore plus rare chez les Athéniens : la ſituation de l'Attique, coupée de beaucoup de montagnes, en étoit la cauſe. Elle ne montoit, après la guerre contre les Perſes qui étoit le beau tems de la Gréce, qu'à trois cens chevaux : elle s'accrut depuis juſqu'à douze cens. Mais qu'eſt-ce que cela pour une République ſi puiſſante ?

J'ai déja remarqué ailleurs que chez les anciens, tant Grecs que Romains, il n'eſt fait nulle part mention d'étrier, ce qui eſt bien étonnant. Ils ſe jettoient agilement ſur le dos du cheval :

> Corpora ſaltu
> Subjiciunt in equos.

Æneid. lib. 12. v. 287.

Quelquefois le courſier, accoutumé de bonne heure à ce manége, ſe baiſſoit ſur les jambes de devant, & donnoit lieu à ſon maître de monter ſur lui plus facilement :

> Inde inclinatus collum, ſubmiſſus & armos
> De more, inflexis præbebat ſcandere terga
> Cruribus.

Silius lib. 10. de equo Cloelii equitis Romani.

Ceux que l'âge ou leur foibleſſe rendoient plus peſans, ſe ſervoient du ſecours d'un valet pour monter à cheval, & ils imitoient en cela les Perſes, chez qui cet uſage étoit ordinaire. Gracchus fit placer aux deux côtés des grands chemins de l'Italie de belles pierres à une certaine diſtance les unes des autres, afin qu'elles aidaſſent les voiageurs à monter à cheval ſans [a] le ſecours de perſonne.

Xenoph. de re equeſt. pag. 941. & 956.

Plut. in Gracch. pag. 838.

a Ἀναβολέως μὴ δεομένοις. *Ce mot,* ἀναβολεὺς, *ſignifie un homme, un valet, qui aidoit ſon maître a monter à cheval.*

Je m'étonne que les Athéniens, habiles comme ils étoient dans le métier de la guerre, n'aient pas compris que la cavalerie étoit la partie essentielle d'une armée sur tout pour les batailles, & que quelqu'un de leurs Généraux n'ait pas tourné de ce côté-là leur attention & leur goût, comme Thémistocle le fit par raport à la marine. Xénophon étoit bien capable de leur rendre un pareil service pour la cavalerie, dont il comprenoit parfaitement l'importance. Il a écrit sur ce sujet deux Traités dont l'un regarde le soin qu'il faut prendre des chevaux, pour les bien connoître & pour les former, & il entre sur ce sujet dans un détail étonnant; & l'autre enseigne la maniére de former & d'exercer les cavaliers mêmes: tous deux bien dignes d'être lus par les gens du métier. Dans le dernier, il donne des vûes pour mettre la cavalerie en honneur, & il y prescrit en général des régles sur l'art militaire, qui peuvent être d'un grand secours pour tous ceux qui sont destinés à la profession des armes.

J'ai été surpris, en parcourant ce second traité, de voir avec quel soin

Xénophon, homme de guerre & payen, recommande le culte de la religion, le respect pour les dieux, & la nécessité d'implorer leur secours en toute occasion. Il répéte cette maxime jusqu'à treize fois différentes dans un Ecrit d'ailleurs assez court: & sentant bien que cette sorte d'affectation religieuse pourroit choquer certains esprits, il en fait une espéce d'apologie, & termine cet Ecrit par une réflexion que je raporterai ici toute entiére. « Si quelqu'un, dit-il, « s'étonne que j'insiste si fort ici sur « la nécessité qu'il y a de ne former « aucune entreprise sans se rendre la « divinité propice & favorable, qu'il « fasse attention qu'il y a dans la « guerre mille conjonctures douteu- « ses & obscures, où les Généraux, « occupés à se tendre mutuellement « des embuches, ne peuvent, dans « l'incertitude de ce qui se passe chez « les ennemis, prendre conseil d'autre « que des dieux. Rien n'est douteux « ni obscur à leur égard. Ils décou- « vrent à qui il leur plait l'avenir, « par l'inspection des entrailles des « bêtes, par le chant des oiseaux, « par les visions, par les songes. Or «

» il est à présumer que les dieux sont » plus disposés à favoriser de leurs » lumiéres ceux qui ne les consultent » pas seulement dans une nécessité » urgente, mais qui dans tous les » tems, & lorsqu'ils sont loin du » danger, leur rendent tout le culte » dont ils sont capables. »

Il étoit digne de ce grand homme de donner la plus importante des instructions à son fils Gryllus à qui il adresse le Traité dont il s'agit, & qui, selon l'opinion commune, étoit chargé du soin de former les Cavaliers d'Athénes.

§. IV.

De la Marine, des Vaisseaux, & des troupes de mèr.

SI LES ATHENIENS le cédoient à ceux de Lacédémone pour la cavalerie, ils l'emportoient infiniment sur eux pour ce qui regarde la marine, & nous avons vû que cette science les avoit rendu les maîtres de la mer, & leur avoit donné une grande supériorité au-dessus de tous les autres peuples de la Gréce. Comme cette matiére est importante pour l'intelli-

gence de plusieurs endroits de l'histoire ; je la traiterai avec un peu plus d'étendue que les autres ; & je ferai grand usage de ce que le savant Pere Dom Bernard de Montfaucon en a écrit dans ses livres de l'Antiquité.

Les principales parties du vaisseau étoient la proue, la pouppe, & le milieu, qui s'appelloit en latin *carina*, la caréne.

LA PROUE étoit ce qui avançoit au dela de la caréne & du ventre du vaisseau, elle étoit ornée pour l'ordinaire de peintures, & de différentes images de dieux, d'hommes, ou d'animaux. L'éperon, qu'on appelloit *rostrum*, étoit plus bas & à fleur d'eau : c'étoit une poutre qui avançoit, munie d'une pointe de cuivre, & quelquefois de fer. Les Grecs l'appelloient ἔμβολον.

L'autre bout du navire opposé à la proue, étoit ce qu'on appelloit LA POUPPE. Là étoit assis le pilote, & tenoit le gouvernail ; qui étoit une rame plus longue & plus large que les autres.

LA CARENE, étoit le creux du vaisseau, ou le fond de cale.

Les vaisseaux étoient de deux espé-

ces. Les uns alloient à la rame, & étoient des vaiſſeaux de guerre : les autres alloient à la voile, & étoient des vaiſſeaux de charge deſtinés au négoce & aux tranſports. Les uns & les autres ſe ſervoient quelquefois en même tems de voiles & de rames, mais cela étoit plus rare. Les navires de guerre ſont auſſi appellés très ſouvent dans les Auteurs des navires longs, & ſont par la diſtingués des vaiſſeaux de charge.

Les vaiſſeaux longs étoient encore diviſés en deux eſpéces: en ceux qu'on appelloit *actuariæ naves*, qui étoient des vaiſſeaux fort légers, comme nos brigantins ; & en longs ſimplement. Les premiers s'appelloient ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avoient pas de * pont. De ces bâtimens légers, il y en avoit de plus grands, & qui avoient les uns vingt, les autres trente, & les autres jusqu'à quarante rames, moitié d'un côté, & moitié de l'autre, toutes ſur la même file.

Les navires longs qui ſervoient pour la guerre, étoient de deux ſor-

* Pont, *en termes de marine, c'eſt le tillac, ou un plancher qui ſépare les étages du navire. On dit auſſi qu'un vaiſſeau a deux ou trois* ponts, *quand il a dans ſon creux deux ou trois étages.*

tes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté : les autres en avoient deux, ou trois, ou quatre, ou cinq, ou en plus grand nombre, jusqu'à quarante : mais ces derniers étoient plus pour la montre que pour l'usage.

Les navires longs à un rang de rames, s'appelloient *aphractes* ; c'est-à-dire qu'ils n'étoient pas couverts & n'avoient point de pont: on les distinguoit par là des *cataphractes* qui en avoient. Ils avoient seulement vers la proue & vers la pouppe de petits planchers, où l'on se tenoit pour combattre.

Les vaisseaux emploiés le plus ordinairement dans les combats des anciens, sont ceux à trois & à cinq rangs de rames, appellés *trirémes* & *quinquerémes*.

C'est une grande question, & qui a donné lieu à beaucoup de savantes dissertations, de savoir comment ces rangs de rames étoient disposés. Il y en a qui veulent qu'ils fussent mis en long, & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galéres. D'autres soutiennent que les rangs des birémes, des trirémes, des

quinquérémes, & d'autres, multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux, étoient les uns sur les autres. On cite, pour ce dernier sentiment, des passages sans nombre d'Auteurs anciens qui semblent ne laisser aucun doute, & qui sont considérablement fortifiés par le témoignage de la colonne Trajanne, qui représente ces rangs les uns sur les autres. Cependant le Pere de Montfaucon avoue que tout ce qu'il a consulté de gens plus habiles dans la marine, déclarent que la chose conçue de cette maniére leur paroit impossible. Mais le raisonnement est une foible preuve contre l'expérience de tant de siécles, & attestée par tant d'Auteurs. Il est vrai qu'en supposant ces rangs de rames perpendiculairement les uns sur les autres, il n'est pas aisé de comprendre comment se pouvoit faire la manœuvre: mais dans les birémes & les trirémes de la colonne Trajane, les rangs de dessous sont mis obliquement, & comme par degrés.

Dans les anciens tems on ne connoissoit point les navires à plusieurs rangs de rames: on se servoit de

aiſſeaux longs, où les rameurs, en uelque nombre qu'ils fuſſent, étoient ous ſur la même ligne. Telle étoit la ote que les Grecs envoiérent contre Troie. Elle étoit compoſée de douze ens voiles, dont les galéres de Béotie étoient de ſix vingts hommes hacune, & celles de Philoctéte de inquante, ce qui déſigne ſans doute es plus grandes & les plus petites. Leurs galéres n'avoient point de tillac, mais étoient faites comme de imples bateaux, ce qui ſe pratique encore, dit Thucydide, par les pirates, pour n'être pas ſitôt découverts.

Thucyd. lib. 1. pag. 8.

Les Corinthiens furent à ce qu'on dit, les premiers qui changérent la forme des vaiſſeaux, & au lieu de ſimples galéres ils en firent à trois rangs, pour donner, par la multiplication des rames, plus d'agilité & d'impétuoſité à leurs galéres. Leur ville ſituée avantageuſement entre deux mers, étoit fort propre pour le commerce, & ſervoit comme d'entrepos aux marchandiſes. A leur exemple, les habitans de Corcyre, & les Tyrans de Sicile, équipérent auſſi pluſieurs galéres à trois rangs, un

Thucyd. p. 10.

peu avant la guerre contre les Perses. Ce fut vers ce même tems que les Athéniens, animés par les vives exhortations de Thémistocle qui prévoioit la guerre qui éclata bientôt après, en construisirent de pareilles, encore le tillac ne régnoit-il pas tout du long; & ils s'appliquérent alors à la marine avec une ardeur & un succès incroiables.

Le bec ou l'éperon de la proue (*rostrum*) étoit la partie du vaisseau dont on faisoit le plus d'usage dans un combat naval. Ariston de Corinthe persuada aux Syracusains, dont la ville étoit alors assiégée par les Athéniens, de faire leurs proues plus basses & plus courtes; & cet avis leur procura la victoire. Car les Athéniens aiant des proues fort hautes & fort foibles, leurs éperons ne frapoient que les parties élevées au-dessus de l'eau, & par cette raison faisoient peu de dommage aux vaisseaux ennemis: au lieu que ceux des Syracusains, qui avoient des proues fortes & basses, & les éperons à fleur d'eau, couloient souvent à fond d'un seul coup les trirémes des Athéniens.

Diod. lib. 13. pag. 141.

Deux ſortes de perſonnes ſervoient ſur les vaiſſeaux. Les uns étoient emploiés à la conduite, à la manœuvre du vaiſſeau; c'étoient les rameurs, *remiges*, les matelots, *nautæ:* les autres étoient ſoldats, deſtinés à combattre, & déſignés en grec par ce mot, ἐπιβάται. Cette diſtinction n'avoit pas lieu dans les premiers tems, & c'étoient les mêmes qui ramoient, qui combattoient, & qui rendoient tous les autres ſervices néceſſaires dans un vaiſſeau: ce qui s'obſervoit encore quelquefois dans les tems poſtérieurs. Car Thucydide, en décrivant l'arrivée de la flote des Athéniens à la petite île Sphactérie, marque qu'il ne reſta dans les vaiſſeaux que les rameurs du rang d'en bas, & que les autres deſcendirent avec leurs armes.

Thucyd. lib. 4. pag. 275.

1. La condition des rameurs étoit la plus pénible & la plus dure. J'ai déja obſervé que les rameurs, auſſi bien que les matelots, étoient tous citoiens & libres, & non eſclaves ou étrangers comme aujourd'hui. Les rameurs étoient diſtingués par degrés. Ceux du plus bas, s'appelloient *Thalamites:* ceux du milieu, *Zugites:* ceux d'en haut, *Thranites.* Thucydide re-

marque qu'on donnoit à ces derniers une plus forte paie, parce qu'ils manioient des rames plus longues & plus pesantes que celles des degrés inférieurs. Il [a] paroit que la chiourme, pour se mouvoir avec plus de justesse & de concert, étoit quelquefois conduite par le chant d'une voix, ou par le son de quelque instrument : & cette douce harmonie servoit, non seulement à régler leurs mouvemens, mais encore à diminuer & à charmer leurs peines.

C'est une question parmi les savans, si dans les grands vaisseaux chaque rame n'avoit qu'un rameur ; ou si elle en avoit plusieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galéres. Ce que Thucydide remarque de la paie des Thranites, semble insinuer qu'ils étoient seuls. Car, si d'autres avoient partagé le travail avec eux, pourquoi auroient-ils reçu une plus forte paie que ceux qui menoient seuls une rame, puisque ceux-ci avoient

a Musicam natura ipsa videtur ad tolerandos faciliùs labores veluti muneri nobis dedisse. Si quidem & remiges cantus hortatur ; nec solùm in iis operibus, in quibus plurium conatus præeunte aliqua jucunda voce conspirat, sed etiam singulorum fatigatio quamlibet se rudi modulatione solatur. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

autant

autant & peutêtre plus de peine qu'eux. Le Pere de Montfaucon croit que dans les vaiſſeaux qui avoient plus de cinq rangs, il pouvoit y avoir pluſieurs rameurs ſur une ſeule rame.

Celui qui prenoit ſoin de toute la chiourme, & qui commandoit dans le vaiſſeau, s'appelloit, *nauclerus*, & étoit le premier Officier. Le ſecond étoit le Pilote, *gubernator*; il étoit aſſis à la poupe, tenoit en main le gouvernail, & conduiſoit le vaiſſeau. Sa ſcience conſiſtoit à bien connoitre les côtes, les ports, les rochers, les bancs de ſable; & ſur tout à bien diſcerner les vents & les aſtres: car, avant l'invention de la bouſſole, le pilote, pendant la nuit, ne pouvoit ſe conduire que par l'inſpection des aſtres.

2. Les ſoldats qui combattoient dans les vaiſſeaux étoient à peu près armés comme ceux des armées de terre. Le nombre n'en étoit pas fixé. Les Athéniens à la bataille de Salamine avoient cent quatre-vingts vaiſſeaux, & ſur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient peſamment armés. L'Officier

Plut. in Themiſt. pag. 119.

qui commandoit ces soldats, s'appelloit τριήραρχος; & celui qui commandoit toute la flote, ναύαρχος ou στρατηγός.

On ne peut pas marquer au juste le nombre de ceux qui servoient dans un vaisseau tant soldats que matelots & rameurs : mais pour l'ordinaire il montoit à deux cens, plus ou moins, comme cela paroit dans le dénombrement que fait Hérodote de la flote des Perses du tems de Xerxès, & dans d'autres endroits où il est parlé de celle des Grecs. J'entends ici les grands vaisseaux, comme les Trirémes, qui étoit l'espéce la plus usitée.

Xenoph. Hist. Græc. l. 1. pag. 441.

La paie de ceux qui servoient sur les vaisseaux a fort varié selon la différence des tems. Quand le jeune Cyrus arriva en Asie, elle n'étoit que de trois oboles, qui faisoient la moitié d'une dragme, c'est-à-dire cinq sols; & le * Traité entre les Perses & les Lacédémoniens avoit été conclu sur ce pié-là : ce qui donne lieu de croire que la paie ordinaire étoit de trois oboles. Cyrus, à la priére de

* *Ce Traité portoit que les Perses paieroient par mois pour chaque vaisseau trente mines, qui faisoient la moitié d'un talent; ce qui montoit à trois oboles par tête pour ceux qui servoient dans le vaisseau.*

Lysandre, en ajouta une quatriéme, ce qui faisoit par jour six sols huit déniers. Souvent elle étoit portée jusqu'à la dragme entiére qui répond à nos dix sols. Dans la flote qui partoit pour la Sicile, les Athéniens donnoient par jour une dragme de paie. La somme de soixante talens (180000 livres) que ceux d'Egeste avancérent aux Athéniens pour l'entretien de soixante vaisseaux par mois, marque que la paie de chaque vaisseau pendant un mois montoit à un talent, c'est-à-dire à trois mille livres; ce qui suppose qu'il y avoit dans chaque vaisseau deux cens personnes qui recevoient par tête chaque jour une dragme, ou dix sols. Comme la paie des Officiers étoit plus forte, peut-être que la République fournissoit le surplus, ou qu'on le prenoit sur le total de la somme fournie pour un vaisseau en rabattant quelque chose à chaque particulier.

Thucyd. lib. 6. pag. 431.

Ibid. p. 415.

Il en faut dire autant des troupes de terre, que de celles de mer, si ce n'est que les Cavaliers avoient le double. Il paroit que la paie ordinaire des gens de pié étoit aussi de trois oboles, & qu'elle augmentoit selon

Xenoph. Exped. Cyr. lib.

les tems & le besoin. Thimbron Lacédémonien qui marchoit contre Tissapherne, promettoit un Darique par mois à chaque soldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels. Or un Darique par mois à chaque soldat faisoit par jour quatre oboles. Le jeune Cyrus, pour animer ses troupes que la crainte d'une trop longue marche décourageoit, au lieu d'un Darique qu'il donnoit par mois à chaque soldat, leur en promit un & demi, ce qui montoit par jour à une dragme, c'est-à-dire à dix sols.

On peut demander comment les Lacédémoniens, dont la monnoie de fer, qui seule avoit cours chez eux, n'étoit de mise nulle part ailleurs, pouvoient entretenir des armées de terre & de mer, & d'où ils tiroient l'argent nécessaire pour les faire subsister. Il n'y a point de doute qu'ils ne levassent, comme les Athéniens, des contributions sur leurs alliés, & encore plus sur les villes qu'ils mettoient en liberté, qu'ils protégeoient, ou qu'ils avoient conquises sur leurs ennemis. Le second fonds pour paier leurs troupes & leurs flotes, consistoit dans les secours qu'ils tiroient du

Roi de Perse, comme on l'a vû en plusieurs occasions.

§. V.

Caractére particulier des Athéniens.

C'EST PLUTARQUE qui nous en fournira presque tous les traits. On sait combien, dans ses portraits, il réussit à peindre d'après nature; & combien, après l'étude profonde qu'il avoit faite du génie & des mœurs de ce peuple, il étoit propre à en tracer le caractére.

I. [a] Le peuple d'Athénes, dit « Plutarque, se laisse emporter aisé- « ment à la colére, & on le fait re- « venir avec la même facilité à des « sentimens de bonté & de compas- « sion. » L'histoire en fournit une infinité d'exemples. La sentence de mort prononcée contre les habitans de Mityléne, & révoquée le lendemain. La condannation des dix Chefs, & celle de Socrate, suivies l'une & l'autre d'un promt repentir & d'une vive douleur.

Plut. de praecept. reip. ger. pag. 793.

II. [b] Il aime mieux saisir vive- «

a Ὁ δῆμος Ἀθηναίων εὐκίνητός ἐστι πρὸς ὀργήν, εὐμετάθετος πρὸς ἔλεον.

b Μᾶλλον ὀξέως ὑπονοεῖν, ἢ διδάσκεσθαι καθ' ἡσυχίαν βουλόμενον.

» ment une affaire par lui-même, &
» presque la deviner, que de se don-
» ner le loisir de se laisser instruire
» avec étendue & à fond.

Rien n'est plus étonnant que ce trait, & l'on a de la peine à le concevoir & à le croire vrai. Qui dit un peuple, je parle d'Athénes, dit une foule d'artisans, de laboureurs, de soldats, de matelôts, gens grossiers pour l'ordinaire, ignorans, & d'une conception pesante. Il n'en étoit pas ainsi du peuple d'Athénes. Il avoit naturellement une pénétration, une vivacité, une délicatesse même d'esprit surprenantes. J'ai déja raporté plus d'une fois le fait de Théophraste. [a] Il marchandoit quelque chose à une vieille femme d'Athénes qui vendoit des légumes. *Non, Monsieur l'Etranger*, lui dit-elle, *vous ne l'aurez point à meilleur marché.* Il fut étrangement surpris de se voir traité d'Etranger, lui qui avoit passé presque toute sa vie à Athénes, & qui se piquoit de

a Cùm Theophrastus percontaretur ex anicula quadam, quanti aliquid venderet, & respondisset illa, atque addidisset: Hospes, non pote minoris; tulit molestè, se non effugere hospitis speciem, cùm ætatem ageret Athenis, optimeque loqueretur. *Cic. de clar. Orat. n.* 172.

mieux parler que tout autre. Cependant c'est a son langage qu'elle reconnut qu'il n'étoit pas du pays. Nous avons vû que les soldats Athéniens savoient par cœur les beaux endroits des tragédies d'Euripide. D'ailleurs ces artisans, ces soldats, qui assistoient à toutes les délibérations publiques, étoient rompus dans les affaires, & entendoient à demi mot. On en peut juger par les harangues de Démosthéne, dont on sait que le stile étoit vif, serré, concis.

III. [a] Comme son inclination « le porte à secourir les personnes « d'une condition basse & qui sont « sans considération, aussi il aime les « discours assaisonnés de plaisante- « ries, & propres à le faire rire.

Il soutient les personnes de basse condition, parce qu'il n'en a rien à craindre pour sa liberté, & qu'il y voit un caractére d'égalité, & de ressemblance avec son état. Il aime la plaisanterie, & en cela marque qu'il est peuple, mais un peuple plein de bonté & d'indulgence, qui entend

Xenoph. de Athen. rep. p. 691.

a Ὥσπερ τῶν ἀνδρῶν τοῖς ἀδόξοις καὶ ταπεινοῖς βοηθεῖν προθυμούμενος, οὕτω τῶν λόγων τοὺς παιγνιώδεις καὶ γελοίους ἀσπάζεται καὶ προτιμᾷ.

raillerie, qui ne se choque pas aisément, & qui n'est point délicat sur les égards qu'on lui doit. Un jour que l'assemblée étoit toute formée, & que le peuple étoit déja assis, Cléon, après s'être fait lontems attendre, arriva enfin couronné de fleurs; & il pria le peuple de remettre la délibération au lendemain. » Car aujourd'hui, dit-il, j'ai affaire. Je viens » de sacrifier aux dieux, & je dois » donner à souper à des étrangers de » mes amis, » Les Athéniens s'étant mis à rire, se levérent & rompirent l'assemblée. A Carthage il en eût couté la vie à quiconque auroit ósé plaisanter de la sorte, & prendre une telle liberté avec un [a] peuple fier, hautain, ombrageux, de mauvaise humeur, & qui n'étoit point né pour les graces, & encore moins pour la plaisanterie. Dans une autre occasion, l'orateur Stratoclès aiant annoncé au peuple une victoire, & en conséquence fait faire des sacrifices, trois jours après arriva la nouvelle de la défaite de l'armée. Comme le peuple parut mécontent & fâché, » De quoi

Plut. ibid.

a πικρὸν, σκυθρωπὸν, ἀνάδυτον καὶ σκληρόν. πρὸς παιδίαν καὶ χάριν

avez-vous donc à vous plaindre, « leur dit-il, & quel mal vous ai-je « causé, de vous avoir fait passer trois « jours plus agréablement que vous « n'eussiez fait sans moi ? «

IV. [a] Il prend plaisir à s'enten- « dre louer, & il souffre sans peine « qu'on le raille & qu'on le critique. « Quelque légére teinture qu'on ait d'Aristophane & de Démosthéne, on sait avec quel succès & quelle adresse ils emploioient la louange & la critique à l'égard du peuple d'Athénes.

Quand la République étoit tranquille & en paix, dit ailleurs le même Plutarque, le peuple Athénien se divertissoit des Orateurs qui le flatoient. Mais dans les affaires importantes, & dans les dangers de l'Etat, il devenoit sérieux, & préféroit ceux qui avoient coutume de combattre ses injustes desirs, comme Périclès, Phocion, Démosthéne.

Plut. in Phoc. p. 745.

V. [b] Il se rend redoutable même « à ceux qui le gouvernent, & il se «

a Τοῖς μὲν ἐπαινοῦσιν αὐτὸν μάλιστα χαίρει, τοῖς δὲ σκώπτουσιν ἥκιστα δυσχεραίνει.

b Φοβερός ἐςιν ἄχρι τῶν ἀρχόντων, εἶτα φιλάνθρωπος ἄχρι τῶν πολεμίων.

» montre humain même à l'égard de
» ses ennemis.

Plut. in Nic. pag. 526.

Le peuple d'Athénes profitoit des lumiéres de ceux qui se distinguoient le plus par leur éloquence ou par leur prudence : mais il étoit plein de soupçons, & se tenoit en garde contre la supériorité de leur esprit, & contre leur habileté, & il prenoit plaisir à rabaisser leur courage, & à diminuer leur gloire & leur réputation. On en peut juger par l'Ostracisme, qui ne fut établi que pour tenir en bride ceux qui avoient un mérite & un crédit trop éclatans, & qui n'épargna ni les plus grands hommes, ni les plus gens de bien. La haine de la tyrannie & des Tyrans, qui étoit devenue comme naturelle aux Athéniens, les rendoit soupçonneux à l'excès, & leur faisoit tout craindre pour leur liberté de la part de ceux qui les gouvernoient.

Pour ce qui regarde leurs ennemis, ils ne les traitoient point à la rigueur, ils n'abusoient pas insolemment de la victoire, & n'exerçoient point de dureté envers les vaincus. L'amnistie ordonnée après la tyrannie des Trente marque qu'ils savoient oublier les maux qu'on leur avoit fait souffrir.

A ces différens traits que Plutarque a réunis dans un même endroit, on en peut joindre quelques autres, tirés pour la plupart du même Auteur.

VI. C'étoit [a] ce fonds de bonté & de douceur, dont j'ai déja parlé, naturel aux Athéniens, qui les rendoit si attentifs aux régles de la politesse, & si délicats sur les bienséances, qualités qu'on ne croiroit pas devoir attendre du menu peuple. Dans la guerre que Philippe leur faisoit, aiant arrété un de ses courriers, ils lurent toutes les lettres dont il étoit porteur, excepté celle qu'Olympias sa femme lui écrivoit, qu'ils lui renvoiérent toute cachetée sans l'avoir ouverte, par considération pour l'amour & le secret conjugal, dont les droits sont sacrés & doivent être respectés même parmi les ennemis. Les mêmes Athéniens aiant ordonné qu'on fît une exacte recherche des présens qu'Harpalus avoit distribués aux Orateurs, ils ne souffrirent pas qu'on fît la visite dans la maison de Calliclès nouvellement marié, & cela par respect pour sa nouvelle épouse qui y étoit

Plut. in Demetr. p. 898.

Id. in Demosth. p. 857.

a Πάτριον αὐτοῖς ϗ σύμφυτον ἦν τὸ φιλάνθρωπον. *In Pelop. pag. 280.*

logée. On n'a pas toujours ces égards, & en pareille occaſion, on ne ſe pique pas toujours de cette politeſſe.

VII. Le goût des Athéniens pour tous les arts & pour toutes les ſciences eſt trop connu, pour qu'il ſoit néceſſaire de s'y arréter lontems. D'ailleurs j'aurai occaſion d'en parler avec quelque étendue dans un autre endroit. Mais on ne peut voir ſans admiration qu'un peuple, composé pour la plus grande partie, comme je l'ai déja dit, d'artiſans, de laboureurs, de ſoldats, de matelôts, ait porté la délicateſſe du goût en tout genre à une ſi haute perfection, ce qui paroit le privilége d'une condition plus relevée, & d'une éducation plus noble.

VIII. Il n'eſt pas moins étonnant que ce peuple [a] ait eu des vûes ſi grandes, & ait porté ſi haut ſes prétentions. Dans la guerre qu'Alcibiade lui fit entreprendre, plein de vaſtes projèts & de magnifiques eſpérances, il ne ſe bornoit pas à la priſe de Syracuſe, ni à la conquête de la Sicile : mais il embraſſoit déja l'Italie, le Péloponnéſe, la Libye, les Etats des

a Μέγα ἐφρόνει· μεγάλων ὠρέγετο. Plut.

Carthaginois, & l'empire de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Son entreprise manqua, mais il l'avoit formée; & la prise de Syracuse, qui ne tint à rien, auroit pu la faire réussir.

IX. Ce même peuple si grand, &, on peut le dire, si fier dans ses projêts, n'avoit rien de ce caractére dans tout le reste. Dans ce qui regardoit la dépense de la table, les habits, les meubles, les bâtimens particuliers, en un mot la vie privée, il étoit frugal, simple, modeste, pauvre; mais somptueux & magnifique pour tout ce qui étoit public & capable de faire honneur à l'Etat. Ses victoires, ses conquêtes, ses richesses, ses liaisons continuelles avec les peuples de l'Asie Mineure, n'amenérent point chez lui le luxe, la bonne chere, le faste, les folles dépenses. Xénophon remarque qu'on ne distinguoit point un citoien d'un esclave par l'habillement. Les plus riches habitans, les plus fameux Généraux, ne rougissoient point d'aller eux-mêmes au marché.

De Rep. Athen. p. 693.

X. C'a été une grande gloire pour Athénes d'avoir nourri & formé dans

ſon ſein tant d'hommes excellens dans la ſcience de la guerre, dans l'art de gouverner, dans la philoſophie, dans l'éloquence, dans la poéſie, dans la peinture, la ſculpture, l'architecture: d'avoir fourni elle ſeule plus de grands hommes en tout genre qu'aucune autre ville du monde, ſi peut-être on en excepte Rome, qui [a] avoit puiſé chez elle ſes lumiéres, & qui ſut mettre à profit les leçons qu'elle en avoit reçues : d'avoir été en quelque ſorte l'école & la maitreſſe de preſque tout l'univers : d'avoir ſervi, & de ſervir encore de modéle à toutes les nations qui ſe ſont piquées de bon goût : en un mot, de leur avoir donné le ton & preſcrit la loi pour tout ce qui regarde les talens & les productions de l'eſprit. L'endroit où je traiterai des ſciences & des ſavans qui ont illuſtré la Gréce, auſſi bien que des arts & de ceux qui s'y ſont diſtingués, en ſera la preuve.

XI. Je termine ce portrait des Athéniens par un dernier trait, qui ne peut leur être diſputé, & qui ſe montre dans toutes leurs actions & dans tou-

a Græcia capta ferum victorem cepit, & artes, Intulit agreſti Latio *Horat. Epiſt.* 1, *lib.* 2.

tes leurs entreprises : je veux dire l'amour & le zêle pour la liberté. C'étoit là leur qualité dominante, & le grand mobile du gouvernement. On les voit, dès le commencement de la guerre des Perses, tout sacrifier à la liberté de la Gréce. Ils abandonnent, sans hésiter, leurs terres, leurs biens, leur ville, leurs maisons, pour se retirer sur des vaisseaux, afin de combattre l'ennemi commun qui vouloit les asservir. Quel beau jour pour Athénes que celui où, tous les Alliés tremblant à la vûe des offres avantageuses que lui faisoit le Roi de Perse, elle répondit aux Ambassadeurs de ce Roi par la bouche d'Aristide, que tout l'or & l'argent du monde n'étoit pas capable de la tenter, ou de la porter à vendre sa liberté, ni celle de la Gréce ! C'est par de si généreux sentimens que les Athéniens, non seulement devinrent le rempart de la Gréce, mais qu'ils préservérent le reste de l'Europe & tout l'Occident de l'invasion des Perses.

Plut. in Aristid. p. 324.

Ces grandes qualités étoient mélées de grands défauts, & souvent tout contraires, tels qu'on peut se les imaginer dans un peuple volage, léger,

inconſtant, capricieux, comme étoit le peuple d'Athénes.

§. VI.

Caractére commun des Lacédémoniens & des Athéniens.

JE NE PUIS m'empécher de copier ici ce que dit Monſieur Boſſuet ſur le caractére des Athéniens & des Lacédémoniens. L'endroit eſt long, mais ne le paroitra pas ; & il achevera de faire connoitre à fond le génie de ces deux peuples.

Parmi toutes les républiques dont la Gréce étoit compoſée, Athénes & Lacédémone étoient ſans comparaiſon les principales. On ne peut avoir plus d'eſprit qu'on en avoit à Athénes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athénes vouloit le plaiſir : la vie de Lacédémone étoit dure & laborieuſe. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté : mais à Athénes la liberté tendoit naturellement à la licence ; & contrainte par des loix ſévéres à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au-dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au-dehors. Athénes vouloit auſſi dominer,

mais par un autre principe. L'intérêt ſe méloit à la gloire. Ses citoiens excelloient dans l'art de naviger, & la mer où elle régnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer ſeule maîtreſſe de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût aſſujettir, & ſes richeſſes, qui lui inſpiroient ce deſir, lui fourniſſoient le moien de le ſatisfaire. Au contraire à Lacédémone l'argent étoit mépriſé. Comme toutes les loix tendoient à faire une république guerriére, la gloire des armes étoit le ſeule charme dont les eſprits de ſes citoiens fuſſent poſſédés. Dès-là naturellement elle vouloit dominer; & plus elle étoit au-deſſus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone, par ſa vie réglée, étoit ferme dans ſes maximes & dans ſes deſſeins. Athénes étoit plus vive, & le peuple y étoit trop maître. La philoſophie & les loix faiſoient à la vérité de beaux effets dans des naturels ſi exquis; mais la raiſon toute ſeule n'étoit pas capable de les retenir. Un ſage Athénien, & qui connoiſſoit admirablement le naturel de ſon pays, nous apprend que la crainte étoit néceſſaire à ces eſprits trop

Plat. lib. 3. de leg.

vifs & trop libres ; & qu'il n'y eut plus moien de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la sûreté où ils croioient être. Les Magistrats n'étoient plus écoutés ; & comme la Perse étoit affligée par une excessive sujettion, Athénes, dit Platon, ressentit les maux d'une excessive liberté.

Ces deux grandes Républiques, si contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Gréce ; de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre : car, outre que chacune souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop facheux. Celui de Lacédémone étoit dur. On remarquoit dans son peuple je ne sai quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide

Arist. Polit. lib. 8. pag. 4.

& une vie trop laborieuse y rendoit les esprits trop fiers, trop austéres, & trop impérieux : joint qu'il faloit se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville, qui étant formée pour la guerre, ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens vouloient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent.

Id. 7. p. 14.

Xenoph. de rep. Lacon.

Les Athéniens étoient naturellement plus doux & plus agréables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les festins & les jeux étoient perpétuels ; où l'esprit, où la liberté & les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliés, & étoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il faloit essuier les bizarreries d'un peuple flaté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un Prince gâté par la flaterie.

Plat. de rep. lib. 8.

Ces deux villes ne permettoient point à la Gréce de demeurer en repos. On a vû la guerre du Péloponnése, & les autres, toujours causées ou entretenues par les jalousies de

Lacédémone & d'Athénes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Gréce, la soutenoient en quelque façon, & l'empéchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perses aperçurent bien-tôt cet état de la Gréce. Ainsi tout le secret de leur politique étoit d'entretenir ces jalousies, & de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuse, fut la premiére à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrérent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation ; & soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les villes de Gréce ne regardoient dans leurs guerres que le roi de Perse, qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujettes. Mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Gréce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude, & entre les mains des Barbares.

Plat. lib. 3. de leg. Isocrat. Panegyr.

De petits rois Grecs entreprirent de s'opposer à ce grand Roi, & de ruiner

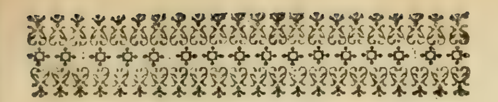
ſon empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la diſcipline que nous avons vûe, Agéſilas roi de Lacédémone fit trembler les Perſes dans l'Aſie-mineure, & montra qu'on les pouvoit abbattre. Les ſeules diviſions de la Gréce arrétérent ſes conquêtes. La fameuſe retraite des dix mille Grecs, qui, après la mort du jeune Cyrus, malgré les troupes victorieuſes d'Artaxerxe, traverſérent en corps d'armée tout l'empire des Perſes, & retournérent dans leur pays: cette action, dis-je, montra à la Gréce plus que jamais, qu'elle nourriſſoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, & que ſes ſeules diviſions la pouvoient ſoumettre à un ennemi trop foible pour lui réſiſter quand elle ſeroit unie. *Polib. lib. 3.*

Nous verrons dans la ſuite comment Philippe, roi de Macédoine, profitant de ces diviſions, vint à bout à la fin, moitié par adreſſe, & moitié par force, de ſe rendre le plus puiſſant de la Gréce, & comment il obligea tous les Grecs à marcher ſous ſes étendarts contre l'ennemi commun. Ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, Alexandre ſon fils l'acheva; & mon-

tra à l'univers étonné ce que peuvent l'habileté & le courage contre les armées les plus nombreuſes & l'appareil le plus terrible.

Après ces réflexions ſur le gouvernement des principaux peuples de la Gréce, tant en paix qu'en guerre, & ſur leurs différens caractéres, il me reſte à parler de ce qui regarde la religion ; & c'eſt par où commencera le Volume ſuivant.

Fin du IV. Tome.



TABLE

DU QUATRIEME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

LIVRE NEUVIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

Cc ij



LIVRE DIXIÉME.

MŒURS ET COUTUMES DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le quatriéme Tome de l'*Hiſtoire ancienne* de Monſieur Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. L'auteur y a inſéré une Diſſertation ſur Socrate, & un Abrégé des Antiquités Grecques, qui augmentent le mérite de ſon ouvrage, , en y répandant de la variété. Fait à Paris, ce 26 d'Avril 1732.

S E C O U S S E.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre très-cher & bien amé le ſieur CHARLES ROLLIN, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, & Profeſſeur d'Eloquence en notre Collége Roial, Nous ayant repréſenté qu'il déſireroit donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Hiſtoire ancienne des Egyptiens, des*

Carthaginois, des Assyriens, des Médes & des Perses, des Macédoniens & des Grecs, de sa composition, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, & lui donner des marques de la satisfaction que Nous avons des services qu'il Nous a ci-devant rendus, & de ceux qu'il nous rend encore actuellement, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit contrescel, & de le faire vendre, & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers

audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant

clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le trentiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quinziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au préſent Privilége au Sieur JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris, pour en jouir ſuivant nos conventions. A Paris ce 5 Octobre 1729.

C. ROLLIN.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion, ci-deſſus, ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 448. fol. 390. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le trois Octobre mil ſept cent vingt-neuf.*

P. A. LE MERCIER. *Syndic.*

FAUTES A CORRIGER.

PAge 27. ligne 3. *dont*, Lisez, *d'où*.
Ibid. l. 8. *venu*, lis. *venue*.
Pag. 38. l. 25. *des bornes*, lis. *de bornes*.
Pag. 49. l. 6. *cens mille*, lis. *cent mille*.
Pag. 55. l. 16. *ce qui*, lis. *ce qu'il*.
Pag. 63. l. 23. *le plus*, lis. *les plus*.
Ægos-potamos.
Pag. 138. l. 9. *du Commandant*, lis. *de Commandant.*
Pag. 144 l. 29. & p. 145. l. 5. *Synnesis*, lis. *Syennesis.*
Pag. 163. l. 21. *mis fuite*, lis. *mis en fuite.*
Pag. 180. l. 21. *saintetete*, lis. *sainteté.*
Pag. 194. l. 20. *sur le cheval*, lis *sur son cheval.*
Pag. 204. l. 8. *s'y attendissent*, lis. *s'attendissent à en recevoir.*
Pag. 229. l. 22. *Ceux-ci en effet*, &c. Effacez les dix lignes suivantes jusqu'à ces mots, *sur les vives instances.*
Pag. 237. l. 12. *faites*, lis. *fait.*
Pag. 252. l. 19 *du Pont*, lis. *de Pont.*
Pag. 291. l. *cens talens*, lis. *cent.*
Pag. 298. l. 4. *Amiral de leur flote.* Effacez ces *mots.*
Pag. 304. l. 5. *Qui rendit*, lis. *Qu'est-ce qui rendit.*
Pag. 408. l. 8. *reprénant*, lis. *reprenant.*
Ibid. l. 22. *ingérant*, lis. *ingerant.*
Pag. 496. l. 9. *qui la soumirent.* Il faut recommencer ici une nouvelle phrase. *Ceux-ci la soumirent*, &c.
Pag. 515. l. 21. *des cailles*, lis. *à des cailles.*
Pag. 526. l. 4. *absons*, lis. *absous.*
Pag. 536. *l.* 26. *étoit celui qu'on destinoit à paier*, &c. lis. *étoit pour paier*, &c.

LIVRES

Nouvellement imprimez à Paris chez LA VEUVE ESTIENNE, *Libraire rue Saint Jacques à la vertu.*

De M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au Collége Royal*, &c.

DE la Maniere d'Etudier & d'Enseigner les Belles Lettres, par rapport à l'esprit & au cœur, 4. vol. *in* 12. 10 l.

—— *Du meme.* Histoire ancienne contenant l'Histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Macedoniens, des Medes; & l'Hoire Grecque, *in*-12. 7. vol. *sous presse.*

—— Du même. *M. F. Quintiliani Institutionum Oratoriarum Libri duodecim. Ad usum scholarum accommodati, recisis quæ minus necessaria visa sunt & brevibus notis illustrati à* CAROLO ROLLIN, *antiquo Rectore Universitatis*, 2. vol. *in* 12. 4. l. 10. s.

De Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, *Archevéque Duc de Cambray.*

Les Avantures de Telemaque fils d'Ulysse. Troisiéme Edition conforme au manuscrit original de l'Auteur, avec des augmentations très considerables, & un beau Discours sur la Poësie. Enrichie de 28, figures, en taille-douce nouvellement gravées. 2 vol. *in* 12. 5 l.

—— Le même in 4°. 2 vol. avec figures & des notes & de très-belles figures en taille douce, *sous presse.*

—— *Du méme.* Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire; avec une Lettre écrite à l'Academie Françoise, sur la Rhetorique, sur la Poësie, &c. *in* 12. 2. l. 5. s.

—— *Du méme* Oeuvres Philosophiques, ou Démonstration de l'Existence de Dieu, & de ses Attributs, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, *in* 12. 2. l. 10. s.

—— *Du même.* Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Metaphysique, *in* 12. 2. l.
—— *Du même.* Sermons choisis sur divers sujets, *in*-12. 2 l. 10. s.
—— *Du même.* Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimez, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un jeune Prince. Seconde Edition plus correcte que la premiere, 2. vol *in* 12. 4. l.
—— *Du même.* Abregé des Vies des anciens Philosophes, avec un Recueil de leurs plus belles maximes, *in*-12. 1 vol. 1726. 2. l. 5. s.
Instruction d'un pere à son fils, &c. par M. DUPUY. *in*-12. 2. l. 10. s.
—— *Du même.* Instruction d'un pere à sa fille, tirée de l'Ecriture sainte, sur les plus importans sujets de la Religion, les mœurs, & la maniere de se conduire dans le monde. Troisiéme Edition, revûe, corrigée & augmentée. 2. l. 10. s.
—— *Du même.* Dialogues sur les Plaisirs, sur les Passions, sur le mérite des femmes, & sur leur sensibilité pour l'honneur. *in*-12. 1 l. 10 s.
—— *Du même.* Réflexions sur l'Amitié, dédiées au Roi. *in*-12. 1728. 1 l. 15 s.
De l'Education d'un jeune Seigneur, *in*-12. 2. l. 5. s.
Entretiens de Ciceron sur la nature des Dieux, en Latin & en François avec des notes du Traducteur, & de sçavantes remarques de M. le President BOUHIER, par M. l'Abbé D'OLIVET, *in* 12. 3. vol. 6. l.
—— *Du même.* Traduction de quelques Oraisons de Demosthene & de Ciceron; avec des Notes du Traducteurs, & des remarques de M. le Président BOUHIER, de l'Academie Françoise, *in*-12. 2 l.
Huetiana, ou Pensées diverses de M. HUET, ancien Evêque d'Avranche, *in*-12. 2 l. 10 s.
Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin très-correct à côté, des Notes historiques & critiques, & de grandes Remarques, par le R. P. CATROU, *in*-12. 1 l. 15 s.
Les Fables de Phedre, traduites en Vers François, le Latin à côté, & de courtes Notes critiques, par M. DENYSE, ancien Professeur de l'Université, *in*-12. 1 l. 10 s.
Vérités satyriques en cinquante Dialogues, par M. l'Abbé DE VILLIERS, 1. vol. *in*-12. 1725. 2. l. 5. s.
Selectæ è Veteri Testamento historiæ, ad usum eorum qui

Latinæ Linguæ rudimentis Imbuuntur, Secunda Editio accuratior, in-12. 1 l.

——Item *Selecta è Scriptoribus prophanis Historia, ad eundem usum collecta*, in 12. 2. vol. 2. l.

—— *Les mémes*, traduites en François, avec des notes, par M. L. M. in-12. *sous presse*

Traité sur la maniere d'écrire des Lettres, & sur le Cérémunial, avec un discours sur ce qu'on appelle Usage dans la Langue Françoise, par M. DE GRIMAREST, *in*-12. 1. l. 10 s.

Dictionaire Oeconomique, contenant divers moyens d'augmenter son bien, conserver sa santé, & parvenir à une heureuse vieillesse, par M. CHOMEL, troisiéme édition corrigée & augmentée d'un très grand nombre de secrets & de remédes éprouvés, & enrichie de nouvelles figures pour la Pêche, la Chasse, &c. *in* fol. 2. vol. 40. l.

Nouveau Dictionnaire de la Langue Françoise, ancienne & moderne; avec des observations de Critique, de Grammaire, & d'Histoire; composé par PIERRE RICHELET, augmenté d'un tiers plus que toutes les Editions précedentes, par M. AUBERT, Avocat du Roy à Lion, 3. vol. *in* folio. 50. l.



